

Université de Montréal

*Étude sociocritique de la pièce Maisonneuve d'Éva Circé-Côté*

par  
Danaé Michaud-Mastoras

Département des littératures de langue française

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de maîtrise  
en littératures de langue française

Avril 2006

© Danaé Michaud-Mastoras, 2006



PQ  
35  
U54  
2006  
v.030  
t.1

**Direction des bibliothèques**

**AVIS**

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

**NOTICE**

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :  
*Étude sociocritique de la pièce Maisonneuve d'Éva Circé-Côté*

présenté par :  
Danaé Michaud-Mastoras

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

.....François Hébert.....  
président-rapporteur

.....Micheline Cambron.....  
directrice de recherche

.....Andrée Lévesque.....  
membre du jury

## Résumé

La pièce historique *Maisonneuve*, encore inconnue dans la dramaturgie québécoise, sera étudiée dans une perspective sociocritique. Ce drame d'Éva Circé-Côté met en scène le jeune Paul Chomedey de Maisonneuve qui, révolté par la société barbare européenne, décide de créer une nouvelle cité au nom de la foi chrétienne, en vue du progrès et du bonheur collectif.

Personnage important de l'imaginaire canadien-français, le premier Gouverneur de Montréal a inspiré, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux auteurs comme Sylvio S. Corbeil et Laure Conan qui ont chacun composé une œuvre dramatique à son sujet. Mais alors pourquoi Éva Circé-Côté a-t-elle choisi de revisiter l'histoire du fondateur de Ville-Marie ? Nous avançons l'hypothèse que la dramaturge, socialement engagée, aurait choisi d'exploiter le passé de ce symbole national dans le but d'atteindre le plus grand nombre de spectateurs susceptibles d'embrasser sa vision du monde. Ainsi, *Maisonneuve* ferait valoir les changements qu'Éva Circé-Côté souhaitait voir se réaliser au sein de la société canadienne-française de l'entre-deux-guerres.

Dans ce mémoire, il s'agira alors de comprendre comment la conception de la vie sociale idéale proposée dans *Maisonneuve* s'apparente à celle d'Éva Circé-Côté. Pour ce faire, nous présenterons d'abord l'auteure dramatique en mettant l'accent sur son œuvre et ses revendications sociales qui s'inscrivent dans un contexte précis : celui du premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle à Montréal. Cette première partie visera à saisir la pensée sociale d'Éva Circé-Côté. Dans un second temps, un examen de la situation théâtrale canadienne-française au début du XX<sup>e</sup> siècle, à Montréal, sera entrepris pour expliquer la nature du drame *Maisonneuve*. Puis, afin de comprendre le rôle social qu'Éva Circé-Côté semble attribuer à son protagoniste, nous analyserons l'image que donnent de Paul Chomedey de Maisonneuve les récits du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle et les drames sur sa vie. Finalement, nous examinerons le contexte de la création de cette pièce ainsi que le regard que porte Éva Circé-Côté sur le théâtre de son époque et traiterons du contenu social du drame *Maisonneuve* en nous centrant sur le protagoniste principal. Cette section permettra de découvrir les enjeux à l'origine de l'œuvre dramatique, sa réception ainsi que le rôle du personnage Maisonneuve dans la transmission des idéaux sociaux d'Éva Circé-Côté. Nous en concluons que le drame traduit le discours réformateur de sa créatrice.

**Mots-clés :** Éva Circé-Côté, sociocritique, journalisme, Montréal, XX<sup>e</sup> siècle, discours social, théâtre canadien-français, histoire, Paul Chomedey de Maisonneuve.

## Abstract

The historical play *Maisonneuve*, quite unknown, will be studied from a sociocritical standpoint. Éva Circé-Côté's drama portrays the young Paul Chomedey de Maisonneuve who, revolted against the barbaric European society, decides to create a new city in the name of the Christian faith, so as to achieve the progress and common happiness.

Important character of the French Canadian imagination, the first Governor of Montreal inspired, at the end of the 19<sup>th</sup> century, many authors such as Sylvio S. Corbeil and Laure Conan who composed plays about him. But in that case, why did Éva Circé-Côté choose to revisit the history of Ville-Marie's founder? We advance the hypothesis that the playwright, socially committed, would have chosen to exploit the past of this national symbol in order to reach the greatest number of spectators subject to embrace her world view. Thus, *Maisonneuve* would put forward the changes which Éva Circé-Côté wanted to be carried out in the French Canadian society of the interwar period.

In this thesis, it will be then question of understanding how the ideal way of looking at social life is that like one of Éva Circé-Côté. Toward this end, we will first present the dramatist in emphasizing on her work and social claims which belong to a specific context: the first third of the 20<sup>th</sup> century in Montreal. This first part will aim at grasping Éva Circé-Côté's social thought. Afterwards, an exam of the French Canadian theatrical situation at the beginning of the 20<sup>th</sup> century in Montreal will be done to explain the nature of the drama *Maisonneuve*. Then, in order to understand the social role that Éva Circé-Côté seems to attribute to her protagonist, we will analyse the image of Paul Chomedey de Maisonneuve given in the texts from the 17<sup>th</sup> century to the 19<sup>th</sup> century and in the dramas about his life. Finally, we will examine the context in which the creation of this play took place as well as the author's position on theatre of her time. We will also deal with the social content of the drama *Maisonneuve* by centering our observations around the main character. This section will allow to discover the issues behind the origin of the dramatic work, its reception as well as Maisonneuve's role in the transmission of Éva Circé-Côté's social ideals. We conclude that the drama translates the reformist discourse of its creator.

**Key words** : Éva Circé-Côté, sociocriticism, journalism, Montreal, 20<sup>th</sup> century, social discourse, French Canadian theatre, history, Paul Chomedey de Maisonneuve.

## Table des matières

<b>Introduction</b> .....	1
<b>Chapitre I : Éva Circé-Côté. Son œuvre et ses revendications sociales</b> .....	11
Naissance et éducation de l'auteur de <i>Maisonneuve</i> .....	13
Éva Circé et le contexte social montréalais.....	16
Le patriotisme de Colombine.....	17
La fondation de la Bibliothèque de Montréal par Éva Circé.....	19
La Ligue de l'Enseignement et la création du lycée pour jeunes filles.....	22
Les thèmes de prédilection d'Éva Circé-Côté.....	25
<b>Chapitre II : Le théâtre canadien-français au début du XX<sup>e</sup> siècle, à Montréal</b> .....	32
L'âge d'or du théâtre canadien-français (1898-1914).....	35
<i>Les Soirées de famille</i> et le Théâtre des Variétés.....	36
Le Théâtre National Français ou « Chez Gauvreau ».....	37
Le Conservatoire d'art dramatique et le Théâtre des Nouveautés.....	40
La valorisation d'un théâtre moral, utile et éducateur.....	41
Le théâtre national, patriotique et historique.....	42
Les causes possibles de l'apathie générale du public à l'égard des œuvres nationales.....	44
Le théâtre malmené par la critique.....	45
L'éducation des Canadiens français.....	46
Le jeu des comédiens.....	47
Le septième art.....	48
La vision du théâtre d'Éva Circé-Côté.....	50
Le théâtre français et le développement de la dramaturgie canadienne-française.....	50
Les fonctions de l'art dramatique.....	51
L'avenir incertain du théâtre à Montréal.....	52

<b>Chapitre III : Maisonneuve, fondateur de Ville-Marie, personnage de l’imaginaire collectif canadien-français.....</b>	<b>55</b>
Le culte du passé.....	59
Les principaux événements à l’origine du culte du passé.....	60
La Nouvelle-France racontée au XIX <sup>e</sup> siècle par les ultramontains. L’exemple de Ville-Marie.....	61
Maisonneuve d’après les récits historiques du XVII <sup>e</sup> au XIX <sup>e</sup> siècle.....	66
L’histoire de Maisonneuve portée à la scène.....	72
Maisonneuve, émetteur de l’idéologie des auteurs dramatiques.....	73
Maisonneuve, figure mythique imaginée par les dramaturges.....	77
<b>Chapitre IV : La vision du monde de Colombine à travers le drame historique <i>Maisonneuve</i>.....</b>	<b>79</b>
Le contexte de création de <i>Maisonneuve</i> d’Éva Circé-Côté.....	81
L’entre-deux-guerres.....	81
Éva Circé-Côté et la société canadienne-française.....	83
Le drame historique <i>Maisonneuve</i> d’Éva Circé-Côté.....	87
Le genre et le sujet à l’étude.....	88
Un personnage atypique : Maisonneuve.....	90
La réception de la pièce <i>Maisonneuve</i> commentée dans les journaux.....	105
Maisonneuve, messager de la pensée sociale de Colombine.....	108
<b>Conclusion.....</b>	<b>111</b>
<b>Annexe A : La pièce dactylographiée <i>Maisonneuve</i> d’Éva Circé-Côté.....</b>	<b>I</b>
<b>Annexe B : Les critiques et communiqués du drame historique <i>Maisonneuve</i>.....</b>	<b>LXVI</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>LXXV</b>



## Remerciements

Après avoir fait de belles découvertes au sujet d'Éva Circé-Côté, de la situation théâtrale à son époque, de la pièce *Maisonneuve* et de son personnage-titre qui occupe une place importante dans l'imaginaire collectif, l'heure est venue de mettre un point final à ce mémoire de maîtrise.

Je tiens à remercier chaleureusement toutes les personnes qui m'ont soutenue au cours de mes années de recherche et d'écriture, principalement ma mère, Marie Michaud, qui a piqué ma curiosité en me parlant de la sœur de mon arrière-grand-mère Maria Circé et qui a toujours été là pour m'encourager dans mon projet.

Merci à ma directrice de recherche, Micheline Cambron, pour sa disponibilité, sa rigueur intellectuelle, ses suggestions de lectures inspirantes, ses précieux conseils dans la rédaction de mon mémoire ainsi que sa lecture attentive de ce dernier.

Merci à Andrée Lévesque qui m'a donné la chance de lire les fameuses lettres d'Éva Circé-Côté à son ami Marcel Dugas et transmis certaines informations sur l'auteur de *Maisonneuve* qui ont enrichi mon travail.

Merci à Catherine Mavrikakis qui m'a aidée, dans ma première année de maîtrise, à élaborer mon sujet de mémoire. Ce fut une première étape déterminante.

Merci à Marie-Thérèse Lefebvre qui, dans le cadre du séminaire *Penser l'histoire culturelle du Québec*, m'a permis d'imaginer la vie culturelle à l'époque d'Éva Circé-Côté et m'a appris que celle-ci avait collaboré à une revue musicale : *MusiCanada*.

Merci à Andrée Michaud et Charles-Eugène Labbé qui m'ont communiqué certaines informations sur la généalogie des Décarie-Circé que je ne possédais pas.

Finalement, merci au personnel de la Bibliothèque des lettres et sciences humaines qui a facilité mes recherches dans les journaux et documents du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Je pense, entre autres, aux employés de la médiathèque ainsi que des collections spéciales et surtout, ceux du prêt entre bibliothèques sans lesquels je n'aurais jamais pu étudier la pièce *Maisonneuve*, conservée à l'Université de l'Alberta.

# **INTRODUCTION**

À gauche, hérissée de tendances radicales, non moins courageuse et digne d'éloges, Madame [Éva Circé-Côté] bataillait ferme pour ses idées.

Marcel Dugas, 1929<sup>1</sup>.

Poète, dramaturge, essayiste et chroniqueuse, Éva Circé-Côté (1871-1949) représente une figure importante de l'histoire du Québec : tout au long de sa vie, cette femme aux idées progressistes embrasse différentes causes sociales dont la démocratie, le droit à l'éducation, la nécessité de bibliothèques laïques, l'égalité entre les hommes et les femmes, le suffrage féminin... Assoiffée de modernité, elle travaille à l'avancement de la société canadienne-française. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, elle devient la première conservatrice de la Bibliothèque technique de Montréal (1903), elle donne son appui à la Ligue de l'Enseignement dans ses projets de création d'un ministère de l'Éducation et d'une école laïque<sup>2</sup> puis elle occupe un poste de directrice dans le premier lycée pour jeunes filles (1908). Plus tard, elle participe à la création de la section française de la Société des Auteurs Canadiens (1921) au sein de laquelle elle s'investit à titre de vice-présidente ou encore de conseillère. Éva Circé-Côté fait aussi partie des pionnières du journalisme féminin et collabore, entre autres, aux journaux *Les Débats*, *Le Pionnier*, *L'Avenir du Nord*, *L'Étincelle*, *Le Nationaliste*, *L'Avenir*, *Le Pays*, *Le Monde ouvrier*. Moraliste qui écrit sous les pseudonymes principaux de Colombine et Julien Saint-Michel, Éva Circé-Côté porte sans cesse un regard critique sur sa société.

<sup>1</sup> Marcel Dugas, *Littérature canadienne. Aperçus*, Paris, Firmin-Didot et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 1929, p. 72.

<sup>2</sup> Andrée Lévesque, « La citoyenne selon Éva Circé-Côté », *Résistance et transgression*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1995, p. 53.

Des études récentes l'ont présentée comme une féministe libérale radicale, engagée dans plusieurs luttes sociales au nom du bien-être collectif canadien-français<sup>3</sup>. Pensons notamment à celles de l'historienne Andrée Lévesque qui est à préparer la biographie d'Éva Circé-Côté. De plus, une de ses œuvres, *Papineau. Son influence sur la pensée canadienne. Essai de psychologie historique* (1924), a été rééditée en 2002. Les chercheurs commencent donc à redécouvrir petit à petit le rôle déterminant, dans l'histoire socio-culturelle du Québec, de cette femme trop longtemps restée dans l'oubli. Cependant, l'ensemble de sa production écrite (poèmes, récits, pièces de théâtre, essais, chroniques) reste encore peu étudié.

Ses œuvres théâtrales demeurent ignorées de tous même si elles furent primées dans différents concours de dramaturgie canadienne-française. Nous nous y sommes intéressés mais trois de ses quatre pièces sont restées manuscrites et il nous a été impossible de les retrouver : il s'agit du drame *Hindelang et DeLorimier* (1903) et des comédies *Le fumeur endiablé* (1904) et *L'Anglomanie* (1922). Seule la pièce dactylographiée *Maisonneuve*, conservée à la Bibliothèque Cameron de l'Université de l'Alberta, nous est parvenue. Joué au Théâtre His Majesty's le 3 avril 1921, ce drame en quatre actes n'a jamais été publié. Tout ce qui existe à son sujet, ce sont les communiqués et les critiques de sa représentation, parus dans les journaux des mois de mars, avril et mai 1921. Ce mémoire constitue donc une première étude sur cette pièce, reproduite en annexe.

Les idéaux sociaux de la dramaturge et l'œuvre inédite *Maisonneuve* retiendront notre attention. Mais à cela, il faut ajouter les contextes socio-politique et théâtral qui auraient incité Colombine à l'écriture de cette œuvre dramatique et à sa création au Théâtre His Majesty's. Car pourquoi Éva Circé-Côté a-t-elle choisi de revisiter l'histoire de la fondation de Ville-Marie, amplement exaltée par les historiens et les artistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle? Qu'est-ce que le retour sur cette période pouvait apprendre à la société de 1921? Colombine, convaincue de la mission sociale du théâtre, avait-elle l'intention, grâce à la mise en scène de son drame, de pousser son public à poser une action particulière au

---

<sup>3</sup> Lire les études d'Andrée Lévesque, de Jenne MacLean, d'Émilie Létourneau, de Micheline Dumont et de Louise Toupin ainsi que la préface de Jean-François Nadeau à la réédition de *Papineau. Son influence sur la pensée canadienne. Essai de psychologie historique*.

sein de la communauté? Quel message social voulait-elle transmettre aux Montréalais? Voilà le type de questions auxquelles nous tenterons de répondre dans ce mémoire de maîtrise.

Une lecture sociocritique sera donc entreprise pour découvrir la nature de ce drame historique : nous chercherons à « reconnaître, sous le trajet du sens inscrit, le trajet du non-dit à l'expression<sup>4</sup> ». Autrement dit, en utilisant l'approche sociocritique telle que définie par Claude Duchet, nous espérons parvenir à la restitution « de la teneur sociale du texte [et] montrer que [celui-ci] est aussi pratique sociale, et partant, production idéologique<sup>5</sup> ». Ainsi, pour arriver à considérer l'objet à l'étude comme un instrument au service de la « transmission de contenus<sup>6</sup> », selon l'expression de Pierre Bourdieu, nous nous préoccupons de l'époque de l'écriture de *Maisonneuve*, du discours social<sup>7</sup> entendu au moment de sa création ainsi que du « produit de l'expérience biographique<sup>8</sup> » de l'auteure c'est-à-dire son habitus. Celui-ci, qui « se réfère [...] à l'histoire individuelle<sup>9</sup> », « est quelque chose de puissamment générateur<sup>10</sup> » aux yeux de Bourdieu et donne lieu à un certain discours, à certaines pratiques sociales. Nous allons donc nous pencher sur le parcours d'Éva Circé-Côté ainsi que sur les idéaux sociaux que cette dernière exprime, dans un contexte précis, à travers ses œuvres et chroniques<sup>11</sup>. Cette démarche nous permettra de connaître le rapport d'Éva Circé-Côté à sa société d'appartenance, d'établir si elle transgressait toujours la doxa (l'acceptabilité établie<sup>12</sup>) dans ses écrits et, finalement, de vérifier si l'œuvre dramatique *Maisonneuve* traduit sa vision du monde. Nous chercherons ainsi à découvrir la fonction sociale de ce drame - car tout « texte [...] a une fonction

<sup>4</sup> Claude Duchet, « Pour une sociocritique ou variations sur un incipit », *Littérature*, no 1, 1971, p. 7.

<sup>5</sup> Claude Duchet cité par Régine Robin dans « Pour une socio-poétique de l'imaginaire social », *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992, p. 97.

<sup>6</sup> Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 110.

<sup>7</sup> Le discours social est la somme « des énoncés pénétrés de visions du monde, tendances, théories » (Marc Angenot, « Pour une théorie du discours social : problématique d'une recherche en cours », *Littérature*, no 70, mai 1988, p. 83).

<sup>8</sup> Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1986, p. 75.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 134.

<sup>10</sup> *Ibidem*.

<sup>11</sup> Celles-ci renferment souvent une thèse (qui incite à la concrétisation d'une action) et exposent en quelque sorte la conception du monde idéal de la journaliste.

<sup>12</sup> Marc Angenot, « Que peut la littérature? Sociocritique littéraire et critique du discours social », *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992, p. 11.

sociale [et] est vecteur de forces sociales<sup>13</sup> » - à partir des préoccupations sociales de la période lisibles dans le discours social et dans les textes de Colombine, car « l'étude du discours social fait percevoir aussi la production sociale d'une individualité<sup>14</sup> ». À ce sujet, Georges Gurvitch, dans « Sociologie du théâtre », explique que le théâtre peut être une « échappatoire des luttes sociales et [en même temps] une incarnation des luttes sociales<sup>15</sup> ». De plus, il soutient que « les représentations théâtrales [sont] susceptibles d'être utilisées comme un faisceau de signaux et d'appels pour provoquer des actions collectives<sup>16</sup> ». Était-ce l'intention de Circé-Côté? C'est ce que nous essaierons de démontrer et les propos de Gurvitch enrichiront notre argumentation tout comme ceux de Jean-Pierre Faye et de Jean Duvignaud. Ce dernier affirme dans *Sociologie du théâtre : sociologie des ombres collectives* que la fonction du théâtre est de favoriser un perfectionnement de la nature humaine, d'amener le public à un dépassement de soi qui pourrait se réaliser grâce au personnage atypique, « déchiré [...] entre deux types de société et d'appartenance<sup>17</sup> », qui sait attirer les sympathies du spectateur. Il peut même, selon Duvignaud, « en certains cas, jouer un rôle positif dans des sociétés dites archaïques<sup>18</sup> ». Le théâtre, à ses yeux, « s'impose en imposant l'image d'une personne<sup>19</sup> ».

Dans le cas de la pièce d'Éva Circé-Côté, nous faisons l'hypothèse que Maisonneuve, le premier Gouverneur de Montréal est celui qui, au centre du drame, « exprime pathologiquement le conflit des croyances collectives admises et de la croyance personnelle<sup>20</sup> ». En défendant des « idées autrement que les autres<sup>21</sup> », Maisonneuve souffre de sa différence qui l'isole des siens. Son caractère atypique se manifeste, par exemple, par le fait qu'il ne veut plus suivre la voie de ses glorieux ancêtres qui se destinèrent à une carrière militaire éclatante. Cette annonce suscite alors de vives réactions de la part de son père ainsi que du roi et de ses courtisans qui tentent de lui faire comprendre l'importance de

<sup>13</sup> Marc Angenot, « Fonction du discours social », 1889. *Un état du discours social*, Longueuil, Éditions du Préambule, 1989, p. 1099.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 1105.

<sup>15</sup> Georges Gurvitch, « Sociologie du théâtre », *Lettres nouvelles*, 4<sup>e</sup> année, no 35, 1956, p. 200.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 209.

<sup>17</sup> Jean Duvignaud, *Sociologie du théâtre : sociologie des ombres collectives*, Paris, PUF, 1965, p. 59.

<sup>18</sup> Jean Duvignaud, *op. cit.*, p. 233.

<sup>19</sup> Jean Duvignaud et Jean-Pierre Faye, « Débat sur la sociologie du théâtre », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. XL, 1966, p. 105.

<sup>20</sup> Jean Duvignaud, *Sociologie du théâtre : sociologie des ombres collectives*, *op. cit.*, p. 236.

<sup>21</sup> Éva Circé-Côté, *Maisonneuve*, Montréal, s. é., s. d., Acte III, 1<sup>er</sup> tableau, scène 3, p. 37.

maintenir la tradition. Mais le protagoniste ne peut plus tolérer la vie qu'on lui impose : les guerres l'indignent et sont à ses yeux anti-chrétiennes. Il prend donc la décision de partir vers un monde qu'il espère meilleur : Ville-Marie, qu'il gouvernera. Ce personnage atypique, intermédiaire de Colombine, pourrait ainsi jouer un rôle important : celui d'inciter le récepteur à se détacher de certaines traditions qu'il n'avait jamais remises en cause (par exemple, la place du clergé dans la société canadienne-française). En nous appuyant sur l'œuvre de Jean Duvignaud qui fait appel à une sociologie de la connaissance, nous tenterons de découvrir la fonction sociale de cette pièce, principalement à travers l'analyse du personnage Paul Chomedey de Maisonneuve. Mais comme l'affirme Claude Duchet, « un personnage prend corps à partir de traces textuelles<sup>22</sup> ». Il sera donc important d'étudier la place qu'occupe le premier Gouverneur de Montréal dans l'imaginaire collectif en examinant de près les récits et drames à son sujet afin de déterminer le rôle spécifique que lui attribue Éva Circé-Côté dans l'œuvre dramatique.

Ce mémoire de maîtrise s'appuie sur un vaste corpus constitué d'articles, d'études critiques, de récits historiques, d'œuvres théâtrales et de correspondances. Nous aurons recours à des chroniques de l'époque à l'égard d'Éva Circé-Côté (entre autres, à celles de Gaston et Louvigny de Montigny, de Françoise et de Madeleine), à des correspondances<sup>23</sup> ainsi qu'aux études d'Andrée Lévesque, de Jenne MacLean et de Michèle Dagenais qui nous donneront d'importants éléments biographiques. Cela nous permettra de mieux définir l'habitus de l'auteure. De plus, une partie des articles d'Éva Circé-Côté<sup>24</sup> ainsi que ses deux œuvres publiées permettront d'établir sa pensée sociale. Quant au contexte socio-culturel dans lequel elle évolue, l'ouvrage intitulé *La Vie culturelle à Montréal vers 1900*, édité par Micheline Cambron, nous sera d'une aide précieuse ainsi que les travaux de Fernande Roy, d'Yvan Lamonde et de Fernand Dumont.

---

<sup>22</sup> Claude Duchet, *op. cit.*, p. 14.

<sup>23</sup> Il s'agit des correspondances entre Éva Circé-Côté et Gaëtane de Montreuil ainsi que les lettres de Colombine envoyées à son ami Marcel Dugas dans les années vingt.

<sup>24</sup> Nous avons retenu une centaine de chroniques qui, d'après leur titre, nous apparaissaient pertinentes pour ce genre d'exercice. Nous en avons extrait les thèmes récurrents pour nous faire une idée générale de la vision du monde d'Éva Circé-Côté. Nous ne pouvions lire, dans le cadre de ce mémoire de maîtrise, les milliers d'articles que cette dernière a écrits pendant sa longue carrière journalistique.

En ce qui a trait à la situation théâtrale à l'époque de Colombine, nous ferons appel à des articles et ouvrages de témoins de cette période tels que Margaret Mary Bisson<sup>25</sup> et Jean Béraud ainsi qu'à ceux d'agents de l'institutionnalisation du théâtre canadien-français à Montréal comme Ernest Tremblay, Jean Charbonneau, Louvigny de Montigny et Eugène Lassalle. Nous nous fonderons également sur les recherches de Lucie Robert, de Jean-Marc Larrue, de Jacques Cotnam, de John Hare et d'Étienne-F. Duval. *L'Annuaire théâtral* (1908-1909) sera aussi une source d'informations intéressantes en la matière ainsi que certaines chroniques et critiques<sup>26</sup> sur les œuvres présentées dans les théâtres montréalais.

Pour ce qui est de l'analyse qui sera faite du personnage Paul Chomedey de Maisonneuve, tel qu'il est présent dans la conscience commune, nous la puiserons à certains récits et pièces historiques antérieurs au drame *Maisonneuve* de Colombine<sup>27</sup> ainsi qu'au texte de Ginette Michaud intitulé « De la « Primitive Ville » à la Place Ville-Marie : lecture de quelques récits de fondation de Montréal ». De plus, pour comprendre le phénomène du culte du passé au XIX<sup>e</sup> siècle, nous nous référerons à l'ouvrage *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx* de Serge Gagnon.

Notre premier chapitre visera à mieux connaître le personnage d'Éva Circé-Côté, à saisir sa pensée sociale, qui pourrait se manifester à l'intérieur du drame historique *Maisonneuve*. Nous tenterons de découvrir qui est Éva Circé-Côté. Nous traiterons alors de ses origines, de son éducation, de ses premiers pas comme chroniqueuse, du milieu intellectuel montréalais qu'elle côtoie et de ses réalisations sur le plan collectif. Nous nous demanderons en quoi l'implication sociale de cette artiste engagée a été importante durant cette période de l'histoire, quelles ont été ses revendications et dans quel contexte socio-politique celles-ci ont été énoncées. Cela nous aidera à définir l'habitus d'Éva Circé-Côté, à cerner la pensée sociale de cet esprit réformateur et à comprendre sa façon d'envisager l'avenir de sa patrie. Dans un deuxième temps, à travers la lecture de ses œuvres

---

<sup>25</sup> Son mémoire présenté à l'Université McGill en 1932, *Théâtre français à Montréal 1878-1931*, témoigne entre autres de la situation précaire du théâtre à Montréal.

<sup>26</sup> Nous pensons notamment aux critiques que souligne Margaret Mary Bisson dans son mémoire ainsi qu'à celles de Luc Aubry de *La Revue Moderne* et d'Éva Circé-Côté.

<sup>27</sup> Nous étudierons principalement les œuvres des mémorialistes François Dollier de Casson et Marie Morin, des historiens Jean-Baptiste Chouinard, Pierre Rousseau et Adrien Leblond de Brumath ainsi que celles des dramaturges Sylvio S. Corbeil et Laure Conan.



littéraires<sup>28</sup> et d'une partie de ses chroniques, nous tenterons de décrire le monde idéal de Colombine en nous basant sur ses thèmes de prédilection.

La connaissance de la situation théâtrale de l'époque (à laquelle Colombine ne restait pas indifférente) est également importante dans l'explication de la nature du drame *Maison neuve* qui traite de la formation d'une nouvelle nation. Dans un second chapitre, nous tenterons d'expliquer le choix de Colombine d'exploiter l'histoire de la fondation de Montréal, période inspirante pour les écrivains qui travaillèrent au développement d'une dramaturgie qui leur soit propre dans un contexte défavorable à son épanouissement. En effet, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, malgré son essor, le théâtre canadien-français est en crise, méprisé par les siens qui assistent plutôt à des pièces étrangères à grand déploiement : il lui faut alors accomplir des exploits pour être produit sur les scènes montréalaises qui ne veulent pas, en général, prendre de risques financiers et accueillent plutôt des spectacles du circuit des tournées américaines ou encore françaises dont le succès est assuré. En nous fondant sur des textes parus à ce sujet au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>29</sup>, nous essaierons donc d'éclairer cette précarité du théâtre canadien-français et nous proposerons des hypothèses quant à l'apathie du public à l'égard des œuvres dramatiques nationales. N'oublions pas que c'est dans ce contexte, où le nationalisme prend de l'ampleur, que la dramaturge Éva Circé-Côté inscrit son œuvre. Il est essentiel d'examiner attentivement cette période afin de bien entendre le discours qu'Éva Circé-Côté défend en tant que critique de théâtre<sup>30</sup>. Ainsi, nous traiterons, entre autres, des principaux acteurs sociaux qui veillent à la mise en valeur d'un théâtre de langue française<sup>31</sup> et d'une dramaturgie nationale ainsi que du type de pièces valorisé par la communauté canadienne-française. Nous mettrons également l'accent sur la vision du théâtre d'Éva Circé-Côté, laquelle nous livre, à travers ses critiques, sa

<sup>28</sup> Il s'agit de *Bleu, blanc, rouge : poésies, paysages, causeries* et de *Papineau. Son influence sur la pensée canadienne. Essai de psychologie historique*.

<sup>29</sup> Il s'agit principalement d'articles publiés dans les journaux, du mémoire de Margaret Mary Bisson et des critiques d'Éva Circé-Côté.

<sup>30</sup> Éva Circé-Côté est chroniqueuse artistique pendant une année complète à *La Revue Moderne* (en 1935) et rend compte de la situation théâtrale, tout au long de sa carrière journalistique, sous les pseudonymes de Colombine, Fantasio et Julien Saint-Michel.

<sup>31</sup> Mentionnons que le théâtre d'expression anglaise domine les scènes montréalaises au tournant du siècle et donne lieu à l'anglicisation de son public, phénomène qu'il faut contrer en favorisant la représentation d'œuvres francophones.

façon de concevoir l'art dramatique et nous offre, par la même occasion, des pistes de lecture intéressantes pour la pièce *Maisonneuve*.

*Maisonneuve* porte sur une période de l'histoire déjà relatée dans les œuvres théâtrales de Sylvio S. Corbeil (1899) et de Laure Conan (1920) ce qui nous pousse à vouloir comprendre la raison pour laquelle Colombine a choisi de mettre en scène la vie du premier Gouverneur de Montréal. Éva Circé-Côté était-elle insatisfaite du traitement de l'histoire de *Maisonneuve* proposé par ces auteurs? Souhaitait-elle corriger certaines interprétations historiques? Pourquoi a-t-elle tenu à rendre hommage au fondateur de Ville-Marie? Était-ce pour souligner un anniversaire quelconque? C'est ce que nous tenterons d'élucider dans notre troisième chapitre consacré au personnage de Paul Chomedey de *Maisonneuve*. Nous attacherons d'abord de l'importance au culte du passé chez les Canadiens français entre les années 1840 et 1920, période pendant laquelle l'époque de la Nouvelle-France est glorifiée, symbolise le « paradis perdu ». Nous expliquerons alors les événements à l'origine de ce phénomène entretenu par les clercs. Par la suite, nous étudierons l'histoire de la Nouvelle-France racontée au XIX<sup>e</sup> siècle par les élites traditionnelles et nous rendrons compte de sa réécriture, de sa nouvelle interprétation, imprégnée du discours ultramontain. Nous verrons ainsi à quel point l'histoire de Ville-Marie, écrite à la fin XIX<sup>e</sup> siècle, témoigne de cette version ultramontaine du passé national. Nous nous arrêterons ensuite sur la représentation de Paul Chomedey de *Maisonneuve* dans les récits des mémorialistes du XVII<sup>e</sup> siècle François Dollier de Casson et Marie Morin ainsi que dans ceux des historiens du XIX<sup>e</sup> siècle Jean-Baptiste Chouinard, Pierre Rousseau et Adrien Leblond de Brumath. Cela permettra d'éclairer le portrait que font de cette figure mythique les auteurs dramatiques Corbeil, Conan et Circé-Côté. Enfin, une analyse comparative des trois drames historiques sur *Maisonneuve* mettra en lumière le rôle social que paraissent donner les dramaturges à leur personnage.

Dans le quatrième chapitre, nous montrerons en quoi l'œuvre théâtrale traduit la pensée sociale de l'auteure progressiste qui, dans ses chroniques, nous fait part de la société dont elle rêve pour les générations futures. Mais sa façon d'envisager le monde naît au sein d'une hégémonie discursive. Il s'agira donc, en premier lieu, d'exposer le contexte de

création du drame historique c'est-à-dire la situation sociale du Québec de l'entre-deux-guerres et d'établir le rapport d'Éva Circé-Côté à la société canadienne-française en fonction de ses articles écrits à cette époque. Cet examen permettra alors de poser l'hypothèse qu'Éva Circé-Côté avait l'intention de faire entendre une réalité du présent au nom de l'avancement de la société canadienne-française des années vingt en choisissant de traiter de l'histoire de Ville-Marie. En second lieu, nous nous concentrerons sur l'œuvre de Colombine. Nous soulignerons d'abord l'importance de considérer les choix du genre et du sujet de la pièce comme des éléments de nature idéologique. Puis, nous traiterons du contenu social du drame *Maisonneuve* en nous centrant sur le personnage principal. Cette section fera découvrir les enjeux à l'origine de l'œuvre dramatique, sa réception<sup>32</sup> ainsi que le rôle du personnage Maisonneuve dans la transmission des idéaux sociaux d'Éva Circé-Côté. Elle confirmera alors que le drame reflète la pensée réformatrice de la dramaturge socialement engagée.

En conclusion, après avoir répondu à notre objectif de comprendre comment la conception de la vie sociale idéale proposée dans *Maisonneuve* s'apparente à celle d'Éva Circé-Côté, nous nous demanderons si ce drame historique est une pièce à thèse en nous appuyant sur une étude théorique de Susan Rubin Suleiman.

---

<sup>32</sup> Quatre critiques de journaux montréalais (*Le Canada*, *La Patrie*, *Le Pays*, *La Presse*) seront étudiées.

## **CHAPITRE I**

**Éva Circé-Côté.  
Son œuvre et ses revendications sociales.**

La clé de la sociocritique consiste à accorder, dans l'analyse de l'objet à l'étude, une attention particulière au « cadre idéologique de départ : au sein de l'affrontement polémique [...], il s'agit de cerner l'hégémonie, le système de valeurs qui domine, que l'auteur partage ou avec laquelle il va entrer en conflit, ou encore par rapport à laquelle il va être obligé de se situer, en hostilité participante, en rupture, en distance, etc.<sup>1</sup> ».

Ce premier chapitre donnera une vision générale du contexte socio-culturel dans lequel évolue Éva Circé-Côté. Tout au long de sa vie, celle-ci tient un discours qui se distingue de celui de la majorité conservatrice, incapable de se détacher des valeurs traditionnelles prônées par le clergé. Il s'agit ainsi d'un discours marginal, défendu par la minorité radicale montréalaise inspirée de différents courants de pensée tels que le nationalisme, le rougisme, l'anti-impérialisme, le syndicalisme, le féminisme...

Grande observatrice de son temps, femme de la modernité, Éva Circé-Côté soutient les mêmes causes sociales qu'une génération d'intellectuels qui travaillent à l'affranchissement de ce que l'on nomme alors la race canadienne-française. Dans le but d'améliorer sa société, elle s'implique au sein de différentes organisations, fonde la Bibliothèque technique de Montréal (1903) ainsi que le premier lycée pour jeunes filles, une institution laïque (1908), et dénonce, à travers ses écrits, les abus de pouvoir, les injustices sociales, les lois et traditions immuables.

Cette première partie vise à mieux connaître le personnage d'Éva Circé-Côté. Nous traiterons d'abord des origines d'Éva Circé-Côté, de son éducation, de ses premiers pas comme chroniqueuse au journal ultra-nationaliste et anti-impérialiste *Les Débats*, du milieu intellectuel montréalais qu'elle côtoie et, finalement, de ses réalisations sur le plan social. Dans un deuxième temps, les thèmes de prédilection de l'auteure progressiste seront présentés pour arriver à comprendre sa conception du monde et pour montrer sa volonté d'apporter des changements à la nation canadienne-française à travers ses écrits et son engagement social.

---

<sup>1</sup> Régine Robin, *op. cit.*, p. 118.

## *Naissance et éducation de l'auteure de Maisonneuve.*

Le 31 janvier 1871, à Montréal, est née Éva Circé. Quatrième enfant<sup>2</sup> d'Exilda Décarie et de Narcisse Circé, « conducteur des chars sur le Grand Tronc<sup>3</sup> », elle est baptisée à la paroisse Notre-Dame de Montréal, le 2 février de la même année, Marie Arzélie Éva Circé<sup>4</sup>. Elle hérite des dons artistiques de sa grand-mère maternelle, Marie-Louise Lanthier (écrivaine, peintre et sculpteure<sup>5</sup>) et du patriotisme de son grand-père paternel, Julien St-Michel-Circé dont Éva Circé parle souvent dans ses chroniques et qu'elle fera revivre dans *Le Monde ouvrier* (1916-1940) en empruntant son nom (c'est l'aïeul de la région de Napierville qui raconte ses souvenirs héroïques du temps des Rébellions).

Avant d'embrasser le métier de journaliste, l'unique métier « auquel une Canadienne instruite puisse aspirer<sup>6</sup> » à cette époque, Éva Circé réussit avec succès ses études au couvent des religieuses de Sainte-Anne, à Lachine, où elle démontre un vif intérêt pour la littérature ainsi qu'un talent pour l'écriture. Cela lui vaut « la médaille du Gouverneur général, attachée au prix de littérature française<sup>7</sup> ». Mais cette médaille n'assouvit pas son « ambition et elle cherch[e] dans la musique instrumentale et vocale à compléter son éducation artistique sous la direction de Mme Lanctôt et de M. Charles Labelle<sup>8</sup> ». Cette formation en piano et en chant lui donne l'occasion de présenter des

<sup>2</sup> Seuls Éva (quatrième), Maria (sixième) et Arthur (douzième et dernier enfant des Décarie-Circé) survécurent. Les autres moururent en bas âge : Éva Circé a vu mourir six de ses frères et sœurs ce qui l'a profondément marquée puisque le thème de la mortalité infantile revient constamment dans ses chroniques.

<sup>3</sup> D'après le registre 333 de la paroisse Notre-Dame de Montréal.

<sup>4</sup> Éva Circé a eu pour parrain et marraine Louis Kingsley et Marie Philomène Arzélie Décarie (registre 333 de la paroisse Notre-Dame de Montréal).

<sup>5</sup> « Mademoiselle Éva Circé (Colombine) », *La Patrie*, 25<sup>e</sup> année, no 70, samedi 16 mai 1903, p. 22.

<sup>6</sup> Éva Circé (pseudo. Colombine), « Le mal d'écrire », *Bleu, blanc, rouge : poésies, paysages, causeries*, Montréal, Déom, 1903, p. 329.

<sup>7</sup> Anne-Marie Gleason-Huguenin (pseudo. Madeleine), « Madame Éva Circé-Côté. En littérature Colombine », *Portraits de femmes*, Canada, Éditions La Patrie, 1938, p. 75.

<sup>8</sup> Gaston et Louvigny de Montigny, « Silhouette Artistique. Mlle Éva Circé », *Le Passe-temps musical, littéraire et fantaisiste*, vol. VII, no 160, 11 mai 1901. Charles Labelle (1849-1903) enseigne à Éva Circé le chant et le solfège. Il est l'un des professeurs les plus recherchés de Montréal où il participe « au développement du goût musical [...]. Vers 1895, son apport à la cause musicale [est] même reconnu à l'étranger puisqu'il de[vient] membre d'honneur de l'Institut populaire de France. ». Avocat, musicien, professeur, compositeur, auteur du *Petit Traité de Solfège* (1892) et directeur des revues l'*Album musical* (1882-1884) et l'*Écho musical* (1888), Charles Labelle est également chroniqueur et critique de musique dans ces mêmes périodiques (Vivianne Émond, « Labelle, Charles (baptisé Charles William) », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. XIII (de 1901 à 1910), Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 608).

concerts de charité, ce qui révèle la sympathie d'Éva Circé à l'endroit des plus démunis<sup>9</sup>. Cette dernière fait ses premiers pas dans le milieu journalistique grâce à une chronique envoyée à Louvigny de Montigny qui découvre en elle « une pensée puissante et [un] cœur généreux<sup>10</sup> » et l'accepte, en 1900, dans les rangs de l'hebdomadaire anti-impérialiste *Les Débats*. Aux yeux de Louvigny de Montigny, Colombine ou Musette (pseudonymes qu'utilise Éva Circé dans ce journal) représente une des figures montantes exceptionnelles du journalisme canadien-français :

Dans ce cénacle d'âmes ardentes, d'artisans de l'art, d'esprits indomptés, Mlle Éva Circé [est apparue] un jour, timidement; elle en [est devenue] bientôt le pilier et [a provoqué] promptement l'admiration de ces (sic) jeunes confrères par l'originalité de son verbe si français, par son jugement peu féminin, par une érudition enfin qui ne manque pas de surprendre dans notre pays.<sup>11</sup>

Louvigny de Montigny compare sa collègue à la chroniqueuse parisienne Séverine dont les articles sont « empreint[s] d'une philosophie profonde, d'une charité sans limites et d'une exquise douceur<sup>12</sup> ».

Dès ses débuts en journalisme, Éva Circé s'engage dans une mission précise :

Lutter pour les idées généreuses et hardies, défendre les pauvres, parce que leur souffrance a toujours raison contre la peur, célébrer tout ce que la nature a de superbe, tout ce que l'art a de consolant, tout ce que la science donne d'espoir à l'humanité, se pencher sur les géôles pour y surprendre une injustice, veiller à l'éducation des petits, au respect dû à la femme, vouloir le repos des siens, faire de cette plume un outil de délivrance, proclamer le chant d'amour, de penser, d'admirer, de vivre, et tout cela sans bruit, sans l'expectative d'une vaine gloriole, avec l'espérance seulement d'être utile, douce et consolante au malheur<sup>13</sup>.

Voilà qui résume de manière remarquable les desseins d'Éva Circé qui, sans rien attendre en retour, mais en étant confiante en l'avenir, souhaite de tout cœur participer au progrès social et au bien-être commun. Témoin de son époque, cette pionnière du

<sup>9</sup> Gaston et Louvigny de Montigny, *op. cit.*.

<sup>10</sup> *Ibidem.*

<sup>11</sup> *Ibidem.*

<sup>12</sup> *Ibidem.*

<sup>13</sup> Éva Circé (pseudo. Colombine), « Réponse. Au personnage anonyme qui écrit dans *L'Étoile du Nord* », *L'Avenir du Nord*, 7<sup>e</sup> année, no 36, 10 septembre 1903.

journalisme féminin prend librement part à la vie politique et intellectuelle à travers ses chroniques de nature progressiste. Celles-ci traitent des thèmes chers à toute l'équipe de rédaction du périodique *Les Débats*, né en réaction contre la Guerre des Boers, contre l'impérialisme britannique : le libéralisme radical, la démocratie, le droit à l'éducation, la solidarité à l'égard des ouvriers, la création d'une bibliothèque laïque, le patriotisme...

Connu pour son radicalisme mais surtout pour son anticléricalisme, l'hebdomadaire *Les Débats* attire bientôt les foudres de l'archevêché de Montréal qui interdit sa publication le 4 octobre 1903. L'aventure journalistique d'Éva Circé n'est cependant pas terminée puisque la semaine suivante le journal renaît sous un autre nom, *Le Combat* : « les deux seuls écrivains canadiens assez connus qui osent [y] collaborer [...] sont Arsène Bessette et Colombine<sup>14</sup> ». De même nature que *Les Débats*, *Le Combat* est à son tour condamné par M<sup>gr</sup> Buchési le 24 janvier 1904 et il est remplacé par le journal *L'Action*, mort-né le 31 janvier de la même année.

Malgré ses déboires avec le clergé, l'expérience acquise, entre 1900 et 1904, en tant que chroniqueuse au sein de ces journaux, lui permet de collaborer à d'autres périodiques tels que *L'Avenir* (1900-1901), *Le Pionnier* (1901), *L'Étincelle*<sup>15</sup> (1902-1903), *L'Avenir du Nord* (1902-1909), *Le Nationaliste* (1904-1905), *Le Journal de Françoise* (1904-1908), *L'Annuaire théâtral* (1908-1909), *Le Pays* (1909-1921), *Le Monde ouvrier* (1916-1940), *MusiCanada* (1922) et *La Revue Moderne* (1935).

Pendant quarante ans, elle signe dans ces journaux des éditoriaux, des critiques littéraires, dramatiques, cinématographiques ainsi que des récits de fiction. Chroniqueuse prolifique, Éva Circé aura écrit dans sa carrière journalistique plus de mille cinq cents articles<sup>16</sup> dans lesquels elle ne craint pas de donner son opinion, de critiquer l'aile conservatrice, de proposer des changements sociaux au nom de l'avancement du peuple canadien-français en utilisant différents pseudonymes : Musette, Colombine, Jean Nay ou Jean Ney, Arthur Maheu, Paul S. Bédard, Fantasio et Julien Saint-Michel<sup>17</sup>. Ces chroniques

<sup>14</sup> Annette Hayward, « La littérature de la modernité et le libéralisme nationaliste au Québec entre 1899 et 1916 », *Combats libéraux au tournant du XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1995, p. 171.

<sup>15</sup> Éva Circé fonde ce journal littéraire, artistique et politique avec entre autres Charles Gill, Arsène Bessette, Albert Lozeau et Hector Garneau.

<sup>16</sup> D'après l'historienne Andrée Lévesque qui prépare la biographie d'Éva Circé.

<sup>17</sup> À cette époque, le phénomène de la pseudonymie paraît institutionnalisé comme le mentionne Pierre Rajotte dans son article intitulé « Cercles et autonomie littéraire au tournant du XX<sup>e</sup> siècle » dans *La Vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005, p. 49.



ainsi que de *Bleu, blanc, rouge : poésies, paysages, causeries* et de *Papineau. Son influence sur la pensée canadienne. Essai de psychologie historique* constituent une source précieuse : ils exposent la vision du monde de l'auteure montréalaise. Les thèmes que privilégie Éva Circé témoignent de son rapport à la société canadienne-française et de sa pensée sociale qui pourrait se refléter à travers le drame historique *Maisonneuve*. Mais avant de les analyser, voyons dans quel contexte ces écrits paraissent et quelles sont les principales réalisations d'Éva Circé au plan social.

### *Éva Circé et le contexte social montréalais.*

En ce début du XX<sup>e</sup> siècle, souffle un vent de modernité qui donne naissance à de nouvelles revendications sociales de la part de certains groupes d'action<sup>18</sup>. Les Canadiens français assistent au progrès de leur société, au développement tant rêvé par les libéraux du siècle dernier, mais cette amélioration économique soulève de nouvelles questions qui touchent la collectivité. À Montréal, l'accroissement rapide de l'industrialisation et de l'urbanisation ainsi que l'augmentation de l'immigration et de la masse prolétaire préoccupent l'aile radicale du parti libéral composée de journalistes, d'avocats, de médecins... Ceux-ci, issus de la petite bourgeoisie francophone, travaillent à apporter de profondes modifications aux structures sociales car, comme le souligne Michèle Dagenais, « si la ville est le lieu où se concentrent richesse et pouvoir, elle est aussi celui où la misère et les tensions sociales sont les plus visibles<sup>19</sup> ». Héritière de la tradition anticléricale des Rouges qui se fondaient, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, sur l'esprit libéral européen, cette aile marginale progressiste est étroitement liée à la franc-maçonnerie, fondée sur des principes de tolérance, de respect, d'égalité des chances, de liberté de pensée et d'action. Organisation secrète humaniste inspirée des idéaux de la Révolution française, la franc-

<sup>18</sup> Différents débats surgissent en ce qui a trait à l'éducation obligatoire et gratuite, à la création de bibliothèques et d'écoles laïques, au suffrage féminin, à l'égalité entre les hommes et les femmes...

<sup>19</sup> Michèle Dagenais, « Autour de la Bibliothèque municipale de Montréal. Lecture des enjeux culturels et politiques », *La Vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005, p. 103.

maçonnerie prône la démocratisation de la culture ainsi que la laïcisation des institutions et sera à l'origine de diverses réformes sociales<sup>20</sup>.

Éva Circé côtoie certains membres<sup>21</sup> de cette société (plusieurs font partie du journal *Les Débats* ou encore de l'École littéraire de Montréal) et partage avec eux leur soif de progrès social, de modernité, de démocratie sans toutefois adhérer à cette organisation internationale qui refuse les femmes en ses rangs. Tout comme les intellectuels libéraux radicaux, Éva Circé s'oppose à la mainmise du clergé sur toutes les sphères de la société. Avec la montée de l'impérialisme canadien-anglais<sup>22</sup> qui entraîne, par exemple, la fermeture d'écoles françaises dans les provinces canadiennes hors Québec, elle s'inquiète également du sort des siens, souhaite leur affranchissement par l'instruction.

### ***Le patriotisme de Colombine.***

Cette menace à la survie du fait français en Amérique provoque chez Éva Circé le désir de remplir un devoir national : celui de la colonisation canadienne-française du territoire du Québec. En ce nouveau siècle, prôner la colonisation, c'est s'inscrire dans un mouvement patriotique dans l'espoir d'assurer la prospérité du peuple canadien-français. Colombine, convaincue de l'importance de la conquête canadienne-française des grands espaces de la province, répond avec enthousiasme à la proposition de la Société de Colonisation et de Rapatriement du Lac Saint-Jean. Celle-ci l'invite, elle et ses compagnes journalistes Gaëtane de Montreuil (Georgina Bélanger) et Madeleine (Anne-Marie Gleason-Huguenin), à faire un petit voyage au Lac Saint-Jean et à rendre compte de ses impressions dans une conférence donnée à l'Institut Canadien de Québec.

Les « intrépides chroniqueuses montréalaises [...], dont la plume exerce une réelle influence dans la presse du pays<sup>23</sup> », s'engagent donc en octobre 1901 dans une rude

<sup>20</sup> Ruby Heap, « La Ligue de l'Enseignement (1902-1904) : héritage du passé et nouveaux défis », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 3, décembre 1982, p. 341.

<sup>21</sup> Plusieurs collègues de travail et amis de Colombine font partie de la loge L'Émancipation, une ramification du Grand Orient de France créée au Québec en 1896, dont la devise est « Raison, Travail, Liberté ». Louvigny de Montigny, Charles Gill, Albert Lozeau, Arsène Bessette et Gonzalve Desaulniers en sont quelques exemples.

<sup>22</sup> L'attachement des Canadiens anglais à l'Empire britannique aurait pris de l'importance depuis le déclenchement de la Guerre des Boers.

<sup>23</sup> « À l'Institut Canadien. Ce soir », *Le Soleil*, vol. 5, no 245, 21 octobre 1901, p. 8.

aventure qui les mène de Roberval à Péribonka en passant par Saint-Prime, Saint-Félicien, Normandin, Mistassini, le Lac Bouchette et le fameux Lac Saint-Jean. Dans un temps record, elles parcourent la région, notent leurs observations, font face à des intempéries... Le lendemain, elles arrivent saines et sauvées à Québec où elles triomphent à l'Institut Canadien devant un auditoire monstre dans lequel on pouvait remarquer la plus haute société de la province. Le vif intérêt que suscitent leurs conférences est tel qu'on nomme les trois amies journalistes « les lionnes du moment à Québec<sup>24</sup> » et que l'on traite de cet événement pendant plusieurs jours dans les périodiques.

Selon ce qu'en rapporte le journal *Le Soleil*, lors de cette soirée d'ouverture de « la saison des conférences<sup>25</sup> » à l'Institut Canadien, ces femmes attachées à leur patrie auront su gagner le cœur de leur public par le récit captivant de leur périple au Lac Saint-Jean, coin de pays canadien-français décrit comme une véritable Terre Promise.

Cette expérience aura sans doute été déterminante pour ces pionnières du journalisme féminin qui allaient s'investir par la suite dans différentes causes sociales. Voici, par exemple, comment Colombine exprime sa gratitude à l'endroit de la Société de Colonisation et de Rapatriement du Lac Saint-Jean à la fin de sa communication :

[...] nous garderons à jamais gravés les motifs de cette romance que, grâce à la société de la colonisation du Lac St-Jean, nous avons appris à moduler, tout à l'honneur de notre pays, le plus beau, le plus grand du monde – celui qu'il faut chérir – comme notre mère et notre langue, parce que ses droits et sa grandeur nous coûtent un prix infini : le sang de nos ancêtres!<sup>26</sup>

Éva Circé souhaite à tout prix que le sol québécois appartienne aux siens et poursuit sa campagne de promotion des régions de la province à travers ses chroniques, les conférences qu'elle prononce<sup>27</sup> et, trente ans plus tard, en tant que membre de l'Association des Filles Natives du Canada (section Rosalie-Papineau) dirigée par Gaëtane de

<sup>24</sup> « Les journalistes montréalaises à l'Institut Canadien », *Le Soleil*, vol. 5, no 246, 22 octobre 1901, p. 8.

<sup>25</sup> « À l'Institut Canadien. Ce soir », *Le Soleil*, *op.cit.*

<sup>26</sup> « Deux intéressantes conférences par Colombine et Madeleine prononcées devant l'Institut Canadien de Québec, lundi soir », *Le Soleil*, vol. 5, no 248, 24 octobre 1901, p. 3.

<sup>27</sup> À titre d'exemple, Colombine lit, à la réunion des Dames patronnesses des Sourdes-Muettes, « une splendide description de la vallée du Lac St-Jean » (Anne-Marie Gleason-Huguenin (pseudo. Madeleine), « Chronique », *La Patrie*, 23<sup>e</sup> année, no 224, 18 novembre 1901, p. 4.).

Montreuil<sup>28</sup>. Cette association, composée uniquement de femmes, encourage le peuplement de l'Abitibi ainsi que celui de la Gaspésie et apporte un soutien aux colons.

Colombine considère « l'influence féminine [comme] le grand levier de toute œuvre sociale<sup>29</sup> ». C'est pour cette raison qu'elle devient membre fondatrice des Dames patronnesses de la Société Saint-Jean-Baptiste<sup>30</sup> car « l'union de toutes dans une même pensée humanitaire pénétrera de force ce rêve sublime, de conduire le peuple vers le bonheur, par les sentiers de l'honneur et de la science<sup>31</sup> ». L'autonomie intellectuelle de son peuple, c'est ce qu'elle désire et elle peut être acquise grâce à la diffusion du savoir.

### ***La fondation de la Bibliothèque de Montréal par Éva Circé.***

Un autre geste patriotique d'Éva Circé est celui de la création de la Bibliothèque de Montréal destinée à l'émancipation intellectuelle du prolétariat<sup>32</sup>. Le 12 août 1903 est inaugurée la Bibliothèque technique de Montréal grâce aux pressions de la Chambre de commerce de Montréal et de l'Association Saint-Jean-Baptiste auprès de l'administration municipale. Impliquée dans la fondation de cet établissement public et gratuit, logé au Monument National, Éva Circé en devient la première conservatrice (1903-1909)<sup>33</sup>.

<sup>28</sup> Le 22 février 1933, Éva Circé-Côté, mécontente de l'utilisation de certains fonds, quitte avec d'autres membres cette association (autrefois nommée l'Union des Gens de Chez Nous) qui avait perdu de son radicalisme initial. Cette démission met fin à la longue amitié qu'elle entretenait avec Gaétane de Montreuil. Lire à ce sujet Réginald Hamel, *Gaétane de Montreuil, journaliste québécoise (1867-1951)*, Montréal, L'Aurore, 1976, pp. 59-65 et *Gaétane de Montreuil. Œuvres complètes*, Volume III : Correspondance générale (envoyée et reçue) (1890-1946), Montréal, Université de Montréal, 1961-1969, pp. 10-12 et p. 204.

<sup>29</sup> Éva Circé-Côté (pseudo. Colombine), « Les dames patronnesses de la St-Jean-Baptiste », *Bleu, blanc, rouge : poésies, paysages, causeries*, Montréal, Déom, 1903, p. 338.

<sup>30</sup> Cette société est dirigée par Caroline Béique et Joséphine Marchand-Dandurand. Éva Circé fait partie du comité d'administration avec entre autres Victoria Cartier, Françoise (Robertine Barry), Gaétane de Montreuil (Georgina Bélanger), Madeleine (Anne-Marie Gleason-Huguenin), Colette (Édouardine Lesage)...

<sup>31</sup> Éva Circé-Côté (pseudo. Colombine), « Les Dames patronnesses de Saint-Jean-Baptiste », *ibidem*.

<sup>32</sup> Dès ses débuts, la Bibliothèque municipale est fort fréquentée et ses heures d'ouverture sont établies en fonction de la classe ouvrière afin que celle-ci accroisse ses connaissances dans les domaines scientifique et industriel. Ainsi, la Bibliothèque technique sera ouverte du lundi au samedi de neuf heures à vingt-deux heures et le dimanche, de dix heures à midi et de quatorze heures à dix-neuf heures, indique Michèle Dagenais dans « Vie culturelle et pouvoirs publics locaux. La fondation de la Bibliothèque municipale de Montréal », *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, vol. XXIV, no 2, mars 1996, p. 47.

<sup>33</sup> Pendant son règne de conservatrice à la Bibliothèque de Montréal, Éva Circé se bat, entre autres, pour l'établissement d'un système métrique qui ferait en sorte que les gens pourraient bénéficier d'éditions françaises en chimie et en physique plutôt que de lire des ouvrages américains ou anglais. Cela éviterait par le fait même leur anglicisation. Lire à ce sujet Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. Le militant*, Montréal, Fides, 1996, p. 377.

Pendant plusieurs années, « elle [y] compuls[e] des manuscrits, étudi[e] et class[e] des œuvres, install[e] des méthodes et contrôl[e] des directions. [...] En vivant avec les livres, elle acqui[ert] une érudition livresque supérieure et elle [est] de toutes parts consultée et appréciée<sup>34</sup> », affirme son amie, la journaliste et écrivaine Madeleine. Cependant, ce poste n'est que temporaire puisqu'avant son entrée en fonction, la commission avait déclaré : « plus tard, lorsque les besoins de services l'exigeront, on nommera un homme<sup>35</sup> ».

Le 9 juin 1909, Éva Circé-Côté<sup>36</sup> est destituée par le conseil municipal pour des raisons qui demeurent encore nébuleuses<sup>37</sup>. Certains pensent que ce serait pour ses tendances libérales radicales et ses sympathies pour la franc-maçonnerie. D'autres croient que la principale cause de son renvoi serait liée au fait d'avoir changé la vocation première de la bibliothèque civique : celle de la diffusion d'œuvres uniquement scientifiques et techniques au nom du perfectionnement des connaissances de la forte population ouvrière de la métropole. Consciente de « la mission sociale et intellectuelle<sup>38</sup> » de son institution, cette conservatrice progressiste, avec l'appui de l'École littéraire de Montréal, avait convaincu la commission, en novembre 1905, de faire l'acquisition d'ouvrages historiques, littéraires et artistiques indispensables à la culture des travailleurs. Éva Circé-Côté était donc parvenue à constituer une impressionnante collection de cette nature, mais cela ne plaisait pas particulièrement à l'archevêque de Montréal, Monseigneur Paul Bruchési, le défenseur de la bonne lecture. En effet, ce dernier condamne, en février 1907, la circulation d'œuvres à l'Index dans une lettre adressée au comité de la Bibliothèque technique de Montréal. Selon M<sup>gr</sup> Bruchési, des auteurs comme Voltaire, Rousseau, Zola, Balzac, Sand ou encore Michelet sont « dangereux pour la foi et la morale<sup>39</sup> » et ne devraient pas être accessibles au grand public. Cette lettre, véritable dénonciation du choix des acquisitions

<sup>34</sup> Madeleine Gleason-Huguenin, « Madame Éva Circé-Côté. En littérature Colombine », *Portraits de femmes*, Canada, Éditions La Patrie, 1938, p. 75.

<sup>35</sup> La commission citée par Marcel Lajeunesse dans *Associations littéraires et bibliothèques à Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle : l'apport sulpicien*, Ottawa, thèse présentée à l'École des Études supérieures de l'Université d'Ottawa en vue de l'obtention du Ph. D. (Histoire), 1977, p. 266.

<sup>36</sup> Éva Circé devient le 29 avril 1905 Éva Circé-Côté en épousant le médecin libre-penseur et ami des francs-maçons Pierre-Salomon Côté. Naît de leur union une petite fille, Ève, le 17 août 1906 (d'après l'extrait de baptême B 493 de la Paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal).

<sup>37</sup> Marcel Lajeunesse, *op. cit.*

<sup>38</sup> Juliette Chabot, *Montréal et le rayonnement des bibliothèques publiques*, Montréal et Paris, Fides, 1963, p. 11.

<sup>39</sup> M<sup>gr</sup> Bruchési cité par Antonio Drolet dans *Les bibliothèques canadiennes, 1604-1960*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1965, p. 177.

d'Éva Circé-Côté, serait à l'origine de la destitution de celle-ci en juin 1909<sup>40</sup>. Toutefois, cette mise à pied se produit presque deux ans et demi après la publication, dans *La Presse*, de la critique virulente de M<sup>gr</sup> Bruchési qui avait ouvert un débat interminable, parmi les membres de la Commission de la bibliothèque, sur le rôle de cette institution publique<sup>41</sup>. Aurait-on alors accordé un sursis à la conservatrice Éva Circé-Côté? Comme le souligne Michèle Dagenais, le mystère persiste quant à son congédiement : « [r]ien dans son dossier d'employée [...] n'éclaire cet aspect de sa carrière, si ce n'est qu'elle est effectivement destituée en juin, mais réembauchée au début du mois d'août suivant. En outre, elle est reléguée au rang d'assistante bibliothécaire en octobre, à l'occasion de l'embauche de Frédéric Villeneuve au poste de bibliothécaire en chef<sup>42</sup> ».

Six ans plus tard, la fondatrice de la Bibliothèque technique est nommée bibliothécaire adjointe (1915-1932) et participe avec le conservateur Hector Garneau au projet de construction de la Bibliothèque de la Ville de Montréal de la rue Sherbrooke. Cette bibliothèque allait demeurer soumise au contrôle ecclésiastique et Éva Circé-Côté devait s'y résigner sans toutefois cesser de dénoncer cette dictature sous le pseudonyme de Julien Saint-Michel dans ses chroniques du journal *Le Monde ouvrier* dirigé par le franc-maçon Gustave Francq<sup>43</sup>.

Il fallait tout de même se réjouir de ce nouvel établissement culturel qui n'aurait pu voir le jour sans la Ligue de l'Enseignement<sup>44</sup> (1902-1904) qui, au début du siècle, avait

<sup>40</sup> M<sup>gr</sup> Bruchési, incapable de tolérer qu'une femme aux idées progressistes décide du type de livres en circulation, redoutant les choix d'Éva Circé-Côté qui pourraient mener ses fidèles directement en enfer, aurait prié le conseil municipal de la congédier. Lire à ce sujet l'hypothèse de Jenne MacLean énoncée au second chapitre.

<sup>41</sup> Michèle Dagenais, « Autour de la Bibliothèque municipale de Montréal. Lecture des enjeux culturels et politiques », *La Vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005, p. 116. En novembre 1908, après presque deux ans de délibérations, le Conseil municipal choisit l'orientation de la bibliothèque qui s'appellera désormais la « Bibliothèque technique de la Cité de Montréal » et n'offrira plus d'œuvres à l'Index à ses usagers, ayant à cœur l'éducation morale de ces derniers (*ibidem*).

<sup>42</sup> Michèle Dagenais, « Vie culturelle et pouvoirs publics locaux. La fondation de la Bibliothèque municipale de Montréal », *op. cit.*, p. 55.

<sup>43</sup> Gustave Francq appartient à la loge Force et Courage, créée en janvier 1910. Il « joue un rôle prépondérant dans le développement de la franc-maçonnerie au Québec [et] défend avec énergie certains principes comme la liberté d'expression, la valorisation des institutions démocratiques (suffrage universel, droit de vote des femmes, [...]) ». (Éric Leroux, « Le franc-maçon Francq », *Gustave Francq. Figure marquante du syndicalisme et précurseur de la FTQ*, Montréal, vlb éditeur, 2001, p. 72 et 74.)

<sup>44</sup> La Ligue de l'Enseignement (formée le 9 octobre 1902) tire son nom de la Ligue française de l'Enseignement (1866) fondée par Jean Macé. Cette association d'origine franc-maçonne « a soutenu avec enthousiasme la politique républicaine de Jules Ferry qui a établi, dans les années 1880, l'école laïque, gratuite et obligatoire » (Ruby Heap, *op. cit.*, p. 344).

forcé les autorités religieuses (réfractaires à son projet de bibliothèque laïque) à accepter l'implantation d'une bibliothèque publique à Montréal. Celle-ci, dont la collection d'œuvres ne faisait que s'accroître, était devenue trop petite pour accueillir les lecteurs nombreux. Il était donc nécessaire d'entreprendre l'érection d'un lieu unique, celui de la Bibliothèque de la Ville de Montréal, « une institution jugée essentielle pour [...] une ville qui se [voulait] moderne et dont l'importance sur le plan économique la [hissait] au rang de métropole canadienne<sup>45</sup> ».

### ***La Ligue de l'Enseignement et la création du lycée pour jeunes filles.***

La Ligue de l'Enseignement, dont l'existence n'est que de courte durée, ouvre la voie au mouvement de réforme scolaire. Inspirée des lois françaises instaurées par Jules Ferry et Émile Combes en matière d'éducation, cette association souhaite « affranchir l'institution scolaire de la tutelle ecclésiastique<sup>46</sup> ». Elle désire également que le système d'éducation s'adapte aux nouvelles réalités que sont l'industrialisation et l'urbanisation. Cette ligue conçoit l'instruction comme une « condition indispensable à l'émancipation économique collective des Canadiens français [...], à la suprématie à laquelle il[s] ont le droit d'aspirer dans ce grand pays, [à la conservation de leur] indépendance, [de leur] langue, [de leur] tradition et [de leurs] droits<sup>47</sup> ». Il faut ainsi démocratiser le programme scolaire, le rendre laïque, obligatoire et gratuit pour tous et toutes, au nom de l'avancement social des Canadiens français. Mais ce regroupement de personnes majoritairement radicales et francs-maçonnnes (même s'il accepte des gens de toutes allégeances politiques<sup>48</sup>) demeure marginal. Condamné par l'Église, en 1904, pour ses positions

<sup>45</sup> Michèle Dagenais, « Autour de la Bibliothèque municipale de Montréal. Lecture des enjeux culturels et politiques », *op. cit.*, p. 109.

<sup>46</sup> *Ibidem*, p. 342.

<sup>47</sup> *Ibidem*, p. 349.

<sup>48</sup> On compte près de deux cents membres à la Ligue de l'Enseignement. La plupart sont de profession libérale et proviennent de la petite et moyenne bourgeoisie canadienne-française radicale. Plusieurs personnalités politiques, majoritairement liées au parti libéral, en font partie et on peut également remarquer parmi ceux-ci quelques représentants conservateurs. Cependant, aucun religieux n'adhère à cette association progressiste qui aspire à la laïcisation des institutions sociales et dont le porte-parole le plus actif est nul autre que Godfroy Langlois. Celui-ci, d'après Éva Circé-Côté, « incarn[e] le plus brillamment les idées de Papineau », (Éva Circé-Côté, *Papineau, son influence sur la pensée canadienne : essai de psychologie historique*, Montréal, Lux, 2002, p. 259). Rédacteur en chef de *La Patrie* puis directeur-gérant du journal *Le Canada* (nouvel organe officiel du parti libéral, il paraît pour la première fois en 1903), Godfroy Langlois est

antycléricales et abandonné par le parti libéral de Lomer Gouin, il « effectu[e] [alors] un rapprochement avec les syndicats internationaux<sup>49</sup> qui revendiquent à l'époque les mêmes mesures<sup>50</sup> ».

Colombine, qui appuyait la Ligue de l'Enseignement, poursuit cependant cette marche vers le progrès, en créant, en 1908, le premier lycée pour jeunes filles qu'elle dirige avec sa complice Gaëtane de Montreuil : « La jeune fille, qui se destine à la lutte de la vie, recevra, dans ce lycée, une éducation aussi complète que brillante, lui offrant tous les avantages possibles dans la bataille où doit s'engager son avenir<sup>51</sup> ». Cette « école des hautes études commerciales<sup>52</sup> », axée sur des modèles d'enseignement états-unien et européens, met l'accent sur l'apprentissage des langues<sup>53</sup>, des arts, des sciences et de la sténographie. Doté de professeurs cultivés, ce lycée peut accueillir des étudiantes des campagnes puisqu'il est également un pensionnat.

Ce nouvel établissement laïque destiné à l'instruction féminine subit, dès l'annonce de son ouverture, l'anathème du clergé. Ce dernier, pour contrer le succès des ambitieuses directrices, donne son accord aux Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame pour la fondation d'une école d'enseignement classique pour filles. Celle-ci, approuvée par l'Église, devient fort fréquentée, ce qui donne lieu deux ans plus tard à la fermeture, inévitable, du lycée laïque d'Éva Circé-Côté<sup>54</sup> et de Gaëtane de Montreuil.

Cet événement survient quelques mois après les funérailles controversées du mari de Colombine, l'« habile praticien et médecin de savoir<sup>55</sup> » Pierre-Salomon Côté<sup>56</sup>, dont la

---

tout à la fois « journaliste, pamphlétaire, fondateur de la loge maçonnique du Grand Orient au Canada et député à la législature provinciale. Durant vingt-cinq ans, chef reconnu du libéralisme radical, il souti[e]nt de bons combats et remport[e] de belles victoires. » (Éva Circé-Côté, *ibidem*).

<sup>49</sup> Le socialiste et futur fondateur du journal *Le Monde ouvrier*, Gustave Francq est le principal acteur de ces organisations.

<sup>50</sup> Ruby Heap, *op. cit.*, p. 367.

<sup>51</sup> Robertine Barry (pseudo. Françoise), « Un Lycée de Jeunes Filles », *Le Journal de Françoise*, 7<sup>e</sup> année, no 6, samedi 20 juin 1908, p. 92.

<sup>52</sup> Cette école est située au 126, rue Saint-Denis d'après Françoise, *ibidem*.

<sup>53</sup> Le français, l'anglais, le latin et le grec ancien sont valorisés.

<sup>54</sup> Ouvert en septembre 1908, ce lycée a fonctionné jusqu'en juin 1910, selon A. Lévesque. Il semble qu'Éva Circé-Côté aurait renouvelé l'expérience et fondé, autour de 1910, une école pour filles avec les membres de la loge l'Émancipation d'après Jenne MacLean. Malheureusement, les documents manquent à ce sujet.

<sup>55</sup> « Feu le Dr P. S. Côté », *La Presse*, 26<sup>e</sup> année, no 44, 23 décembre 1909, p. 16.

<sup>56</sup> Né le 20 août 1876 à Sainte-Luce (Rimouski), Pierre-Salomon Côté étudie au Collège Saint-Joseph de Memramcook (Nouveau-Brunswick). Par la suite, il réussit son cours en médecine à l'Université Laval de Montréal et obtient son diplôme en 1902. Trois ans plus tard, il épouse Éva Circé et devient père d'une petite fille le 17 août 1906. En juillet 1909, atteint de tuberculose intestinale, il est forcé d'arrêter de soigner les malades et se tourne alors vers le journalisme. Jusqu'à sa mort, survenue le 22 décembre 1909 (à son domicile



« charité envers la clientèle pauvre était connue de tous<sup>57</sup> ». Libre-penseur et ami des francs-maçons<sup>58</sup>, Pierre-Salomon Côté avait demandé à être incinéré. Or, ce n'était pas signalé dans son testament et Éva Circé-Côté accomplit malgré tout ses dernières volontés ce qui lui attire des reproches de la part de la famille Côté et de l'Église. De plus, les imposantes funérailles de son mari<sup>59</sup>, le 26 décembre 1909, furent civiles ce qui eut « un grand retentissement [à travers] toute la province<sup>60</sup> ». En général, la population et la presse montréalaise perçurent cet événement comme une manifestation franc-maçonne puisque les membres de cette association « secrète » étaient largement représentés.

Cette triste journée du 26 décembre 1909 devait ainsi nuire à Éva Circé-Côté qui allait perdre des contrats précieux en tant que chroniqueuse ainsi que son lycée pour jeunes filles. Cependant, forte de caractère, mère d'une fillette de trois ans, elle n'allait pas se laisser abattre par l'opinion publique. Au contraire, elle continua à défendre ses convictions à travers ses activités journalistiques et son implication au sein de différents mouvements sociaux. Profondément inquiète de l'avenir de son peuple, elle poursuivit son plaidoyer en faveur de l'instruction obligatoire, de la laïcité, de l'égalité entre les hommes et les femmes... Il ne faut pas oublier qu'elle s'était donné pour mission de « travailler [toute sa vie] au bien commun de la patrie<sup>61</sup> ». Fidèle à elle-même, elle n'allait pas cesser, à trente-neuf ans, d'émettre son opinion et de tenter d'apporter des changements à la société canadienne-française. Ses écrits sont un vibrant témoignage puisqu'ils reflètent clairement sa conception du monde, ses idéaux sociaux. Plusieurs peuvent être qualifiés de textes à thèse puisque l'auteure, à travers un discours moralisateur parfois redondant, essaie de sensibiliser ses lecteurs à des réalités sociales et de les convaincre de mener une action.

---

du 75, rue Saint-Denis), il écrit ainsi dans le périodique libéral *Le Canada*. Il se consacre également à la rédaction de son œuvre : *l'Histoire biologique des Canadiens français*.

<sup>57</sup> « Feu le Dr P. S. Côté », *La Presse*, *ibidem*.

<sup>58</sup> Pierre-Salomon allait être accepté au sein de la loge l'Émancipation.

<sup>59</sup> Plus de quatre cents personnes participaient à cette cérémonie laïque. Le cortège était conduit par Narcisse Circé (père d'Éva Circé-Côté), Joseph Sylvio Michaud (beau-frère d'Éva Circé-Côté) et Virgile Plamondon (cousin du défunt). On remarquait la présence de nombreux parents, amis et membres de la franc-maçonnerie lors des funérailles de Pierre-Salomon Côté qui eurent lieu le 26 décembre 1909 dans l'après-midi (15h00 nous indique le journal *La Presse*, *ibidem*).

<sup>60</sup> A. J. Lemieux, *La loge l'Émancipation*, Montréal, La « Croix », 1910, p. 16.

<sup>61</sup> Éva Circé-Côté (pseudo. Colombine), « Noë! Noë! », *L'Étincelle*, no 3, 20 décembre 1902, p. 38.

## *Les thèmes de prédilection d'Éva Circé-Côté.*

[L']heure des profondes modifications sociales est arrivée.  
Le régime actuel est touché à mort<sup>62</sup>.

C'est par l'éducation que nous arriverons à la rénovation  
de notre race<sup>63</sup>.

Lutter contre trois siècles d'oppression intellectuelle, voilà le principal combat d'Éva Circé qui ne veut pas que le peuple canadien-français soit considéré comme une race inférieure en raison de son ignorance. Progressiste, cette artiste engagée souhaite son affranchissement par l'instruction obligatoire qui, si elle se réalisait, serait une « œuvre de patriotisme et de philanthropie<sup>64</sup> ». Pour cela, elle demande l'appui de l'Église qui serait une aide précieuse : « Nous voudrions voir le christianisme faire cause commune avec ceux qui tentent de stimuler le mouvement des idées, activer la poussée d'émancipation des masses vers l'instruction, éveiller les sentiments qui dorment à l'état latent dans l'âme de notre peuple n'attendant qu'un rayon de soleil pour s'épanouir<sup>65</sup> ». D'après Éva Circé-Côté, l'instruction obligatoire et le travail collectif au mieux être de la communauté permettraient de résoudre certains problèmes sociaux tels que la pauvreté, l'alcoolisme, le jeu compulsif à la Bourse, la criminalité, la mortalité infantile... Elle revendique ainsi l'ouverture de nouvelles écoles et de bibliothèques « car remplir les écoles c'est vider les prisons<sup>66</sup> » et « l'établissement des bibliothèques enrayer les progrès de l'alcoolisme et vider les buvettes<sup>67</sup> ». De plus, elle exige des autorités la création d'un ministère de l'instruction publique qui n'existe toujours pas en 1911 « malgré le désir des libéraux de la vieille roche qui ont été supplantés par des arrivistes<sup>68</sup> ». L'instruction obligatoire constitue pour Éva Circé-Côté la dernière chance de survie de son peuple agonisant.

<sup>62</sup> Éva Circé-Côté (pseudo. Jean Ney), « La Force des Choses », *L'Étincelle*, no 3, 20 décembre 1902, p. 34.

<sup>63</sup> Éva Circé-Côté (pseudo. Jean Ney), « L'alcoolisme », *Le Pays*, 1<sup>ère</sup> année, no 16, 30 avril 1910.

<sup>64</sup> Éva Circé-Côté, « Respect à la vie! », *L'Avenir du Nord*, 8<sup>e</sup> année, no 5, 4 février 1904.

<sup>65</sup> Éva Circé-Côté, « Bas les armes! », *Les Débats*, 4<sup>e</sup> année, no 190, 12 juillet 1903, p. 2.

<sup>66</sup> Éva Circé-Côté (pseudo. Colombine), « Étude sur les causes de l'infériorité de la femme », *L'Étincelle*, no 8, 31 janvier 1903.

<sup>67</sup> Éva Circé-Côté (pseudo. Paul S. Bédard), « Bibliothèque publique. L'exemple des États-Unis ne manque pas d'éloquence. Donnons des livres à notre population », *Le Pays*, 1<sup>ère</sup> année, no 43, 5 novembre 1910.

<sup>68</sup> Éva Circé-Côté (pseudo. Fantasio), « Le bilan d'un pays. L'agonie d'une race », *Le Pays*, 2<sup>e</sup> année, no 32, 19 août 1911.

Face à l'immigration massive de communautés ethniques non francophones et à l'exode de plus d'un million de Canadiens français aux États-Unis, les Français d'Amérique se voient menacés d'assimilation (« anglicisation<sup>69</sup> »). Avec « l'abolition des écoles bilingues en Ontario<sup>70</sup> », la fin du fait français est crainte.

Colombine demeure toutefois optimiste face à la situation déplorable de son peuple. Elle croit « au progrès éternel. L'humanité donne des signes évidents de relèvement moral : [elle dit assister] au réveil du sentiment idéaliste qui fait passer sur [les] fronts un frisson d'espérance<sup>71</sup> ». Défendre un idéal constitue la voie de guérison de la nation, un projet de réforme sociale encourageant pour Éva Circé-Côté qui voue une admiration sans borne aux gens qui prennent des risques au nom du progrès commun. Les héros de l'histoire nationale sont pour elle des modèles que les Canadiens français devraient suivre pour parvenir à leur émancipation.

C'est ainsi qu'Éva Circé-Côté, à travers l'ensemble de sa production écrite, rappelle à son peuple et surtout à la jeune génération (à laquelle le sentiment patriotique fait défaut selon elle) l'importance de l'héritage que ces héros nationaux ont légué à la société canadienne-française :

Nous avons à établir la balance des services qui nous ont été rendus par les grands libéraux et dont nous aurons demain oublié les noms comme leurs belles actions, si nous n'entreprenons pas de les sauver de l'oubli. Nous avons à déterminer la valeur de leurs actes qui, par le recul du temps, nous apparaissent aujourd'hui en leurs justes proportions car ces héros sont nos créanciers, nous leur devons notre reconnaissance, puisque notre génération, par couardise ou par indifférence, n'a rien tenté pour perpétuer la gloire de ceux qui méritent les hommages de tout un peuple.<sup>72</sup>

Aux yeux d'Éva Circé-Côté, un examen de conscience national s'avère essentiel à la survie du Canada français menacé par « le flot montant de l'immigration<sup>73</sup> » de langue maternelle ou seconde anglaise. Pour cette dernière, « le génie de notre langue et l'idéal français<sup>74</sup> » doivent briller dans les institutions canadiennes-françaises qui sont dans

<sup>69</sup> Éva Circé-Côté (pseudo. Colombine), « Bas les armes! », *Les Débats*, op. cit..

<sup>70</sup> Éva Circé-Côté (pseudo. Fantasio), « Patriotisme de rapport », *Le Pays*, 3<sup>e</sup> année, no 52, 6 janvier 1912.

<sup>71</sup> Éva Circé-Côté, « Sus la barbarie! », *Les Débats*, 4<sup>e</sup> année, no 197, 30 août 1903, p. 2.

<sup>72</sup> Éva Circé-Côté, *Papineau, son influence sur la pensée canadienne : essai de psychologie historique*, Montréal, Lux, 2002, pp. 15-16.

<sup>73</sup> *Ibidem*, p. 57.

<sup>74</sup> *Ibidem*.

l'obligation de se surpasser par rapport à celles des autres nations si elles ne veulent pas disparaître ; ce dépassement peut s'accomplir grâce à l'instruction obligatoire. De plus, conscientiser les siens à l'apport important des esprits libéraux assoiffés de liberté et de justice, à celui des héros nationaux qui portaient en eux un idéal, un désir d'avancement social, contribue à soumettre le peuple canadien-français à une profonde réflexion quant à son avenir. Dans cette perspective, Éva Circé-Côté évoque les grands noms de notre histoire dont celui de Louis-Joseph Papineau qui « synthétise tout un passé glorieux, toute une pléiade d'hommes éclairés et généreux<sup>75</sup> ». Ce dernier, « [n]ourri de Rousseau et des romantiques<sup>76</sup> », occupe une place importante dans le cœur d'Éva Circé-Côté : il représente le modèle par excellence de patriotisme. Fascinée par cet homme, Colombine va jusqu'à se recueillir sur sa tombe à Montebello<sup>77</sup> et à lui consacrer un essai. Pour elle, Papineau « appartient à tous les cultes, à toutes les races, c'est le héros intégral, sans une tache à son honneur, que des hommes comme Lamartine et Chateaubriand honorèrent de leur amitié, que le président des États-Unis et les hommes d'État considéraient comme leur collègue<sup>78</sup> ».

L'histoire de cette figure emblématique devrait ainsi être connue du peuple canadien-français afin qu'il réalise que « [l]e sang des martyrs a été la rançon de nos libertés embryonnaires. Il n'a pas coulé en vain puisque de cette heure date notre naissance sociale<sup>79</sup> ». Cependant, l'avenir de cette nation dépend du sort que lui réserve l'ensemble de la collectivité, qui a la responsabilité d'agir rapidement pour assurer la survie du fait français en Amérique.

D'après Éva Circé-Côté [Julien Saint-Michel], le seul moyen d'y arriver serait à travers « l'union, non seulement avec les Anglais [...], mais avec tout le monde que nous devons amener à nous au lieu de nous les mettre à dos<sup>80</sup> ». Inspirée de l'exemple des États-Unis « qui de son pilon magique a fondu dans le creuset de sa tolérance et de sa charité bien

<sup>75</sup> *Ibidem*, p. 55.

<sup>76</sup> *Ibidem*, p. 22.

<sup>77</sup> Éva Circé-Côté, « À la tombe de Papineau », *Le Combat*, 4<sup>e</sup> année, no 208, 15 novembre 1903, p. 1.

<sup>78</sup> Éva Circé-Côté (pseudo. Julien Saint-Michel), « À la mémoire de Papineau », *Le Monde ouvrier*, 19 avril 1930, p. 1.

<sup>79</sup> Éva Circé-Côté (pseudo. Julien Saint-Michel), « Rendons hommage à nos patriotes », *Le Monde ouvrier*, 28 août 1937, p. 5.

<sup>80</sup> Éva Circé-Côté, « Notre fête nationale », *Le Monde ouvrier*, 25 juin 1927, p. 1.

entendue [...] ces éléments divers pour en faire un tout homogène<sup>81</sup> », la journaliste souhaiterait la création d'une école publique qui permettrait de « coule[r] dans un moule unique ces matières diverses [qui] parleraient [ainsi] le français et leur idéal renouvelé serait calculé sur le nôtre<sup>82</sup> ». Ce changement apporté au système de l'éducation annoncerait à ses yeux des jours meilleurs au Canada français qui ne devrait pas pour autant malmener sa langue mais bien l'enrichir car « avec la moitié du vocabulaire que possèdent nos frères de la mère-patrie, il serait plus que temps de nous renouveler. Ne pas avancer, c'est reculer. Une langue qui n'exprime que la moitié de nos pensées est sinon une langue morte, du moins une langue moribonde<sup>83</sup> ».

Voilà vers quelles réflexions peut mener l'histoire nationale qui, selon Éva Circé-Côté, doit être exaltée à travers les chroniques et les diverses expressions artistiques (peinture, sculpture, pièces de théâtre, films...) afin de « guid[er] le patriotisme [des siens] vers la Terre de l'Indépendance<sup>84</sup> ». La connaissance de l'histoire est nécessaire à ses yeux au perfectionnement de la « race canadienne-française ».

Un autre moteur d'avancement de la société est le féminisme, autre grande lutte d'Éva Circé-Côté qui s'étonne que la femme « n'ait pas songé plus tôt à revendiquer des droits, qui loin de la rendre grotesque et ridicule, la feraient meilleure<sup>85</sup> ». Dans *Le Monde ouvrier*, sous un nom masculin, Julien Saint-Michel, Éva Circé-Côté défend les droits des femmes jugées inaptés à jouer un rôle politique dans la société moderne. Ces dernières obtiennent toutefois le droit de vote en 1918 au niveau fédéral, mais le combat n'est pas terminé sur la scène provinciale : les femmes attendront l'année 1940 pour être représentées au Québec. « Toute oppression appelle une délivrance<sup>86</sup> », souligne Julien Saint-Michel qui espère convaincre les hommes de la nécessité de l'implication des femmes dans les domaines intellectuel et civil et de leur valeur égale à celle du sexe opposé.

---

<sup>81</sup> *Ibidem.*

<sup>82</sup> *Ibidem.*

<sup>83</sup> Éva Circé-Côté (pseudo. Julien Saint-Michel), « Une école nationale vraiment française », *Le Monde ouvrier*, 3 novembre 1934, p. 3.

<sup>84</sup> Éva Circé-Côté (pseudo. Colombine), « Une visite au cimetière. Le mois des morts », *Bleu, blanc, rouge : poésies, paysages, causeries*, Montréal, Déom, 1903, p. 87.

<sup>85</sup> Éva Circé-Côté (pseudo. Colombine), « Sus la barbarie! », *Les Débats*, *op. cit.*.

<sup>86</sup> Éva Circé-Côté, « Ostracisme du sexe féminin », *Le Monde ouvrier*, 8 octobre 1921, p. 1.

Éva Circé-Côté [Julien Saint-Michel] dénonce dans ses éditoriaux les conditions de travail injustes des femmes qui se voient souvent renvoyées sans explication<sup>87</sup> ou encore ne gagnent pas un salaire égal à celui des hommes : « lorsque le travail de la femme est aussi prolongé, aussi pénible, aussi productif que celui de l'homme, pourquoi ne seraient-ils pas aussi bien rémunérés l'un que l'autre?<sup>88</sup> »

L'éditorialiste du journal *Le Monde ouvrier* se penche également sur le sort des mères de famille, des épouses esclaves de leur mari. Éva Circé-Côté [Julien Saint-Michel], avant-gardiste à ce sujet, croit qu'un salaire devrait être accordé aux mères de famille dont le travail est inestimable (éducation des enfants et travaux domestiques). Elle se pose la question suivante : « Pourquoi [...] les femmes sous puissance du mari n'auraient-elles pas les mêmes droits que celles qui travaillent pour des patrons?<sup>89</sup> » De plus, elle invite les servantes à s'affranchir du maître de la maison en lui déclarant la grève si un salaire leur est refusé. Éva Circé-Côté [Julien Saint-Michel] réclame aussi une pension pour aider financièrement les mères qui ont perdu leurs enfants ou leur mari en raison de la guerre ou de la maladie.

Finalement, Éva Circé-Côté, alias Julien Saint-Michel, crie haut et fort l'importance de l'instruction pour la femme qui doit pouvoir accéder aux études supérieures. Pour elle, « la femme [...] sent qu'elle porte un monde dans ses flancs et instinctivement elle le défend contre les dangers, contre les heurts qui mettraient son existence en danger<sup>90</sup> ». Il faut donc la laisser « participer à la vie sociale<sup>91</sup> ».

Les chroniques et autres écrits d'Éva Circé-Côté montrent la survie du peuple canadien-français comme étant au cœur des préoccupations de cette femme d'action. Celle-ci, à travers l'écriture, soumet ses lecteurs à un examen de conscience et leur explique l'urgence d'apporter des réformes sociales afin de préserver la culture canadienne-française. Dans l'espoir d'assister à l'émancipation de la nation, elle aborde des thèmes qui lui sont chers : l'instruction obligatoire et le travail au bien-être commun, l'importance des idéaux, de l'histoire et des héros nationaux ainsi que la condition féminine. L'écriture

<sup>87</sup> Par exemple, les « commises » de banque n'ont aucune sécurité d'emploi (*ibidem*).

<sup>88</sup> Éva Circé-Côté, « Travail égal-salaire égal », *Le Monde ouvrier*, 25 août 1917, p. 1.

<sup>89</sup> Éva Circé-Côté, « Question de mirage », *Le Monde ouvrier*, 4 septembre 1926, p. 1.

<sup>90</sup> Éva Circé-Côté, « Le rôle de la femme en politique », *Le Monde ouvrier*, 11 mai 1918, p. 1.

<sup>91</sup> *Ibidem*.

devient ainsi le lieu d'énonciation de revendications sociales nées d'un contexte précis décrit par Éva Circé-Côté : le sentiment d'une menace de la disparition de la « race canadienne-française », restée sous l'emprise du clergé qui l'a maintenue dans l'ignorance, incapable d'être en mesure de se défendre au sein de cette société industrialisée qui accueille de nombreux immigrants de langue maternelle ou seconde anglaise. Le climat social amène Éva Circé-Côté à revendiquer l'instruction obligatoire, la création d'écoles, de bibliothèques et d'un ministère de l'instruction, la mise sur pied d'institutions canadiennes-françaises, l'accès des femmes aux études supérieures, le suffrage féminin, l'équité salariale...

Dans ses textes comme dans ses actions concrètes (pensons, entre autres, à la promotion de la colonisation du territoire québécois, à la fondation de la Bibliothèque de Montréal et à la création du premier lycée laïque pour jeunes filles), Éva Circé-Côté affirme sa détermination à travailler à l'épanouissement de sa patrie. Assoiffée de progrès social, de modernité, elle ne craint pas d'émettre ses idées sous peine d'être condamnée par l'Église. Polémiste, elle utilise sa plume pour remettre en question le système établi, les lois et traditions immuables. Comme l'aile progressiste, Éva Circé-Côté rêve de l'affranchissement intellectuel des siens qui pourrait se réaliser, selon elle, par la démocratisation du savoir et par la laïcisation des établissements d'enseignement.

Aux yeux des esprits réformateurs qui veillent au développement national des arts et des lettres, l'autonomisation de la culture canadienne-française doit également être obtenue. C'est ainsi que des associations d'acteurs culturels sont formées, au début du XX<sup>e</sup> siècle, dans le but de défendre leurs droits, leur statut professionnel, de favoriser la diffusion de leurs œuvres et de créer un public réceptif à celles-ci. La Section française de la *Canadian Authors Association* fondée le 1<sup>er</sup> mai 1921, à la Bibliothèque Municipale, par des journalistes, des membres de l'École littéraire de Montréal et des historiens, en est un bon exemple. Cette société dont Éva Circé-Côté sera vice-présidente (de 1922 à 1923 et de 1925 à 1926) et conseillère (de 1921 à 1928), a comme objectif « une union étroite entre tous les intellectuels de ce pays afin d'assurer une orientation plus élevée et plus canadienne aux destinées de [la] patrie<sup>92</sup> ». Au sein de ce regroupement, Éva Circé-Côté prend part, avec d'autres femmes journalistes, à la mise en valeur de la littérature nationale

---

<sup>92</sup> « La Société des Auteurs Canadiens », *La Revue Moderne*, 2<sup>e</sup> année, no 7, 15 mai 1921, p. 53.

en « dirig[eant] des comités (théâtre, publicité, etc.), [en] assur[ant] la promotion dans les écoles et dans les médias et [en] particip[ant] à l'organisation des soirées littéraires et des Semaines du livre<sup>93</sup> ». Elle souhaite ainsi voir les œuvres du terroir reconnues du grand public canadien-français de même que les compositions musicales de ses compatriotes qu'elle encourage avec ses collègues en offrant aux compositeurs la possibilité de jouer leur répertoire lors de concerts présentés dans le cadre des activités culturelles de l'association.

---

<sup>93</sup> Josée Vincent, « Un premier regroupement « professionnel » d'écrivains au Québec : la Section française de la Canadian Authors Association (1921-1936) », *Lieux et réseaux de sociabilité littéraire au Québec*, Québec, Éditions Nota Bene, 2001, pp. 295-296.



## **CHAPITRE II**

**Le théâtre canadien-français au début du XX<sup>e</sup> siècle,  
à Montréal.**

Dire qu'il existe des gens, qui ont l'énorme prétention de soutenir, que l'art n'est pas encouragé à Montréal!  
 Pour bien se rendre compte du contraire il est une chose bien facile : jeter les yeux autour de soi.  
 De l'Est à l'Ouest du Nord au Sud nous ne voyons que théâtres, salles de concerts et vaudevilles. [...].  
 Et je puis dire que ce développement artistique est la plus grande preuve que Montréal devient une très grande ville.<sup>1</sup>

Voilà avec quel enthousiasme le chroniqueur Jules Jéhin-Prume décrit la situation des arts, en 1901, à Montréal, ville dont l'avenir paraît prometteur avec, entre autres, la formation de troupes locales professionnelles et la vitalité des scènes théâtrales, des salles de concerts, des cafés-concerts<sup>2</sup>... Le XX<sup>e</sup> siècle s'ouvre ainsi, à Montréal, sous le signe de l'effervescence culturelle : tous les efforts sont réunis, à cette époque, pour changer le visage de Montréal qui possède alors « les caractéristiques d'une colonie culturelle<sup>3</sup> » puisqu'on y présente au public, dans quatre-vingt-dix pour cent des cas, des spectacles qui proviennent de l'étranger<sup>4</sup>.

Dans le domaine théâtral, le désir de création d'une dramaturgie canadienne-française est vivement ressenti depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : les défenseurs d'un théâtre national craignent l'assimilation linguistique des leurs puisque l'anglais, en plus d'être l'idiome par excellence du milieu des affaires, domine les scènes de Montréal<sup>5</sup>. Devenue le centre de la vie culturelle du Canada, la métropole, qui fait partie d'un circuit de tournées de l'industrie américaine, reçoit de grosses productions théâtrales présentées de manière générale dans la langue de Shakespeare. Alors que quatre-vingts pour cent de la population

<sup>1</sup> Jules Jéhin-Prume, « Nos théâtres. Causerie artistique », *Le Monde illustré*, 17<sup>e</sup> année, no 884, 13 avril 1901, p. 829.

<sup>2</sup> *Ibidem*. Dans cette « causerie artistique », Jules Jéhin-Prume mentionne la formation d'une troupe d'opéra dirigée par un certain Monsieur Brisson et celle « d'une troupe d'artistes-amateurs sous la direction d'Elzéar Roy » dont nous traiterons dans ce chapitre (*ibidem*). Quant aux salles de concerts, il signale le Karn Hall et l'Académie de Musique puis, comme théâtres, le Proctor's, le Monument National, le Théâtre National Français, le Théâtre Royal ainsi que l'Institut des Aveugles et la salle académique du Collège Sainte-Marie consacrée au théâtre amateur.

<sup>3</sup> Jean-Marc Larrue, *Le théâtre à Montréal à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1981, p. 9. Montréal est en effet une véritable « [c]olonie américaine, anglaise et française [puisqu'elle] importe massivement des biens culturels, dont des œuvres et spectacles dramatiques, qu'elle n'est pas en mesure de produire pour toutes sortes de raisons » (*ibidem*).

<sup>4</sup> *Ibidem*. Ce pourcentage est calculé d'après les spectacles donnés à Montréal entre 1890 et 1900.

<sup>5</sup> À titre d'exemple, pour les années 1890 à 1899, Jean-Marc Larrue évalue le pourcentage des représentations théâtrales données en anglais à 87.4 % contre 11.7 % du côté francophone (*ibidem*, p. 34).

de deux cent mille habitants s'expriment en français, seulement le tiers des représentations est offert dans la langue maternelle<sup>6</sup>. Il faut donc résister à cet envahissement culturel anglophone en favorisant l'émergence d'un théâtre d'expression française, le développement d'une écriture dramatique nationale et la formation d'acteurs canadiens-français. C'est dans ce contexte que travaillent artistes et artisans montréalais soucieux de voir apparaître un théâtre local qui se démarque des autres par son caractère canadien-français et qui ne soit pas le produit d'amateurs ou de collégiens mais bien de professionnels des arts de la scène<sup>7</sup>. Leur démarche semble porter fruit puisqu'au cours de la dernière décennie, les comédiens canadiens-français réussissent, pour la première fois, « à mener une carrière durable sur les scènes montréalaises professionnelles. De même, des œuvres dramatiques canadiennes-françaises obtiennent plus que le succès d'estime habituel et désertent les scènes amateurs où elles avaient toujours été régulièrement confinées<sup>8</sup> ». Mais rien ne doit être tenu pour acquis, tout reste à construire. La percée du théâtre national se poursuit donc, en ce début du XX<sup>e</sup> siècle, grâce à l'entêtement de personnes déterminées à voir s'implanter, à Montréal, une tradition théâtrale canadienne-française.

Dans ce chapitre, nous découvrirons, à travers l'analyse de la situation théâtrale de ce temps, qui sont les principaux agents culturels qui participent à la mise en valeur d'un théâtre de langue française et d'une dramaturgie nationale. Nous verrons, par exemple, qui est à l'origine de la fondation des *Soirées de famille*, du Théâtre des Variétés, du Théâtre National Français, du Conservatoire d'art dramatique et du Théâtre des Nouveautés. Nous traiterons également du type de théâtre valorisé à cette époque et nous essaierons de comprendre la précarité de la dramaturgie canadienne-française malgré le dynamisme de l'activité théâtrale montréalaise. Pour ce faire, nous proposerons des hypothèses aux causes du manque d'intérêt général du public à l'égard du théâtre canadien-français : il s'agit d'une situation peu encourageante pour les auteurs qui prennent part à l'éclosion d'une

<sup>6</sup> Il s'agit de statistiques de l'année 1898 d'après l'article de Laurier Lacroix, « L'art au service de « l'utile et du patriotique » », *La Vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005, pp. 59-60. Voir également Jean-Marc Larrue, *op. cit.*, p. 34.

<sup>7</sup> Comme l'exprime si bien Jean-Marc Larrue, « [p]arler [...] d'un théâtre montréalais à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle reviendrait à restreindre le champ institutionnel au théâtre amateur et collégial. C'est, en effet, la seule institution théâtrale dont chacune des instances peut être absolument montréalaise » (*ibidem*, p. 9). Néanmoins, cette « institution théâtrale » revêt de l'importance aux yeux des Montréalais. Jean-Marc Larrue estime, qu'entre 1890 et 1900, cent soixante pièces d'amateurs furent présentées sur la scène montréalaise ce qui est énorme pour une période de dix ans (*ibidem*, p. 12).

<sup>8</sup> *Ibidem*.

littérature dramatique nationale. Éva Circé-Côté, témoin de cette époque, nous révèle à travers ses chroniques artistiques les difficultés auxquelles sont confrontés tous ceux qui luttent en faveur du développement d'un théâtre national. Nous nous intéresserons donc, à la fin de ce chapitre, à la vision de l'art dramatique montréalais d'Éva Circé-Côté.

Cette section consacrée au théâtre canadien-français, à Montréal, au début du XX<sup>e</sup> siècle, nous permettra d'éclairer le choix de Colombine d'exploiter l'histoire de la fondation de Ville-Marie, période inspirante pour les écrivains de théâtre qui travaillent à la naissance d'une dramaturgie qui leur soit propre dans un contexte défavorable à son épanouissement.

### ***L'âge d'or du théâtre canadien-français (1898-1914).***

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'essor économique donne lieu à une éclosion remarquable de cafés-concerts, de cercles dramatiques, de revues sur les arts de la scène, si bien qu'Édouard-Zotique Massicotte décrit cette période comme étant celle de réelles « épidémies théâtrales »<sup>9</sup>.

L'année 1898 marque un point tournant pour le théâtre de langue française à Montréal, avec la naissance des *Soirées de famille*, présentées au Monument National, et celle du Théâtre des Variétés. Grâce à l'initiative de différents acteurs culturels voués au développement de représentations théâtrales en français, cinq fois plus de pièces sont données dans la langue de la majorité<sup>10</sup>.

---

<sup>9</sup> Lucie Robert mentionne l'ouverture des cafés-concerts El Dorado, le Monument Montagnard, l'Athlétique et le Klondyke. Elle traite également des cercles dramatiques qui prennent de l'ampleur comme les cercles Ville-Marie (avec, entre autres, Édouard Montpetit, Aegidius Fauteux, Arthur Vallée), Saint-Henri (avec Edmond Daoust et Joseph Cadieux), Molière (où Fred Barry fait ses premiers pas comme acteur)... Ceux-ci sont appelés à faire des tournées dans les paroisses montréalaises et à donner des représentations au Monument National (inauguré en 1893). Lire à ce sujet Lucie Robert et sa « Chronique de la vie théâtrale » dans *La Vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005, pp. 71-86. Quant aux périodiques spécialisés dans le domaine théâtral, Jacques Cotnam en énumère quelques-uns : *Le Théâtre*, *Le Journal des Théâtres*, *L'Entrac'te*, *La Vie artistique*, *Le Populaire*... Voir Jacques Cotnam, « Du sentiment national dans le théâtre québécois », *Le théâtre canadien-français : évolution, témoignages, bibliographie*, Montréal, Fides, 1976, p. 44.

<sup>10</sup> Jean-Marc Larrue, *op. cit.*, p. 31. Un théâtre montréalais d'expression anglaise, le Queen's, va même devenir à cette époque un lieu de diffusion d'œuvres dramatiques de langue française (*ibidem*).

### *Les Soirées de famille et le Théâtre des Variétés.*

Le 13 novembre 1898, au Monument National, les *Soirées de famille* « étaient fondées et nous venions de poser la pierre angulaire du temple de l'art dramatique, au Canada<sup>11</sup> », affirmait Ernest Tremblay, l'un des membres de la troupe sous la direction d'Elzéar Roy. Cette aventure théâtrale, qui dura trois ans, allait en effet jouer un rôle déterminant : celui de susciter l'intérêt des spectateurs pour le théâtre français. Ces derniers encourageaient surtout des artistes de renom en tournée américaine<sup>12</sup> et assistaient la plupart du temps à des pièces en anglais. Du théâtre en français était entendu en de rares occasions, parfois lors de soirées dramatiques organisées par des cercles d'amateurs ou encore « par les collègues classiques, [lors] de la fête du supérieur, de la Sainte-Cécile ou de la distribution de prix<sup>13</sup> ». C'était donc tout un défi que se donnait la troupe d'Elzéar Roy d'inviter la bourgeoisie francophone montréalaise à des spectacles de langue française.

Les *Soirées de famille*, qui commencèrent avec la mise en scène de la pièce *Le Testament* de César Girodot<sup>14</sup>, ne connurent pas un succès immédiat : créer un public n'était pas une tâche facile surtout qu'en général, d'après le comédien Ernest Tremblay, « [o]n n'aimait guère la comédie, encore moins la pièce dite à thèse, et l'on ne se rendait qu'en baillant d'avance pour écouter un drame littéraire<sup>15</sup> ». Mais le groupe, composé de jeunes amateurs « qui avaient l'ambition patriotique de voir croître sur le sol canadien le théâtre de la mère patrie<sup>16</sup> », parvint à faire « courir le Tout-Montréal aux jeudis du Monument<sup>17</sup> ».

Bien que son existence fût de courte durée, le Théâtre des Variétés, qui avait ouvert ses portes en 1898, donna également une impulsion au théâtre de langue française à

<sup>11</sup> Ernest Tremblay, « Notre théâtre. Histoire de sa fondation », *Le Terroir. Revue de l'École littéraire*, janvier-septembre 1909, p. 211.

<sup>12</sup> Ellen Terry, Henry Irving, Thomas Keene, Nellie Melba, Sarah Bernhardt, Réjane, Coquelin et Mounet-Sully en sont quelques exemples.

<sup>13</sup> Lucie Robert, *op. cit.*, p. 71.

<sup>14</sup> Jacques Cotnam, *op. cit.*

<sup>15</sup> Ernest Tremblay, *op. cit.*, p. 212.

<sup>16</sup> Margaret Mary Bisson, *Le Théâtre français à Montréal 1878-1931*, Montréal, M. A., Université McGill, 1932, p. 62. Bisson ajoute qu'il alla jusqu'à faire, en mai 1901, une tournée « dans les villes françaises du Canada et des États-Unis, dans le but d'augmenter l'intérêt dans le théâtre français » (*ibidem*).

<sup>17</sup>[Anonyme], « Migrations d'artistes. Le théâtre à Montréal. – Le progrès de l'art dramatique. – L'émancipation du public. – La kyriele (sic) des auteurs entendus. – Les remaniements du personnel aux « Nouveautés » et au « National ». », *Le Canada*, vol. II, no 36, lundi 16 mai 1903, p. 8.

Montréal en privilégiant les comédies et les drames bourgeois. De plus, les fondateurs, Antoine Godeau et Léon Petitjean, favorisèrent l'émergence de comédiens locaux comme Blanche de la Sablonnière, Elzéar Hamel, Louis Labelle<sup>18</sup> ou encore Palmieri, pseudonyme de Joseph-Sergius Archambault, ce jeune étudiant en droit « remarqué pour la qualité de sa prestation sur la scène du Monument<sup>19</sup> ». Ces acteurs jouèrent plus tard, sur de nouvelles scènes montréalaises, aux côtés d'artistes d'origine française ou belge.

Le Théâtre des Variétés et les fameuses *Soirées de famille* allaient ainsi ouvrir la voie à d'autres artisans de l'art dramatique français à Montréal, « prépar[er] la terre à la succession de théâtres permanents qui caractérisent le commencement du vingtième siècle<sup>20</sup> ». De ceux-là, nous retiendrons le Théâtre National Français où deux pièces de Colombine furent jouées : le drame patriotique en quatre actes *Hindelang et DeLorimier* (durant la semaine du 18 mai 1903) et la comédie en un acte *Le fumeur endiablé* (le 19 mai 1904).

### ***Le Théâtre National Français ou « Chez Gauvreau »<sup>21</sup>.***

Le Théâtre National est pour nous, Canadiens-Français, un théâtre réellement français. Son fondateur, M. Julien Daoust, en lui donnant ce nom, n'agissait pas par hasard; il avait l'intention d'en faire une scène essentiellement canadienne-française.<sup>22</sup>

<sup>18</sup> Ces acteurs appartenaient à la Compagnie franco-canadienne (1887-1900). Antoine Godeau et Léon Petitjean les embauchèrent puisqu'ils n'avaient pas les moyens d'engager des comédiens français. Lire à ce sujet Lucie Robert, *op. cit.*, p. 76.

<sup>19</sup> *Ibidem.*

<sup>20</sup> Margaret Mary Bisson, *op. cit.*, p. 63. Sont créés, au début du XX<sup>e</sup> siècle, le Théâtre de la Renaissance (1900-1901), le Théâtre de la Comédie (1900), le Théâtre de la Gaieté Française (1900-1903), le Théâtre du Palais Royal (1901-1903), le Théâtre du Monument (1901-1902), le Théâtre de la Duchesse (octobre 1901), le Théâtre Saint-Henri (novembre-décembre 1901), le Théâtre de l'Odéon (octobre 1903)...

<sup>21</sup> Selon Margaret Mary Bisson, le Théâtre National fut longtemps appelé « Chez Gauvreau », nom du deuxième propriétaire de l'établissement, l'un des principaux promoteurs d'une dramaturgie canadienne-française. Georges Gauvreau (1863-1949) « sut attirer un public et faire un théâtre digne d'espoir » (Margaret Mary Bisson, *op. cit.*, p. 70). Avant d'être à la tête du Théâtre National, Gauvreau fut typographe au journal *L'Étendard* puis il tint le restaurant Aux Deux Frères. Georges Gauvreau s'impliqua, quelques années plus tard, dans le développement cinématographique de la région en créant le Nationoscope. Lire à ce sujet l'article, signé Nicolas-Hugo Chebin, Julie Fontaine et al., intitulé « Georges Gauvreau (1863-1949) », *Montréal Clic. Bulletin du Centre d'histoire de Montréal*, no 39, 2<sup>e</sup> trimestre 2000.

<sup>22</sup> Ludovic Brunet (pseudo. Crispin), « Le Théâtre National », *L'Annuaire théâtral*, 1908-1909, p. 10.

Le comédien Julien Daoust avait bien cette ambition comme le souligne Crispin mais, mauvais administrateur, il dut passer le flambeau à Georges Gauvreau un mois après la fondation du Théâtre National Français qui eut lieu le 12 août 1900<sup>23</sup>.

Habile homme d'affaires et artiste, Georges Gauvreau œuvra en faveur d'une dramaturgie nationale : il encouragea la création de pièces canadiennes-françaises et institua des concours pour « inciter par ce moyen [les] auteurs à la production dramatique<sup>24</sup> ». Les textes couronnés étaient alors mis en scène « Chez Gauvreau » en lever de rideau. Cependant, ce théâtre qui se destinait à être le lieu par excellence de diffusion d'œuvres de la patrie, devait produire quarante pièces par année et le répertoire national étant assez mince, Georges Gauvreau choisit de monter des succès de Broadway en version canadienne-française. Ceux-ci attireraient un vaste public francophone qui avait été, en majeure partie, initié au théâtre par les troupes des États-Unis, venues lors des grandes tournées nord-américaines<sup>25</sup>. De cette façon, le Théâtre National Français, qui comptait plus de mille places, pourrait survivre.

Georges Gauvreau eut la brillante idée d'engager, à titre de directeur artistique, Paul Cazeneuve<sup>26</sup>. Acteur, metteur en scène et organisateur de tournées à travers les États-Unis et le Canada (entre 1896 et 1898), Paul Cazeneuve était la personne la plus compétente pour occuper ce poste aux yeux du propriétaire du « National ». Ce dernier ne se trompait

<sup>23</sup> Mary Margaret Bisson, *op. cit.*. Georges Gauvreau entra en fonctions le 9 septembre 1900 et connut de meilleurs succès financiers que son prédécesseur.

<sup>24</sup> Louvigny De Montigny, « Préface », *Les Boules de neige, comédie en trois actes précédée d'un lever de rideau* : « *Je vous aime* », Montréal, Librairie Déom Frère, 1935, p. XIX. Un premier concours fut lancé en 1902 : les participants devaient composer « une pièce « de longue durée » [...] dont le sujet s'inspir[erait] du terroir canadien » (Lucie Robert, *op. cit.*, p. 83). Éva Circé présenta au jury *Hindelang et DeLorimier* mais c'est Louvigny De Montigny qui remporta le concours avec sa comédie en trois actes *Les Boules de neige*. Il y eut, en 1904, un second concours « réservé [cette fois] aux pièces en un acte et aux seuls auteurs canadiens. [...] Parmi les 35 concurrents, on not[a] la présence de plusieurs membres de l'École littéraire de Montréal [...], celle de journalistes et critiques dramatiques [...] et d'hommes de théâtre d'expérience [...]. Le jury couronna *ex-æquo*, *Aveugles* de Lorraine et Tremayne ainsi que *Le Repentir* de Paul Hyssons (J.-Étienne Gautier). Deux seconds prix [furent] attribués à Éva Circé-Côté (*Le fumeur endiablé*) et à Germain Beaulieu (*Un arrêt judiciaire*) » (*ibidem*, p. 84).

<sup>25</sup> Selon Ludovic Brunet, « la clientèle [...], en ce temps-là, fréquentait les théâtres anglais où elle se délectait aux « beautés » de l'art Yankee ». (Ludovic Brunet (pseudo. Crispin), *op. cit.*)

<sup>26</sup> Au moment de son embauche, Paul Cazeneuve avait déjà monté « plus de 300 drames, choisis parmi les plus beaux des répertoires français, anglais et américain, tenant plus de 200 grands premiers rôles », soutient Martineau dans son article intitulé « M. Paul Cazeneuve directeur du Théâtre National », paru dans *L'Annuaire Théâtral*, 1908-1909, p. 8. Cazeneuve, né à Revel en France, avait reçu une formation d'acteur à Boston et avait fait partie de plusieurs compagnies théâtrales dont les Tournées Rhea (1891-1892) et les Tournées Salvini (1892-1893). C'est en 1889 qu'il avait commencé sa carrière de comédien au sein de la troupe française *The Maud Banks*.

pas : très vite, cet homme de théâtre réussit à rassembler « Chez Gauvreau » un important auditoire qui lui resta fidèle grâce à ses adaptations de grosses productions américaines, inspirées de versions britanniques d'œuvres dramatiques souvent françaises et acclamées par le public parisien. En effet, dès sa toute première production au Théâtre National Français, datée du 11 mars 1901, Paul Cazeneuve sut conquérir le public canadien-français : *Faust*, « fait sans précédent alors dans les annales du théâtre [canadien-français], eût (sic) vingt-huit représentations consécutives. On joua ensuite *La Mulâtresse* et *Le Maître de forges*, puis *Les Trois Mousquetaires* qui tinrent l'affiche pendant deux semaines. Les succès continuèrent sans interruption<sup>27</sup> », selon Ludovic Brunet [Crispin] de *L'Annuaire Théâtral*.

Les spectateurs étant charmés par ces événements à grand déploiement, Georges Gauvreau, « collaborateur dévoué à l'œuvre [du] développement littéraire<sup>28</sup> » national, pouvait se permettre d'inscrire au programme des drames historiques canadiens-français, produits à la manière new-yorkaise<sup>29</sup>. Le théâtre « Chez Gauvreau », qui avait pour vocation de promouvoir la dramaturgie de la patrie, présenta donc entre 1900 et 1907 une quarantaine d'œuvres d'auteurs canadiens-français<sup>30</sup>. Mais le public, qui avait été amené petit à petit à assister à du théâtre français, n'encouragea pas pour autant les pièces du terroir ce qui entraîna des pertes importantes pour le Théâtre National Français. Cependant, malgré cette fâcheuse situation, Gauvreau et Cazeneuve persistèrent à monter des œuvres de Canadiens français tout en continuant de mettre à l'affiche des pièces surtout françaises, appréciées de tous. Ils furent donc des acteurs importants dans le développement du théâtre de langue française à Montréal et ils contribuèrent en même temps à l'épanouissement de la dramaturgie nationale.

<sup>27</sup> Ludovic Brunet (pseudo. Crispin), *op. cit.*. Parmi les plus grands succès, Margaret Mary Bisson mentionne, entre autres, *L'Aiglon*, *Cyrano de Bergerac*, *La Dame aux Camélias*, *La Tosca*, *Don César de Bazan*, *Les Trois Mousquetaires*, *Monte Cristo*, *Le Roi de Rome* et *Les Deux Orphelines* (Margaret Mary Bisson, *op. cit.*, p. 73).

<sup>28</sup> [Anonyme], « Théâtre National Français », *Le Canada*, vol. I, no 36, samedi 16 mai 1903, p. 6.

<sup>29</sup> Jos Montferrand, Hindelang et DeLorimier, Félix Poutré, Denis le Patriote, Dollard et l'Adieu du Poète, qu'évoque Margaret Mary Bisson, en sont quelques exemples (Margaret Mary Bisson, *op. cit.*).

<sup>30</sup> D'après les chiffres que donne Crispin, cela correspond à dix pour cent des pièces mises en scène au Théâtre National du 9 septembre 1900 au 27 mai 1907 (Ludovic Brunet (pseudo. Crispin), *op. cit.*, p. 11).



*Le Conservatoire d'art dramatique et le Théâtre des Nouveautés.*

Eugène Lassalle s'investit également dans le projet de développement du théâtre national en fondant, en 1907, le Conservatoire d'art dramatique de Montréal pour lequel il reçut des subventions du gouvernement provincial.

Cet acteur français s'était arrêté à Montréal après une course effrénée à travers le monde où il avait défendu différents rôles dramatiques. C'est le Théâtre des Nouveautés<sup>31</sup>, créé en 1902, qui l'avait accueilli, ce théâtre qui, avec le Théâtre National Français, fit « faire à l'art dramatique des pas de géant<sup>32</sup> » en participant à « l'émancipation du public<sup>33</sup> », en éveillant ses sens aux chefs-d'œuvre de la dramaturgie française.

Bien intégré au milieu théâtral montréalais, Eugène Lassalle décida en 1907 de mettre sur pied le Conservatoire d'art dramatique qui serait à la fois une école de jeu et une troupe de théâtre composée d'étudiants appelés à interpréter de grands classiques comme *Athalie*, pièce mise en scène en février 1908<sup>34</sup>. Il était nécessaire, à ses yeux, que Montréal, l'une des plus grandes villes de langue française, se dote d'un lieu de formation professionnelle en art dramatique.

La création de cette institution suscita beaucoup d'enthousiasme de la part des intellectuels de l'aile progressiste qui rêvaient de voir naître « un milieu propre au développement de l'esprit français<sup>35</sup> », favorable à l'autonomie de la langue des ancêtres.

Au Conservatoire d'art dramatique d'Eugène Lassalle, les aspirants comédiens

<sup>31</sup> Le Théâtre des Nouveautés, que certains appelaient « Notre Comédie-Française », fut dirigé par Valéry Heurion (formé au Conservatoire de Paris) et administré par Elzéar Roy (des *Soirées de famille* qui n'étaient plus depuis 1901). Ce lieu « s'imposa comme scène de prestige du théâtre francophone de Montréal » (Lucie Robert, *op. cit.*, p. 82). Des mélodrames sociaux, des pièces de boulevard ainsi que des œuvres classiques et contemporaines y furent joués et l'on y retrouva des auteurs comme Brieux, Kistemaekers, Donnay, Feydeau ou encore Dumas, Sardou, Racine, Hugo, Richepin... ([Anonyme], « Migrations d'artistes. Le théâtre à Montréal. – Le progrès de l'art dramatique. – L'émancipation du public. – La kyriele (sic) des auteurs entendus. – Les remaniements du personnel aux « Nouveautés » et au « National » », *op. cit.*). Seule une pièce du répertoire national fut présentée au Théâtre des Nouveautés : *Véronica* de Louis Fréchette.

<sup>32</sup> *Ibidem.*

<sup>33</sup> *Ibidem.*

<sup>34</sup> John Hare souligne, entre autres, la présence d'Albert Duquesne, des sœurs Antoinette et Germaine Giroux, de Juliette Béliveau et de Henri Poitras parmi les étudiants du Conservatoire d'art dramatique de Montréal (« Le théâtre professionnel à Montréal de 1898 à 1937 », *Le théâtre canadien-français : évolution, témoignages, bibliographie*, Montréal, Fides, 1976, p. 244). Quelques-uns d'entre eux feront plus tard partie de la distribution de *Maisonneuve* (1921) et de *L'Anglomanie* (1922) d'Éva Circé-Côté.

<sup>35</sup> Jean Charbonneau, « Causerie théâtrale. Le Conservatoire d'art dramatique », *Le Terroir. Revue de l'École littéraire*, janvier-septembre 1909, p. 61.

allaient entre autres apprendre, à travers l'étude d'œuvres maîtresses de la mère patrie, à « épurer [leur] langage<sup>36</sup> » et à défendre un théâtre moral<sup>37</sup>.

***La valorisation d'un théâtre moral, utile et éducateur.***

Le théâtre, le bon théâtre, est tout à la fois une école de mœurs, de langue et d'idées. Il instruit [...]. La littérature dramatique est la littérature pratique et populaire par excellence. C'est le genre qui a le plus de portée sur les masses. Différente des autres genres littéraires qui n'atteignent en partie que les cultivés, elle atteint toutes les classes de la société. Le théâtre est virtuellement le livre de lecture du gros public; c'est la nourriture intellectuelle et artistique, le complément de son éducation aux belles manières et son instruction aux vérités morales.<sup>38</sup>

Voilà, selon l'auteur de ces lignes écrites au début du XX<sup>e</sup> siècle, le rôle fondamental du théâtre : être didactique, c'est-à-dire instruire les auditeurs dans le divertissement, être une école de morale utile à l'ensemble de la société.

À cette époque, la moralité devait être au centre de toute œuvre dramatique offerte au public, le théâtre, considéré comme « l'ennemi [des] doctrines et [des] traditions chrétiennes<sup>39</sup> », demeurant sous haute surveillance ecclésiastique.

C'est M<sup>gr</sup> Bruchési qui veillait à voir montées, à Montréal, des pièces morales. Il intervint à plusieurs reprises sur la scène publique afin de « [mettre] en garde les fidèles contre les dangers du théâtre s'inspirant des principes païens; il s'adressa même aux journalistes catholiques et leur (sic) enjoignit de ne faire aucune réclame en faveur de pièces où la morale chrétienne était battue en brèche<sup>40</sup> ».

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 63.

<sup>37</sup> Certains étudiants quittèrent un an plus tard le Conservatoire d'Eugène Lassalle pour former la Compagnie d'Art Dramatique sous la direction du comédien français Philippe Dutet qui redoutait, à cette époque, la fermeture du Théâtre des Nouveautés où il travaillait ainsi que la faillite du Conservatoire d'art dramatique. Lire à ce sujet Léopold Houlié, « Les amateurs furent les gardiens du feu, mais... », *L'Histoire du Théâtre au Canada. Pour un retour aux classiques*, Montréal, Fides, 1945, pp. 135-141.

<sup>38</sup> Extrait d'un article, tiré de *La Presse* du 20 avril 1901, d'un auteur anonyme cité par Jacques Cotnam, *op. cit.*, p. 42.

<sup>39</sup> Monseigneur Paul Bruchési cité par Margaret Mary Bisson, *op. cit.*, p. 93.

<sup>40</sup> Séraphin Marion, « Dramaturges français et moralistes canadiens », *Les lettres canadiennes d'autrefois : Littérateurs et Moralistes du Canada français d'autrefois*, Tome VIII, Hull et Ottawa, Les Éditions « l'Éclair » et les Éditions de l'Université d'Ottawa, 1954, pp. 160-161.

Pendant tout le règne de M<sup>gr</sup> Paul Bruchési, les théâtres furent ainsi dans sa mire et les propriétaires de ces établissements diffuseurs d'idées « malsaines » n'eurent d'autre choix que de se soumettre à son autorité sous peine d'assister à la fermeture de leur salle. Ce fut le cas, par exemple, du Théâtre des Nouveautés qui finit par se rétracter en bannissant de sa programmation les pièces qui montraient des scènes de passion, d'adultère, de meurtre, de suicide...

La moralité fut donc, à Montréal, un critère qui déterminait la valeur des œuvres théâtrales et les auteurs dramatiques canadiens-français durent en tenir compte dans l'écriture de leurs pièces inspirées, pour la plupart, de l'histoire de la nation.

### ***Le théâtre national, patriotique et historique***

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le théâtre avait le devoir d'être une école de morale : le théâtre était « d'une utilité incontestable s'il rest[ait] éducateur et moralisateur<sup>41</sup> », déclara un jour le directeur du Conservatoire d'art dramatique Eugène Lassalle. Quant à Georges Gauvreau, propriétaire du Théâtre National Français, il prétendit encourager un théâtre où le peuple, « en même temps qu'il y oubli[er]ait ses fatigues, [...] dev[rait] y apprendre les belles pages de son histoire, les nobles sentiments qui font les héros<sup>42</sup> ». Les dramaturges canadiens-français s'engagèrent dans cette voie et le théâtre national, en plus d'être moral et didactique, fut historique.

Dans un contexte d'insécurité identitaire face à l'hégémonie anglo-saxonne, les auteurs unirent leurs forces créatives dans un but précis : celui de l'indépendance du théâtre canadien-français<sup>43</sup>. Pour ce faire, ils se mirent à puiser dans « le passé le riche fonds de sa terre, de ses paysages, de ses horizons, de ses coutumes, de son histoire<sup>44</sup> ». Ils

<sup>41</sup> Eugène Lassalle, *Comédiens et amateurs. Le théâtre et ses dessous*, Montréal, Imprimerie du *Devoir*, 1919, p. 17

<sup>42</sup> Jos. Labrèche, « *Hindelang et De Lorimier* », *Les Débats*, 4<sup>e</sup> année, no 182, 17 mai 1903, p. 2.

<sup>43</sup> Dans un article consacré aux pièces *Les Boules de neige* et *Hindelang et DeLorimier*, M. L. Milhau traite d'une « nouvelle école [qui] veut être avant tout canadienne et [qui] s'inspire de l'histoire, des coutumes et de la nature du pays pour glorifier le sentiment national et travailler à l'indépendance littéraire et artistique du Canada » (« Chronique théâtrale », *La Revue canadienne*, Tome XLIV, vol. 2, 39<sup>e</sup> année, 1903, pp. 388-395).

<sup>44</sup> Jules Léger, *Le Canada français et son expression littéraire*, Paris, Librairie Nizet et Bastard, 1938, p. 152.

développèrent une dramaturgie de combat, « témoignage d'une race qui ne veut pas mourir<sup>45</sup> », en glorifiant les faits saillants des héros de l'histoire de la patrie.

Les pièces historiques, nées des préoccupations sociales du présent, furent nombreuses au Canada français et l'on répertoria un nombre important d'œuvres dramatiques de nature nationaliste pendant l'âge d'or<sup>46</sup> du théâtre canadien-français<sup>47</sup>.

Après cette période, qui s'ouvrit avec la naissance des *Soirées de famille* et du Théâtre des Variétés en 1898 et prit fin avec la Grande Guerre, le développement du théâtre national connut un ralentissement<sup>48</sup>. Cependant, les thèmes historiques restèrent populaires auprès des dramaturges, la société canadienne-française demeurant en quête d'une définition d'elle-même en tant que peuple<sup>49</sup>.

Pendant les années de l'entre-deux-guerres, « l'époque des remises en question<sup>50</sup> », c'est le fervent défenseur de l'éducation patriotique Lionel Groulx qui entretint ce culte du souvenir aux « formes multiples : discours de la décadence, évocation de quelque « âge d'or » (la Nouvelle-France pour Groulx), valorisation de l'Histoire, célébration de grands événements ou héros (Jeanne D'Arc, Dollard des Ormeaux)<sup>51</sup> ». Les auteurs de théâtre canadien-français furent donc inévitablement marqués par ce mouvement culturel prôné par l'abbé Groulx et continuèrent d'exploiter l'histoire des ancêtres, de la patrie.

<sup>45</sup> Jacques Cotnam, *op. cit.*, p. 49.

<sup>46</sup> Cette expression est employée par plusieurs historiens de théâtre canadien-français (Jean Béraud, John Hare...) pour désigner la période pendant laquelle se produit une quantité importante d'œuvres nationales c'est-à-dire de 1898 à 1914 (John Hare, « Le théâtre professionnel à Montréal de 1898 à 1937 », *op. cit.*, p. 239).

<sup>47</sup> À ce sujet, Jacques Cotnam affirme qu'il « serait évidemment trop long, voire fastidieux, d'analyser [...], même sommairement, toutes les pièces d'inspiration nationaliste écrites au Québec au cours des quatre premières décades du présent siècle » et, plus particulièrement, pendant l'âge d'or du théâtre canadien-français (Jacques Cotnam, *op. cit.*, p. 49).

<sup>48</sup> En 1914, les acteurs français furent rapatriés pour combattre au front. Il ne restait donc plus beaucoup de comédiens pour jouer dans les théâtres montréalais et selon John Hare, « [l]a première guerre porta [...] un coup presque mortel au théâtre » (John Hare, « Le théâtre professionnel à Montréal de 1898 à 1937 », *op. cit.*, p. 244). De plus, « l'augmentation des frais des troupes en tournées, [...] qui réduisait leur nombre et leur qualité » (*ibidem*), ainsi que l'essor du cinéma n'aident pas la cause du théâtre qui commença à s'essouffler. En 1918, la grippe espagnole fit des ravages au sein de la population montréalaise et les théâtres furent fermés pendant trois semaines. Mais après cette période terrible, qui donna lieu à plusieurs pertes humaines, « le public n'eut plus le goût, ni le courage, d'aller au théâtre et le National dut fermer ses portes. Il fut rouvert au mois d'août 1919 » (Margaret Mary Bisson, *op. cit.*, pp. 74-75). Cet épisode de l'histoire montréalaise freina le développement du théâtre.

<sup>49</sup> Étienne-F. Duval prétend que le « théâtre a été une leçon vivante de l'histoire nationale des Québécois. Les auteurs ont toujours puisé la trame de leurs pièces dans [le] riche fonds historique » (Étienne-F. Duval, *Le jeu de l'histoire et de la société dans le théâtre québécois, 1900-1950*, Ottawa, Collection Théâtre d'hier et théâtre d'aujourd'hui, 1983, p. XV).

<sup>50</sup> Fernande Roy, *Histoire des idéologies au Québec aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Montréal, Boréal, 1993, p. 79.

<sup>51</sup> Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec (1896-1929)*, Montréal, Fides, 2004, pp. 169-170.

Les intellectuels, qui travaillèrent pendant quelques décennies à l'épanouissement de la dramaturgie du terroir, n'obtinrent cependant pas beaucoup de succès auprès des leurs : les spectateurs étaient peu nombreux à se manifester lors de la présentation d'œuvres canadiennes-françaises. Pour plusieurs, pensons à l'abbé Camille Roy, l'amateurisme des dramaturges était en cause. Aux yeux de ces critiques littéraires, leurs pièces, de simples tableaux ou saynètes qui reflétaient le folklore, les mœurs, la « petite histoire » de la nation, n'avaient aucune valeur<sup>52</sup>.

Dans la section qui suit, nous tenterons de comprendre le phénomène important de l'apathie générale du public montréalais à l'égard des œuvres dramatiques nationales. Il s'agit d'un sujet qui revient de manière récurrente dans les articles consacrés au théâtre au début du XX<sup>e</sup> siècle.

### ***Les causes possibles de l'apathie générale du public à l'égard des œuvres nationales.***

[L]e véritable empêchement au succès d'une scène canadienne-française, disons-le, est plutôt dans l'apathie constante que montre notre population à l'égard des œuvres de l'esprit, sous quelque forme qu'elles se manifestent : apathie systématique, je dirai même raisonnée. [...]

Pour peu que l'on persiste dans cette fausse croyance qu'une nation se forme indépendamment de la culture intellectuelle, nous serons bientôt relégués au rang des races inférieures.<sup>53</sup>

Ces propos alarmistes de Jean Charbonneau<sup>54</sup> expriment l'idée d'urgence d'amener le peuple canadien-français à son émancipation intellectuelle en faisant naître chez lui un sentiment de conscience nationale. Au théâtre, cela se manifesta à travers la mise en scène de pièces historiques qui demeuraient toutefois impopulaires auprès du public. Mais comment expliquer cette indifférence? Cette apathie est sans aucun doute le produit d'une série de facteurs défavorables au développement de la dramaturgie canadienne-française.

<sup>52</sup> Lire à ce sujet Léopold Houllé, « Un folklore qui n'est que caricature », *op. cit.*, pp. 143-145 et « Le théâtre, rareté aux jours de jadis », *ibidem*, pp. 46-48.

<sup>53</sup> Jean Charbonneau, « Causerie théâtrale », *Le Terroir. Revue de l'École littéraire*, janvier-septembre 1909, p. 24.

<sup>54</sup> Membre de l'École littéraire de Montréal, Jean Charbonneau fut comédien au sein de la troupe des *Soirées de famille*. Il était connu sous le nom de Delagny. Lire Lucie Robert, *op. cit.*, pp. 74-78.

Voici quelques éléments qui pourraient être à l'origine de ce manque d'intérêt des spectateurs pour les œuvres de leurs compatriotes.

***Le théâtre malmené par la critique.***

Selon Margaret Mary Bisson, certains critiques dramatiques seraient en partie responsables de cette réalité en véhiculant des idées néfastes sur le théâtre.

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, pour plusieurs hommes de lettres, les pièces canadiennes-françaises n'avaient aucune valeur littéraire. Pour d'autres, elles « n'éta[ient] presque toujours que d'infests plagiats<sup>55</sup> » ce qui n'invitait pas les lecteurs à aller applaudir les créations artistiques des leurs. Quant aux journalistes plus conservateurs, ils n'incitaient tout simplement pas les gens à entendre des œuvres théâtrales, estimant la plupart d'entre elles immorales, médiocres, opposées aux valeurs chrétiennes. Ces caractéristiques étaient souvent attribuées aux pièces interprétées par des acteurs étrangers en tournée nord-américaine<sup>56</sup> : *La Sorcière*, *La Dame aux Camélias*, *Adrienne Lecouvreur*, *Angelo*, *La Tosca*, *Fédora*, *La Femme de Claude* et *Phèdre*, toutes jouées par Sarah Bernhardt en 1905, en sont un bon exemple<sup>57</sup>. Malgré le talent de comédienne de la grande Sarah, celles-ci avaient été éreintées par la critique qui trouvait inacceptable de présenter de telles œuvres au public montréalais. Cela avait également provoqué l'indignation de M<sup>gr</sup> Paul Bruchési qui voyait en ces représentations théâtrales une « occasion de faute<sup>58</sup> » terrible pour le salut de l'âme de ses fidèles. Ce dernier s'était alors attaqué de manière virulente au théâtre à travers des lettres publiées dans les journaux et lues dans les paroisses.

<sup>55</sup> Luc Aubry, « Les Échos », *La Revue Moderne*, 2<sup>e</sup> année, no 11, 15 septembre 1921, p. 24.

<sup>56</sup> À ce sujet, Margaret Mary Bisson, soutient qu'« [é]videmment le critique n'était pas strictement juste non plus, parce qu'il mettait la médiocrité nécessairement à côté des pièces immorales et la question à résoudre semble avoir été, et être encore, la ligne de conduite à suivre quand une pièce dite immorale, mais de valeur littéraire est jouée par des artistes des plus grands du monde » (Margaret Mary Bisson, *op. cit.*, p. 47).

<sup>57</sup> Ces pièces furent jouées entre le 27 novembre et le 2 décembre 1905 lors de sa venue à Montréal (*ibidem*, pp. 96-97).

<sup>58</sup> M<sup>gr</sup> Bruchési cité par Margaret Mary Bisson, *ibidem*. Voici un extrait de la lettre de l'archevêque de Montréal, parue dans *La Presse* du 26 novembre 1905 : « Nous supplions [...] nos pieuses familles si attachées encore au devoir et à la vertu, d'être sur leurs gardes, de s'abstenir de ce qu'elles sauront être pour elles une occasion de faute, et de préférer à tout l'honneur de leur foyer et le salut de l'âme de leurs enfants » (*ibidem*).

La condamnation de ce type d'événements artistiques par le clergé et les chroniqueurs gardiens de la morale n'aurait donc pas aidé la cause du théâtre en général.

### *L'éducation des Canadiens français.*

Le pouvoir de l'Église dans l'éducation des Canadiens français aurait entretenu cette croyance des effets pervers du théâtre si bien que celui-ci était encore, en 1931, « jugé contraire à la moralité dans la Province de Québec<sup>59</sup> ».

D'après Margaret Mary Bisson, « depuis longtemps l'idée de théâtre, surtout de tournée, a[vait] été mêlée à l'idée d'immoralité, et l'idée résultante, qu'il faut se passer du théâtre, a[vait] été inculquée à un grand nombre de Canadiens français<sup>60</sup> ». Mais toujours est-il que plusieurs d'entre eux, malgré les avertissements du clergé, continuaient de fréquenter les salles de spectacles, friands des pièces de vaudeville, de boulevard, de burlesque, des mélodrames, des comédies bouffes... Pourquoi donc cette attirance pour ce genre de théâtre?

Le fait qu'à cette époque le théâtre à Montréal fût souvent une « affaire commerciale<sup>61</sup> » pourrait expliquer ce phénomène. En effet, les directeurs de théâtres se devaient de mettre au programme ce type de spectacles pour parvenir à remplir leurs salles, qui contenaient souvent plus de mille places, et faire des gains intéressants. Le public canadien-français, initié à ce théâtre divertissant, aurait alors préféré les sujets plus légers, n'aurait encouragé que du théâtre qui ne demandait pas d'efforts intellectuels, un théâtre facile, souvent de mauvais goût, qui échouait à remplir son rôle d'éducation morale. C'est ainsi que, de la production dramatique nationale, seules les revues réussissaient à le toucher « parce que ces commentaires humoristiques de l'actualité constituaient un divertissement réel<sup>62</sup> ». Habitué à des pièces simples, il n'aurait pas été conquis par les grands drames historiques, les pièces à thèse, les comédies de mœurs d'auteurs canadiens-français<sup>63</sup>, déplorant en général la longueur des discours, l'acharnement des dramaturges à vouloir

<sup>59</sup> *Ibidem*, p. 116.

<sup>60</sup> *Ibidem*.

<sup>61</sup> John Hare, « Le théâtre professionnel à Montréal de 1898 à 1937 », *op. cit.*, p. 245.

<sup>62</sup> Jacques Cotnam, *op. cit.*, p. 54.

<sup>63</sup> Jean-Baptiste Gagnepetit (pseudo. Jules Helbronner), « Le théâtre français à Montréal », *La Revue Moderne*, 1<sup>ère</sup> année, no 1, 15 novembre 1919, p. 20.

amener les auditeurs à un changement social, le manque d'action... Les propos d'un critique de *L'Anglomanie* (1922) d'Éva Circé-Côté sont fort révélateurs à ce sujet :

Colombine, comme la plupart de ceux des nôtres qui se sont essayés dans le théâtre avant elle, a le tort de confondre la scène avec la chaire de vérité ou la tribune du conférencier. Leurs personnages sont animés des meilleures intentions et ils veulent à tout prix redresser des torts et des travers, mais au lieu d'agir, ils pérorent et font de la littérature (les Canadiens aiment tant les discours).<sup>64</sup>

Ainsi, selon ce chroniqueur artistique, les caractères littéraire, moralisateur et didactique des œuvres de la patrie pourraient être considérés comme une cause de l'insuccès des écrivains de théâtre auprès des Canadiens français. Le jeu des comédiens devrait également être pris en compte à son avis.

### *Le jeu des comédiens.*

L'interprétation des acteurs de pièces canadiennes-françaises aurait déplu à de nombreux spectateurs ce qui les aurait motivés à encourager un autre type de spectacles.

D'abord, le choix d'une distribution mixte (française, belge et canadienne-française) pour jouer les œuvres d'auteurs nationaux n'aurait pas été heureux : « [l]a formation distincte des uns et des autres, la distance entre les traditions théâtrales française et américaine, et la différence d'accents ou de diction cré[aient] des oppositions qui paraiss[aient] saugrenues sur une scène de théâtre<sup>65</sup> ». Cela faisait en sorte que l'auditoire ne se laissait pas emporter par l'histoire qui lui était présentée, ne croyant pas au jeu des comédiens qui était très souvent inapproprié et frôlait le ridicule.

Les conditions de travail exécrables des acteurs ne les auraient pas non plus aidés à mieux performer sur scène. Pour survivre dans le milieu théâtral, qui leur offrait des salaires de crève-faim, ces artistes étaient contraints à apprendre plusieurs rôles rapidement (parfois, le temps alloué à la répétition d'une pièce était d'une semaine) afin de subvenir à

<sup>64</sup>[Anonyme], « Pourquoi sommes-nous si apathique (sic) pour les œuvres des nôtres? Réflexions d'actualité au lendemain de la première d' « Anglomanie, » la pièce de Colombine. – Ouvrons les yeux, copions la vie. – Des actes et moins de discours. Conseils aux amateurs », *La Patrie*, 44<sup>e</sup> année, no 23, samedi 25 mars 1922, p. 22.

<sup>65</sup> Lucie Robert, *op. cit.*, p. 79.



leurs besoins<sup>66</sup>. Leur jeu était donc forcément affecté par le peu de préparation qu'ils avaient et il était normal de les voir oublier leur texte qu'ils ne possédaient pas suffisamment.

Le gouvernement québécois aurait été en quelque sorte responsable de leur rendement médiocre puisqu'il n'investissait pas dans l'entreprise théâtrale qui ne faisait pas partie de ses priorités. Subventionner les théâtres aurait été pour lui comme pour plusieurs citoyens, de la folie, du gaspillage. Cet extrait d'un article reproduit dans *La Lyre l'illustre* bien :

Il n'y a pas la moitié du territoire de notre province de colonisé (sic), l'agriculture requiert de plus en plus le concours des autorités, un bon nombre de colons n'ont pas encore de routes pour se rendre à leurs concessions, et on trouverait raisonnable de dépenser de l'argent pour l'amusement de ceux qui ne savent que faire de leurs après-midi et de leurs soirées! Cela ne se peut pas et le gouvernement manquerait à ses devoirs s'il voulait faire passer les choses de pur agrément avant celles que nous impose une dure nécessité.<sup>67</sup>

Ainsi, pour toutes les raisons que nous venons d'expliquer, les comédiens auraient déçu, par leur jeu inefficace, le public. Celui-ci se serait alors tourné vers d'autres spectacles ou encore vers le cinéma.

### ***Le septième art.***

Dès la présentation, en 1903, des vues animées au Parc Sohmer<sup>68</sup>, le nouvel art aurait gagné le cœur des Montréalais qui en seraient venus, petit à petit, à préférer le cinéma au théâtre.

La popularité du premier cinéma, le Ouimetoscope (du nom de son fondateur), inauguré le 1<sup>er</sup> janvier 1906, avait incité des promoteurs à créer d'autres salles de projection tels que le Nationoscope, le Vitascope, le Cinématographe, le Rochonoscope, le Mont

<sup>66</sup> Les comédiens devaient défrayer les coûts de leurs costumes, de leur maquillage, de leur transport (lorsqu'ils étaient en tournée)... Lire à ce sujet Eugène Lassalle.

<sup>67</sup> Extrait d'un article anonyme reproduit dans la chronique intitulée « Le Théâtre. M. de Féraudy. – M. Taschereau et la subvention du gouvernement pour un théâtre français. – Nouvelles de Paris. – La prochaine saison à la Comédie-Française. – Mlle Cécile Sorel et M. Albert Lambert, fils, au Canada », *La Lyre. Revue Musicale et Théâtrale*, no 2, novembre 1922, p. 27.

<sup>68</sup> Léon-Ernest Ouimet projetait pendant un quart d'heure les fameuses vues animées tant appréciées du public. Voir à ce sujet John Hare, « Le théâtre professionnel à Montréal de 1898 à 1937 », *op. cit.*, p. 244.

Royalscope<sup>69</sup>... Montréal s'était alors rapidement convertie en grand centre de diffusion cinématographique de l'Amérique du Nord.

Cet essor fulgurant du septième art dans la métropole allait pousser à la transformation de théâtres en cinémas<sup>70</sup>. L'industrie florissante du cinéma « dev[enait] ainsi un concurrent redoutable<sup>71</sup> » de l'art dramatique et à partir des années dix, la disparition de ce dernier était crainte du milieu théâtral montréalais<sup>72</sup>.

Le développement phénoménal du cinéma à Montréal pourrait donc être une autre cause de l'apathie du public pour le théâtre.

En résumé, les œuvres théâtrales canadiennes-françaises n'auraient pas séduit les spectateurs montréalais (initiés au théâtre facile des grandes tournées nord-américaines) en raison de leurs caractères moralisateur, didactique et littéraire. Les mauvaises critiques (certaines personnes allaient jusqu'à nier l'existence de dramaturges nationaux) n'auraient pas non plus joué en leur faveur de même que l'interprétation incertaine des comédiens provenant de différents pays. De plus, les jugements négatifs du clergé et l'intérêt grandissant de la population pour le cinéma n'auraient pas favorisé de manière générale la fréquentation des théâtres, sans ressources financières (l'art dramatique ne faisant pas partie des préoccupations du gouvernement) et en perte de vitesse à partir de la Première Guerre mondiale.

Tous les éléments que nous venons de présenter pourraient éclairer l'indifférence des Montréalais face au théâtre canadien-français, un phénomène amplement traité dans les journaux de l'époque. Éva Circé-Côté fait également état dans ses chroniques de l'absence d'un public fidèle aux représentations théâtrales des siens. Pendant près de trente ans<sup>73</sup>, elle exprime son inquiétude quant à la fragilité de la dramaturgie canadienne-française qu'elle souhaite voir se développer. Nous étudierons donc les textes critiques d'Éva Circé-Côté, des informations précieuses sur la situation de l'art dramatique montréalais du premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle et surtout sur la vision du théâtre de la chroniqueuse artistique.

---

<sup>69</sup> *Ibidem*.

<sup>70</sup> Margaret Mary Bisson nomme quelques théâtres permanents transformés en cinémas : « le Canadien-Français, l'Arcade, le Family et le National » (Margaret Mary Bisson, *op. cit.*, p. 19).

<sup>71</sup> Jean Béraud, *350 ans de Théâtre au Canada Français*, vol. 1, Ottawa, le Cercle du Livre de France, 1958, p. 135.

<sup>72</sup> *Ibidem*.

<sup>73</sup> Les textes que nous avons retenus s'étendent sur une période allant de 1908 à 1935.

### *La vision du théâtre d'Éva Circé-Côté.*

Au début de ce chapitre, il a été question de l'avancement important du théâtre de langue française à Montréal, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle : grâce aux efforts soutenus d'artistes comme Elzéar Roy (des *Soirées de famille* et du Théâtre des Nouveautés), Antoine Godeau et Léon Petitjean (du Théâtre des Variétés), Georges Gauvreau et Paul Cazeneuve (du Théâtre National Français) ou encore Eugène Lassalle (du Conservatoire d'art dramatique), le public en était venu à changer ses habitudes de consommation culturelle et à voir des spectacles produits en français. Inquiets de l'engouement des Montréalais pour le théâtre anglo-saxon, considéré aux yeux de plusieurs comme « propagateur d'idées suspectes et agent assimilateur<sup>74</sup> », les défenseurs de la langue de Molière étaient parvenus à donner une impulsion au théâtre francophone. Mais au grand dam des auteurs canadiens-français, c'étaient les pièces de la mère patrie qui attiraient les foules et non les leurs.

### *Le théâtre français et le développement de la dramaturgie canadienne-française.*

Aux yeux d'Éva Circé-Côté [Colombine], le théâtre français était devenu « le maître de la place<sup>75</sup> », « l'enfant gâté des Montréalais<sup>76</sup> » si bien qu'assister à la mise en scène d'une œuvre nationale relevait presque de l'exploit, les pièces canadiennes-françaises étant « rejetées de partout<sup>77</sup> ».

Pour cette chroniqueuse, l'art dramatique de la nation devait à tout prix s'épanouir avec le soutien du public et de l'État comme le souligne cet extrait de l'article intitulé « Une Mère Dénaturée », tiré de *L'Annuaire Théâtral* (1908-1909) :

Mais si la Patrie le voulait, si seulement elle aimait cet enfant de son sol, si, soucieuse de son avenir, elle travaillait à son éducation, si elle lui inspirait le respect et la dignité de soi, si elle encourageait ses efforts, si en un mot elle se montrait vraiment maternelle, quel miracle ne pourrait-on pas attendre de sa sollicitude. Ce qu'un

<sup>74</sup> Jean-Marc Larrue, *op. cit.*, p. 107.

<sup>75</sup> Éva Circé-Côté, « Une Mère Dénaturée », *L'Annuaire théâtral*, Montréal, Géo.-H. Robert, 1908-1909, p. 133.

<sup>76</sup> *Ibidem*, p. 132.

<sup>77</sup> *Ibidem*, p. 133.

particulier n'ose tenter, malgré l'expectative d'un gain presque assuré – est-ce que l'État, dont les deniers ne pourraient être employés à meilleur usage, ne devrait pas subventionner un théâtre canadien où des acteurs canadiens joueraient des pièces canadiennes d'auteurs canadiens?

Loin de nous la pensée mesquine de *jalouser* le théâtre français, nous voulons – notre exigence n'est pas énorme – nous tailler un petit domaine à côté du sien qui couvre presque toute la mappe-monde, nous souhaitons marcher dans son rayon, travaille (sic) de concert avec lui à l'avancement intellectuel des nôtres, réveiller leur inertie et leur énergie défaillante, les rappeler aux obligations de leur noble origine en illustrant le courage des héros qui versèrent leur sang pour le maintient (sic) de nos droits et de notre liberté.<sup>78</sup>

Éva Circé-Côté affirme ici l'importance de voir naître une dramaturgie propre à la nation, inspirée de son histoire, qui se distinguerait de celle de la France mais qui, en même temps, participerait avec celle-ci à l'émancipation de son peuple. Voilà une des fonctions essentielles du théâtre selon cette femme de lettres socialement engagée.

### *Les fonctions de l'art dramatique.*

Éva Circé-Côté, comme d'autres intellectuels progressistes, est profondément convaincue du pouvoir de l'art dramatique dans l'affranchissement intellectuel des Canadiens français. Pour elle, le peuple a besoin de modèles, tirés de l'histoire, auxquels s'identifier pour continuer d'évoluer en français, fier de ses racines, en ce territoire de l'Amérique du Nord dominé de toutes parts par l'anglais. Le théâtre en vient ainsi à jouer un rôle dans la survivance des Canadiens français : « [n]ous ne sommes pas si forts que nous puissions nous passer d'armes au service de la langue française en cette province. Le théâtre est un atout formidable<sup>79</sup> », soutient Éva Circé-Côté [Fantasio].

Il l'est également lorsqu'il conserve son rôle d'éducateur. Selon la critique de théâtre [Julien Saint-Michel], « les vraies pièces immorales [sont] celles qui tuent dans les âmes les notions du juste et de l'injuste. Aujourd'hui le théâtre n'est plus la copie des mœurs, c'est la société au contraire qui dans ses actes s'inspire au théâtre, c'est pourquoi il

<sup>78</sup> *Ibidem*.

<sup>79</sup> Éva Circé-Côté, « La scène et l'écran. L'ultime expérience », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 11, septembre 1935, p. 8.

faudrait l'orienter différemment<sup>80</sup> ». Le théâtre a ainsi la responsabilité de mener l'ensemble de la collectivité dans le droit chemin en demeurant didactique. Il se doit d'exposer à son auditoire les problèmes sociaux qui le touchent, de dénoncer « quelques grosses vérités<sup>81</sup> », et de tenter de « corriger les travers de l'époque. [...] Le théâtre est là ; qu'on s'en serve<sup>82</sup> ». Cette affirmation d'Éva Circé-Côté [Fantasio] insiste sur la nécessité d'un théâtre utile, au service de la population, créé pour son bien-être, pour l'aider à progresser sur les plans social et intellectuel. Mais son impact est moindre quand le public n'est pas au rendez-vous, occupé à d'autres activités qui ne sont pas essentiellement des « manifestations d'art riches d'enseignements<sup>83</sup> ». L'apathie des spectateurs face au théâtre préoccupe grandement Éva Circé-Côté qui en vient à craindre, en 1935, le pire : la disparition de l'art dramatique à Montréal.

### *L'avenir incertain du théâtre à Montréal.*

Feuilletez les programmes du début de la saison. Vous y verrez des œuvres sérieuses qui furent jouées avec sincérité. Comparez par ailleurs les écrits de la critique ; très peu furent élogieux. Et c'est ainsi que le public, ballotté (sic) entre son enthousiasme et la froideur de la critique, a perdu le goût du théâtre et s'en est allé faire la fortune du cinéma parlant français ou anglais.<sup>84</sup>

<sup>80</sup> Éva Circé-Côté, « Du roman d'amour aux thèses socialistes. La conversion de M. Paul Bourget, de l'Académie Française. – Ses idées sur le syndicalisme exposées au théâtre et les impressions qu'elles laissent au public. – La réalité. », *Le Monde ouvrier*, 3 mars 1917, p. 1.

<sup>81</sup> Éva Circé-Côté, « La scène et l'écran. Réflexions sur la revue », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 6, avril 1935, p. 10.

<sup>82</sup> *Ibidem*. Dans cet article, Éva Circé-Côté constate le grand succès qu'obtiennent les revues auprès du public. Il s'agit d'un succès qui peut être attribué à l'impact de la radio au sein de la population. Au sujet des pièces de Henry Deyglun (*Rions, c'est l'heure*, revue présentée à L'Impérial) et d'Henri Letondal (*Vas-y, Francis*, revue jouée au Théâtre Stella), elle regrette qu'il y ait eu « [à] peine quelques allusions et gentilles encore, sur la politique et les problèmes de l'heure. Pourtant il y a quelques grosses vérités qu'il faudrait dire... en riant. Le chômage, les impôts et quoi encore, le théâtre ou mieux, la revue pourrait en dire quelque chose. Je sais que MM. Deyglun et Letondal ont touché ces sujets, mais si légèrement! Crainte de représailles? Allons donc! À y bien songer peut-être.

Mais n'allons pas décourager ces auteurs et ceux qui désirent les imiter. Au contraire nous sommes de tout cœur avec eux. Ils lancent un mouvement qui a du bon pourvu qu'il soit bien orienté et qu'il serve à corriger les travers de l'époque. [...] Le théâtre est là ; qu'on s'en serve. Le ridicule ne tuant pas au pays, on ne risque pas de faire beaucoup de mal aux " victimes " de son esprit... serait-il le plus cruellement satirique ».

<sup>83</sup> Éva Circé-Côté, « La scène et l'écran. La nouvelle saison », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 12, octobre 1935, p. 8.

<sup>84</sup> Éva Circé-Côté, « La scène et l'écran. L'actualité. Le plus grand four », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 5, mars 1935, p. 10.

Au moment où Éva Circé-Côté [Fantasio] est critique des arts de la scène et du cinéma à *La Revue Moderne* (décembre 1934-octobre 1935), la situation du théâtre est difficile à Montréal<sup>85</sup> : le théâtre français qui était si populaire auprès du public n'est plus couru ce qui laisse entrevoir la fin des tournées d'acteurs français dans la métropole<sup>86</sup>. Quant aux pièces de troupes canadiennes-françaises, les spectateurs ne leur laissent aucune chance en les « salu[ant] [aussitôt] d'un pouah! retentissant. Le public, dormant aux représentations, les critiques n'assistant qu'au premier acte (et encore)! Le théâtre vivote quelques semaines, puis croule<sup>87</sup> ». C'est ainsi que la plupart des comédiens sont forcés de quitter le théâtre pour la radio, la situation étant devenue insoutenable<sup>88</sup> : « [l]ogiques avec eux-mêmes, après avoir tenté un effort suprême, ils délaissent le public qui n'a pas toujours fait sa part, loin de là<sup>89</sup> »!

D'après Éva Circé-Côté, l'avenir de l'art dramatique demeure entre les mains de ce dernier qui « passe pour le plus difficile qui soit<sup>90</sup> » et s'il arrivait que « le théâtre périssent à Montréal [...] [ce serait la] faute du public<sup>91</sup> ». Le cinéma serait aussi considéré comme une cause du déclin du théâtre à Montréal<sup>92</sup>. Cependant, pour elle, le « cinéma est peut-être la plus belle invention du siècle<sup>93</sup> », « l'une des sources les plus fécondes d'espoir, de rêve et d'inspiration<sup>94</sup> »...

<sup>85</sup> Avec l'essor du cinéma parlant, la situation de l'art dramatique devient précaire dans les grandes villes comme Montréal, New-York, Paris, Londres, Berlin, Vienne...

<sup>86</sup> Éva Circé-Côté prévoyait dans cinq ans, les pièces de troupes françaises cesseraient d'être présentées au public montréalais. Lire à ce sujet « La scène et l'écran. L'actualité. Le plus grand four », *op. cit.*

<sup>87</sup> Éva Circé-Côté, « La scène et l'écran. Faisons le point », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 7, mai 1935, p. 10.

<sup>88</sup> Les comédiens devaient accepter une diminution de leur salaire face au déficit des entreprises théâtrales. Il leur était plus avantageux de jouer à la radio qui leur offrait une relative sécurité d'emploi.

<sup>89</sup> Éva Circé-Côté, « La scène et l'écran. L'actualité. Le plus grand four », *op. cit.*

<sup>90</sup> Éva Circé-Côté, « La scène et l'écran. La nouvelle saison », *op. cit.*

<sup>91</sup> Éva Circé-Côté, « La scène et l'écran. L'ultime expérience », *op. cit.* Voici comment elle décrit dans cet article ce public si capricieux : « À Montréal chacun se pique de tout connaître puis de faire la petite bouche devant un spectacle. On péroré, on aime faire montre de certaines connaissances – toujours superficielles en vérité – et finalement on laisse de côté ce qu'hier on portait aux nues.

Drôle de public que celui de Montréal, en effet. C'est parfois à se demander s'il comprend quelque chose au théâtre. Ou s'il y va parce que ça fait chic!... »

<sup>92</sup> En janvier 1935, une cinquantaine de salles de cinéma se trouvait à Montréal et ses environs (Éva Circé-Côté, « La scène et l'écran. Le théâtre se meurt », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 3, janvier 1935, p. 8).

<sup>93</sup> Éva Circé-Côté, « Le cinéma et les enfants. Pourquoi la ville de Montréal n'en construirait-elle pas un pour les enfants au Parc Lafontaine? », *Le Monde ouvrier*, 25 mai 1918, p. 1.

<sup>94</sup> Éva Circé-Côté, « La scène et l'écran. Le film parlant français », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 9, juillet 1935, p. 6.

Ce chapitre aura permis de faire un survol de la situation du théâtre canadien-français, à Montréal, au début du XX<sup>e</sup> siècle, une situation favorable d'un point de vue économique à l'éclosion de différentes institutions théâtrales déterminées à promouvoir un théâtre de langue française. Mais malgré la vitalité de l'activité théâtrale montréalaise, l'apathie générale du public à l'égard des œuvres nationales demeure un phénomène inquiétant pour les auteurs qui participent à la création d'une dramaturgie nationale. La situation devient encore plus critique avec l'essor du cinéma qui fait le bonheur des Montréalais. C'est dans ce contexte qu'Éva Circé-Côté évolue et contribue, à sa manière, au projet d'autonomisation du théâtre en écrivant quatre œuvres dramatiques : *Hindelang et DeLorimier* (1903)<sup>95</sup>, *Le fumeur endiablé* (1904)<sup>96</sup>, *Maisonneuve* (1921) et *L'Anglomanie*(1922)<sup>97</sup>. Nous étudierons plus en profondeur *Maisonneuve* dans les chapitres suivants et nous déterminerons s'il s'agit bien de la pièce de survivance, « d'une race qui ne veut pas mourir<sup>98</sup> », et qui tente de « corriger les travers de l'époque<sup>99</sup> ».

<sup>95</sup> Le drame patriotique *Hindelang et DeLorimier* fut présenté, dans la semaine du 18 mai 1903, au Théâtre National Français et « [prit] les proportions d'un événement national » d'après un communiqué paru dans *La Patrie et Le Rappel* (« Théâtre National Français », *La Patrie*, 25<sup>e</sup> année, no 70, samedi 16 mai 1903, p. 16 et « Nos théâtres. Théâtre National Français », *Le Rappel*, 1<sup>ère</sup> année, no 35, dimanche 17 mai 1903, p. 3). Cette pièce fut « sans contredit l'une des meilleures que l'on ait vue à ce populaire lieu d'amusement » (« Théâtre National Français. « Hindelang et De Lorimier », *Le Canada*, vol. I, no 38, mardi 19 mai 1903, p. 5).

<sup>96</sup> La comédie en un acte, *Le fumeur endiablé*, second prix ex-æquo du concours institué par Georges Gauvreau, fut jouée le 19 mai 1904 au Théâtre National Français et lue le 8 mai 1922 à la Salle Saint-Sulpice, « sous les auspices de la Société des Auteurs Canadiens, à l'occasion de « La Soirée des dramaturges canadiens » » (Édouard G. Rinfret, « Circé-Côté, Éva (Colombine) », *le théâtre canadien d'expression française. répertoire analytique des origines à nos jours*, tome 1, Ottawa, Leméac, 1975, pp. 163-164).

<sup>97</sup> La comédie de mœurs *L'Anglomanie*, troisième prix du concours d'art dramatique de *L'Action française*, fut mise en scène au Monument National le 21 mars 1922 sous le patronage de la Société des Auteurs Canadiens (« L'auteur et quelques interprètes de « Anglomanie » », *La Patrie*, 44<sup>e</sup> année, no 17, samedi, 18 mars 1922, p. 20). Cette pièce d'Éva Circé-Côté fut écrite sous le pseudonyme de Loup de velours, pseudonyme inconnu de tous, dans le cadre de ce concours lancé en avril 1920 par la direction de *L'Action française*. Celle-ci exigeait que le manuscrit des participants soit « signé d'un pseudonyme, mais accompagné d'un pli cacheté où vis-à-vis le pseudonyme aur[ait] été écrit le nom de l'auteur » (*L'Action française*, « Concours d'art dramatique », *L'Action française*, 4<sup>e</sup> année, no 4, avril 1920, p. 179).

Le 8 novembre 1921, les membres du jury, composé de l'abbé Olivier Maurault, d'Édouard Montpetit, de Fernand Rinfret et de Léon Lorrain, décernèrent le premier prix à *Contre le flot* de La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère (pseudonyme de Magali Michelet), le second ne fut pas accordé et le troisième fut donné à Éva Circé-Côté. Seuls deux textes dramatiques sur cinq furent retenus par le jury (*La Direction*, « Notre concours dramatique », vol. VI, no 5, novembre 1921, p. 686).

<sup>98</sup> Jacques Cotnam, *op. cit.*, p. 49.

<sup>99</sup> Éva Circé-Côté, « La scène et l'écran. Réflexions sur la revue », *op. cit.*.

### **CHAPITRE III**

**Maisonneuve, fondateur de Ville-Marie,  
personnage de l'imaginaire collectif canadien-français.**



Le centenaire de Maisonneuve a tiré de l'oubli nombre de belle (sic) pages historiques qui auraient mérité d'être coulées dans le bronze et gravées sur le marbre. Les mots sont peut-être un vêtement plus durable malgré leur apparence de fragilité. Les héros de l'antiquité (sic) vivent encore dans la poésie d'Homère. C'est donc faire œuvre d'un patriotisme éclairé que d'animer les morts glorieux dont les exemples nous sont un perpétuel enseignement. Le fondateur de Montréal méritait par sa valeur morale, par son dévouement d'apôtre, par sa pondération d'esprit, d'être offert en modèle à la présente génération. Quand nous avons à déplorer chaque jour le fléchissement des caractères, la dépression du sentiment patriotique, nous devons dresser sur un piédestal ces hommes d'airain pour qu'à leur vue la torpeur mortelle qui glace notre sang soit conjurée. Colombine a réussi à reconstituer une époque, à créer une atmosphère, pour que son héros s'y mesure à l'aise. « On vit de l'air que l'on respire », dit le proverbe, c'est surtout vrai pour les personnages dramatiques. L'interprétation ne portera pas échec à l'inspiration de l'auteur[e]. Une troupe triée sur le volet mettra en relief la valeur du poème. La vérité historique, quoiqu'on (sic) dise, ne paralyse pas l'action de ces pièces du terroir, elle ajoute à l'idylle qui s'y déroule un caractère de grandeur qu'on ne trouve pas dans les scènes d'amour moderne, car tout est grand pour les grands coeurs.<sup>1</sup>

Ce communiqué, tiré du journal *Le Pays*, paraît une semaine avant la représentation du drame historique *Maisonneuve* au Théâtre His Majesty's et pourrait avoir été composé en partie par l'auteure de la pièce elle-même puisqu'Éva Circé-Côté collabore de très près à ce périodique en publiant deux ou trois articles par numéro sous les pseudonymes de Jean Nay, de Paul S. Bédard, de Fantasio et d'Arthur Maheu. De plus, certains thèmes évoqués dans ce texte s'apparentent à ceux que privilégie la femme de lettres<sup>2</sup>, bien qu'elle partage

<sup>1</sup> [Anonyme], « MAISONNEUVE par COLOMBINE au THÉÂTRE HIS MAJESTY », *Le Pays*, 2<sup>e</sup> année, no 13, 26 mars 1921, p. 4.

<sup>2</sup> À titre d'exemple, dans son essai consacré à Louis-Joseph Papineau, Éva Circé-Côté traite une fois de plus de sujets qui la préoccupent tels que l'inertie des Canadiens français, « le **fléchissement des caractères**, la **dépression** du sentiment patriotique » (*ibidem*, les expressions en caractère gras sont aussi employées dans *Papineau, son influence sur la pensée canadienne : essai de psychologie historique*) en affirmant, entre autres : « Rien ne faisait prévoir la période de veulerie et d'indifférentisme que nous vivons aujourd'hui. Qui aurait cru que ces hommes granitiques [(les patriotes)] enfanteraient cette génération de *flancs mous* que nous subissons, en nous demandant si nous sommes au moment critique de la transition, au tournant de notre histoire ; si ce **fléchissement des caractères**, cette **dépression** des intelligences est une crise que nous traversons : celle des oiseaux qui muent avant que leur plumage ait repoussé » (*Papineau, son influence sur la pensée canadienne : essai de psychologie historique, op. cit.*, p. 16). Quant à l'avenir de « cette génération de *flancs mous* » (*ibidem*), Éva Circé-Côté demeure confiante, continue d'espérer des jours meilleurs : « Il viendra peut-être un temps où l'on comprendra que la jeune génération a besoin d'un stimulant pour s'exciter à la pratique de vertus civiques. Alors on lui donnera à méditer ces quelques pages de notre histoire qui la

un discours propre à celui de son époque où le culte du passé occupe une place de premier plan.

Cette annonce de la pièce *Maisonneuve* éclaire en quelque sorte le choix de Colombine de mettre en scène la vie du premier Gouverneur de Montréal qui « méritait par sa valeur morale, par son dévouement d'apôtre, par sa pondération d'esprit, d'être offert en modèle à la présente génération<sup>3</sup> » qui doit développer un sentiment de fierté nationale. Comme le soutient Laure Conan, qui exploite elle aussi l'histoire des premiers temps de Montréal à travers son drame *Aux jours de Maisonneuve* (joué au Monument National, le 21 mars 1921, sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste<sup>4</sup>), « [il] faut créer une mentalité canadienne<sup>5</sup> ». Dans le contexte d'incertitude quant à l'avenir de la « race canadienne-française », il semble à plusieurs urgent d'y parvenir.

Dès 1917, date du deux cent soixante-quinzième anniversaire de Montréal<sup>6</sup>, Laure Conan exprime dans sa correspondance la nécessité « de populariser les fondateurs de Ville-Marie<sup>7</sup> » en présentant au public de cette même ville l'adaptation théâtrale de son roman historique *L'Oublié*, édité en 1902<sup>8</sup>. Cela se réalise quatre ans plus tard, quelques jours avant la première de *Maisonneuve*<sup>9</sup> donnée le 3 avril 1921 au Théâtre His Majesty's. Ainsi, en l'espace d'une semaine, sont jouées « deux grandes pièces à actes et tableaux écrits par deux femmes<sup>10</sup> » qui relatent les origines de Ville-Marie, administrée par Paul Chomedey de Maisonneuve.

---

réconcilieront avec sa race » (*ibidem*, p. 22). Ainsi, afin que « la torpeur mortelle qui glace [le] sang [des Canadiens français] soit conjurée » ([Anonyme], « MAISONNEUVE par COLOMBINE au THÉÂTRE HIS MAJESTY », *op. cit.*), Colombine met en scène la vie du fondateur de Ville-Marie.

<sup>3</sup> *Ibidem*.

<sup>4</sup> Luc Aubry, « Les Échos », *La Revue Moderne*, 2<sup>e</sup> année, no 6, 15 avril 1921, p. 26.

<sup>5</sup> Tiré d'une lettre de Laure Conan adressée à Victor Morin le 20 août 1917 et parue dans Jean-Noël Dion, *Laure Conan. J'ai tant de sujets de désespoir. Correspondance, 1878-1924*, Montréal, Les Éditions Varia, 2002, p. 356.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 353 : lettre de Laure Conan à Victor Morin datée du 26 avril 1917.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 380 : lettre de Laure Conan aux religieuses Hospitalières de Saint-Joseph (écrite le 2 mars 1921).

<sup>8</sup> Une dizaine de lettres, parues dans l'ouvrage de Jean-Noël Dion, montre la détermination de Laure Conan à voir mis en scène son drame historique et à attirer un public nombreux.

<sup>9</sup> Nous ne savons malheureusement pas à quel moment fut composé le drame historique *Maisonneuve*. Il est cependant possible de croire qu'à l'aube du deux cent soixante-quinzième anniversaire de Montréal, Colombine ait ressenti, elle aussi, le besoin de rendre hommage aux acteurs de la fondation de la colonie française à travers l'écriture d'une pièce de théâtre sur le premier Gouverneur de Ville-Marie.

<sup>10</sup> Luc Aubry, « Les Échos », *La Revue Moderne*, 2<sup>e</sup> année, no 6, 15 avril 1921, p. 26.

Le premier chef de la colonie française, estime Marc Sauvalle en 1893<sup>11</sup>, « restera toujours le type du héros profondément chrétien et c'est certainement la figure la plus parfaite que renferme l'histoire du Canada<sup>12</sup> ». L'intérêt pour ce modèle exemplaire se manifeste vers la fin des années soixante-dix<sup>13</sup> (1876 est l'année du deux centième anniversaire de la mort de Maisonneuve) et autour du deux cent cinquantième anniversaire de la fondation de Montréal (1892), au moment où « le Canadien français cherche obscurément à raffermir en lui le désir de vivre Français en terre d'Amérique<sup>14</sup> ». L'heure est donc à la célébration chez les Canadiens français qui vouent une admiration particulière à l'auteur de la « folle entreprise<sup>15</sup> » et se mettent à relire Dollier de Casson, Marie Morin, les *Relations des Jésuites*... La grandeur de ce héros national passionne et inspire plusieurs personnalités de l'époque qui décident de lui rendre hommage en écrivant son histoire (Chouinard en 1882, Rousseau en 1886 et Leblond de Brumath en 1890), en lui érigeant un monument (le chef-d'œuvre de Louis-Philippe Hébert fut inauguré en 1895<sup>16</sup>) ou en le mettant en scène dans une fiction (Sylvio S. Corbeil en 1899 et Laure Conan en 1900<sup>17</sup>). Maisonneuve est donc un personnage historique important dans l'imaginaire des Canadiens

<sup>11</sup> 1893 est l'année du début de la conception du monument en l'honneur de Maisonneuve. Une célébration spéciale avait été donnée pour souligner « la pose de la première pierre » de cette œuvre majestueuse (Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978, p. 146).

<sup>12</sup> P. M. Sauvalle, « Maisonneuve », *Souvenir patriotique*, juin 1893, p. 9.

<sup>13</sup> En 1878, l'Union catholique de Montréal lançait un concours littéraire et demandait à ses candidats une « Étude biographique et historique sur M. de Maisonneuve, fondateur de Montréal [...] [et] *L'Opinion publique* du 1<sup>er</sup> mai 1879 annonçait un projet de monument au héros » (Serge Gagnon, *op. cit.*, p. 130).

<sup>14</sup> Bruno Hébert, « Célébration Maisonneuve », *Philippe Hébert sculpteur*, Montréal, Fides, 1973, p. 86.

<sup>15</sup> Cette expression paraît, pour la première fois, dans l'œuvre de François Dollier de Casson qui explique, dans son récit, que des personnes mal « intentionnées [...] persuadèrent M. de Montmagny de s'opposer à l'établissement du Montréal à cause de la guerre des Iroquois, lui disant que jamais cet ouvrage ne pouvait se soutenir contre leurs incursions ajoutant que le dessein de cette nouvelle compagnie était si absurde qu'il ne pouvait pas mieux se nommer que la « Folle Entreprise ». Ce nom lui fut donné avec plusieurs autres semblables afin que la postérité reconnût que cette pieuse folie était, devant Dieu et entre les mains du Tout-Puissant, accompagnée d'une sagesse plus sublime que tout ce qui peut provenir de l'esprit humain » (François Dollier de Casson, *Histoire du Montréal, porteur de lettre, 1640-1672. Avant-propos de Paul Zumthor*, Candiac, Les Éditions Balzac, 1992, p. 41).

<sup>16</sup> Il faut mentionner qu'un « projet de monument à la mémoire de Maisonneuve fut soumis en 1879 par Napoléon Bourassa à la Ville de Montréal. Bourassa avait conçu les grandes lignes du monument et confié l'exécution de la maquette à son élève Louis-Philippe Hébert » (Denis Martin, *Portraits des héros de la Nouvelle-France. Images d'un culte historique*, LaSalle, HMH, 1988, p. 107). Ce monument devait être inauguré le 18 mai (date de la fondation de Montréal) de l'année 1880. Mais, faute de fonds, l'inauguration eut lieu le 1<sup>er</sup> juillet 1895.

<sup>17</sup> Le roman historique *L'Oublié* de Laure Conan a d'abord été publié, sous forme de roman-feuilleton, dans *La Revue canadienne*, entre juin 1900 et juillet 1901, puis édité à plusieurs reprises par la Librairie Beauchemin Limitée.

français de la période. Mais pourquoi Éva Circé-Côté choisit-elle, en 1921, de revisiter l'histoire du premier Gouverneur de Montréal, amplement exaltée par les historiens et les artistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle? Que veut-elle apprendre de plus aux spectateurs montréalais sur la vie de Chomedey de Maisonneuve? Souhaite-t-elle corriger certains faits historiques? Croit-elle avoir trouvé en Maisonneuve le protagoniste idéal pour transmettre sa pensée sociale au nom du bien-être commun? Voilà ce que nous tenterons de découvrir dans ce chapitre.

Dans un premier temps, nous nous pencherons sur l'importance du culte du passé chez les Canadiens français entre les années 1840 et 1920, période pendant laquelle l'histoire de la Nouvelle-France est valorisée et symbolise le « paradis perdu ». Puis, nous étudierons la représentation de Paul Chomedey de Maisonneuve d'abord à travers les récits historiques du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle et ensuite à travers les trois drames historiques (de Corbeil, Conan et Circé-Côté) afin de saisir le rôle social que Colombine semble attribuer à son protagoniste.

### *Le culte du passé.*

[N]ous persisterons à voir dans le culte du passé non seulement une pratique honorable, et non seulement un acquittement généreux, mais une force sociale nécessaire.

Tous les peuples conscients d'eux-mêmes ont recherché l'appui de cette force. Ils y ont reconnu le principe des plus pures et des plus réconfortantes énergies. La sève du présent s'élabore dans les racines profondes du passé.<sup>18</sup>

Le culte du passé est « une force sociale nécessaire<sup>19</sup> » à la survivance d'un peuple qui a d'abord été maître des lieux pour se retrouver, après la Conquête, peu confiant en l'avenir. En somme, incapable de participer comme il le souhaiterait au développement du

---

<sup>18</sup> Louis-Adolphe Paquet, « Le culte du passé », *Le Rosaire. Revue dominicaine*, XXIII<sup>e</sup> année, juin 1917, pp. 167-168. Docteur en théologie et en philosophie, M<sup>fr</sup> Louis-Adolphe Paquet (1859-1942) défend tout au long de sa vie un discours nationaliste teinté d'ultramontanisme. Lire à son sujet « « Un almanach idéologique des années 1900-1929 : l'œuvre de Monseigneur L.-A. Paquet, théologien nationaliste » d'Yvan Lamonde, texte paru dans Fernand Dumont (éd.), *Idéologies au Canada français, 1900-1929*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, pp. 251-265.

<sup>19</sup> Louis-Adolphe Paquet, *op. cit.*, p. 167.

territoire sous domination britannique, celui-ci se remémorerait les temps de la colonisation française, les exploits héroïques des ancêtres, fondateurs de la Nouvelle-France... L'histoire de la naissance de cette nouvelle nation deviendrait alors une source de réconfort, d'inspiration, « une école de respect, de fierté, de constance, de magnanimité, de courage<sup>20</sup> ». Elle favoriserait sa cohésion sociale et identitaire, lui ferait oublier son état d'infériorité pour le faire avancer malgré tout au sein de cette société à laquelle il ne se sent pas appartenir.

Le culte du passé est un phénomène que l'on remarque, selon Serge Gagnon, chez les Canadiens français entre les années 1840 et 1920 et qui est entretenu, en majeure partie, par les clercs dont le nombre augmente rapidement au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour Antoine Prost, ce phénomène répond, dans toutes les cultures, « à l'incertitude de l'avenir et à l'absence de projet collectif<sup>21</sup> ».

### *Les principaux événements à l'origine du culte du passé.*

De conquérante à conquise, de colonisatrice à colonisée, de dominante à dominée, la société canadienne-française vit une profonde dépression morale après la Conquête : « [c]et événement de longue portée [exerce] une influence psychologique, un sentiment d'insécurité né de la mise en minorité<sup>22</sup> » par les vainqueurs de la Bataille des Plaines d'Abraham (1759). Assujettie à l'Empire britannique, elle se retourne alors vers des valeurs sûres tels que la religion, le souvenir des ancêtres, de l'histoire nationale, qui font partie intégrante de son identité qu'elle ne veut pas perdre<sup>23</sup>.

Le désir de préserver ce qui la distingue du conquérant – sa foi, sa langue et son histoire – s'amplifie suite à l'échec des Rébellions (1837-1838). Selon Serge Gagnon, à partir de ce moment, le peuple canadien-français remet son destin entre les mains de l'Église qui acquiert alors un plus grand pouvoir à cause du nombre croissant de clercs qu'elle accueille en ses rangs<sup>24</sup>. Après l'Acte d'Union (1840), le clergé, ayant la faveur des

<sup>20</sup> *Ibidem.*

<sup>21</sup> Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 305.

<sup>22</sup> Serge Gagnon, *op. cit.*, p. 9.

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 14. Serge Gagnon fait référence à l'étude de Guy Rocher.

<sup>24</sup> « La production nationale de prêtres est telle qu'il y a exportation » (*ibidem*, p. 20).

autorités politiques, prend notamment le contrôle de l'éducation des Canadiens français<sup>25</sup>. Il n'est donc pas surprenant de voir les élites laïques, « à quelques exceptions près, intégrées progressivement à l'univers mental des clercs<sup>26</sup> » qui défendent un discours conservateur.

Au cours des années suivantes, le Québec connaît d'importants changements socio-économiques liés à son industrialisation<sup>27</sup> : l'apparition de nouvelles habitudes de consommation, l'exode rural, l'émigration de nombreux Canadiens français vers les États-Unis et le Canada anglais, la naissance d'un prolétariat et le début du syndicalisme en sont quelques exemples. L'Église et la petite bourgeoisie ne voient donc pas d'un bon œil le développement industriel qui pourrait, à leurs yeux, mettre « en péril la morale traditionnelle, la foi et la survivance nationale<sup>28</sup> ». Certaines conséquences de cet essor économique sont fort révélatrices à ce sujet, pensons, à l'anglicisation des ouvriers venus chercher de l'emploi en régions urbaines (ils sont surtout sous l'autorité de patrons de langue anglaise), aux conflits que ceux-ci provoquent en revendiquant de meilleures conditions de travail, défendus par les syndicats. La situation est critique selon l'élite conservatrice et ultramontaine qui va jusqu'à considérer l'industrialisation comme source de chaos et à regretter le temps passé où l'ordre régnait. Ainsi, préoccupée par l'avenir de la « race canadienne-française », celle-ci s'engage dans un processus de survalorisation de l'histoire des premiers temps de la colonisation pour que le peuple n'oublie pas son essence même, ses racines, ses traditions, sa religion. Elle se met à rêver à l'existence passée d'une société (idéalisée?) fondée sur des principes chrétiens : la Nouvelle-France.

***La Nouvelle-France racontée au XIX<sup>e</sup> siècle par les ultramontains.  
L'exemple de Ville-Marie.***

La Nouvelle-France représente, dans l'esprit des clercs et de la petite bourgeoisie traditionnelle, une période fondamentale qui ne doit pas être négligée dans l'éducation historique des Canadiens français. L'aile conservatrice se donne donc pour mission d'exalter cette époque essentielle à la « régénération religieuse et morale de la nation<sup>29</sup> », au

<sup>25</sup> « La législation scolaire à partir de l'Union est un bon indice de la soumission du personnel politique à la volonté des gens d'Église d'accroître leur autorité sur l'école », soutient Serge Gagnon (*ibidem*, p. 21).

<sup>26</sup> *Ibidem*.

<sup>27</sup> Ces transformations s'opèrent entre les années 1850 et 1920 selon Serge Gagnon (*ibidem*, p. 27).

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 32.

<sup>29</sup> *Ibidem*, p. 29.

salut du peuple canadien-français<sup>30</sup>. Mais, comment s'y prend-elle? Comment aborde-t-elle le sujet au moment où l'historiographie se développe au Canada français<sup>31</sup>? Selon Jean Blain, cette élite se contente souvent « d'un type de sources qui tend beaucoup plus à éclairer un idéal de colonisation qu'une réalité coloniale [...] ; [elle est] amené[e] à faire l'histoire de ce que *devait* être la Nouvelle-France aux yeux de ceux qui la dirigeaient, plutôt que ce qu'elle a été<sup>32</sup> ».

Cette façon de construire l'histoire de la Nouvelle-France d'après une mémoire lacunaire n'est cependant pas innocente : clercs et petits bourgeois ultramontains perçoivent cette manipulation historique comme un moyen d'encourager les Canadiens français à coloniser le territoire québécois, à se l'approprier plutôt qu'à le fuir et à risquer d'être assimilés à une autre culture. Pour contrer l'exode des leurs, la colonisation devient une source d'espérance, de survivance. C'est ainsi que l'interprétation conservatrice des commencements de la Nouvelle-France prend tout son sens. Il s'agit bien sûr de la version que propose et impose l'Église aux Canadiens français dont elle demeure, en général, hautement respectée.

En somme, l'histoire de la Nouvelle-France réécrite au XIX<sup>e</sup> siècle est élaborée d'après la situation présente des Canadiens français selon « ce qu'on pourrait nommer la fonction sociale de l'histoire<sup>33</sup> ». La naissance de la colonie française en Amérique est recréée dans le but de conserver l'identité des Canadiens français, minoritaires depuis la Conquête, dont l'avenir devient critique (selon certaines personnes) avec les terribles conséquences de l'industrialisation de la société. Cette histoire traverse ainsi plusieurs décennies (1840-1920) grâce au pouvoir du clergé qui entretient le culte du passé au sein de la collectivité canadienne-française. Les récits sur les premiers temps de Montréal témoignent de cette version ultramontaine de l'histoire de la nation.

---

<sup>30</sup> Alors que le clergé et les ultramontains se passionnent pour l'histoire de la Nouvelle-France, les laïcs, de manière générale, vont plutôt se spécialiser dans l'histoire politique de la nation. Seuls Garneau, Sulte et Lareau, qui n'adhèrent pas aux idées conservatrices de l'Église, toucheront à l'histoire de la Nouvelle-France (*ibidem*, p. 35).

<sup>31</sup> L'historiographie naît véritablement après les Rébellions avec *l'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* de François-Xavier Garneau, ouvrage dont le premier tome paraît, pour la première fois, en 1845, chez Napoléon Aubin (Gilles Marcotte dans la préface à *l'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours. Discours préliminaire. Livre I et II*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1996, p. 21).

<sup>32</sup> Jean Blain cité par Serge Gagnon, *op. cit.*, p. 3.

<sup>33</sup> Lucien Febvre cité par Serge Gagnon, *ibidem*, p. 5.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les élites traditionnelles espèrent le rétablissement de l'ordre à Montréal, le retour des citoyens à des valeurs chrétiennes. Selon elles, l'accroissement industriel rapide de la ville a donné naissance à une société hédoniste ne recherchant que facilité, plaisir et luxe, une société rebelle aux règles établies par l'État et infidèle à l'autorité divine. Cette régression des mœurs résulte, à leur avis, du mauvais gouvernement des dirigeants de la capitale commerciale du Canada qui devraient, afin de ramener la paix sociale, s'inspirer de l'administration exemplaire de Paul Chomedey de Maisonneuve<sup>34</sup>. En cette période de grandes turbulences causées entre autres par le déclenchement de nombreuses grèves<sup>35</sup>, les dirigeants gagneraient, selon eux, à connaître ce personnage, véritable modèle politique qui, considéré comme un père et respecté de tous, réussissait même en état de crise à contrôler la situation, à préserver le caractère harmonieux de la colonie naissante.

C'est ainsi que trois historiens prennent la résolution de rédiger l'histoire de la société de Ville-Marie sous Maisonneuve. « Que Montréal ait son histoire écrite. Il en est temps! »<sup>36</sup> Jean-Baptiste Chouinard, Pierre Rousseau et Adrien Leblond de Brumath se lancent dans l'aventure<sup>37</sup>. Ils construisent leur histoire de Montréal d'après les récits du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup> ainsi que d'après les études récentes de l'abbé Faillon et de l'abbé Casgrain qui ne remettent pas en question les origines mystiques de la ville, fondée uniquement pour la gloire de Dieu<sup>39</sup>. Les fins mercantiles de la création de Ville-Marie étant absentes de ces écrits, les historiens Chouinard, Rousseau et Leblond de Brumath soulignent la pureté des intentions des pionniers qui, après avoir subi dans l'Ancien Monde les guerres de religions, sont venus s'établir en cette terre d'Amérique virginale afin de vivre « une véritable

<sup>34</sup> C'est ce que l'historien français Pierre Rousseau soutient dans son œuvre intitulée *Histoire de la vie de M. Paul Chomedey : sieur de Maisonneuve, fondateur et premier gouverneur de Ville-Marie, 1640-1676*, Montréal, Librairie Saint-Joseph, Cadieux & Derome, [1886].

<sup>35</sup> Entre les années 1880 et 1885, une cinquantaine de conflits ouvriers éclatent à travers le Québec dont la masse prolétaire est en progression. Les grèves, encouragées par les syndicats, sont dénoncées du côté des élites traditionnelles (Pierre Gagnon, *op. cit.*, p. 145).

<sup>36</sup> Benjamin Sulte signe l'introduction de l'œuvre d'Adrien Leblond de Brumath, *Histoire populaire de Montréal : depuis ses origines jusqu'à nos jours*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1926 (3<sup>e</sup> édition), p. 13.

<sup>37</sup> Chouinard publie son ouvrage en 1882, Rousseau en 1886 et Leblond de Brumath en 1890.

<sup>38</sup> Pensons, entre autres, aux *Relations des Jésuites*, aux récits des mémorialistes François Dollier de Casson et Marie Morin.

<sup>39</sup> Ainsi emprunteront-ils la même voie que les abbés Faillon et Casgrain car « [v]ouloir écrire notre histoire sans reconnaître, sans admettre, sans raconter les choses merveilleuses, sans accepter la foi ardente, les croyances fortes et parfois naïves de nos pères, ce serait la dénaturer » (Jean-Baptiste Chouinard, *Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, fondateur de Montréal*, Québec, Côté, 1882, p. 49).



fraternité chrétienne<sup>40</sup> » et d'amener les peuples autochtones à partager leur foi en Dieu<sup>41</sup>. Dans leur histoire des temps primitifs de Montréal, ils mettent donc l'accent sur l'importance de la religion au sein de la petite communauté aux conditions de vie précaires. Ils montrent que la croyance en l'existence divine permettait aux habitants de survivre à différentes épreuves (catastrophes naturelles, famines, attaques iroquoises...) car « Dieu voulait dans les premiers temps de la colonie faire passer par le creuset de la souffrance les ancêtres d'un peuple dont les destinées seront si belles, s'il reste toujours fidèle à sa religion et à ses traditions<sup>42</sup> ». Cette affirmation de Leblond de Brumath indique son intention, à travers l'écriture de l'histoire de Montréal, de convaincre les lecteurs de demeurer « fidèles au génie de leur race, mère de la civilisation catholique en Amérique<sup>43</sup> ». Comme Chouinard et Rousseau, Leblond de Brumath les incite à poursuivre l'œuvre chrétienne des fondateurs de Ville-Marie qui vivaient comme les croyants de l'Église primitive et « puisaient dans la prière une force de courage toujours renaissante<sup>44</sup> ».

Aux yeux de ces hommes qui écrivent dans les années 1880 leur version de l'histoire montréalaise, la pratique de la religion catholique est la clé de la survie du peuple canadien-français. Avec la révolution industrielle, ce dernier a tendance, selon eux, à s'éloigner de Dieu, de son essence même, en adoptant de nouvelles habitudes de vie malsaines. Il doit donc, pour conserver son identité, revenir dans le droit chemin en suivant l'exemple de la société de Ville-Marie (1642-1665), régie par des principes chrétiens, constituée d'individus qui n'avaient qu'un seul but : celui de « toucher à tout ce qu'il y a de plus élevé dans les intérêts humains, [sans] traqu[er] les Indiens comme des bêtes fauves, mais [en] les trait[ant] comme des hommes et comme des frères, et [en] montrant véritablement où est la race supérieure<sup>45</sup> ». Pour les historiens, il est essentiel que les

<sup>40</sup> Adrien Leblond de Brumath, *op. cit.*, p. 23.

<sup>41</sup> Le salut de leur âme est leur vœu le plus cher en choisissant de participer à la fondation de la colonie française (*ibidem*, p. 22).

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 85.

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 12. Dans son ouvrage, Leblond de Brumath tout comme Rousseau s'adresse à la jeunesse. Voici un extrait de sa préface qui explique le but de son œuvre sur l'histoire de Montréal : « Nos enfants s'encourageront par l'histoire de ces grands faits à rester fidèles au génie de leur race, mère de la civilisation catholique en Amérique. Ils apprendront à connaître la mission initiatrice de leurs ancêtres, et tiendront à honneur de la continuer : Bon sang ne peut mentir ! La naissance et l'éducation ne sont pas seulement un bienfait, elles sont aussi une responsabilité. Puisse ce modeste ouvrage leur rappeler cette pensée et notre but sera atteint ! »

<sup>44</sup> Jean-Baptiste Chouinard, *op. cit.*, p. 99.

<sup>45</sup> Pierre Rousseau, *op. cit.*, p. 33.

Canadiens français nourrissent ce sentiment de supériorité de la race, cessent d'être complexés devant le pouvoir économique et politique des Canadiens anglais : la véritable supériorité du peuple canadien-français réside en sa foi catholique. En cela, il surpasse « la race anglo-saxonne empêtrée dans le matérialisme<sup>46</sup> » et protestante. Les auteurs de l'histoire de Montréal glorifient donc les ancêtres français, arrivés « dans les contrées infidèles faire moisson d'âmes pour remplacer celles que l'Église a perdues dans ce triste naufrage des consciences qui s'appelle la Réforme<sup>47</sup> », qui édifient leur vie de dévotion au sein de la petite communauté de Ville-Marie, cette « véritable fraternité chrétienne<sup>48</sup> » qu'ils ont formée sous le regard attentif du premier gouverneur.

Jean-Baptiste Chouinard, Pierre Rousseau et Adrien Leblond de Brumath soulignent les hautes qualités de dirigeant de Paul Chomedey de Maisonneuve<sup>49</sup> et remarquent sa capacité, en tant que figure paternelle auprès des habitants, à mettre fin à des crises, car la jeune colonie n'était pas à l'abri des perturbations sociales.

[Dès les années 1650], on voyait faiblir en quelques particuliers la ferveur des premiers jours, et les dangers croissaient avec le développement de la population, la perfection n'étant pas le privilège du grand nombre. Les jeux de hasard, les dettes insolvables et les désertions qu'ils engendrent, les blasphèmes, les débauches qui accompagnent ces premiers désordres, s'introduisaient avec les traiteurs d'eau-de-vie.<sup>50</sup>

Cette malheureuse situation, causée par l'accroissement démographique de la ville et une meilleure circulation de l'argent et de l'alcool<sup>51</sup>, est sans doute à leurs yeux comparable à celle des Canadiens français face à l'industrialisation qui amène des problèmes sociaux semblables. Cependant, les autorités politiques de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ne parviennent pas à les résoudre alors que Chomedey de Maisonneuve y arrivait. Responsable des colons de Ville-Marie, il savait, en situation d'instabilité sociale, leur faire entendre raison, les soumettre aux règles instaurées, selon les historiens. Ces derniers souhaitent que les politiciens trouvent en Maisonneuve un modèle idéal à imiter. Ils

<sup>46</sup> Serge Gagnon, *op. cit.*, p. 143.

<sup>47</sup> Jean-Baptiste Chouinard, *op. cit.*, p. 15.

<sup>48</sup> Adrien Leblond de Brumath, *op. cit.*, p. 23.

<sup>49</sup> Nous reviendrons un peu plus loin sur celles-ci.

<sup>50</sup> Pierre Rousseau, *op. cit.*, p. 249.

<sup>51</sup> « Les liqueurs enivrantes furent la source de beaucoup de désordres », affirme Adrien Leblond de Brumath, *op. cit.*, p. 95.

défendent « avec le clergé et les classes moyennes une conception paternaliste des rapports dominants-dominés, de l'État et du citoyen, du patron et de l'ouvrier. Celle-ci est à l'image du chef d'État et employeur qu'aurait été Maisonneuve au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>52</sup> », d'après leur version des faits historiques.

L'histoire montréalaise (1642-1665) telle que la racontent Chouinard, Rousseau et Leblond de Brumath est imprégnée de l'idéologie ultramontaine de l'époque. Les auteurs partagent les mêmes préoccupations face à la croissance industrielle qui constitue, selon eux, une menace pour la « morale traditionnelle, la foi et la survivance nationale<sup>53</sup> », une source de chaos. Leurs histoires de Ville-Marie sous Maisonneuve sont donc imprégnées d'un discours conservateur, patriotico-religieux. Elles diffusent cette idée de supériorité de la « race canadienne-française » qui se résume à sa foi catholique et à ses origines françaises<sup>54</sup>, elles valorisent la pratique religieuse des pionniers de Montréal et les relations idéalisées de ceux-ci avec Chomedey de Maisonneuve, figure paternelle à l'administration exemplaire, au « cœur vraiment chrétien<sup>55</sup> ».

Voyons donc ce qui fait du premier Gouverneur de Ville-Marie un être si exceptionnel à travers l'analyse de sa représentation dans les écrits des mémorialistes du XVII<sup>e</sup> et des historiens du XIX<sup>e</sup> siècle.

### *Maisonneuve d'après les récits historiques du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle.*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le clergé et la petite bourgeoisie traditionnelle, nourris des récits du XVII<sup>e</sup> siècle sur la fondation de Montréal, décrivent Paul Chomedey de Maisonneuve comme « l'une des gloires de la Nouvelle-France<sup>56</sup> ». Mais qui est-il véritablement? Qu'espère-t-il accomplir en acceptant le poste de commandant de la colonie française? Quelles sont ses qualités en tant que gouverneur? Et finalement, pourquoi, après un règne si brillant, est-il destitué? Voilà ce que nous essaierons de mettre en lumière en nous appuyant principalement sur les textes des chroniqueurs François Dollier de Casson et Marie Morin

<sup>52</sup> Serge Gagnon, *op. cit.*, pp. 145-146.

<sup>53</sup> *Ibidem*, p. 32.

<sup>54</sup> Soulignons que deux des auteurs de l'histoire de Montréal sont français : le sulpicien Pierre Rousseau et Adrien Leblond de Brumath.

<sup>55</sup> Jean-Baptiste Chouinard, *op. cit.*, p. 28.

<sup>56</sup> *Ibidem*, p. 6.

ainsi que sur ceux des historiens Jean-Baptiste Chouinard et Adrien Leblond de Brumath<sup>57</sup>. De cette façon, nous reconstituerons l'histoire du fondateur de Montréal afin de vérifier si sa représentation au théâtre (dans les pièces de Corbeil, de Conan et de Circé-Côté) est la même que celle qui est défendue dans les œuvres historiques du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. Voyons donc comment est décrit de manière générale le « héros chrétien<sup>58</sup> » de Ville-Marie à travers les siècles.

D'abord, les écrits historiques fournissent très peu de renseignements en ce qui a trait à son existence en Europe. Les auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle nous indiquent que Paul Chomedey de Maisonneuve, né en Champagne, est l'« héritier d'une ancienne et noble race<sup>59</sup> », et qu'il découvre le métier des armes, dès l'âge de treize ans<sup>60</sup>, après avoir reçu de sa mère une « instruction religieuse solide<sup>61</sup> ». Quant à ceux du XVII<sup>e</sup> siècle, ils nous informent qu'en ce vieux continent, Maisonneuve est dégoûté par sa vie militaire ainsi que par le monde qui l'entoure. Une relation du Père Lallemand et sa rencontre avec La Dauversière<sup>62</sup> le convainquent alors de vivre une expérience de vie purement chrétienne en devenant le premier Gouverneur de Ville-Marie, cette nouvelle Terre promise : la Providence « avait eu le soin de conserver son cœur dans la pureté au milieu de ces pays hérétiques et libertins qui s'y rencontrent, afin de le trouver par après digne d'être le soutien de sa foi et de sa religion en ce nouvel établissement<sup>63</sup> ». Maisonneuve quitte ainsi son pays et son père, opposé à son départ<sup>64</sup>, pour un univers meilleur et catholique : la Nouvelle-France.

---

<sup>57</sup> Les auteurs de ces textes interprètent à leur façon la vie de Maisonneuve.

<sup>58</sup> *Ibidem*, p. 3.

<sup>59</sup> *Ibidem*, p. 7.

<sup>60</sup> P. M. Sauvalle, *op. cit.*, p. 6.

<sup>61</sup> Jean-Baptiste Chouinard, *op. cit.*, p. 3.

<sup>62</sup> La Dauversière conseille à Maisonneuve de devenir Gouverneur de Ville-Marie « pour éviter les débauches » de l'Ancien Monde selon celui qui se dit le premier historien de Montréal : François Dollier de Casson, *op. cit.*, p. 27.

<sup>63</sup> *Ibidem*, p. 28.

<sup>64</sup> Seul en son domaine de Champagne (la mère de Maisonneuve était décédée), « Monsieur de Chomedey père s'opposa fortement que son fils allât en Canada et qu'il n'y consentit qu'après qu'il l'eut assuré qu'il y amasserait plus de cent livres de bien (sic) et s'y ferait riche à jamais, selon son entente ; mais luy, le prenant à la lettre, y consentit aussy tost » (Marie Morin, *Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal*, Montréal, Imprimerie des éditeurs limités, 1921, pp. 83-84.

D'après les mémorialistes du XVII<sup>e</sup> siècle, considéré comme « un présent de la Providence divine<sup>65</sup> », Paul Chomedey de Maisonneuve constitue la personne idéale pour fonder la colonie française d'outre-mer sur des principes chrétiens, en l'honneur de la Vierge Marie. Être pieux<sup>66</sup>, « sans autres intérêts que ceux de l'éternité<sup>67</sup> », il est en mesure d'instaurer au sein de la communauté de Ville-Marie un esprit de ferveur comparable à celui de l'Église primitive. Il réussit à créer cette atmosphère de dévotion en organisant avec les colons « quantité de neuvaines et de pèlerinages à la montagne<sup>68</sup> » au risque de perdre la vie dans une embuscade préparée par l'ennemi iroquois<sup>69</sup>.

Maisonneuve se donne corps et âme à une seule cause, celle de l'expansion du catholicisme en Amérique, mais en tant que Gouverneur de Montréal, il veille à la protection de ses habitants, « à la conservation de la vie<sup>70</sup> ». Attaché aux pionniers de Ville-Marie, Maisonneuve prend d'importantes décisions stratégiques pour les maintenir en vie<sup>71</sup>. Figure protectrice d'une « pure et tendre générosité<sup>72</sup> », Paul Chomedey de Maisonneuve consacre sa vie entière de premier Gouverneur de Montréal au bien-être de ses colons. Il renonce même au mariage en prononçant le vœu de chasteté perpétuelle<sup>73</sup> afin de se vouer totalement à son œuvre civilisatrice.

Les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle, quant à eux, nous montrent que dans sa mission divine de « convertir [les Amérindiens] d'abord à la foi de Jésus-Christ, [de] les fixer ensuite dans l'île de Montréal, pour les façonner à la vie sédentaire et aux habitudes réglées

<sup>65</sup> François Dollier de Casson, *op. cit.*, p. 28.

<sup>66</sup> Maisonneuve « estoit vraiment religieux en piété, en dévotion, bon comme un ange, ce qui luy a mérité la qualité de premier gentilhomme de la Reine du ciel » (Marie Morin, *op. cit.*, p. 79).

<sup>67</sup> François Dollier de Casson, *op. cit.*, p. 22. Marie Morin explique qu'il « ne cherchait qu'à glorifier Dieu et travailler à sa propre sanctification et à celle des personnes que Dieu » (Marie Morin, *op. cit.*, p. 62) lui avait confiées dans sa mission évangélisatrice.

<sup>68</sup> *Ibidem*, p. 63.

<sup>69</sup> Dans son récit sur Ville-Marie sous Maisonneuve, Dollier de Casson se plaît à relater de manière détaillée toutes les attaques et batailles qui surviennent au sein de la colonie naissante. Son histoire « sera marquée par cette expérience de la stratégie et des techniques militaires », selon Ginette Michaud, « De la « Primitive Ville » à la Place Ville-Marie : lecture de quelques récits de fondation de Montréal », *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p. 47.

<sup>70</sup> Marie Morin, *op. cit.*, p. 78.

<sup>71</sup> François Dollier de Casson souligne que « c'est une chose admirable combien cet homme a toujours aimé ceux qu'il a commandés et combien il ne s'est pas considéré lui-même » (François Dollier de Casson, *op. cit.*, p. 54).

<sup>72</sup> François Dollier de Casson, *op. cit.*, p. 29.

<sup>73</sup> D'après Marie Morin, dont le récit est fondé entre autres sur le témoignage de Jeanne Mance, Maisonneuve ressentait des « répugnances horribles » (Marie Morin, *op. cit.*, p. 84) face au mariage : « l'amour de la pauvreté évangélique qui estoit dans son cœur fermoit les portes à tout désir de posséder » (*ibidem*, p. 80). Il suivit donc le conseil de Marguerite Bourgeois de prononcer le vœu de chasteté.

des peuples civilisés de l'Europe<sup>73</sup> », Maisonneuve est déterminé à combattre ceux qui refusent l'Évangile pourvu que cela n'entraîne pas de pertes humaines. Courageux « soldat de la Croix<sup>74</sup> », il fait preuve de sang-froid et de prudence devant les dangereux Iroquois insoumis<sup>75</sup>. Il « [vaut] à lui seul toute une armée et son influence à l'intérieur et à l'extérieur [est] si bien reconnue, que son nom seul [sert] de labarum à Villemarie<sup>76</sup> ». Prévoyant face à de possibles incursions iroquoises dans la communauté, le chef de la colonie, qui tient à la sécurité des siens, forme une confrérie militaire et plus tard, pour assister celle-ci, la milice de la Sainte-Famille (1663)<sup>77</sup>.

D'après notre lecture des récits sur Maisonneuve, écrits entre le XVII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, il semble que les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle perçoivent le fondateur de Montréal de la même façon que les chroniqueurs du XVII<sup>e</sup> siècle en le présentant comme un gouverneur idéal qui donne sa vie à la colonie de Ville-Marie au nom de la gloire divine et du salut de l'âme des peuples autochtones. Maisonneuve, véritable figure paternelle, se préoccupe aussi du bonheur des colons qui mènent une vie de dévotion semblable à celle des chrétiens de l'Église primitive selon les versions historiques de Dollier de Casson, de Marie Morin, de Jean-Baptiste Chouinard, de Pierre Rousseau et d'Adrien Leblond de Brumath. Cependant, ces derniers ne traitent pas l'événement de la destitution de Maisonneuve de manière semblable : les religieux Marie Morin et François Dollier de Casson<sup>78</sup> laissent à peine paraître dans leur récit cette fin inattendue du premier Gouverneur de Montréal. Ils mettent l'accent sur la résignation de cet homme de foi à la volonté divine de le voir quitter sa nouvelle patrie pour l'éternité<sup>79</sup>. Ils montrent la tristesse des colons face au départ

<sup>73</sup> Jean-Baptiste Chouinard, *op. cit.*, p. 39.

<sup>74</sup> *Ibidem*, p. 3.

<sup>75</sup> Adrien Leblond de Brumath, *op. cit.*, p. 36. Selon Jean-Baptiste Chouinard, d'une douceur à l'égard des Hurons et des Algonquins, Maisonneuve est d'une grande dureté à l'endroit des Iroquois qui ne se laissent pas asservir (Jean-Baptiste Chouinard, *op. cit.*, p. 67).

<sup>76</sup> Adrien Leblond de Brumath, *op. cit.*, p. 41.

<sup>77</sup> G.-A. Dumont, « Les miettes de l'histoire. La milice de la Sainte-Famille », *Le Terroir. Revue de l'École littéraire*, janvier-septembre 1909, p. 49. Dumont se base sur un texte de l'abbé Faillon (XIX<sup>e</sup> siècle).

<sup>78</sup> Marie Morin est sœur hospitalière et François Dollier de Casson, sulpicien. Quant à ce dernier, il semble qu'il ne soit pas l'auteur de *l'Histoire du Montréal* : Jeanne Mance aurait écrit cette œuvre, hypothèse de Guy Laflèche fort plausible puisque celle-ci se trouve au centre de ce récit. Voir Guy Laflèche, « Le véritable auteur de *l'Histoire du Montréal* de Dollier de Casson » dans *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, Montréal, Fides, 1995, pp. 301-318.

<sup>79</sup> Cette résignation toute chrétienne de Paul Chomedey de Maisonneuve sera reprise dans les écrits du XIX<sup>e</sup> siècle. Par exemple, Leblond de Brumath souligne « la modestie et [...] la résignation avec laquelle il reçut sans murmure l'ordre de révocation qui le récompensait si mal de ses travaux » (Adrien Leblond de Brumath, *op. cit.*, p. 98).

définitif de « M. de Maison-Neufve, leur père et très cher gouverneur [...] [qui] les [remet] dans d'autres mains, dont ils ne devaient pas espérer le même dégageant, le même amour et la même fidélité pour l'éloignement des vices<sup>81</sup> ». Il n'est en rien question de destitution dans les écrits de Morin et de Dollier de Casson qui n'ont pas vécu cette période de l'histoire<sup>82</sup> et ont construit leur récit d'après des sources en majeure partie orales. Quant à Adrien Leblond de Brumath, il s'appuie sur le discours de révocation du Gouverneur général de Tracy qui ne semble pas signifier « une destitution et une disgrâce mais une absence temporaire<sup>83</sup> ». Mais il s'agit bien sûr d'une destitution déguisée. Aussitôt l'annonce faite, le sieur Dupuis supplante Chomedey de Maisonneuve qui n'a d'autre choix que d'accepter son sort et faire ses adieux à la ville qu'il a créée. Mais pourquoi ce renvoi soudain? Jean-Baptiste Chouinard l'attribue à l'entrée au pouvoir du roi Louis XIV<sup>84</sup> alors que Pierre Rousseau et Adrien Leblond de Brumath croient que cela découlerait de « conflits d'autorité<sup>85</sup> », de personnalité. Il ne faut pas oublier que sans l'entêtement de Paul Chomedey de Maisonneuve dans cette « folle entreprise », Montréal n'aurait jamais vu le jour puisque, dès son arrivée en Nouvelle-France, les autorités de Québec avaient tenté de le dissuader de réaliser ce projet jugé insensé. L'histoire de Ville-Marie commence donc avec ce défi que le premier Gouverneur propose au gouvernement de Québec. De plus,

<sup>81</sup> François Dollier de Casson, *op. cit.*, p. 166. Ville-Marie semble un véritable Éden sous le gouvernement de Paul Chomedey de Maisonneuve, mais elle connaît une chute avec l'arrivée du nouveau dirigeant, Monsieur Dupuis, selon Dollier de Casson et Marie Morin. Cette dernière, à travers l'écriture de son histoire de Montréal, utilise « le schéma du Grand Récit par excellence, le Récit chrétien » (Ginette Michaud, *op. cit.*, p. 30).

<sup>82</sup> Dollier de Casson, qui n'a pas connu Montréal sous Maisonneuve, dépeint plutôt la ville de la seconde génération (*ibidem*, p. 51). Quant à Morin (née à Québec en 1649), « séparée du monde par les grilles d'un cloître [...], elle se trouvait par là en position défavorable pour apprécier les événements du dehors » comme Victor Morin l'affirme dans l'introduction de l'œuvre de Marie Morin, *op. cit.*, p. VII.

<sup>83</sup> Adrien Leblond de Brumath, *op. cit.*, p. 96. Voici un extrait du discours en question : « Ayant promis à M. de Maisonneuve, gouverneur de Montréal, dit M. de Tracy, de faire un voyage en France pour ses affaires particulières, nous avons jugé de ne pouvoir faire un plus digne choix, pour commander en son absence, que de la personne du sieur Dupuis, et ce autant de temps que nous le jugerons à propos » (*ibidem*).

<sup>84</sup> « Louis XIV, en montant sur le trône avait dit : *L'État c'est moi. [...] Vous vous adresserez à moi.* Le roi régnait et gouvernait. Colbert était son adviseur. Tous deux se dirent que la Nouvelle-France devait être gouvernée par le Roi : la compagnie de Montréal avait déjà cédé ses droits aux messieurs de Saint-Sulpice. La compagnie des Cent Associés dut renoncer aux siens, et les abandonner au roi. De là l'établissement du Conseil Supérieur, et un peu plus tard, la mission du marquis de Tracy. Chose étrange! M. de Maisonneuve fut une des rares victimes du nouvel ordre des choses » (Jean-Baptiste Chouinard, *op. cit.*, p. 109).

<sup>85</sup> Adrien Leblond de Brumath, *op. cit.*. Cet historien explique que « [p]ar la compagnie de Montréal, le gouverneur de Villemarie tenait ses pouvoirs du roi, dont il relevait directement ; d'un autre côté, il était le subordonné du gouverneur de Québec pour tout ce qui concernait l'administration générale du pays. Cette situation mal définie devait amener infailliblement des conflits d'autorité et malgré le tact dont il fit preuve en toute circonstance, M. de Maisonneuve, obligé par sa position à défendre les droits des seigneurs de Montréal, ne put éviter de froisser souvent les gouvernements généraux » (*ibidem*).

Maisonneuve s'oppose tout au long de son règne au commerce des pelleteries ainsi qu'à la circulation de l'eau-de-vie et à son mauvais usage ce qui ne plaît pas à plusieurs personnes désireuses de faire des gains importants. Tous ces éléments pourraient ainsi être à l'origine de la disgrâce du commandant de Montréal qui avait aussi des ennemis parmi ses compatriotes. Cependant, comme nous avons pu le constater, l'histoire de Paul Chomedey de Maisonneuve, associée à celle de la fondation de Ville-Marie, est parcourue de zones obscures et son caractère providentiel indispose les lecteurs quant à la vraisemblance des événements racontés<sup>85</sup>. Comme l'affirme Ginette Michaud, « ce manque de fondements solides, cette fragilité d'un récit où tout repose le plus souvent sur la croyance dans la parole donnée de témoins sont étroitement liés dès le départ à la question de l'écriture, sous sa forme la plus matérielle<sup>86</sup> ». Les œuvres sur Chomedey de Maisonneuve se rapprochent donc beaucoup plus de la fiction que de l'histoire et les prétendus historiens présentent une image tronquée du fondateur de Ville-Marie : les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle font de lui un être suprême aux attributs messianiques. Quant à ceux du XIX<sup>e</sup> siècle, influencés par les écrits « historiques » de leurs prédécesseurs, ils décrivent Maisonneuve comme un grand modèle chrétien que devraient imiter les Canadiens français afin de rester, au sein de la Confédération, catholiques de langue française. Les dramaturges Corbeil, Conan et Circé-Côté s'inspireront inévitablement du récit de ces écrivains sur la vie de Maisonneuve, cet homme dont « la foi religieuse la plus pure s'unissait au patriotisme le plus désintéressé<sup>87</sup> » et qui est comparé aux héros d'Homère, à des personnages historiques comme Moïse, Colomb, Champlain...

Portons notre attention sur la représentation de cette figure mythique au théâtre.

<sup>85</sup> Ginette Michaud précise qu' « il est beaucoup question, aux origines de Ville-Marie, de visions, de voix entendues, plus tard relayées par des rumeurs, des légendes, des fables et des fabulations, quand ce n'est pas des discours, des envolées idéologiques » (Ginette Michaud, *op. cit.*, p. 87).

<sup>86</sup> *Ibidem*, pp. 87-88. Ginette Michaud ajoute que « [les] documents officiels manquants ou rares, [les] copies plus vraies que les originaux, [les] faux et [les] feuilles volantes, [les] détails flottants d'une version à l'autre, [les] registres perdus, [les] noms dérobés, [les] secrets trahis et [les] tableaux faux, voilà qui nous donne une image pour le moins déconcertante des origines de Montréal, origines beaucoup plus impures qu'on aurait pu penser, où jouent dès le départ les erreurs, les approximations, les fausses mesures, le trompe-l'œil, le leurre » (*ibidem*, p. 89).

<sup>87</sup> Jean-Baptiste Chouinard, *op. cit.*, p. 12.



## *L'histoire de Maisonneuve portée à la scène.*

L'abbé Sylvio S. Corbeil<sup>88</sup>, Laure Conan et Éva Circé-Côté exploitent ce symbole de toute une nation, exaltent la vie de ce personnage de l'imaginaire collectif dans l'espoir de ranimer la flamme patriotique des Canadiens français, de retrouver au sein du groupe minoritaire une certaine unité pour qu'il puisse survivre parmi les anglophones dominants<sup>89</sup>. La question nationale est visiblement au cœur de leurs préoccupations (Duval et Laflamme soutiennent que cela touche la plupart des dramaturges qui écrivent après la Confédération<sup>90</sup>) et les pousse à le mettre en scène tel un mythe qui, selon Duvignaud, « renvoie à une nostalgie collective de l'unanimité sociale, un rêve communautaire qui réconcilie l'homme avec l'homme<sup>91</sup> ». Paul Chomedey de Maisonneuve « implique une conduite, [...] désigne une aventure qui met en cause la vie psychique et la vie sociale toute entière ou, plus exactement, la fusion des membres du groupe dans une participation dont il indique à la fois les moyens, les difficultés et l'idéal<sup>92</sup> ». Cependant, chacun des auteurs dramatiques s'approprie à sa manière l'histoire imprécise du fondateur de Ville-Marie, traite d'une époque plutôt que d'une autre selon ses intérêts, ses inquiétudes, ses intentions. Comme le précise Michelle Boulet,

[1] Je théâtre historique dramatise les événements à partir de sources écrites ou décrites sous forme de fresques, peintures, sculptures. Les

<sup>88</sup> Dramaturge, il « se tourne vers les premiers temps de la colonie dans son drame chrétien *Chomedey de Maisonneuve*, où le personnage principal déjoue les complots d'un employé grâce à l'intervention divine. Cette pièce a été représentée pour la première fois au Séminaire de Sainte-Thérèse, en 1899 » (John E. Hare, « Panorama des spectacles au Québec : de la Conquête au XX<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*, p. 106).

<sup>89</sup> Jean Duvignaud, *op. cit.*, p. 484.

<sup>90</sup> Duval et Laflamme soutiennent que « [c]e souci d'entretenir le feu sacré du sentiment national apparaît encore plus nettement dans les œuvres du dernier quart du siècle, celles écrites après l'avènement de la Confédération. Ce régime politique ayant été présenté au peuple comme un moyen de redonner au Québec l'autonomie que lui avait ravie l'Union, les événements eurent tôt fait de prouver à l'élite québécoise que le nouveau système allait plutôt perpétuer la domination anglo-saxonne. En créant à l'intérieur du cadre britannique, appelé à céder un jour, un second encadrement qu'on voulait plus durable, on reculait très loin dans le futur l'échéance du jour où les Québécois seraient enfin maîtres chez eux. Frustrés une fois de plus dans leurs aspirations, les descendants des Français redoublèrent d'efforts par la voix de leurs écrivains. Clercs et laïcs cherchèrent à couvrir de leurs essais dramatiques les principaux événements politiques, sociaux ou religieux du présent, tout en continuant d'exalter les héros du passé. Les injustices envers la nation survivante furent lucidement portées à la scène, en même temps que d'autres questions plus positives, telles que la colonisation et l'enracinement du peuple à son sol. Jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle et encore longtemps au-delà, se développera au Québec ce goût du théâtre patriotique, que l'on qualifierait aujourd'hui de théâtre « engagé » » (Étienne-F. Duval, *op. cit.*, p. XIII).

<sup>91</sup> Jean Duvignaud, *op. cit.*,

<sup>92</sup> Jean Duvignaud, *op. cit.*, p. 196.

auteurs ont tenté de montrer, d'expliquer, de poétiser ou de politiser le « comment » et le « pourquoi » de certains moments d'histoire. Ils ont façonné celle-ci à leur guise, selon leur style et leur imaginaire, pour privilégier certains aspects de l'histoire en même temps que leurs préoccupations personnelles.<sup>94</sup>

Corbeil et Conan exposent donc une brève période de la vie de Maisonneuve à Montréal : Corbeil relate les premiers temps de la colonie de Montréal et Conan dépeint l'époque de la Bataille du Long-Sault (juillet 1660). Quant à *Circé-Côté*, elle couvre toute la période de l'administration de Chomedey de Maisonneuve jusqu'à sa destitution, événement qui n'est pas évoqué dans les deux autres textes. Le choix de l'intervalle temporel joue un rôle dans la transmission de contenus de nature idéologique. Quant au personnage historique Maisonneuve, présent dans la conscience commune, il devient un intermédiaire intéressant pour diffuser le système des croyances des créateurs.

### ***Maisonneuve, émetteur de l'idéologie des auteurs dramatiques.***

Chez Corbeil et Conan, c'est l'idéologie conservatrice qui domine. Marqués par le courant ultramontain, les auteurs présentent une image de leur personnage-titre (qui occupe pourtant un rôle secondaire dans leur pièce respective) conforme à celle des mémorialistes et des historiens. Paul Chomedey de Maisonneuve incarne le parfait exemple chrétien du passé national et de la tradition. Au cours de la courte période éclatante de l'histoire que nous proposent les deux dramaturges<sup>95</sup>, aucun changement significatif n'est observé chez le commandant de Ville-Marie. Ce dernier demeure convaincu, du début à la fin de chacun des drames, qu'il est dans le droit chemin, qu'il est de son devoir d'imposer sa culture aux

<sup>94</sup> Michelle Boulet, « La dramatisation de l'histoire : une question de points de vue », *L'envers du décor*, Montréal Éditions Maxime, 1999, pp. 376-377.

<sup>95</sup> Sylvio S. Corbeil décrit l'optimisme des pionniers des premiers temps de la colonisation de Montréal. Les dernières paroles de Maisonneuve (à la fin de la pièce) révèlent l'enthousiasme et la ferveur dont ils devaient être imprégnés : « Dieu aime Villemarie! Notre-Dame s'y déclare notre protectrice! Villemarie, Villemarie, tu n'es qu'un grain de sénevé, mais ce grain croîtra, multipliera et, dans ton enceinte élargie, un peuple chrétien marchera à des destins de puissance et d'honneur. Amis, marchons. En avant pour l'œuvre patriotique et chrétienne. Ayons le cœur magnanime, le bras infatigable, les yeux au ciel » (Sylvio S. Corbeil, *Chomedey de Maisonneuve : drame chrétien en trois actes*, Montréal, Cadieux et Derome, 1899, p.76). Quant à Laure Conan, elle met l'accent sur la mort des dix-sept Français lors de la Bataille du Long-Sault. Martyrs de la patrie, « [i]l faut les bénir, les immortaliser. Leur sacrifice a sauvé la colonie. [...] Mais ils auront un autel dans le cœur d'un peuple, car la Nouvelle-France vivra » (Laure Conan, *Si les Canadiennes le voulaient! Aux jours de Maisonneuve*, Montréal, Leméac, 1974, p. 146), déclare Chomedey de Maisonneuve.

peuples autochtones, de les soumettre à ceux qui participent à leur salut en leur donnant la foi.

Paul Chomedey de Maisonneuve, « le chevalier de la Reine du ciel<sup>96</sup> », se montre confiant en l'avenir quelles que soient les épreuves difficiles qu'il traverse. Il espère assister à la naissance d'une seule nation catholique, constituée de Français et d'Amérindiens. Dans la pièce de Corbeil, Maisonneuve, alors au commencement de son administration coloniale, déclare aux « Indiens outaouais<sup>97</sup> » :

Vous serez nos frères, nos enfants tout comme les Algonquins, tout comme les Hurons. Les Robes noires vous enseigneront la prière comme à nous et nous [ne] formerons qu'une société. [...] Nous formerons un seul peuple ; nous aurons les mêmes amis, les mêmes ennemis, la même prière, le même Dieu. – Vive Dieu! L'île de Mont-Royal était un lieu maudit. Toutes les tribus y passaient avec leurs manitous et leurs œuvres de sang. Désormais elle sera le lieu béni où les enfants des bois trouveront Jésus-Christ notre maître à tous et notre premier Seigneur. Ici, autour de l'autel, Français et sauvages, nous célébrerons les mêmes solennités ; nous mangerons le même pain de vie, la même Eucharistie ; nous chanterons les mêmes hymnes au Créateur.<sup>98</sup>

Mais dans l'union rêvée, la division persiste : dans son envolée, Chomedey de Maisonneuve s'adresse aux Amérindiens comme à des êtres inférieurs. Les autochtones ne sont à ses yeux que des « enfants des bois<sup>99</sup> » qui, moins favorisés par le destin, n'ont d'autre choix que de se soumettre aux lois imposées par les Français qui connaissent la civilisation et surtout ont la foi en Dieu. Dans son discours, Maisonneuve ne démontre aucune ouverture à l'égard de la culture des indigènes.

Dans l'œuvre de Conan, Maisonneuve, à un moment critique de l'histoire de la colonie française (1660), ne cherche pas à comprendre la révolte des Iroquois (les méchants opposés aux gentils Français qui leur apportent le bien, la foi, la civilisation) qu'il perçoit comme des barbares malheureux<sup>100</sup>. Pacifiste, il accepte les propositions de Dollard des Ormeaux afin que ces infidèles cèdent sous le poids de la guerre et que la Nouvelle-France soit ainsi sauvée.

---

<sup>96</sup> Laure Conan, *ibidem*, p. 111.

<sup>97</sup> Sylvio S. Corbeil, *op. cit.*, p. 22.

<sup>98</sup> *Ibidem*, pp. 22-23.

<sup>99</sup> *Ibidem*.

<sup>100</sup> Laure Conan, *op. cit.*, p. 100.

Dans les deux pièces, le premier Gouverneur de Montréal est certain de l'infériorité des indigènes qu'il ne traite pas comme ses égaux. Il détient à ses yeux la science absolue et doit l'imposer par la force même s'il le faut. Personnage secondaire, dont une partie de l'existence est mise en scène, il n'évolue pas, dans sa manière de penser, au contact de l'autre. Chez Corbeil comme chez Conan, Maisonneuve représente le gardien des traditions des civilisés et il fait figure de chef idéal, en pleine possession de ses moyens : il contrôle la situation et encadre les colons de Ville-Marie dans leur entreprise au nom de la gloire divine. Quoi qu'il arrive, le dévoué commandant veille au maintien de la paix, vainc le mal.

Dans le drame historique d'Éva Circé-Côté, dont l'intrigue commence en Champagne et se termine avec le congédiement de Maisonneuve à Ville-Marie – ce qui représente vingt-six années –, le personnage principal aux idées conservatrices change en se rapprochant de la nouvelle culture qu'il apprend à connaître au fil des ans. Vers la fin de son gouvernement, il tient un discours progressiste qui l'isole des siens.

En 1642, Paul Chomedey de Maisonneuve traverse l'océan rempli d'espérances, il « rêv[e] d'un monde nouveau où la haine serait inconnue, un monde de liberté et de paix où la vieille Europe viendrait régénérer son sang vicié par vingt siècles de persécutions, de guerres religieuses et civiles...<sup>100</sup> » Il laisse ainsi son métier d'armes<sup>101</sup> pour devenir le premier Gouverneur de la colonie aux destinées prometteuses et « [d]ésormais [...] vaincr[e] par la foi et la charité<sup>102</sup> ». Comme dans les pièces de Corbeil et de Conan, l'administrateur de Ville-Marie croit posséder la vérité et être en mesure de la transmettre aux Iroquois tant redoutés des Français. Cependant, après avoir été sauvé d'une mort certaine par une jeune Iroquoise nommée Fleur-des-Bois – alors que Nuage-Noir voulait assassiner l'homme des rêves de sa fiancée Fleur-des-Bois dans une embuscade –, il en devient amoureux<sup>103</sup>. Sa perception des Iroquois se modifie alors et il se met à concevoir

<sup>100</sup> Éva Circé-Côté, *Maisonneuve*, Montréal, s.é., 1921, p. 13.

<sup>101</sup> « Le soldat s'est mué en apôtre » (*ibidem*, p. 12).

<sup>102</sup> *Ibidem*, p. 13. Il ne souhaite pas la guerre mais si celle-ci survenait, il combattrait jusqu'à la fin (*ibidem*, p. 33).

<sup>103</sup> Alors que les auteurs de l'époque primitive de Ville-Marie soutiennent que Maisonneuve a prononcé le vœu de chasteté perpétuelle, le mariage lui répugnant, et que Corbeil fait mention de ses « songeries pieuses » (Sylvio S. Corbeil, *op. cit.*, p. 4), Éva Circé-Côté fait de son protagoniste un homme aux rêveries amoureuses (Éva Circé-Côté, *Maisonneuve*, *op. cit.*, p. 36). Après avoir connu un amour impossible en France (Marie de Hauterive), il redécouvre ce sentiment qu'il ne croyait revivre en Amérique. L'amour, selon Anne Ubersfeld, « a toujours le second rôle derrière l'ambition sociale. L'amour n'est guère montré seul, mais quasiment

l'avenir de Montréal d'une manière différente. À titre d'exemple, suite à son entretien avec Fleur-des-Bois, Maisonneuve se pose des questions en lui-même :

Au lieu de cette guerre féroce que nous livrons aux naturels, que n'épousons-nous leurs filles?... Cette manière de conquérir n'est-elle pas la meilleure, la moins déshonorante pour nous puisqu'elle ne teint pas notre conscience de sang humain? Mais quand je parle de conciliation, on me traite de lâche... Ah! Le préjugé qui règne en Europe, le laisserons-nous s'implanter ici? Si la femme d'Europe craint la rigueur de notre climat, si la solitude lui fait peur, si les guerres incessantes, la vengeance des Iroquois mettent ici en danger la santé de nos femmes et compromettent la belle venue des générations futures, si le nombre des femmes n'est pas suffisant pour que nos colons puissent y fonder de nouvelles familles, pourquoi ne pas les encourager à épouser des naturelles du pays? Ne donnerais-je pas un exemple salubre en unissant ma vie à celle de la fille du chef, avec cette petite qui m'offre son amour avec une si touchante ingénuité?<sup>104</sup>

Dans le drame de *Colombine*, l'amour donne lieu à des transformations manifestes chez Maisonneuve alors que dans celui de *Corbeil*, l'amour est complètement absent : le juge Routhier dans la préface de l'œuvre de son neveu souligne que « ce drame de « *Maisonneuve* » devait manquer de l'élément dramatique par excellence, l'amour. Impossible pour l'auteur d'y introduire cette passion, non plus que des rôles féminins<sup>105</sup> ». Quant à *Laure Conan*, c'est l'histoire d'amour entre Lambert Closse et Élisabeth Moyen qu'elle raconte.

Dans l'œuvre théâtrale d'Éva Circé-Côté, son premier échange avec Fleur-des-Bois fait naître en Maisonneuve le désir de l'épouser, mais lorsqu'il confie au Père Vimont son projet de mariage, il s'aperçoit que cette union espérée ne verra jamais le jour. Ce serait un acte jugé inacceptable au sein de la communauté française : « le descendant des preux [ne peut] épouser la fille d'un cannibale<sup>106</sup> » selon le jésuite.

À partir du moment où Maisonneuve fait preuve d'ouverture à l'endroit des Iroquois, ses idées deviennent plus progressistes mais en même temps, il se met à l'écart de ses compatriotes. Ce protagoniste atypique vit un profond déchirement entre deux sociétés

---

toujours dans une situation de conflit avec le monde, ses lois, ses contraintes, sa morale » (Anne Ubersfeld, *Le drame romantique*, Paris, Belin, 1993, p. 21).

<sup>104</sup> Éva Circé-Côté, *op. cit.*, p. 36.

<sup>105</sup> Sylvio S. Corbeil, *op. cit.*, p. VIII.

<sup>106</sup> *Ibidem*, p. 55.

distinctes. Dans la solitude, il souffre de rester incompris. Il aimerait parvenir à un changement des mentalités mais ce qu'il propose est rejeté. Sa différence gêne et le conduit à la perte de ses fonctions de gouverneur. Paul Chomedey de Maisonneuve se voit « chassé comme un valet par des maîtres ingrats<sup>108</sup> ». Désillusionné, il fait l'aveu suivant :

J'ai retrouvé ici les mêmes intrigues que j'avais fuies. Les mondes changent mais les hommes restent les mêmes. J'ai échappé à Richelieu pour tomber entre les mains des Jésuites. Comme le Christ, je sens que tout m'abandonne, même Dieu mais je boirai le calice jusqu'à la lie.<sup>109</sup>

Le personnage central confirme, à la fin de la pièce d'Éva Circé-Côté, « la mort de [sa] foi<sup>110</sup> », ce que l'on ne retrouve pas dans les œuvres de Corbeil et de Conan ni dans les récits historiques. En cela, Colombine apporte une nouvelle version de l'histoire du fondateur de Montréal.

***Maisonneuve, figure mythique imaginée par les dramaturges.***

Dans un contexte d'incertitude à l'égard de l'avenir, le culte du passé devient primordial. Force sociale indispensable<sup>111</sup>, l'exaltation de l'histoire nationale constitue une source d'inspiration pour les Canadiens français minoritaires au sein de la Confédération. Corbeil, Conan et Circé-Côté, tous préoccupés du sort des leurs, choisissent de mettre en scène un personnage connu de tous, présenté comme un véritable héros mythique chez les auteurs de l'histoire mystérieuse de Ville-Marie (Dollier de Casson, Morin, Chouinard, Leblond de Brumath...) : Paul Chomedey de Maisonneuve. Les dramaturges voient en lui un modèle idéal auquel pourrait s'identifier le peuple canadien-français pour demeurer vivant parmi les anglophones. Par la même occasion, Maisonneuve représente un précieux intermédiaire pour transmettre leur pensée ; Corbeil et Conan défendent un discours conservateur et Circé-Côté, un discours progressiste. Les auteurs dramatiques imaginent donc l'histoire du premier Gouverneur de Montréal selon ce qu'ils veulent dire aux Canadiens français. Mais le personnage secondaire de Corbeil comme celui de Conan n'est

<sup>108</sup> *Ibidem*, p. 60.

<sup>109</sup> *Ibidem*, p. 63.

<sup>110</sup> *Ibidem*, p. 64.

<sup>111</sup> Louis-Adolphe Paquet, *op. cit.*, p. 167.

pas aussi complexe que le protagoniste de *Circé-Côté* qui souffre d'un profond « trouble anémique<sup>111</sup> ».

---

<sup>111</sup> Jean Duvignaud, *op. cit.*, p. 175.

## **CHAPITRE IV**

**La vision du monde de Colombine  
à travers le drame historique *Maisonneuve*.**



« *Maisonneuve* » est une pièce qu'on éditera et beaucoup de lecteurs, dans les années qui viendront, comprendront alors quelle fondation de tolérance et d'amour vrai de la patrie cette œuvre féminine représente pour le pays.<sup>1</sup>

Cette remarque du chroniqueur Charles-André du journal *Le Pays* laisse entendre que l'œuvre dramatique *Maisonneuve* n'a pas été évaluée à sa juste valeur par la majorité des personnes présentes au Théâtre His Majesty's, le 3 avril 1921. Mais pour quelle raison? La pièce de Colombine portait-elle atteinte à leurs convictions sociales au moment de sa mise en scène? C'est ce que nous essaierons d'éclairer à travers l'étude du contexte de création de *Maisonneuve* et une analyse de contenu de ce drame historique qui révèle, à nos yeux, une vision du monde : celle d'Éva Circé-Côté.

Dans ce chapitre, nous expliquerons donc en quoi l'œuvre théâtrale traduit la pensée sociale de l'auteure progressiste qui, dans ses chroniques, nous fait part de la société qu'elle souhaite pour le bien-être de la collectivité : une société canadienne-française laïque, instruite, moderne, démocratique, ouverte aux autres cultures... Mais cette façon d'envisager l'avenir est-elle partagée par la plupart de ses compatriotes des années vingt ou va-t-elle plutôt à l'encontre de la doxa? C'est ce que nous déterminerons dans la première partie qui exposera la situation sociale du Québec de l'entre-deux-guerres et le rapport d'Éva Circé-Côté à sa communauté. Cet examen critique du discours social nous permettra de saisir la nature de la pièce *Maisonneuve*, de découvrir « sous le trajet du sens inscrit, le trajet du non-dit à l'expression<sup>2</sup> » et de comprendre les commentaires des chroniqueurs artistiques qui ont couvert l'événement.

Dans la seconde partie, nous nous concentrerons sur l'œuvre de Colombine que nous étudierons en mettant l'accent sur les actions du protagoniste atypique Maisonneuve qui nous apparaît comme le porte-parole des idéaux sociaux de sa créatrice. Nous accorderons également de l'importance aux choix du genre et du sujet de la pièce ainsi qu'à sa réception d'après quatre articles de journaux montréalais.

<sup>1</sup> Charles-André, « « Claire » et « Maisonneuve » », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 19, 7 mai 1921, p. 1.

<sup>2</sup> Claude Duchet, *op. cit.*, p. 7.

## *Le contexte de la création de *Maisonneuve* d'Éva Circé-Côté.*

Dans le but de comprendre les enjeux sociaux à l'origine de *Maisonneuve*, nous nous intéresserons au contexte de création de la pièce historique qui « est aussi le commentaire de l'auteur[e] sur son époque<sup>3</sup> ». La vision du monde d'Éva Circé-Côté prend forme au sein d'une hégémonie discursive. Il s'agira donc d'identifier l'idéologie dominante pendant la période de l'entre-deux-guerres et d'établir le rapport de Colombine à sa société d'appartenance pour en arriver à émettre l'hypothèse suivante : *Maisonneuve* évoque la pensée réformatrice de la dramaturge socialement engagée.

### *L'entre-deux-guerres.*

L'œuvre théâtrale *Maisonneuve* est mise en scène en 1921 ce qui correspond à la période de l'entre-deux-guerres, « l'époque des remises en question<sup>4</sup> ». Au cours de ces années, les Canadiens français, déçus des cinquante ans passés au sein de la Confédération sans en retirer les avantages espérés, s'interrogent sur leur avenir. Ils se sentent bafoués dans leurs droits et demandent le respect de leur langue qu'ils craignent perdre avec la valorisation de l'anglais, idiome lié au succès social et économique. Les Canadiens français mènent ainsi un véritable combat linguistique de manière quotidienne comme en témoigne Émile Bruchési :

Tramways, éclairages, énergie électrique, téléphones et télégraphes, transports par terre ou par eau, dans cette province où les Canadiens de race française sont l'immense majorité, tout cela aux mains du capital anglais ou américain et c'est une bataille de chaque jour pour nous, les clients, parce que nous exigeons qu'on nous demande en français l'argent qui servira à payer de gros dividendes.<sup>5</sup>

La défense et l'illustration de la langue française<sup>6</sup> deviennent primordiales pour les Canadiens français de toutes allégeances confondues. Ceux-ci tiennent à ce que les

<sup>3</sup> Michelle Boulet, *op. cit.*, p. 382.

<sup>4</sup> Fernande Roy, *op. cit.*.

<sup>5</sup> Émile Bruchési cité par Donald Smith dans « *L'Action française, 1917-1921* », *Idéologies au Canada français, 1900-1929*, *op. cit.*, p. 362.

<sup>6</sup> « La lutte en faveur du bilinguisme [ira] de pair avec une campagne en faveur de l'agriculture et de la colonisation. Le retour à la terre [est] une réponse traditionnelle aux problèmes économiques » (*ibidem*).

génération futures continuent de parler le français qui, pour certains, incarne « l'expression d'une civilisation et le véhicule d'un type de pensée<sup>7</sup> ». La langue révèle alors une culture et non une religion, tandis que pour la grande majorité, il garantit la survie du fait catholique, le maintien des traditions et la conservation de l'histoire nationale<sup>8</sup>. Il faut dire que l'idéologie cléricalo-nationaliste des élites traditionnelles perdure et que l'usage du français comme langue de communication écrite et orale permet à l'Église d'exercer son influence sur ses fidèles. En cette période d'instabilité sociale, marquée par une dépression économique, par un taux de chômage élevé, par le déclenchement de sérieuses crises industrielles et la montée du socialisme<sup>9</sup>, le français constitue un instrument de premier ordre pour le clergé qui veut « continue[r] d'étendre son emprise, sa théocratie sans la lettre<sup>10</sup> ». Devant différents mouvements progressistes qui revendiquent une intervention accrue de l'État dans les domaines sociaux<sup>11</sup>, l'Église sent son autorité menacée même si elle obtient l'appui d'une grande proportion de Canadiens français provenant de tous les milieux. Elle s'engage donc dans une lutte antiétatique.

Dans ce contexte de tensions sociopolitiques et linguistiques, naît le nationalisme canadien-français tel que pensé par l'abbé Lionel Groulx. Ce dernier, inquiet du sort de sa *race* avec l'arrivée de nombreux immigrants allophones depuis la Grande Guerre et l'exode rural de ses compatriotes (vers les régions urbaines ou les États-Unis), désire ranimer la flamme patriotique du peuple canadien-français. À ses yeux, l'exaltation du passé héroïque est le meilleur moyen d'éveiller chez les siens le sentiment de fierté nationale et de contrer par le fait même leur anglicisation qui signifierait la perte de leur identité religieuse, culturelle et historique. Lionel Groulx préconise donc un retour aux sources, aux origines de la nation, à l'histoire de la Nouvelle-France dont les acteurs sont de grands héros chrétiens. Il encourage ses compatriotes à pratiquer le culte du souvenir car conserver la

<sup>7</sup> Jean-Charles Falardeau, « Vie intellectuelle et société au début du siècle : continuité et contrastes », dans Pierre de Grandpré (éd.), *Histoire de la littérature française du Québec*, Tome II (1900-1945), Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1968, p. 26.

<sup>8</sup> *Ibidem*.

<sup>9</sup> Richard A. Jones, « L'Action catholique, 1920-1921 », *Idéologies au Canada français, 1900-1929*, op. cit., p. 313.

<sup>10</sup> Jean-Guy Genest, « Le Canada, 1920-1921 », *Idéologies au Canada français, 1900-1929*, op. cit., p. 30. Le rôle de l'Église est considérable au sein de la société canadienne-française : « [s]on champ d'action embrasse l'enseignement, l'hospitalisation, l'assistance sociale et des associations professionnelles » (*ibidem*).

<sup>11</sup> À titre d'exemple, dans le secteur de l'éducation, certains intellectuels, en faveur de l'émancipation de la *race* canadienne-française, implorent l'État de rendre l'instruction gratuite et obligatoire et d'implanter des écoles laïques.

mémoire des ancêtres assurerait la survie de la « race canadienne-française » qui se distingue des autres par sa langue, sa religion et son passé.

Éva Circé-Côté [Julien Saint-Michel] croit, elle aussi, en la « force sociale<sup>12</sup> » de l'histoire de la patrie : [l]a solidarité des souvenirs et des traditions est entre nous un puissant bien. On n'est jamais plus étroitement liés les uns aux autres que d'avoir souffert en commun<sup>13</sup> », affirme-t-elle. De plus, elle soutient que « [c]'est par les racines qu'il plonge dans le passé, qu'un pays puise la sève qui l'aide à se prolonger dans le passé et le présent<sup>14</sup> ». Cependant, comme nous le soulignerons un peu plus loin, elle n'est pas favorable au nationalisme canadien-français qui exclut une partie de la population : les non catholiques.

Pour se rapprocher de l'univers référentiel qui entoure la production de la pièce *Maisonneuve*, portons une attention particulière à la perception de l'auteure à l'égard de sa communauté de l'entre-deux-guerres. Voyons comment la chroniqueuse et dramaturge réagit au fait que la majorité défende l'idéologie monolithique des élites conservatrices et prône l'antiétatisme et le bilinguisme au sein de la Confédération.

### *Éva Circé-Côté et la société canadienne-française.*

Amoureuse de la langue française, Éva Circé-Côté approuve tous ceux qui luttent en faveur de l'instauration du bilinguisme à travers le Canada. Pour elle, le français est un « patrimoine d'honneur qui nous donne une noble fierté<sup>15</sup> » et ce « patrimoine » doit être protégé afin d'éviter l'assimilation linguistique et culturelle du peuple canadien-français. Par contre, Éva Circé-Côté ne peut concevoir que la langue soit pour plusieurs intimement liée à la religion, qu'elle soit considérée comme gardienne de la foi et, par le fait même, comme gardienne du pouvoir ecclésiastique. L'idiome propre à la société canadienne-française exprime bien sûr sa culture, son histoire mais ne peut être le reflet d'un seul système de croyances. La langue évoque au contraire une diversité idéologique, elle favorise la diffusion de différents modes de pensée bien qu'il y en ait souvent un qui

<sup>12</sup> Louis-Adolphe Paquet, *op. cit.*, p. 167.

<sup>13</sup> Éva Circé-Côté, « À propos de races. La lignée héroïque dont nous descendons nous permet de nous enorgueillir du sang qui coule dans nos veines », *Le Monde ouvrier*, 15 décembre 1917, p. 1.

<sup>14</sup> *Ibidem.*

<sup>15</sup> *Ibidem.*

domine au sein de la collectivité. Dans le cas qui nous intéresse, c'est le discours de l'Église qui obtient le monopole si bien que le « catholique canadien-français a tendance à se définir comme paroissien plutôt que comme citoyen<sup>16</sup> ».

L'heure est grave aux yeux d'Éva Circé-Côté qui souhaite l'établissement d'une démocratie et non le règne d'une théocratie, d'un système qui opprime le peuple en le maintenant dans l'ignorance, en ne lui laissant entendre qu'une seule vérité. Éva Circé-Côté rêve d'une société égalitaire, de justice, de tolérance, elle désire que chaque Canadien français puisse prendre librement part à la vie collective et participe à son développement. Pour ce faire, des réformes s'imposent : il est prioritaire de rendre l'instruction gratuite et obligatoire pour tous et toutes et de créer des écoles neutres et laïques. Mais voilà qu'au Québec, « la diffusion du savoir et l'émancipation des esprits sont considérées comme des mesures révolutionnaires<sup>17</sup> », déplore Éva Circé-Côté [Fantasio]. À titre d'exemple, selon les élites ultramontaines, ce genre de système d'éducation sans fondement religieux pourrait contribuer à la propagation d'une idéologie dangereuse pour les Canadiens français et anti-chrétienne : le socialisme. Or, pour Éva Circé-Côté [Julien Saint-Michel], le socialisme « prépare la fraternité mondiale<sup>18</sup> », il n'est pas anti-chrétien. Au contraire, « [i]l n'y a rien dans la doctrine que le socialisme prêche : la solidarité, la fraternité, la charité, qui n'ait été promulgué dans le sermon de la montagne. Les aspirations de l'idéal socialiste se trouvent en germe dans l'évangile de saint Jean<sup>19</sup> ». Éva Circé-Côté [Julien Saint-Michel] regrette que ce ne soit pas le message véhiculé par le clergé qui persiste à mettre en garde les croyants contre les risques du socialisme, ce mal incarné comme le sont également le communisme et le féminisme<sup>20</sup>. Elle n'accepte pas que de tels préjugés circulent au sein de la population canadienne-française qui, de manière générale, n'ayant pas reçu un enseignement laïque, ne bénéficiant pas de connaissances suffisantes pour se faire sa propre opinion des idées proposées, croit aveuglément en la parole des gens

<sup>16</sup> Jean-Guy Genest, *op. cit.*

<sup>17</sup> Éva Circé-Côté, « Les deux croix », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 13, 26 mars 1921, p. 1.

<sup>18</sup> Éva Circé-Côté, « Le socialisme est-il anti-chrétien? », *Le Monde ouvrier*, 6 décembre 1919, p. 1.

<sup>19</sup> *Ibidem*. Dans cet éditorial, Éva Circé-Côté explique qu'« [i]l ne faut pas induire les âmes en erreur, leur faire croire que le socialisme va à l'encontre des lois de l'Église, alors qu'il est dans l'esprit même de son fondateur, celui qui a divinisé la doctrine humanitaire qui est la nôtre. La première société chrétienne était communiste. Les biens des fidèles étaient mis en commun et quand on lit les Pères de l'Église, on voit qu'ils ont été les premiers à pratiquer les maximes de Tolstoï, de Karl Marx, de Proudhon, de Jaurès ».

<sup>20</sup> Énoncés, ces termes terrorisent, font « se signer les gens d'ordre » (Éva Circé-Côté, « Notre société se transforme », *Le Monde ouvrier*, 13 janvier 1929, p. 1).

d'Église. Le droit à l'éducation est donc fondamental pour Éva Circé-Côté qui ne tolère pas l'immobilisme dans lequel est plongé son peuple sous domination cléricale. Tous instruits et toutes instruites<sup>21</sup>, les Canadiens français devenus citoyens à part entière pourraient ainsi sortir de leur état de léthargie et arriver à transformer le visage de ce « Québec arriéré, ignorant, superstitieux, iconoclaste qui tombe à l'ilotisme de par la faute de ses gouvernants<sup>22</sup> ». Mais la prédominance de l'Église au sein de la société empêche malheureusement tout progrès social, ce qui est inquiétant pour Éva Circé-Côté : l'existence d'un peuple qui n'évolue pas sur le plan intellectuel est en péril.

Éva Circé-Côté craint la disparition de sa race. La meilleure façon pour elle d'éviter ce dénouement tragique serait que les siens se libèrent du joug ecclésiastique grâce à la démocratisation de la culture, à la laïcisation des institutions. Éva Circé-Côté [Fantasio] défend un patriotisme laïque, elle n'est pas d'accord avec le nationalisme canadien-français de Lionel Groulx : « [p]uisque la religion ne saurait être le fondement exclusif de la patrie, pourquoi les nationalistes ont-ils décrété que pour être canadiens il fallait d'abord être catholiques. Comment avec un pareil exclusivisme peut se former un idéal commun<sup>23</sup> »? demande-t-elle. À ses yeux, il est inconcevable de soutenir une telle doctrine qui rejette une partie de la population dont la contribution sociale n'est pas à négliger. Chaque individu, quelles que soient ses origines et son appartenance religieuse<sup>24</sup>, doit être intégré à la collectivité canadienne-française qui gagne à s'ouvrir à l'autre, à être tolérante.

Éva Circé-Côté [Fantasio] s'oppose au fanatisme religieux. Pour elle, « [l]'esprit sectaire nuit au sens critique, aussi faut-il s'en débarrasser pour étudier la psychologie de ceux qu'on nous a appris à haïr. Comme disait Charles Péguy, on doit refaire pour son compte personnel toutes les études élaborées dans le passé, car chacun a mis de soi dans ses

<sup>21</sup> Selon Éva Circé-Côté, « [l]a jeune fille qui raisonne, c'est la jeune fille idéale, celle qu'il nous faut parce qu'il lui faut s'adapter à notre système social » (*ibidem*).

<sup>22</sup> Lettre d'Éva Circé-Côté à Marcel Dugas postée le 14 juillet 1924 et reçue le 24 juillet 1924.

<sup>23</sup> Éva Circé-Côté, « Coups de langue dans le pacte de la Confédération », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 20, 14 mai 1921, p. 1.

<sup>24</sup> En 1938, Éva Circé-Côté [Julien Saint-Michel] fera l'éloge des syndicats internationaux en avançant que « [c]'est précisément parce que l'Internationale ne se préoccupe pas de la religion et de la nationalité de ses membres qu'elle a conquis l'univers. C'est parce qu'elle veut justice intégrale pour tout le monde et qu'elle combattrait aussi bien pour un juif que pour un chrétien ou un mahométien (sic), qu'elle est le seul recours contre la tyrannie des puissants, quels qu'ils soient, que l'Union internationale est non seulement supérieure aux autres mais la seule effective qui existe » (« Le rôle des unions internationales », *Le Monde ouvrier*, 8 janvier 1938, p. 5).

œuvres<sup>25</sup> ». Cette assertion nous porte à croire qu'avec le drame *Maisonnette*, Colombine avait l'intention de revoir l'histoire du premier Gouverneur de Montréal qui, comme nous l'avons remarqué dans le chapitre précédent, fut empreinte du discours patriotico-religieux des ultramontains.

À travers la lecture de certaines de ses chroniques de l'entre-deux-guerres<sup>26</sup>, nous avons constaté qu'Éva Circé-Côté entrait en conflit avec l'idéologie dominante, cléricalo-nationaliste, représentée par les élites traditionnelles et l'Église. Polémiste, elle utilise sa plume pour s'attaquer aux abus de pouvoir des membres du clergé<sup>27</sup> qui briment, selon elle, la liberté de pensée et d'action des Canadiens français pour lesquels il est difficile de devenir de vrais citoyens sous haute surveillance ecclésiastique. En effet, toute personne qui raisonne, qui revendique différentes causes sociales au nom du bien-être commun, est condamnée par l'Église qui la soupçonne alors de faire partie de la franc-maçonnerie ou encore d'un mouvement communiste. Éva Circé-Côté espère la fin de ce régime, de cette « théocratie sans la lettre<sup>28</sup> » qui freine l'évolution des Canadiens français. Assoiffée de progrès social, de modernité, elle tente, à travers l'écriture, de faire comprendre aux lecteurs, l'urgence de s'affranchir de l'autorité ecclésiastique et d'apporter des réformes sociales afin de préserver la culture canadienne-française.

L'étude du contexte de l'entre-deux-guerres, époque de la mise en scène de *Maisonnette*, ainsi que celle de l'habitus de la dramaturge confirment que le regard d'Éva Circé-Côté sur la société canadienne-française va à l'encontre de la doxa c'est-à-dire de « tout l'ensemble de ce qui est admis comme allant de soi<sup>29</sup> » : quoi qu'il arrive, l'auteure à

<sup>25</sup> Éva Circé-Côté, « Cinquième centenaire de Luther », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 18, 30 avril 1921, p. 1. Dans cet article qui souligne le cinquième centenaire de Luther, père de la Réforme qui a donné lieu au « triomphe de la pensée libre » (*ibidem*), Éva Circé-Côté dénonce les propos haineux des catholiques à l'égard des protestants qu'ils ont appris à détester dès l'enfance.

<sup>26</sup> Les textes d'Éva Circé-Côté sont tirés des journaux *Le Pays* et *Le Monde ouvrier*. À quelques reprises, pour illustrer notre propos, nous avons choisi des extraits d'articles postérieurs à 1921, année de la mise en scène du drame historique *Maisonnette*.

<sup>27</sup> Dans une lettre adressée à Marcel Dugas (postée le 14 juillet 1924 et reçue le 24 juillet 1924), Éva Circé-Côté précise qu'elle n'est pas une anticléricalo-voltairienne : « L'affection que j'ai eu (sic) pour ma marraine [carmélite] m'a gardée de l'anti-cléricalisme vulgaire. Quand Valdombre dit que je suis de la catégorie des Homais, il se trompe. J'ai aimé les Sœurs de Sainte-Anne, je ne hais pas les prêtres, leurs fugues ne me scandalisent pas, j'admets qu'il y a de belles âmes parmi eux, je les excuse de me combattre car c'est de bonne guerre quand on donne des coups d'en recevoir ».

<sup>28</sup> Jean-Guy Genest, *op. cit.*

<sup>29</sup> Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 83. Le sociologue Pierre Bourdieu, intéressé par les champs de luttes, avance que « les mouvements de contestation de l'ordre symbolique sont importants en ce qu'ils mettent en question ce qui paraît aller de soi ; ce qui est hors de question, indiscuté [et] si ces formes de contestation dérangent,

la pensée marginale et progressiste (laïque, féministe, socialiste...) garde toujours espoir de voir apparaître des changements encourageants pour l'avenir des siens. Convaincue de l'impact des mots, elle se sert de l'écriture pour livrer aux lecteurs sa vision du monde. Comme nous l'avons mentionné dans le second chapitre, le théâtre joue également, pour elle, un rôle important dans la transmission de ses idéaux sociaux. Il peut en effet « modifier la relation du spectateur avec le monde, [il] est aisé de bouleverser l'homme en lui *montrant* ce qu'il tait. Le spectacle met en question la réalité<sup>30</sup> » comme le prétend le sociologue du théâtre Jean Duvignaud. Ceci nous amène donc à concevoir la pièce *Maisonneuve* comme étant le reflet de l'esprit réformateur de Colombine, consciente du pouvoir de l'art dramatique.

### ***Le drame historique Maisonneuve d'Éva Circé-Côté.***

Il nous appartient de changer la prison en un palais des Mille et une nuits et de faire que cette nuit de Walpurgis dont nous vivons le cauchemar depuis des siècles devienne une féerie dont les enchantements se renouvellent sans cesse. Le coup de lorgnette qui opérera de merveilleuses transformations et des métamorphoses inattendues dans nos mœurs, c'est une dizaine de mots tout au plus ajoutés à notre code. Ô puissance des mots, fantasmagorie du verbe, changez la face angoissée de notre monde, rétablissez ici-bas le règne de l'amour.<sup>31</sup>

Ce message, véritable cri du cœur d'Éva Circé-Côté [Fantasio], est publié une journée avant la mise en scène du drame historique *Maisonneuve* et souligne l'importance de la loi dans la réalisation de réformes sociales essentielles au bien-être de la société. L'auteure de ces lignes croit en la force des mots qui, inscrits au code, peuvent conduire à la concrétisation de mesures nécessaires à l'émancipation collective. Mais les mots prononcés devant public produisent toutefois un plus grand effet, surtout s'ils sont exprimés par le truchement d'un mythe, d'un symbole de l'histoire nationale incarné au théâtre

---

bien souvent, [...] c'est peut-être parce qu'ils vont contre les dispositions profondes et les intérêts spécifiques des hommes d'appareil » (*ibidem*, p. 12).

<sup>30</sup> Jean Duvignaud, *op. cit.*, p. 564.

<sup>31</sup> Éva Circé-Côté, « Le divorce assure la stabilité du mariage », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 14, 2 avril 1921, p. 1.



auquel peuvent s'identifier les spectateurs<sup>32</sup>. Cela nous laisse donc supposer que Colombine aurait décidé d'exploiter cette forme d'art dans le but d'exposer aux siens sa vision du monde par l'entremise d'un personnage important de l'imaginaire collectif canadien-français : le protagoniste au caractère anémique Paul Chomedey de Maisonneuve. Ce dernier vit un profond déchirement en France, incompris des siens, incapable « de se résoudre au destin commun<sup>33</sup> ». Il est « un étranger enfermé dans son étrangeté par la conscience commune<sup>34</sup> ». Cette situation le motive à quitter sa patrie pour partir à la découverte d'un univers meilleur : la Nouvelle-France...

Dans cette section, nous essaierons de déterminer en quoi le texte dramatique *Maisonneuve* rappelle la pensée sociale de sa créatrice car, comme l'affirme Claude Duchet, « [l]'enjeu c'est ce qui est en œuvre dans le texte, soit un rapport au monde. La visée, de montrer que toute création artistique est aussi pratique sociale et partant, production idéologique<sup>35</sup> ». Pour ce faire, nous porterons d'abord une attention particulière au genre et au sujet choisis par l'auteure. Puis, nous étudierons le rôle du protagoniste atypique dans le drame pour comprendre le pouvoir symbolique de la pièce ainsi que la réception de celle-ci au lendemain de sa représentation donnée au Théâtre His Majesty's le 3 avril 1921.

### *Le genre et le sujet de l'œuvre à l'étude.*

Le genre adopté par Colombine, comme d'ailleurs tous les genres littéraires, constitue un « puissant horizon d'attente<sup>36</sup> ». Il indique, en effet, aux récepteurs potentiels la voie que prendra l'histoire qui se déroulera sous leurs yeux.

Par essence, ce genre, qui joue sur la sensibilité du public, mise aussi sur son intelligence et donne à penser : participer au drame, c'est répondre à l'engagement de son auteur qui se traduit de diverses manières, depuis la prise de conscience d'un problème jusqu'à la leçon et au combat.<sup>37</sup>

<sup>32</sup> Herbert Lindenberger, *Historical Drama. The Relation of Literature and Reality*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1975, p. 7.

<sup>33</sup> Jean Duvignaud, *op. cit.*, p. 22. En cela réside l'atypisme du personnage Maisonneuve.

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 193.

<sup>35</sup> Claude Duchet cité par Régine Robin, *op. cit.*, p. 97.

<sup>36</sup> Jacques Dubois cité par Régine Robin, *ibidem*.

<sup>37</sup> Nathalie Macé-Barbier, *Lire le drame*, Paris, Dunod, 1999, p. 165.

Le drame représente donc pour Éva Circé-Côté le genre parfait pour transmettre aux spectateurs son rêve de progrès social puisqu'il implique d'entrée de jeu une prédisposition de l'auditoire à l'écoute attentive de l'action mise en scène<sup>38</sup>. Il s'agit ici d'une action qui fait appel au pathétique et donne à réfléchir en suscitant, parmi les gens de l'assistance, des questionnements d'ordre philosophique auxquels ils tentent de trouver des réponses. Cette action est ainsi susceptible d'amener le public à concevoir d'un autre œil sa propre réalité, ce qui correspond aux attentes d'Éva Circé-Côté. De plus, comme le soutient Georges Gurvitch, la pièce représentée peut même « être utilis[ée] comme un faisceau de signaux et d'appels pour provoquer des actions collectives<sup>39</sup> ». Le drame joué paraît ainsi le meilleur moyen pour diffuser une conception du monde et espérer des personnes présentes au spectacle une prise de conscience des problèmes exposés et un désir de transformations sociales. C'est le genre qu'emprunte Éva Circé-Côté pour réveiller les siens, demeurés dans un profond sommeil, endormis par le discours de l'Église toujours omniprésente au sein de la société canadienne-française de l'après-guerre.

Au drame, ce genre didactique qui examine de près l'existence humaine<sup>40</sup>, l'auteure investie d'une « mission dramaturgique<sup>41</sup> », selon l'expression de Bénichou, ajoute un élément essentiel : l'histoire nationale<sup>42</sup> qui, selon elle, doit être mise en valeur pour permettre au peuple canadien-français de renouer avec ses racines et lui donner la force de continuer à vivre en français, de résister à l'assimilation, en ce territoire nord-américain dominé de toutes parts par l'anglais. Par la magie du théâtre, Éva Circé-Côté fait ainsi renaître l'époque de la Nouvelle-France<sup>43</sup> et plus précisément, celle de la création de Ville-Marie et de son fondateur Chomedey de Maisonneuve. Ce dernier, comme nous l'avons vu plus tôt, occupe une place importante dans l'imaginaire des Canadiens français. Il incarne

<sup>38</sup> « Action » se traduit en grec par *dran* qui a donné naissance au nom « drame » qui vient du bas latin *drama* (*ibidem*, p. 3).

<sup>39</sup> Georges Gurvitch, *op. cit.*, p. 209.

<sup>40</sup> Nathalie Macé-Barbier, *op. cit.*

<sup>41</sup> Paul Bénichou, « Hugo », *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988, p. 297. Cette « mission dramaturgique » consiste à émouvoir le public et à faire naître en lui des interrogations de nature philosophique qui pourraient éventuellement « corriger les travers de l'époque » (Éva Circé-Côté, « La scène et l'écran. Réflexions sur la revue », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 6, avril 1935, p. 10).

<sup>42</sup> En cette période de transition marquée par l'émergence du nationalisme canadien-français de Lionel Groulx, l'histoire nationale est considérée comme une véritable « arme de combat » (Jean-Charles Falardeau, *op. cit.*, p. 25).

<sup>43</sup> Il ne s'agit pas bien sûr de la version historique des ultramontains qui se sont intéressés à la Nouvelle-France au XIX<sup>e</sup> siècle.

aux yeux de tous la perfection. Perçu comme un modèle inspirant, le premier Gouverneur de Montréal est donc le type de héros idéal puisqu'il a le pouvoir d'exercer une influence sur le public. Comme le souligne Nathalie Macé-Barbier, les personnages d'une œuvre dramatique « avec un nom, un physique et une personnalité propres appell[ent] l'identification et la sympathie du public<sup>44</sup> ». Ainsi, présent dans la conscience collective, le discours que défend Maisonneuve peut produire un plus grand impact chez les spectateurs et même donner lieu à des conséquences positives au sein de la société canadienne-française ce que recherche la dramaturge aux idées progressistes<sup>45</sup>. Le choix de Paul Chomedey de Maisonneuve est donc judicieux de la part d'Éva Circé-Côté : objet de fascination auprès des Canadiens français, il peut être un intermédiaire efficace pour communiquer aux siens sa vision du monde.

Concentrons-nous maintenant sur l'évolution du personnage central et sur les idées sociales que ce dernier exprime.

### ***Un personnage atypique : Maisonneuve.***

Par la voie du théâtre, Éva Circé-Côté modèle l'histoire imprécise du fondateur de Montréal et suggère de ce symbole national une image qui se distingue de celle offerte par les ultramontains. En effet, l'auteure dramatique « se sépare assez des éléments qui lui sont proposés pour les modifier et les orienter dans une direction nouvelle<sup>46</sup> ». Par exemple, au lieu de dépeindre, comme ses prédécesseurs, un homme parfait, solide, en pleine possession de ses moyens pour mener à bien son entreprise coloniale en défendant les idées de la majorité, Colombine fait de son personnage principal un être fragile atteint d'un « trouble anémique [qui] devient un mode de connaissance du monde<sup>47</sup> » : tout au long de son parcours, depuis l'annonce de son départ pour la Nouvelle-France jusqu'à sa disgrâce à Ville-Marie, Paul Chomedey de Maisonneuve, seul avec lui-même, isolé des siens par sa

<sup>44</sup> Nathalie Macé-Barbier, *op. cit.*, p. 124.

<sup>45</sup> Selon Duvignaud, « [l]a personnalité atypique peut, en certains cas, jouer un rôle positif dans les sociétés dites archaïques » (Jean Duvignaud, *op. cit.*, p. 233).

<sup>46</sup> *Ibidem*, p. 197.

<sup>47</sup> Jean Duvignaud, *op. cit.*, p. 175.

manière de concevoir la réalité<sup>48</sup>, apprend à repenser son rapport aux autres, ses croyances, ses valeurs. Voyons donc ce que nous révèle l'intervention du protagoniste dans l'intrigue c'est-à-dire, de manière plus précise, les actions de nature amicale, diplomatique ou conflictuelle qu'il pose.

C'est d'abord le domestique Louis Frin qui, dans un monologue, nous parle pour la première fois de Paul Chomedey de Maisonneuve. Il nous confie que son maître « a un amour malheureux<sup>49</sup> » ce qui peut surprendre toute personne qui a lu l'histoire du premier Gouverneur de Montréal (version ultramontaine) et qui le croyait incapable d'aimer une femme<sup>50</sup>. Mais cette douloureuse réalité est reconfirmée à la scène suivante, par le père de Maisonneuve qui s'inquiète de son fils, le sent plus distant : « [...] mon fils Paul, le dernier de ma race, mon espérance et mon orgueil, isolé dans un amour sans espoir comme dans un tombeau, se fait de plus en plus lointain, comme extériorisé de ce monde<sup>51</sup> ». Dès les premières scènes du drame de *Colombine*, l'accent est donc mis sur ce fait étonnant : l'amour impossible dont souffre Paul Chomedey de Maisonneuve. Son amour porte le nom de Marie de Hauterive et son rival, responsable de son malheur, est nul autre que le roi Louis XIII.

Maisonneuve fait sa première apparition dans la pièce au moment où son ennemi, le roi lui-même, est de passage incognito en son domaine de Champagne, venu chasser le gibier en compagnie de Marie de Hauterive, de Mademoiselle Estepana et de Messieurs De Guitaud, La Chesnaye et Du Sable, ses courtisans. Ces derniers sont accueillis chaleureusement par le père du protagoniste (Acte I, scène 6, p. 8) qui ignore alors ce que lui réservera son fils au cours de cette rencontre inattendue qui se veut une fête en la présence du roi de France : après avoir annoncé son projet de devenir le chef de Ville-

<sup>48</sup> D'abord, en France, ses idées d'un monde meilleur outre-mer ne sont pas prises au sérieux par le roi et ses courtisans qui se moquent de lui. Quant à son père, il ne comprend pas le discours qu'il défend. Puis, à Ville-Marie, Maisonneuve est considéré des siens comme un être lâche, faible, qui souffre d'une « sensibilité malade » (Éva Circé-Côté, *Maisonneuve, op. cit.*, Acte IV, scène 5, p. 55) en évitant de faire la guerre aux Iroquois, en percevant ces derniers comme des frères et en désirant unir sa vie à celle de l'Iroquoise Fleur-des-Bois. Il conclurait, par cette même occasion, la paix entre les deux peuples en conflit.

<sup>49</sup> Éva Circé-Côté, *Maisonneuve, op. cit.*, Acte I, scène 2, p. 6.

<sup>50</sup> Rappelons que d'après la version ultramontaine, le mariage répugnait à Maisonneuve qui aurait alors prononcé le vœu de chasteté perpétuelle sous les bons conseils de Marguerite Bourgeois.

<sup>51</sup> Éva Circé-Côté, *Maisonneuve, op. cit.*, Acte I, scène 3, p. 7.

Marie, son fils, incompris de tous<sup>52</sup> devient l'objet de railleries de la part des invités de marque, ce qui dégénère. Devant l'indifférence de Louis XIII face à la misère des colons français, Maisonneuve enfreint l'étiquette en lui faisant la remarque suivante :

Sire, aucun diamant de votre couronne ne vaut ce monde que je pressens par derrière cette ligne bleue qui borne notre horizon. Il faut lancer une escadre qui aille ravitailler à Québec cette poignée de Français exilés pour votre gloire et celle de la France. Leurs appels sont restés sans réponse et si vous ne venez pas à leur aide, vous perdrez le fruit de leur dévouement et de leurs labeurs.<sup>53</sup>

À cette injure qui le vise personnellement, le roi rétorque :

[...] Vous faites bien de vous exiler de plein gré, pour ne pas subir la disgrâce que vous attireraient vos propos peu respectueux pour la dignité d'un souverain. Il n'a jamais permis qu'un de ses sujets lui fit la morale.<sup>54</sup>

La visite se termine et Paul Chomedey de Maisonneuve se retrouve avec son père indigné de la situation, auquel il doit des explications. Il lui fait d'abord comprendre qu'il peut faire honneur à la famille sans emprunter la même voie que ses ancêtres :

L'esprit crée lui aussi des œuvres vivantes et tirer un monde de la barbarie, c'est illustrer notre nom d'une gloire plus durable que d'exterminer des milliers d'hommes pour leur arracher un morceau de territoire. Vois-tu, père, l'Europe se croit chrétienne mais ne l'est que de nom. Je rêve d'un pays où son évangile serait compris et mis en pratique et d'où le scepticisme élégant des cours et l'égoïsme brutal des masses seraient inconnus, où les gens viendraient purifier leur sang vicié par des siècles de sensualisme effréné.<sup>55</sup>

La bestialité des hommes dégoûte Paul Chomedey de Maisonneuve. En quête d'un monde meilleur, il a donc accepté cette mission d'établir, en sol américain, une colonie française fondée sur des principes chrétiens. Quant à la grave offense qu'il a commise à l'endroit de Louis XIII, il s'excuse de s'être emporté : le regard que le souverain posait sur Marie de Hauterive l'avait rendu fou. Mais il persiste à croire en l'incompétence du roi, à tenir de durs propos à son égard et va même jusqu'à prédire que le règne de la monarchie

<sup>52</sup> « Je pense que M. de Maisonneuve aurait dû naître au temps des cathédrales ; son projet monumental eût été compris des vastes cerveaux, créateurs de merveilles. Notre âme rapetissée ne peut plus embrasser l'envergure de ces pensées d'une grandeur qui nous dépasse... », confie Marie de Hauterive à Mademoiselle Estepana (*ibidem*, Acte I, scène 7, p. 14).

<sup>53</sup> *Ibidem*.

<sup>54</sup> *Ibidem*.

<sup>55</sup> *Ibidem*, Acte I, scène 8, p. 15.

ne sera pas éternel<sup>56</sup>. Un tel discours effraie son père qui lui pardonne tout de même en entendant de lui ces paroles un peu plus rassurantes :

Père, mon âme est malade, elle guérira là-bas. Quand je serai loin du roi, je l'aimerai peut-être. L'apaisement descendra en mon cœur tumultueux et je crierai peut-être : « Vive le roi ! ». Mais je planterai le drapeau, oh ! profondément dans le roc, que si l'étoffe est lacérée par le vent ou mordue par les fauves, sa hampe reflourisse telle la tige d'un lis blanc. Heureux peuple qui pourra adorer le symbole sans soupçonner l'indignité de celui qu'il représente et dont j'ai vu les stigmates de dégénérescence étampés sur le front.<sup>57</sup>

Ces mots de Paul Chomedey de Maisonneuve encouragent son père à lui offrir sa bénédiction, à le laisser « obéir à sa destinée<sup>58</sup> ». Avec l'arrivée soudaine de Marie de Hauterive, les deux hommes se séparent donc en bons termes, malgré leur divergence d'opinions, ne sachant pas qu'ils ne se reverront plus.

Marie de Hauterive avait semé le groupe durant la chasse pour obtenir une entrevue avec Paul Chomedey de Maisonneuve. Suite aux révélations surprenantes de ce dernier, se sentant abandonnée par l'être aimé, elle jugeait nécessaire de le rencontrer pour mieux saisir la raison de son départ pour la Nouvelle-France. Il lui explique alors que puisqu'elle est prisonnière du roi corrompu et résignée à demeurer sous son emprise<sup>59</sup>, il ne peut rien espérer de cet amour sans issue. Marie de Hauterive, qui admire en lui son « grand caractère<sup>60</sup> » et sa « foi en [son] idéal<sup>61</sup> », le comprend et le pousse à concrétiser son rêve

<sup>56</sup> Visionnaire, Paul Chomedey de Maisonneuve dit à son père : « Je vois l'avenir... La foudre s'amoncelle au loin et va fondre sur les têtes couronnées. La coupe des turpitudes est pleine et malheur à celui qui la fera déborder, fût-ce même en y laissant tomber une feuille de rose, car il assumera la responsabilité de tous ses ascendants. Elle vient cette heure où les peuples las de se dévouer inutilement et de sacrifier leur vie à un fantoche comme des chevaux emballés précipiteront leur monture ensanglantée sur le sol » (*ibidem*, Acte I, scène 8, p. 16).

<sup>57</sup> *Ibidem*.

<sup>58</sup> *Ibidem*, Acte I, scène 8, p. 15.

<sup>59</sup> Marie de Hauterive avait été enlevée par le roi, « victime d'une mystérieuse fatalité » (*ibidem*, Acte I, scène 10, p. 17). Par un « devoir de pitié » (*ibidem*), elle se sent dans l'obligation de rester auprès du souverain pour apaiser ses souffrances.

<sup>60</sup> *Ibidem*, p. 18. Marie de Hauterive dit à Paul Chomedey de Maisonneuve : « [Tu] es fort, tu as foi en ton idéal. Tu domines tes nerfs. Tu as mis quelque chose de grand dans ta vie... [...] En t'écoutant parler au roi, si fièrement, et si virilement, j'avais l'impression que c'était toi le roi. Tu les dominais tous du haut de ton rêve, de ta pensée. Je voyais une immatérielle couronne à ton front » (*ibidem*, Acte I, scène 10, p. 18).

<sup>61</sup> *Ibidem*.

outré-mer même si l'idée de le savoir loin d'elle la déchire<sup>62</sup>. Elle le laisse de manière précipitée après que les chasseurs eurent remarqué sa disparition.

Seul avec lui-même, Paul Chomedey de Maisonneuve se retrouve dans un état de confusion, bouleversé par cette rencontre, par le témoignage d'amour de Marie de Hauterive. Il aurait tant désiré l'épouser mais la voilà esclave de ce « roi valétudinaire de quarante ans<sup>63</sup> ». Maisonneuve se sent coupable de la laisser entre les mains de cette « chose laide, visqueuse, gluante<sup>64</sup> » que représente le roi, c'est pourquoi il songe sérieusement à rester pour veiller sur elle et « la défendre contre elle-même<sup>65</sup> ». Mais le père Vimont le tire de ses pensées, ne lui donne pas la chance de réfléchir plus longtemps à cette question : le bateau de La Dauversière s'appête à quitter le port en direction de Québec et Maisonneuve doit partir sur le champ avec son fidèle serviteur Louis Frin et sa chienne Pilote.

Après avoir hésité, pendant quelques instants, entre rester ou partir, l'aspirant chef de Montréal choisit la seconde option sous la pression du père Vimont. Plus rien ne le retient en cet Ancien Monde où il ne peut se réaliser pleinement, surtout sans le soutien de sa bien-aimée que lui a ravie le roi, véritable marionnette du Cardinal de Richelieu, insouciant du bonheur collectif. En situation d'impasse, il n'a d'autre choix que d'accepter de gouverner Ville-Marie qu'il pourra créer selon ses idéaux sociaux, en toute liberté, sans l'opposition du pouvoir monarchique, pour la France et pour Marie de Hauterive (Acte I, scène 13, p. 22).

Nous retrouvons donc, à la fin du deuxième acte<sup>66</sup>, Paul Chomedey de Maisonneuve qui vient d'arriver à Montréal en compagnie du père Vimont, de Jeanne Mance, de Louis Frin et de quelques colons (Acte II, scène 6, pp. 31-32). Il apparaît transformé, enthousiaste, heureux d'entreprendre cette nouvelle vie pour « la gloire de Dieu et de la

---

<sup>62</sup> À Maisonneuve qui lui demande si par amour pour lui, elle le laisserait devenir le commandant de Montréal, Marie de Hauterive répond : « C'est parce que je t'aime que tu dois partir pour accomplir ton destin... » (*ibidem*, Acte I, scène 10, p. 19) et lui, de lui dire, à la fin de l'entretien : « Marie de Hauterive, je t'aime et j'emporte ton image. Tu resteras, dans ta hautaine beauté, la vierge immaculée, l'étoile de mes sombres nuits. Je deviendrai grand pour être digne de toi » (*ibidem*).

<sup>63</sup> *Ibidem*, Acte I, scène 11, p. 19.

<sup>64</sup> *Ibidem*, Acte I, scène 11, p. 20.

<sup>65</sup> *Ibidem*.

<sup>66</sup> Paul Chomedey de Maisonneuve foule le sol de la cité qu'il va fonder à la dernière scène du deuxième acte. Ce dernier est consacré en majeure partie (quatre scènes sur six) à la présentation des Iroquois qui pressentent l'arrivée des Blancs en leur territoire.

civilisation<sup>67</sup> ». Il s'extasie devant le spectacle de cette Nouvelle-France si prometteuse en prononçant ce discours aux envolées patriotiques :

[...] Durant deux mois, seuls les mugissements de l'océan ont frappé notre oreille, et voilà que sur cette plage déserte, au lieu des loups qui mugissent, des hommes parlent le doux langage de France. Oh! La délicieuse émotion qui repose notre âme de toutes ses fatigues, de ses anxiétés si douloureuses. Depuis Québec, j'ai vu partout l'empreinte de ma patrie sur les deux rives. [...] je me suis trouvé chez nous dans cette solitude. [...] C'est l'esprit français qui pétille sous le rayon du soleil... C'est l'âme française qui s'est prolongée jusqu'ici... Je suis ému jusqu'aux larmes de cette manifestation subite de sa présence sur ces bords. [...] Nous dormirons dans ta bure notre dernier sommeil Ville-Marie, nom deux fois cher à mon cœur et qui recèle le passé, l'avenir. Ville-Marie, tu es ma fiancée, je te voue mon existence...<sup>68</sup>

Son cœur n'appartient maintenant qu'à une seule entreprise : celle de la fondation de Ville-Marie. En terminant son allocution destinée aux colons français, Maisonneuve laisse entendre à ces derniers son vœu le plus cher : « Que le règne du Christ arrive par la charité... Puissent les hommes de ce monde nouveau donner une nouvelle interprétation de ton évangile d'amour<sup>69</sup> ». Autrement dit, le premier Gouverneur de Montréal espère créer une société qui vive, selon le message du Christ, dans l'harmonie, la paix et défende des valeurs de justice, de liberté, de tolérance... Profondément marqué par les guerres religieuses, il désire que les colons français fassent de ce lieu un véritable paradis terrestre. Mais, paradoxalement, la colonisation de Ville-Marie ne peut s'accomplir sans violence : les Français occupent un territoire iroquois. Il demeure donc impossible de s'approprier cette île sans provoquer de vives réactions de la part de la population autochtone.

Le premier tableau de l'Acte III montre la résistance des Iroquois face aux pionniers français qui, encerclés, se sont engagés dans un combat périlleux qui conduit à la mort d'un des leurs : De Mousseaux<sup>70</sup>. Ce massacre aurait pu être évité si les colons, et la victime en

<sup>67</sup> *Ibidem*, Acte II, scène 6, p. 32.

<sup>68</sup> *Ibidem*, pp. 31-32.

<sup>69</sup> *Ibidem*, p. 32.

<sup>70</sup> Maisonneuve à De Mousseaux décédé : « Pauvre victime d'une erreur séculaire, tu as payé de ton sang cette fausse conception de la gloire... Tu as cru que pour bien mériter de l'humanité, tu devais tremper tes mains dans le sang de tes frères. L'histoire honore Alexandre, César, ces monstres altérés d'ambition. Des Te Deum enthousiastes célèbrent les victoires sur nos ennemis. Pourtant, ces saignées annuelles affaiblissent les plus fortes nations de la terre. Et toi-même, mon pauvre enfant, tu m'accusais de lâcheté parce qu'au lieu de tuer



particulier, avaient suivi les conseils de Maisonneuve qu'ils percevaient comme un être lâche « parce qu'au lieu de tuer des hommes, [il] leur enseignai[t] le respect de la vie, la grandeur du sacrifice<sup>71</sup> ». Aux yeux du fondateur de Montréal, il fallait apprendre à respecter les Iroquois, ces hommes appelés à devenir des frères de confession catholique<sup>72</sup>. Mais cela ne peut se réaliser dans l'affrontement qui accentue la haine des uns envers les autres.

Suite à cette terrible expérience, les colons tirent donc une bonne leçon de leur gouverneur qui aurait pu, lui aussi, périr s'il n'avait pas été sauvé par la fille du chef indien Atonhieiarho, Fleur-des-Bois qui, dans un geste héroïque, avait lancé une flèche empoisonnée à son fiancé Nuage-Noir, jaloux de Maisonneuve<sup>73</sup>. Comme nous l'avons déjà mentionné au troisième chapitre, cet épisode est déterminant dans la vie de Paul Chomedey de Maisonneuve selon Éva Circé-Côté. Épris de cette Iroquoise qui vient de lui manifester son amour, Maisonneuve se met à envisager l'avenir d'une autre façon. En effet, il songe à épouser Fleur-des-Bois et, par le fait même, à encourager ses compatriotes à suivre la même voie au nom de l'avancement social. Cependant, cela comporte un risque comme il le souligne dans un monologue aux accents féministes et progressistes dont voici un extrait :

[...] Le passé est aboli... Tout mon être vole vers Fleur-des-Bois.  
[...] Éveiller cette jeune conscience, faire de cette enfant la femme nouvelle, libre et forte qui n'engendrera pas des esclaves. Ce rêve est-il réalisable?... Pourrais-je le vivre sans amener toute la colonie contre moi, sans perdre le respect nécessaire au progrès de mon œuvre?<sup>74</sup>

Paul Chomedey de Maisonneuve paraît ainsi conscient qu'en allant à l'encontre de l'acceptabilité établie, il pourrait subir de la part des siens un rejet qui mènerait à la faillite de sa mission civilisatrice. Il chasse donc rapidement cette idée de son esprit, se croyant

---

des hommes, je leur enseignais le respect de la vie, la grandeur du sacrifice. [...] » (*ibidem*, Acte III, 1<sup>er</sup> tableau, scène 4, p. 37).

<sup>71</sup> *Ibidem*. Après cet événement, les colons regrettent d'avoir manqué de confiance envers leur chef qu'ils tiennent maintenant en grande estime.

<sup>72</sup> À la scène 4, Maisonneuve réprimande Louis Frin, qui traitait l'Iroquois de « peau rouge de païen » (*ibidem*), en lui disant que « la vraie supériorité s'affirme autrement qu'en insultant [des] frères moins favorisés du destin... » (*ibidem*). Mais ce discours indigné Louis Frin qui réplique alors : « [...] dire que ces barbares sont mes frères, j'peux pas endurer ça, c'est trop fort. C'est bon d'avoir des idées autrement que les autres comme disait votre père, mais il y a des limites... Le bon Dieu me pardonne, vous êtes à la veille de les faire manger à la table avec nous autres » (*ibidem*).

<sup>73</sup> Maisonneuve était au centre des rêves de Fleur-des-Bois ce qui aurait, entre autres, poussé Nuage-Noir à vouloir l'éliminer.

<sup>74</sup> *Ibidem*, Acte III, 1<sup>er</sup> tableau, scène 3, p. 36.

atteint de folie. Ce qui importe pour lui, à ce moment, c'est de conclure la paix avec le peuple iroquois.

Le premier Gouverneur de Montréal rencontre ainsi le chef Atonhieiarho afin de lui exposer la situation (Acte III, 2<sup>e</sup> tableau, scène 2). Il lui exprime son désir de parvenir à une entente pour mettre fin aux tueries inutiles exercées dans les deux camps. Il lui explique que les Français sont venus s'établir en ce territoire d'Amérique pour « agrandir [leur] patrie<sup>75</sup> » et qu'en échange, ils offriraient aux autochtones la civilisation et la foi chrétienne. Mais Atonhieiarho refuse la « science<sup>76</sup> » et la « vérité<sup>77</sup> » que veut lui apporter cette nation dont le Dieu est injuste<sup>78</sup>. Voici les dernières paroles qu'il adresse à Maisonneuve :

L'Iroquois [...]. Jamais tu ne l'asserviras ; il fuit entre tes doigts comme l'eau de source. [...] Mon dernier mot : empêcher les ruisseaux de couler et les hommes d'être libres, c'est un crime. [...] Sans terre, sans bois, le sauvage aime autant mourir.<sup>79</sup>

Ainsi, aucun accord ne semble possible entre les deux chefs qui se séparent, chacun ayant appris, malgré tout, à connaître la conception du monde et les intentions de l'autre.

Maisonneuve est déstabilisé par la discussion qu'il vient d'avoir avec Atonhieiarho, un homme qui, à ses yeux, est un être remarquable puisqu'il pense d'abord et avant tout au bien-être des siens, à l'égalité entre tous... Voici ce que cet homme, rempli d'humanisme, lui inspire :

Quelle dignité chez cet homme de la nature. Il est roi sans sceptre ni couronne, tandis que notre souverain sous son diadème et son manteau d'hermine est l'esclave de ses passions. C'est un pantin dont un intrigant tire les ficelles. L'océan m'isole de cette cour d'intrigants et de favorites qui mangent le pain du peuple en d'effroyables orgies. Combien Atonhieiarho me semble plus noble dans ce cadre austère de la forêt. Combien cette droiture, cette

<sup>75</sup> *Ibidem*, Acte III, 2<sup>e</sup> tableau, scène 2, p. 40.

<sup>76</sup> *Ibidem*.

<sup>77</sup> *Ibidem*.

<sup>78</sup> Voici comment Atonhieiarho réplique à Maisonneuve : « [...] je me détourne de vous avec horreur comme d'une pourriture. Votre civilisation est triste et méchante. Elle marche à reculons comme la tortue. C'est de nous qu'il te faudrait apprendre la vérité. Ces temples, ces maisons que tu construis, un tremblement de terre vient de les secouer comme les arbres en automne. Un vent de poussière a caché la face du soleil, mais nos tentes sont restées debout. Il y a dans votre pays des gens qui tuent le gibier pour le plaisir de tuer, c'est mal. Quand l'Iroquois tue un caribou, c'est pour le manger, il invite tous les gens de la tribu à dîner avec lui. As-tu vu des mendiants chez nous?... Non, et tu n'en verras pas car tous ont droit, comme moi, à ce que la terre et les bois rapportent. Nous aurions honte d'accumuler comme vous des trésors quand les frères ont faim » (*ibidem*, pp. 42-43).

<sup>79</sup> *Ibidem*, Acte III, p. 43.

rectitude de raisonnement nous force au respect, à l'admiration. J'étais venu pour moraliser, catéchiser ce païen et je m'en retourne avec des leçons d'humanité tombées de ces lèvres hautaines et ironiques. Le raisonnement de cet homme des bois me confond. Cela serait-il vrai mon Dieu, que vous leur avez parlé? puisqu'ils ont des notions de tant de choses que nous ignorons, devons-nous aller chez ces barbares, nous, les civilisés, pour rechercher les pépites de la vérité que charie le flot des siècles dans sa marche incessante vers l'éternité? *Revenant*. Dans ces âmes primitives, se serait accumulé un dépôt que nul ne songe à recueillir? Si nous apprenions à lire en elles plutôt qu'à les moraliser? Si nous cherchions dans leurs rites, dans leurs cérémonies les traces de l'évolution de la pensée humaine, ne serait-ce pas plus noble et plus digne de la patrie française que de verser le sang de ces guerriers après les avoir dépouillés de leurs terres?...<sup>80</sup>

Quant au chef Atonhieiarho, il perçoit Maisonneuve comme « un Iroquois égaré chez les visages pâles<sup>81</sup> ». Mais cet attendrissement à son égard n'est que de courte durée lorsqu'il apprend, de la bouche de Nuage-Noir, que sa fille a trahi la communauté en se portant à la défense du fondateur de Ville-Marie, blessant son fiancé qui mourra sous peu. Cette nouvelle nourrit sa soif du sang et à la demande de Nuage-Noir, Atonhieiarho compte préparer avec les siens une embuscade aux Français qui seront à la chasse le lendemain matin (Acte III, 2<sup>e</sup> tableau, scène 5, pp. 44-45). Fleur-des-Bois, qui a surpris leur conversation, vole au secours de « l'homme de [ses] rêves<sup>82</sup> », le sachant en danger.

Le tableau suivant nous la présente sur son radeau en train d'affronter les chutes sous le regard impuissant des Français sur la grève. À la vue de cette femme qui risque de perdre la vie, Paul Chomedey de Maisonneuve demande à Jeanne Mance de réciter une prière (Acte III, 3<sup>e</sup> tableau, scène 1, p. 47). Celle-ci est vite exaucée : la personne à bord du radeau est sauvée. Admiratif du courage et de la force de cette femme qui a su résister à la mort, Maisonneuve s'exclame :

[...] Quels muscles d'acier pour n'avoir pas lâché l'épave dans cette orageuse traversée! Et l'on parle de la faiblesse des femmes! Ah! Depuis que nous avons vu ce qu'elles ont fait ici, ces laborieuses collaboratrices de notre œuvre de civilisation, nous ne pouvons plus leur faire honte de leur prétendue faiblesse. Quand les Mance, les

<sup>80</sup> *Ibidem*, Acte III, p. 44.

<sup>81</sup> *Ibidem*.

<sup>82</sup> *Ibidem*, Acte III, 2<sup>e</sup> tableau, scène 5, p. 46.

Bourgeois, et tant d'autres ont lutté mieux que nous contre le froid, les privations et l'excès de travail...<sup>83</sup>

Pendant qu'il fait l'éloge des pionnières de Montréal, quelle n'est pas sa surprise de reconnaître la survivante, Fleur-des-Bois, que les colons ramènent inanimée. En lui parlant, Maisonneuve parvient à la faire revenir à elle-même. Fleur-des-Bois le supplie alors de ne pas partir à la chasse avec ses amis, ils ne sortiraient pas vivants de la forêt, cernés par les guerriers iroquois. Maisonneuve la rassure, grâce à elle, la colonie vient d'échapper à une mort certaine. À nouveau conquis par « ce trait d'héroïsme<sup>84</sup> » chez elle, le premier gouverneur de Montréal témoigne, devant les siens, de toute sa reconnaissance à l'endroit de cette Iroquoise en pesant ses mots :

Cette femme, deux fois, m'a sauvé la vie, l'héroïsme est chez elle coutumier. Un Français est avant tout un galant homme. Le don d'une vie se paie par une autre qu'importe la couleur de sa peau... elle est belle, et je l'aime. Fleur-des-Bois, ton amour te lie à moi et je dois me consacrer à te rendre heureuse...<sup>85</sup>

Suite à cet aveu, le père Vimont rappelle Maisonneuve à l'ordre. Celui-ci lui répond alors qu'il désire le salut de son âme, inquiet de sa santé. Il veut qu'elle soit baptisée et devienne sa filleule.

L'Acte IV commence avec la tentative de Louis Frin de convertir Fleur-des-Bois au catholicisme en lui faisant apprendre son catéchisme. Mais, voyant qu'elle n'écoute pas ses enseignements, il la menace en lui disant qu'elle ira en enfer. Fleur-des-Bois, apeurée, hurle et s'évanouit. Alerté par les cris, Paul Chomedey Maisonneuve entre en scène (Acte IV, scène 2, p. 52). Après avoir constaté la détresse de Fleur-des-Bois, il prie Louis Frin de ménager son élève qui est encore fragile : « Louis, je t'ai bien des fois dit de ne pas faire tant de zèle. De la patience, de la douceur voilà ce qui agit le mieux sur les âmes... Jésus fut patient et doux...<sup>86</sup> ». Il s'entretient par la suite avec Fleur-des-Bois, seul à seul, et sent, en l'écoutant parler, qu'elle est prête à recevoir le premier sacrement. Il lui demande donc d'aller essayer la robe blanche que lui a faite Jeanne Mance pour l'occasion. Fleur-des-Bois obéit (Acte IV, scène 3, p. 53).

<sup>83</sup> *Ibidem*, Acte III, 3<sup>e</sup> tableau, scène 1, p. 47.

<sup>84</sup> *Ibidem*, p. 48.

<sup>85</sup> *Ibidem*, p. 49.

<sup>86</sup> *Ibidem*, Acte IV, scène 2, pp. 52-53.

Maisonneuve croit avoir fait de Fleur-des-Bois une véritable chrétienne. Dans un monologue, il partage ses observations sur l'assimilation progressive de l'Iroquoise à la culture religieuse des Français. Fier du résultat, il affirme : « [de] tout ce que j'aurai fait dans la Nouvelle-France, voici mon œuvre la plus vivante, créer une femme... »<sup>87</sup>

Le baptême de Fleur-des-Bois constitue, pour Maisonneuve, la première étape qui la conduira plus tard à l'autel. Depuis qu'elle lui a sauvé la vie pour une seconde fois, son désir de l'épouser est plus fort que jamais. Avant que l'heure de l'assemblée ait sonné, Maisonneuve profite donc de la présence du père Vimont, arrivé plus tôt que prévu, pour obtenir de lui son consentement à son mariage avec Fleur-des-Bois. Mais il se retrouve devant un refus catégorique du jésuite qui estime qu'aimer une Iroquoise est un « acte insensé<sup>88</sup> » et lui défend de vouloir l'épouser : « Apôtre du Christ, vous avez déjà épousé la plus sainte des causes, vous n'avez pas le droit de vous lier à d'autres que notre sainte mère l'Église<sup>89</sup> ». Il poursuit, plus loin, en disant à Maisonneuve qui ne cesse d'argumenter :

Mon pauvre ami, la passion vous aveugle, mais je plains le réveil après le beau rêve. Non, croyez-moi, je vous parle en père et en pasteur, l'Iroquoise n'est pas la compagne qu'il faut au gouverneur de Montréal. Il en perdrait le prestige et le respect qui doivent nimer son front, s'il veut avoir sur la colonie l'autorité nécessaire.<sup>90</sup>

Le père Vimont croit avoir enfin réussi à faire entendre raison à Maisonneuve. Mais ce n'est pas le cas. Toutefois, repensant à sa situation, le fondateur de Montréal finit par abandonner son projet d'épouser la fille du chef Atonhieiarho : il aurait été inhumain de sa part de forcer sa femme à quitter sa terre natale pour terminer ses jours en France, loin des siens.

---

<sup>87</sup> *Ibidem*, Acte IV, scène 4, p. 54. Voici les propos de Maisonneuve face à l'évolution de Fleur-des-Bois : « Comme elle est devenue belle, d'un charme presque immatériel... De l'Iroquoise, il ne reste plus qu'une ombre dont la traîne s'élève chaque jour. Elle ne ressemble pas plus que le diamant ciselé, étincelant, ne ressemble à la pierre brute enfermée dans sa gangue. Sa fierté s'attendrit. L'orgueil de sa race a fait place à la pudeur. Son visage, malgré sa couleur ambrée, garde une pâleur mate aux reflets dorés. Dans ses yeux noirs, luit la flamme d'une pensée supérieure. Comme tout lui est facile. L'âme des mots s'incorpore en son cerveau. Ce que les autres apprennent petit à petit, par infiltrations successives, elle le sait d'intuition. Sans doute, elle ne récitera jamais le catéchisme, ou ses prières, en perroquet ; ses lèvres sont réfractaires à ce verbiage, elle s'assimilera facilement la douce morale du Christ. De tout ce que j'aurai fait dans la Nouvelle-France, voici mon œuvre la plus vivante, créer une femme... » (*ibidem*, pp. 53-54).

<sup>88</sup> *Ibidem*, Acte IV, scène 5, p. 55.

<sup>89</sup> *Ibidem*.

<sup>90</sup> *Ibidem*, p. 56.

Lors de l'assemblée qui suit leur discussion animée, Maisonneuve fait part au public du document signé de la main de Tracy qui met fin à son mandat de Gouverneur de Ville-Marie. Devant l'indignation de l'assistance, Maisonneuve interprète cet acte de disgrâce :

Je n'obtiendrai pas justice, je n'ai pas l'échine assez souple pour être courtisan. J'ai servi le peuple sans flatter les puissants, je deviens un être dangereux. Je suis le grain de sable qui embarrasse les rouages ou plutôt les roueries de l'administration. J'ai fait la guerre à l'alcool plutôt qu'aux Iroquois. J'ai blessé à mort ceux qui se servirent de l'eau-de-vie comme d'un agent de destruction et de honte, soit pour dépouiller, soit pour asservir les Indiens. Je n'ai pas su farder les exploits, je n'ai pas fait jouer l'influence pour capter des faveurs et amasser des richesses... Je suis un grand coupable, j'ai mérité ma disgrâce. Que vous en semble?<sup>91</sup>

À cette question, tous crient à l'injustice et se disent prêts à le venger en déclarant la guerre à ses opposants. Mais Paul Chomedey de Maisonneuve ne souhaite en aucun cas le déclenchement d'une guerre fratricide, il « préfère encore l'exil<sup>92</sup> » :

[...] J'avais donné la pleine mesure de mes forces pour faire de cette ville une nouvelle terre promise, ma mission est finie. Allons, il se fait tard, séparons-nous... Et surtout, je vous en prie, pas de bruit, pas de récriminations, ceux qui nous oppriment ont la force de leur côté. M. de Tracy n'est que l'instrument d'un pouvoir occulte qui depuis des années sape mon autorité pour y établir la sienne. Je pars, emportant mon secret, parce que les noms de certains criminels ne peuvent être prononcés sans que la religion ne soit souillée.<sup>93</sup>

Après avoir fait un dernier adieu à la communauté montréalaise et à Jeanne Mance, Maisonneuve, seul, fait face à l'échec :

Le sort en est jeté. Je pars, chassé comme un valet par des maîtres ingrats [...] cher pays d'adoption où j'avais rêvé de finir mes jours loin des intrigues des cours et de la politique. Mais on n'est jamais assez éloigné pour que la griffe des méchants ne nous atteigne. Je m'en vais, chassé du paradis terrestre, sans savoir quel délit me vaut ce châtement. [...] Les honnêtes gens sont isolés parmi les leurs plus que s'ils habitaient le Sahara. J'ai jeté ici la semence d'un monde idéal où la liberté et la vertu fleuriront. Faut-il que j'aspire, moi aussi, à la chimère des honneurs, des décorations et des lettres patentes? Non, ce serait indigne de mon œuvre [...]. Chère Muse, reçois-moi tout meurtri dans tes bras. Tu as jadis guéri mon cœur de

---

<sup>91</sup> *Ibidem.*

<sup>92</sup> *Ibidem.*

<sup>93</sup> *Ibidem.*

mes blessures secrètes, tu as fait évanouir de mon cerveau malade ses rêves d'ambition, calme aujourd'hui la douleur profonde, inguérissable, que me cause la trahison.<sup>94</sup>

Les lamentations de Maisonneuve et la triste musique du luth surprennent Fleur-des-Bois qui apparaît vêtue de sa robe baptismale. Elle veut comprendre la raison de ces plaintes mais Maisonneuve change rapidement de sujet. Fleur-des-Bois se sent alors faiblir, elle sait qu'elle va mourir, un rêve le lui a annoncé. Elle apprend donc cette terrible nouvelle à son bien-aimé et lui assure qu'elle veillera toujours sur lui, même s'il vit dans des contrées lointaines (l'Iroquoise a deviné qu'il partait). Fleur-des-Bois lui avoue qu'elle aurait bien voulu devenir fille de Dieu pour lui faire plaisir mais, la situation étant différente, elle préfère renoncer au baptême : « On peut ravir le cœur de l'Iroquoise mais son âme retourne à ses bois, à la liberté, à la vérité<sup>95</sup> ».

Fleur-des-Bois s'éteint en écoutant le chant funèbre de « l'homme de [ses] rêves<sup>96</sup> » accompagné de son luth. Ce dernier, bouleversé, pleure sa mort et espère qu'elle sera accueillie au Royaume de Dieu : « Puissent les larmes brûlantes que je laisse couler sur ton front être un baptême régénérateur. Recevez-la parmi vos brûlants séraphins, Seigneur, vous qui faites vos délices des cœurs purs<sup>97</sup> ». Il continue en disant :

Rien ne me retient plus ici. Que mon destin s'accomplisse! J'ai retrouvé ici les mêmes intrigues que j'avais fuies. Les mondes changent mais les hommes restent les mêmes. J'ai échappé à Richelieu pour tomber entre les mains des Jésuites. Comme le Christ, je sens que tout m'abandonne, même Dieu mais je boirai le calice jusqu'à la lie. Ville-Marie, je pars mais mon cœur reste enterré ici avec cette enfant à qui je l'avais donné. Je rentrerai en exilé dans ma patrie. Ville-Marie, [...] je t'aime, et au fond, tu as été ma seule passion puisque j'aurai tout sacrifié pour toi. Marie de Hauterive, et Fleur-des-Bois, vous avez été les femmes bénies de mon rêve. Mais celle qui a eu mon sang, ma pensée, celle que j'ai fécondée, c'est toi, Ville-Marie. C'est ton image que j'emporte gravée en mon souvenir. Peut-être te souviendras-tu de moi comme la femme se rappelle son premier amant car je me suis imprimé en toi. Peu de gloire s'attache à celui qui ne fut qu'un honnête homme. Je n'ai pas fait d'armes à mon crédit. Je ne suis ni un héros ni un saint et la statuaire ne coulera pas mes exploits dans le bronze. Mais par-delà ma figure effacée,

<sup>94</sup> *Ibidem*, Acte IV, scène 7, pp. 60-61.

<sup>95</sup> *Ibidem*, Acte IV, scène 8, p. 63.

<sup>96</sup> *Ibidem*.

<sup>97</sup> *Ibidem*.

vois la France, ta mère. Aime-la. Au jour de tes fêtes, arbore son drapeau, redis son nom à tes enfants, parle son doux langage. Sois fière et généreuse comme elle, vole au secours de l'opprimé que l'on puisse dire en te voyant : « Telle mère, telle fille. » [...] quand l'œuvre du progrès est accomplie, les pauvres êtres vidés de leur enthousiasme sont rejetés comme une orange dont on a sucé la pulpe. Le Christ, Jeanne d'Arc, Christophe Colomb, et combien d'autres, n'ont eu que la mort ou l'exil pour récompense de leur dévouement à l'humanité. Ô ma Fleur-des-Bois, comme j'aurais été heureux de m'étendre près de toi dans ce lit de mousse, pour dormir au moins mon dernier sommeil. Adieu, ma bien-aimée, la vie est plus méchante que les hommes encore puisqu'elle fait qu'ils survivent à la ruine de leurs espérances, à l'évanouissement de leurs chimères, à l'anéantissement de l'amour, à la mort de la foi qui leur promettait dès ici-bas le Royaume de Dieu. Demain, je serai rentré dans mon néant, alors que toi tu auras réintégré ton immortalité, ma Fleur-des-Bois... Tu es un symbole. Notre haine comme notre amour tue ta race. J'ai voulu te sauver mais le sort t'a condamnée. Celle qui doit triompher, malgré ses maîtres ingrats, c'est la France éternelle, parce qu'elle est la lumière et l'amour. Dans ma douleur, dans mon désespoir, mes deux mains sur mon cœur, pour en comprimer les battements tumultueux, je crie « VIVE LA FRANCE! ».<sup>98</sup>

Tel est, selon Éva Circé-Côté, le destin de Maisonneuve, destitué injustement de ses fonctions, après avoir consacré presque un quart de siècle à Ville-Marie, « celle qui a eu [son] sang, [sa] pensée, celle [qu'il a] fécondée<sup>99</sup> ». Dans le malheur, son unique consolation reste Ville-Marie, son œuvre magistrale, où il a « jeté la semence d'un monde idéal où la liberté et la vertu fleuriront<sup>100</sup> », où la culture française rayonnera.

Dans ce monologue qui met fin à la pièce de Colombine, le héros atypique, en communication directe avec le public, révèle une partie du secret qu'il n'a pas voulu dévoiler à ses compatriotes « parce que les noms de certains criminels ne [pouvaient] être prononcés sans que la religion ne [fût] souillée<sup>101</sup> » : l'implication des Jésuites dans son renvoi soudain<sup>102</sup>. Cette interprétation surprend les spectateurs de 1921 qui ne devaient pas s'attendre à un tel dénouement.

<sup>98</sup> *Ibidem*, pp. 63-64.

<sup>99</sup> *Ibidem*, p. 63.

<sup>100</sup> *Ibidem*, Acte IV, scène 7, p. 61.

<sup>101</sup> *Ibidem*, Acte IV, scène 6, p. 59.

<sup>102</sup> Cet élément est à peine traité par les historiens au discours clérico-nationaliste comme nous l'avons constaté dans le chapitre précédent. Quant aux dramaturges Corbeil et Conan, ils ne mettent pas en scène cette période de l'histoire de Montréal.



Trahi par des êtres qui appartiennent à l'Église et prétendent défendre des idéaux chrétiens, Maisonneuve paraît déconcerté : après avoir prié très fort pour que sa bien-aimée, baptisée de ses larmes, aille au Ciel, Maisonneuve, dépassé par les événements qui viennent de se produire, se sent délaissé par Dieu. Sa foi en ce dernier semble gravement atteinte puisqu'il va jusqu'à affirmer que la cruauté de la vie fait en sorte que les hommes assistent, entre autres, « à la mort de la foi qui leur promettait dès ici-bas le Royaume de Dieu<sup>103</sup> ». Tout au long de son long monologue, Maisonneuve, désillusionné, n'exalte plus la religion catholique qu'il souhaitait répandre en cette terre nouvelle. Ainsi, dans le passage où il s'adresse à Ville-Marie, il demande à celle-ci de ne pas oublier sa mère, la France, qu'elle doit continuer à honorer en transmettant de génération en génération son histoire, sa langue, sa fierté, sa générosité. Maisonneuve n'exprime aucun désir de voir maintenu dans le futur le catholicisme qui crée des divisions, des injustices au sein de la population. Il estime que « [c]elle qui doit triompher, malgré ses maîtres ingrats, c'est la France éternelle, parce qu'elle est la lumière et l'amour<sup>104</sup> ».

Forcé à l'exil, Maisonneuve est victime des puissants, condamné par l'Église et le nouveau roi Louis XIV pour être resté fidèle à ses convictions, pour avoir toujours pensé au bien-être de la colonie française, pour avoir fait preuve d'ouverture à l'égard du peuple iroquois, pour avoir voulu bâtir une société de progrès, véritablement chrétienne, fondée sur des principes de justice, de respect, de tolérance, de partage, de liberté... Maisonneuve rêvait d'un monde où les hommes et les femmes<sup>105</sup>, où les Français et les Iroquois jouiraient des mêmes droits, seraient des êtres égaux et vivraient en harmonie les uns avec les autres. Mais rien de tel n'a pu se réaliser. Son mariage avec Fleur-des-Bois aurait été un premier pas vers l'atteinte de cet univers idéal si le père Vimont, représentant des Jésuites, n'était pas intervenu à deux reprises pour l'en empêcher, jugeant cet acte inadmissible<sup>106</sup> : le père Vimont, fermé aux autochtones, croyant posséder la vérité, n'avait pas découvert en ces hommes, comme Maisonneuve, des êtres profondément humanistes aux actions souvent plus chrétiennes que celles de certains Français, même si la religion leur était inconnue.

<sup>103</sup> *Ibidem*, Acte IV, scène 8, p. 64.

<sup>104</sup> *Ibidem*.

<sup>105</sup> Maisonneuve tient un discours féministe lorsque, dans un monologue, il affirme vouloir faire des femmes de la colonie, des femmes libérées de leurs chaînes (*ibidem*, Acte III, 1<sup>er</sup> tableau, scène 3, p. 36).

<sup>106</sup> Figure autoritaire et castratrice, le père Vimont s'immisce trois fois dans les affaires amoureuses de Maisonneuve (d'abord avec Marie de Hauterive, puis avec Fleur-des-Bois) pour l'empêcher de se laisser envahir par les émotions, de n'écouter que son cœur.

C'est donc ainsi que se termine, dans la pièce d'Éva Circé-Côté, le règne du premier Gouverneur de Montréal qui souffre d'avoir perdu sa jolie Fleur-des-Bois et de ne pas être autorisé à finir ses jours auprès d'elle, dans sa nouvelle patrie, Ville-Marie, sa création. Paul Chomedey de Maisonneuve n'a plus aucun droit de regard sur la colonie française qu'il a fondée, obligé de se soumettre à ses supérieurs. Il ne peut donc plus défendre les Iroquois dont l'avenir est menacé.

Le drame vécu par Maisonneuve « exalte la puissance symbolique du discours poétique<sup>107</sup> » et ne peut que frapper le public car comme le souligne avec justesse Jean Duvignaud, il « n'existe pas d'émotion plus puissante ni plus significative que l'injustice subie<sup>108</sup> ». Celle-ci peut ainsi conduire les spectateurs à une réflexion sur la situation impossible vécue par le personnage atypique qui « exprime pathologiquement le conflit des croyances collectives admises et la conscience personnelle<sup>109</sup> ». Voyons maintenant la réaction qu'a suscitée chez quatre journalistes cette histoire du fondateur de Montréal, mise en scène le 3 avril 1921 au Théâtre His Majesty's<sup>110</sup>.

### ***La réception de la pièce Maisonneuve commentée dans les journaux.***

D'après l'ensemble des critiques présents à la première, la pièce d'Éva Circé-Côté semble avoir été « un vrai succès artistique<sup>111</sup> ». Suivi « avec un grand intérêt<sup>112</sup> » du début à la fin, le drame historique *Maisonneuve* a été reconnu comme « l'une des meilleures œuvres canadiennes de théâtre<sup>113</sup> ». Mais qu'est-ce qui ressort des comptes rendus des chroniqueurs artistiques? De manière unanime, le contenu religieux de la pièce de Colombine a retenu leur attention : lors de la représentation, les journalistes se sont sentis interpellés par le discours religieux de l'auteure<sup>114</sup>.

<sup>107</sup> Jean Duvignaud, *op. cit.*, p. 11.

<sup>108</sup> *Ibidem*, p. 238.

<sup>109</sup> *Ibidem*, p. 236.

<sup>110</sup> Il s'agit des critiques des journaux *La Patrie*, *La Presse*, *Le Canada* et *Le Pays*.

<sup>111</sup> « « Maisonneuve » », *Le Canada*, vol. XIX, no 1, lundi 4 avril 1921, p. 5.

<sup>112</sup> « Belle première de la pièce de Colombine », *La Patrie*, 43<sup>e</sup> année, no 30, lundi 4 avril 1921, p. 6.

<sup>113</sup> « Première de « Maisonneuve » », *La Presse*, 37<sup>e</sup> année, no 127, lundi 4 avril 1921, p. 3.

<sup>114</sup> Il nous est impossible d'étudier, de manière détaillée, chacune des critiques de la pièce *Maisonneuve*. Nous nous attarderons donc, dans cette section, sur « la convergence de certaines remarques » (Patrice Pavis, *Voix et images de la scène. Vers une sémiologie de la réception*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1985, p. 140). Mais nous vous invitons à lire l'ensemble des critiques et des communiqués du drame en annexe.

Trois des quatre critiques décrivent *Maisonneuve* comme étant « l'exposé de deux thèses religieuses, celle que conservaient les Indiens et celle qu'apportaient les Français. La lutte se fait entre ces deux thèses avec un penchant vers les idéals (sic) mystiques indiens<sup>115</sup> ». Le journaliste de *La Patrie*, tout comme celui du quotidien *Le Canada*, résume l'œuvre de manière semblable. Cependant, il interprète ce « penchant vers les idéals (sic) mystiques indiens<sup>116</sup> » comme étant celui de la dramaturge<sup>117</sup>. Ainsi, derrière cette sympathie à l'égard du système de croyances des Iroquois, perçus comme des êtres plus chrétiens que les Français, le critique semble entendre la voix de Colombine. Quant à celui de *La Presse*, il va plus loin, déçu de la mollesse du premier Gouverneur de Montréal face au discours du chef Atonhieiarho : il se « demande si l'auteur[e] n'a pas voulu [...] faire admirer [à l'auditoire] la doctrine iroquoise au détriment de la doctrine chrétienne<sup>118</sup> ». Il sent donc, à travers ce dialogue entre *Maisonneuve* et Atonhieiarho, une prise de position d'Éva Circé-Côté en faveur de l'idéologie iroquoise.

La perception des journalistes de *La Patrie* et de *La Presse* est que l'auteure intervient dans le drame historique, y joue un rôle : celui de diffuser sa conception du monde. Mais prend-elle vraiment parti pour la « doctrine iroquoise<sup>119</sup> » dans cette œuvre dramatique? Présente-t-elle la pensée des autochtones comme supérieure à celle des chrétiens comme le croient les critiques de *La Patrie*, *La Presse* et *Le Canada*?

La scène finale donne peut-être à ces derniers cette impression à cause de la révélation de la responsabilité des Jésuites dans la destitution de *Maisonneuve*. Cette

<sup>115</sup> « « Maisonneuve » », *Le Canada*, *op. cit.*

<sup>116</sup> *Ibidem*.

<sup>117</sup> « Belle première de la pièce de Colombine », *La Patrie*, *op. cit.*. Le chroniqueur artistique présente la pièce *Maisonneuve* comme l'histoire de « la grande lutte contre l'idéal chrétien des premiers colons français et l'idéal mystique des indiens iroquois, et l'auteur ne déguise pas son penchant pour le dernier idéal qu'il nous expose comme une civilisation plus chrétienne que celle apportée par M. de Maisonneuve et ses collaborateurs » (*ibidem*).

<sup>118</sup> « Première de « Maisonneuve » », *La Presse*, *op. cit.*. Du drame historique *Maisonneuve*, le critique du journal *La Presse* retient « [l']entrevue entre le chef iroquois Antonhieoarho (sic) et Paul de Maisonneuve » (*ibidem*), une scène qu'il juge très belle. Cependant il affirme avoir « amèrement regretté [...] que l'auteur[e] n'ait pas trouvé de meilleurs arguments à mettre dans la bouche de son héros pour répondre au chef iroquois. Une impression pénible demeure et on se demande si l'auteur[e] n'a pas voulu nous faire admirer la doctrine iroquoise au détriment de la doctrine chrétienne. Cette impression demeure, se renouvelle même au dernier acte » (*ibidem*). L'auteur anonyme du journal *Le Canada* est également de cet avis. Il affirme que « [l]e même penchant vers la doctrine iroquoise se dénote clairement aussi dans le dernier acte ou (sic) Fleur-des-Bois essaie d'apprendre le catéchisme » (« « Maisonneuve » », *Le Canada*, *op. cit.*).

<sup>119</sup> *Ibidem*.

annonce peut en effet les avoir troublés<sup>120</sup> et les avoir portés à croire à ce « penchant [de l'auteure] vers les idéals (sic) mystiques indiens<sup>121</sup> ». Mais cette hypothèse ne peut s'appliquer au critique du journal *Le Pays*, Charles-André, qui soutient que

Colombine a semé sa pièce de traits d'observation qui font honneur à sa perspicacité. Les mobiles qui font agir le clergé contre Maisonneuve sont vraisemblables. Ceux que Colombine nous indique paraissent même être les seuls qui expliquent les faits avec une humaine raison. Tout historien, après une judicieuse critique historique, sera même affirmatif sur ce point.<sup>122</sup>

Selon Charles-André, *Maisonneuve* est une œuvre dramatique

[...] d'une poésie sentimentale qui la [(Éva Circé-Côté)] fait s'émouvoir aux souffrances morales des Indiens à qui l'on volait leur terre, qui la (sic) fait entrevoir les motifs sacrés de leur résistance héroïque et qui la fait désirer, enfin, un Dieu ni Indien ni Français, mais une pensée d'amour suprahumaine, absolue, grande, immuable de bonté des peuples encore aux sources même de la nature.<sup>123</sup>

Ainsi, d'après ce chroniqueur, à travers la pièce *Maisonneuve*, Colombine rêve d'un monde de tolérance inspiré de la « pensée d'amour suprahumaine<sup>124</sup> » des Iroquois. Cependant, Charles-André oublie de mentionner que les Iroquois sont animés des mêmes idéaux chrétiens que les Français sans avoir la foi. De plus, comme les autres critiques, il omet de reconnaître que, dans le drame historique, les Amérindiens ne sont pas présentés comme des être parfaits : de la race humaine, ils ont aussi les faiblesses.

En somme, il est compréhensible de lire chez les critiques une telle interprétation de l'œuvre dramatique qui rend à la fois hommage aux pionniers français et aux Iroquois. Ces derniers, trop longtemps négligés par les auteurs de l'histoire de la fondation de Montréal<sup>125</sup>, n'étaient probablement pas imaginés de la sorte par la majorité des spectateurs qui devaient avoir des préjugés à leur égard. Ainsi, en voyant mise en valeur la culture des

<sup>120</sup> Cela a peut-être même porté atteinte à leurs convictions. Nous pensons surtout à celles du journaliste de *La Presse* qui, d'après les commentaires qu'il fait, semble blessé.

<sup>121</sup> « « Maisonneuve » », *Le Canada*, *op. cit.*

<sup>122</sup> Charles-André, « « Claire » et « Maisonneuve » », *op. cit.*

<sup>123</sup> *Ibidem.*

<sup>124</sup> *Ibidem.*

<sup>125</sup> Dans le texte intitulé « De la « Primitive Ville » à la Place Ville-Marie : lectures de quelques récits de fondation de Montréal », Ginette Michaud aborde la question en avançant que « [f]onder, dans le cas de Ville-Marie, cela voudra d'abord et surtout dire de construire activement cet oubli, transformer et renverser le rapport de cet autre naguère si confiant, si accueillant, dans la figure haineuse du « guerrier rouge » » (Ginette Michaud, *op. cit.*, p. 29).

Iroquois dans *Maisonneuve*, il est normal qu'ils aient cru que Colombine voulait démontrer la suprématie idéologique de ce peuple et qu'ils aient considéré que celle-ci leur était présentée comme « plus chrétienne que celle apportée par Maisonneuve et ses collaborateurs<sup>126</sup> ». Seulement, il est étonnant de remarquer qu'aucun d'entre eux n'a soulevé le fait que les Amérindiens peuvent être vertueux sans connaître la théologie catholique, idée qui est pourtant maintes fois rappelée dans *Maisonneuve*. Mais ce qui est surtout intéressant de constater à travers les commentaires des journalistes, c'est qu'ils notent une présence manifeste d'Éva Circé-Côté dans la pièce<sup>127</sup> : Colombine énoncerait sa vision du monde idéal par l'entremise de ses personnages et en particulier, celui de Paul Chomedey de Maisonneuve, héros historique important dans la conscience collective.

***Maisonneuve, messager de la pensée sociale de Colombine.***

Paul Chomedey de Maisonneuve paraît, dès le début du drame, affligé d'un mal existentiel causé par un refus de sa propre réalité : son amour impossible, sa carrière militaire, son pays dirigé par un roi irresponsable... Incapable de s'épanouir en cet Ancien Monde, Maisonneuve espère enfin vivre dans un univers aux valeurs vraiment chrétiennes en acceptant de fonder et de gouverner Ville-Marie qu'il pourra créer selon ses idéaux sociaux, loin de la métropole. En se lançant dans cette aventure, il rêve d'une société de progrès, d'une démocratie où le peuple serait souverain, d'un monde de paix, de justice, de tolérance, où le christianisme triompherait. Mais alors qu'il s'attendait à jouir d'une plus grande liberté d'action en Nouvelle-France, Maisonneuve y retrouve les mêmes contraintes : son pouvoir est limité par le roi et l'Église qui finissent par condamner son administration de Ville-Marie en le remerciant sans raison de ses fonctions. Les Jésuites, à l'origine de sa disgrâce, prennent alors le contrôle de Montréal pour y instaurer une théocratie, un système injuste à l'égard du peuple iroquois qui risque de s'éteindre.

<sup>126</sup> « Belle première de la pièce de Colombine », *La Patrie*, *op. cit.*.

<sup>127</sup> Une journée avant le spectacle, un journaliste, qui a eu des échos de la générale, invite ses lecteurs à assister à *Maisonneuve* en déclarant : « C'est un devoir pour nous d'aller applaudir Colombine qui nous parle par ces (sic) personnages, le langage d'une saine philosophie » (« MAISONNEUVE par COLOMBINE au THÉÂTRE HIS MAJESTY », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 14, samedi 2 avril 1921, p. 3).

Cette trahison conduit Maisonneuve, qui avait déjà connu plusieurs déceptions tout au long de son règne à Ville-Marie<sup>128</sup>, à la perte de ses illusions et de sa foi en Dieu. Mais un espoir demeure : l'épanouissement de la civilisation française en cette terre d'Amérique. Malgré le drame qu'il vit, le fondateur de Montréal nous laisse sur une note d'espérance.

À nos yeux, le protagoniste de la pièce traduit la pensée sociale de l'auteure qui, en cette période de l'entre-deux-guerres, s'inquiète de l'avenir des siens, menacés de disparition comme les Iroquois. À travers la voix de Maisonneuve, Éva Circé-Côté, qui désire la survie de sa culture, rappelle aux spectateurs l'héritage français légué par les pionniers de Montréal, un héritage qui doit être conservé. Cependant, elle les fait réfléchir à l'épineuse question de la place de la religion au sein de la société canadienne-française qui est dans une impasse au moment de la mise en scène de *Maisonneuve* : sous le joug ecclésiastique, le peuple n'avance pas, maintenu dans l'ignorance. Son existence est donc en péril s'il persiste à se soumettre aux autorités religieuses, à accepter ce régime théocratique. Le destin tragique du héros de *Colombine* force ainsi le public, qui éprouve une certaine sympathie à l'égard de ce mythe national, à remettre en question le pouvoir religieux en place en 1921.

Dans l'œuvre théâtrale d'Éva Circé-Côté, Paul Chomedey de Maisonneuve apprend à redéfinir, en Nouvelle-France, sa façon de concevoir le monde : au contact des Iroquois, le premier Gouverneur de Montréal évolue, devient plus progressiste et efface petit à petit l'idée de supériorité de la race française, liée à la connaissance de la vérité, de la pensée absolue, de la religion catholique. Maisonneuve découvre en effet dans cette civilisation dite primitive des êtres égaux des Français, aux valeurs semblables à celles des chrétiens sans avoir reçu le baptême et croire en Dieu. À la fin de la pièce, la religion catholique ne semble plus avoir aucun sens pour Maisonneuve qui perd la foi. Son expérience de vie en Nouvelle-France paraît lui confirmer les dangers de la religion, source de divisions, d'inégalités sociales, dont les principes sont trop souvent oubliés des « pratiquants », et il ne manifeste aucune volonté de préservation du catholicisme à Montréal comme nous l'avons vu un peu plus tôt. Ses dernières paroles laissent ainsi croire qu'il embrasse la vision du monde idéal de *Colombine* : un monde laïque, démocratique et français.

---

<sup>128</sup> Mentionnons, entre autres, la résistance des Iroquois à la civilisation française et le manque de respect et d'ouverture des chrétiens à l'égard des autochtones.

Paul Chomedey de Maisonneuve, symbole de l'histoire nationale, est en quelque sorte le messager de la pensée sociale d'Éva Circé-Côté. Ce protagoniste constitue pour la dramaturge un intermédiaire intéressant pour transmettre au public son rêve d'une société moderne, démocratique, instruite, où la culture canadienne-française serait vivante. Mais cette société idéale ne peut devenir réalité sans l'intervention de l'État dans les domaines sociaux, la laïcisation des institutions et l'instruction obligatoire et gratuite, des réformes essentielles à la survie du peuple canadien-français, selon Éva Circé-Côté qui s'oppose à l'idéologie dominante cléricalo-nationaliste.

À l'intérieur d'un drame (genre didactique par excellence), Éva Circé-Côté choisit ainsi de raconter l'histoire de ce personnage atypique qui pourrait avoir une influence sur les spectateurs<sup>129</sup> en les incitant à s'interroger sur certaines questions jamais remises en cause<sup>130</sup> telle que la prédominance, dans la collectivité, d'une religion considérée comme un héritage fondamental pour la majorité des Canadiens français de 1921.

---

<sup>129</sup> Les spectateurs sont bien sûr libres d'approuver ou de rejeter ce que propose le protagoniste atypique de l'œuvre dramatique (Elizabeth Burns, *op. cit.*, p. 358).

<sup>130</sup> Jean Duvignaud, *op. cit.*, p. 236. Le personnage atypique « peut, en certains cas, jouer un rôle positif dans des sociétés dites archaïques » (*ibidem*, p. 233).

## CONCLUSION



Les mots sont peut-être un vêtement plus durable malgré leur apparence de fragilité. Les héros de l'antiquité (sic) vivent encore dans la poésie d'Homère. C'est donc faire œuvre d'un patriotisme éclairé que d'animer les morts glorieux dont les exemples nous sont un perpétuel enseignement. Le fondateur de Montréal méritait par sa valeur morale, par son dévouement d'apôtre, par sa pondération d'esprit, d'être offert en modèle à la présente génération. Quand nous avons à déplorer chaque jour le fléchissement des caractères, la dépression du sentiment patriotique, nous devons dresser sur un piédestal ces hommes d'airain pour qu'à leur vue la torpeur mortelle qui glace notre sang soit conjurée.<sup>1</sup>

Dans une optique de progrès et de survivance de la nation, Éva Circé-Côté met en scène la vie de Paul Chomedey de Maisonneuve, décrit comme une véritable figure mythique par les auteurs de l'histoire de Ville-Marie. Par la voie du théâtre, elle revisite le passé du fondateur de Montréal auquel artistes et intellectuels vouent un culte depuis le deux centième anniversaire de sa mort en 1876<sup>2</sup>. Éva Circé-Côté modèle l'histoire imprécise du premier Gouverneur de Montréal et suggère de ce symbole national une image qui se distingue de celle offerte par les mémorialistes du XVII<sup>e</sup> siècle ainsi que par les historiens et dramaturges de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, marqués par le courant ultramontain. Personnage de l'imaginaire collectif, Maisonneuve représente un protagoniste idéal pour sensibiliser le public montréalais de l'entre-deux-guerres à la question nationale. Considéré comme un modèle social, il a le pouvoir de susciter chez les spectateurs une réflexion sur leur avenir collectif et de les pousser à défendre par la raison et non par la force leur langue et leur culture. Paul Chomedey de Maisonneuve constitue une source d'inspiration pour les Canadiens français minoritaires au sein du vaste Canada. Il s'agit donc d'un intermédiaire précieux pour la dramaturge qui désire ranimer la flamme patriotique des siens, « réveiller leur inertie et leur énergie défaillante<sup>3</sup> ».

<sup>1</sup> [Anonyme], « MAISONNEUVE par COLOMBINE au THÉÂTRE HIS MAJESTY », *op. cit.*

<sup>2</sup> L'intérêt pour ce modèle exemplaire se manifeste vers la fin des années 1870 et autour du deux cent cinquantième anniversaire de la fondation de Ville-Marie (1892).

<sup>3</sup> Éva Circé-Côté (pseudo. Colombine), « Une mère dénaturée », *op. cit.*

Éva Circé-Côté crée le drame historique *Maisonnette* dans un contexte d'insécurité identitaire face à l'hégémonie anglo-saxonne persistante après la Confédération. Elle participe au développement d'une dramaturgie nationale de combat, « témoignage d'une race qui ne veut pas mourir<sup>4</sup> », en glorifiant le passé d'un héros de la patrie. Elle fait partie de ces artistes qui, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>, unissent leurs forces créatives dans un but précis : celui de l'institutionnalisation du théâtre canadien-français, lequel se doit d'être une école de morale<sup>6</sup> et de patriotisme utile à l'ensemble de la société<sup>7</sup>. Ce théâtre, qui instruit en divertissant, connaît un essor remarquable entre les années 1898 et 1914 (période de son « âge d'or »), mais se trouve en perte de vitesse avec le déclenchement de la Grande Guerre. Pendant l'époque qui nous intéresse, celle de la production de *Maisonnette* au Théâtre His Majesty's, les dramaturges continuent de « puis[er] la trame de leurs pièces dans [le] riche fonds historique<sup>8</sup> », influencés par l'abbé Lionel Groulx qui entretient le culte du passé, né après l'Acte d'Union (1840) en réponse « à l'incertitude de l'avenir et à l'absence de projet collectif<sup>9</sup> ».

Dans l'espoir d'éveiller un sentiment de conscience national parmi les gens de l'assistance, les auteurs dramatiques exaltent l'histoire des ancêtres. Cependant, ils se voient confrontés à une triste réalité : le public n'est pas au rendez-vous ce qui rend la situation du théâtre national précaire. Cette indifférence des Canadiens français à l'égard des œuvres des leurs se remarque depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et est expliquée de diverses manières dans les journaux. Plusieurs facteurs pourraient être à l'origine de cette apathie générale : d'abord, les mauvaises critiques des chroniqueurs artistiques n'auraient pas favorisé le développement de l'art dramatique canadien-français en le jugeant trop amateur, médiocre (par le jeu des comédiens)<sup>10</sup>, moralisateur, didactique, littéraire ou encore

<sup>4</sup> Jacques Cotnam, *op. cit.*, p. 49.

<sup>5</sup> À une époque où le théâtre de langue anglaise domine toujours les scènes montréalaises, artistes et artisans travaillent à l'implantation d'une tradition théâtrale canadienne-française.

<sup>6</sup> Toute pièce immorale subit alors l'anathème du clergé et le gardien de la morale par excellence au tournant du XX<sup>e</sup> siècle est nul autre que M<sup>fr</sup> Bruchési.

<sup>7</sup> Pensons aux efforts soutenus d'artistes comme Elzéar Roy (des *Soirées de famille* et du Théâtre des Nouveautés), Antoine Godeau et Léon Petitjean (du Théâtre des Variétés), Georges Gauvreau et Paul Cazeneuve (du Théâtre National Français) ou encore Eugène Lassalle (du Conservatoire d'art dramatique).

<sup>8</sup> Étienne-F. Duval, *op. cit.*.

<sup>9</sup> Antoine Prost, *op. cit.*.

<sup>10</sup> Le gouvernement pourrait être en partie responsable de la médiocrité du théâtre national ne lui accordant aucune subvention. C'est ainsi que les comédiens, pour survivre dans le milieu théâtral face à des salaires de

profondément immoral. Cette idée d'immoralité du théâtre, répétée par le clergé à ses fidèles, serait en effet restée ancrée dans les mentalités d'après Margaret Mary Bisson qui croit que la stricte éducation religieuse des Canadiens français pourrait être en cause. Mais les avertissements des gens d'Église n'auraient toutefois pas empêché une bonne proportion de Canadiens français de fréquenter les salles de spectacles, friands des pièces de vaudeville, de boulevard, de burlesque, des mélodrames, des comédies bouffes... Seul ce genre de spectacles réussit en effet à remplir les théâtres montréalais qui comptent pour la plupart plus de mille places à cette époque. Mais pourquoi le public se tourne-t-il vers ce théâtre de divertissement plutôt que d'encourager les grands drames historiques, les pièces à thèse et les comédies de mœurs d'auteurs canadiens-français? Il semblerait qu'il ait rejeté ces pièces en raison de la longueur des discours, du manque d'action, de l'acharnement des dramaturges à vouloir l'amener à une réflexion d'ordre social... Du théâtre national, il n'aurait apprécié que les revues, un genre plus léger qui ne demande pas d'efforts intellectuels. Initiés très tôt au théâtre facile, commercial, les Montréalais n'auraient pas pris l'habitude d'aller entendre les œuvres de compatriotes. De plus, l'avènement du septième art aurait diminué leur fréquentation des théâtres. Le cinéma, qui attire alors les foules, devient en outre « un concurrent redoutable<sup>11</sup> » du théâtre, si bien que plusieurs craignent sa disparition. C'est donc dans ce contexte peu favorable à l'éclosion d'une dramaturgie nationale que les auteurs dramatiques canadiens-français doivent se battre pour que leurs œuvres soient reconnues des leurs.

Selon la critique Éva Circé-Côté [Fantasio], si le théâtre venait à « périliclit[er] à Montréal [ce serait la] faute du public<sup>12</sup> » qui « passe pour le plus difficile qui soit<sup>13</sup> » et préfère aux pièces canadiennes-françaises des activités qui ne sont pas essentiellement des « manifestations d'art riches d'enseignements<sup>14</sup> ». Dans ses chroniques, Éva Circé-Côté insiste sur l'orientation éducative que doit embrasser le théâtre national pour favoriser l'émancipation de la « race canadienne-française ». Aux yeux d'Éva Circé-Côté [Julien Saint-Michel], l'art dramatique a la responsabilité de mener l'ensemble de la collectivité

---

crève-faim, sont contraints à apprendre plusieurs rôles rapidement ce qui rend leur jeu moins crédible en raison de leur préparation inadéquate.

<sup>11</sup> Jean Béraud, *350 ans de Théâtre au Canada français*, *op. cit.*.

<sup>12</sup> Éva Circé-Côté, « La scène et l'écran. L'ultime expérience », *op. cit.*.

<sup>13</sup> Éva Circé-Côté, « La scène et l'écran. La nouvelle saison », *op. cit.*.

<sup>14</sup> *Ibidem.*

canadienne-française dans le droit chemin car celle-ci « dans ses actes s'inspire au théâtre<sup>15</sup> ». Didactique, le théâtre se doit d'exposer à l'auditoire les problèmes sociaux qui le touchent, d'énoncer « quelques grosses vérités<sup>16</sup> » et de tenter de « corriger les travers de l'époque<sup>17</sup> » selon Éva Circé-Côté [Fantasio]. Il est ainsi primordial que le théâtre soit utile, serve la population, soit créé pour son bien-être, pour l'aider à progresser sur les plans social et intellectuel. Enfin, la chroniqueuse artistique rappelle que l'art dramatique doit également participer à la valorisation du français car les Canadiens français ne sont « pas si forts [qu'ils] puiss[ent] [se] passer d'armes au service de la langue française en cette province. Le théâtre est un atout formidable<sup>18</sup> ». C'est ainsi qu'à travers le drame *Maison neuve*, Colombine promeut l'usage de la langue française et une certaine vision du monde pour que les siens en tirent une leçon, soient alors plus aptes à se défendre dans la société et surtout demeurent vivants parmi les anglophones.

Pendant toute sa carrière journalistique (1900-1940), Éva Circé-Côté dénonce la prédominance de l'Église au sein de la population canadienne-française qui, sous son emprise, ne peut évoluer sur le plan intellectuel ce qui est affolant : peu instruite, la société canadienne-française est menacée d'extinction. Éva Circé-Côté, qui tient à la survivance des siens, souhaite pour cela l'établissement d'une démocratie. Elle veut la fin de cette « théocratie sans la lettre<sup>19</sup> », de ce système qui opprime le peuple en le maintenant dans l'ignorance, en ne lui laissant entendre qu'une seule vérité<sup>20</sup>, en brimant sa liberté de pensée et d'action. Éva Circé-Côté rêve d'une société égalitaire, de justice, de tolérance. Elle désire que chaque Canadien français, homme ou femme, soit en mesure de prendre part à la vie collective, de participer à son développement en tant que citoyen à part entière. Mais

---

<sup>15</sup> Éva Circé-Côté, « Du roman d'amour aux thèses socialistes. La conversion de M. Paul Bourget, de l'Académie Française. – Ses idées sur le syndicalisme exposées au théâtre et les impressions qu'elles laissent au public. – La réalité. », *op. cit.*

<sup>16</sup> Éva Circé-Côté, « La scène et l'écran. Réflexions sur la revue », *op. cit.*

<sup>17</sup> *Ibidem.*

<sup>18</sup> Éva Circé-Côté, « La scène et l'écran. L'ultime expérience », *op. cit.*

<sup>19</sup> Jean-Guy Genest, *op. cit.*, p. 30.

<sup>20</sup> Il s'agit d'une vérité qui, à ses yeux, est remplie de préjugés à l'égard des autres cultures, des mouvements progressistes, des idéologies comme le socialisme et le féminisme...

pour ce faire, des réformes essentielles s'imposent : la démocratisation du savoir<sup>21</sup>, la laïcité des établissements d'enseignement et l'intervention accrue de l'État dans les domaines sociaux.

Très tôt, Éva Circé-Côté développe une écriture engagée, une écriture de combat, en faisant ses premières armes au journal *Les Débats*, né au tournant du XX<sup>e</sup> siècle en réaction contre la Guerre des Boers, contre l'impérialisme britannique. Elle se porte alors à la défense de thèmes chers à toute l'équipe de rédaction de l'hebdomadaire connu pour son radicalisme et son anticléricalisme : la démocratie, le droit à l'éducation, la solidarité à l'égard des ouvriers, la nécessité de créer une bibliothèque laïque, le libéralisme radical... S'étant donnée pour mission de « lutter pour les idées généreuses et hardies<sup>22</sup> », Éva Circé-Côté continue dans la même voie toute sa vie.

Le drame historique *Maisonneuve* témoigne de cette écriture engagée, destinée à l'avancement de la nation. Il apporte une nouvelle interprétation de l'histoire du fondateur de Montréal qui, jusqu'à la période de sa création au Théâtre His Majesty's en 1921, était empreinte de l'idéologie dominante, clérico-nationaliste, défendue par les élites traditionnelles et l'Église. En effet, cette version ultramontaine du passé de Maisonneuve, observée chez les historiens et les dramaturges de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, diffuse cette idée de supériorité de la « race canadienne-française », qui se résume à sa foi et à ses origines françaises, et valorise la pratique religieuse des bâtisseurs de Montréal ainsi que les relations parfaites de ceux-ci avec Paul Chomedey de Maisonneuve, tant exaltées par les chroniqueurs du XVII<sup>e</sup> siècle. À titre d'exemple, Sylvio S. Corbeil et Laure Conan traitent tous deux d'une courte période de l'administration de Maisonneuve pendant laquelle ce dernier n'évolue pas au contact des Iroquois, il continue au contraire à défendre un discours patriotico-religieux. Les auteurs dramatiques font de leur protagoniste un gardien des traditions des civilisés, un chef idéal pour gouverner la colonie et parvenir à soumettre les Iroquois à la *race* supérieure, française et catholique. Quant à Éva Circé-Côté, elle couvre tout le règne de Maisonneuve à Ville-Marie au cours duquel ce dernier change petit à petit

<sup>21</sup> L'instruction gratuite et obligatoire pour tous (hommes et femmes, bourgeois et ouvriers confondus) constitue le principal combat de la chroniqueuse progressiste qui travaille tout au long de sa vie à l'affranchissement intellectuel des siens du joug clérical.

<sup>22</sup> Éva Circé (pseudo. Colombine), « Réponse. Au personnage anonyme qui écrit dans *L'Étoile du Nord* », *op. cit.*.

ses idées conservatrices en se rapprochant de la culture amérindienne si bien qu'à la fin de sa vie de gouverneur, sa pensée progressiste l'isole des siens et le condamne à l'exil éternel, loin de sa nouvelle patrie qu'il a fondée<sup>23</sup>. Cette évolution des idées sociales du héros atypique Paul Chomedey de Maisonneuve paraît être celle qu'Éva Circé-Côté souhaite pour son peuple qui doit, à ses yeux, arriver à se détacher de certaines traditions pour réussir à s'affranchir sur le plan intellectuel.

En guise de conclusion, cette étude sociocritique du drame historique *Maisonneuve* a permis de montrer que cette pièce de Colombine, mise en scène le 3 avril 1921, est bel et bien « pratique sociale et partant, production idéologique<sup>24</sup> ». D'après notre analyse de la conception de l'art dramatique d'Éva Circé-Côté à partir de ses critiques théâtrales, il est clair que cette dernière s'est servie du théâtre pour faire valoir auprès des siens sa vision du monde<sup>25</sup>. Éva Circé-Côté espère des Canadiens français présents à la représentation de *Maisonneuve* une prise de conscience des problèmes exposés, une remise en question de leur propre réalité ainsi qu'un désir de transformations sociales pour le mieux être des générations futures. Rappelons que le théâtre, selon Duvignaud, a la capacité de « modifier la relation du spectateur avec le monde, [qu'il] est aisé de bouleverser l'homme en lui montrant ce qu'il tait<sup>26</sup> » et qu'il peut même, selon Gurvitch, « être utilisé comme un faisceau de signaux et d'appels pour provoquer des actions collectives<sup>27</sup> ». Ainsi, Éva Circé-Côté paraît avoir trouvé dans le drame joué le meilleur moyen de communiquer au public ses idéaux sociaux, opposés aux idées reçues. Mais si *Maisonneuve* reflète l'esprit réformateur d'Éva Circé-Côté, est-ce à dire qu'il s'agit d'une pièce à thèse?

Selon l'interprétation qu'en font les critiques, en 1921, il semble que l'œuvre dramatique soit à thèse puisqu'ils décrivent celle-ci comme étant « l'exposé de deux thèses religieuses, celle que conservaient les Indiens et celle qu'apportaient les Français. La lutte

---

<sup>23</sup> Trahi par ses coreligionnaires, Maisonneuve perd ses illusions ainsi que sa foi. À la fin du drame, il ne manifeste aucun désir de maintien de la religion catholique, source de divisions. Il souhaite que les générations montréalaises futures vivent dans un monde de culture française juste, tolérant, ouvert aux autres nationalités.

<sup>24</sup> Claude Duchet cité par Régine Robin, *op. cit.*, p. 97.

<sup>25</sup> La conception du monde d'Éva Circé-Côté a été définie en fonction des idées sociales dont elle discutait dans ses chroniques.

<sup>26</sup> Jean Duvignaud, *op. cit.*, p. 564.

<sup>27</sup> Georges Gurvitch, *op. cit.*.

se fait entre ces deux thèses avec un penchant vers les idéals (sic) mystiques indiens<sup>28</sup> ». Un des journalistes est même sous l'impression que l'auteure avait l'intention avec sa pièce de « faire admirer [à l'auditoire] la doctrine iroquoise au détriment de la doctrine chrétienne<sup>29</sup> ». Cependant, d'après nous, *Maisonneuve* n'est pas une pièce à thèse bien qu'elle partage des traits semblables avec celle-ci. Par exemple, le drame historique tout comme la pièce à thèse « propose des valeurs<sup>30</sup> », il met en scène un héros d'« apprentissage exemplaire positif [qui] est avant tout passif<sup>31</sup> » et qui est amené à interpréter ce Nouveau Monde qu'il entreprend de coloniser au nom de la foi chrétienne et de la patrie. Mais la pièce *Maisonneuve* ne peut être liée à une doctrine en particulier et ne renferme pas un sens univoque, un discours autoritaire. Au contraire, cette œuvre dramatique laisse place à diverses interprétations c'est-à-dire qu'il est impossible « d'en extraire une maxime ayant une portée générale.<sup>32</sup> » Éva Circé-Côté embrasse plusieurs causes sociales tout au long de sa vie et leur accorde une importance égale ce qui implique que l'on retrouve plusieurs idéaux sociaux dans *Maisonneuve* qui ne découlent pas d'une seule doctrine. *Maisonneuve* tente de faire comprendre au public entre autres le pouvoir excessif de l'Église (qui ne défend pas toujours des valeurs purement chrétiennes) toujours présent dans la société canadienne-française de 1921 (incitation au changement) mais on n'y retrouve pas des éléments de persuasion comme les redondances par exemple. Malgré l'injustice du départ définitif du premier Gouverneur de Montréal, l'implication de l'Église n'est pas accentuée par la colère de Maisonneuve qui garde son calme, accepte sa destinée dans la douleur de ne pas terminer ses jours en cette île de la Nouvelle-France, Ville-Marie, à laquelle il a donné sa vie.

*Maisonneuve* est plutôt, à nos yeux, une pièce d'idées, née des préoccupations de l'auteure face à l'avenir du peuple canadien-français. *Maisonneuve* est une œuvre qui défend « une pensée d'amour suprahumaine absolue, grande, immuable de bonté des peuples autochtones encore aux sources même de la nature<sup>33</sup> » qui, sans connaître la religion catholique, sont des êtres profondément humanistes aux notions souvent plus

<sup>28</sup> « « Maisonneuve » », *Le Canada, op. cit.*

<sup>29</sup> « Première de « Maisonneuve » », *Le Presse, op. cit.*

<sup>30</sup> Susan Rubin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, PUF, 1983, p. 71.

<sup>31</sup> *Ibidem*, p. 97.

<sup>32</sup> *Ibidem*, p. 16.

<sup>33</sup> Charles-André, *op. cit.*

chrétiennes que celles des Français baptisés. Le drame historique *Maisonnette* rend à la fois hommage aux pionniers français et aux Iroquois de cette époque de l'histoire et il « parle à [l']orgueil national, [au] patriotisme<sup>34</sup> » des Canadiens français. Quant à sa créatrice, elle semble correspondre au type d'auteur dramatique idéal tel que défini par Jean Béraud. Ce dernier estime qu'un dramaturge, qui traite du passé, doit

montr[er] qu'il vit encore, qu'[il] a les yeux ouverts sur ce qui se passe autour de lui. Et qu'il ait l'audace de ses propres conceptions de la vie, qu'il agite l'esprit des spectateurs d'idées nouvelles et leur ouvre des horizons inaperçus. [...]

L'écrivain de théâtre doit travailler pour l'avenir. Les histoires de tous les pays nous font connaître ce qu'exprimaient la littérature et le théâtre à leurs époques. Le dramaturge faisait le point dans l'évolution des idées. À côté du politique, parlant pour la nation, il exprimait les pensées, les tendances, les espoirs des individus, de la race, et c'est l'ensemble des écrits d'une époque qui peut nous renseigner le mieux sur l'esprit collectif d'un peuple, parce que chaque écrivain représente une classe ou un milieu.<sup>35</sup>

---

<sup>34</sup> « *Maisonnette* par Colombine au Théâtre His Majesty's », *Le Pays*, *op. cit.*.

<sup>35</sup> Jean Béraud, « Pour un théâtre national », *Initiation à l'art dramatique*, Montréal, Les Éditions Variétés, 1936, pp. 195-197.



Université de Montréal

*Étude sociocritique de la pièce Maisonneuve d'Éva Circé-Côté*

par  
Danaé Michaud-Mastoras

Département des littératures de langue française

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de maîtrise  
en littératures de langue française

Avril 2006

© Danaé Michaud-Mastoras, 2006



PQ  
35  
U54  
2006  
V.030  
t.2

**Direction des bibliothèques**

**AVIS**

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

**NOTICE**

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :  
*Étude sociocritique de la pièce Maisonneuve d'Éva Circé-Côté*

présenté par :  
Danaé Michaud-Mastoras

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

.....François Hébert.....  
président-rapporteur

.....Micheline Cambron.....  
directrice de recherche

.....Andrée Lévesque.....  
membre du jury

**ANNEXE A**

**La pièce dactylographiée *Maisonneuve* d'Éva Circé-Côté.**

MAISONNEUVE

ACTE PREMIER

Manoir seigneurial en Champagne. Ameublement Louis XIII. Horloge antique marquant dix heures. La scène se passe en l'année 1640.

SCENE I

LOUIS FRIN - MANETTE

( Manette époussette et range les meubles )

LOUIS

Ah !..... la belle propreté..... regarde ce que j'ai écrit sur le buffet après que tu as fait semblant d'épousseter.....

MANETTE

(Se penche sur le meuble, elle épelle) Sa-lo-pe..... Ah! le bougre....

LOUIS

C'est assez de farces, va faire la chambre bleue. ..

MANETTE

La chambre des princes ? Pourquoi ?

LOUIS

As-tu enlevé les toiles d'araignées dans la bibliothèque ? On n'y voit plus clair.

MANETTE

On ne touche pas à ça, c'est sacré comme la poussière sur le vin et les livres.

LOUIS

Feignante.... je vais te toucher au bas des reins avec mon balai, c'est pas sacré, ça.... Voyons, remue-toi.... et plus vite que ça, parce que nous aurons du monde.

MANETTE

Monsieur de Maisonneuve ne m'a pas avertie pourtant.

LOUIS

Lui, il est toujours dans les limbes. Mais je sais ce que je dis. Au diner hier, j'ai échappé mon couteau qui a planté dans le plancher le manche du côté de Paris. Ca nous viendra de là.

Misère de misère.

LOUIS

Depuis hier que l'oreille gauche me tinte comme si j'avais le beffroi sans la tête.

MANETTE

Tu me dis pas.....

LOUIS

Pis, c'est pas tout..... La chatte n'en finissait pas de se laver ce que tu serais pas capable, toi malgré que tu aies la langue bien longue.

MANETTE

C'te chère p'tite bête..... ( Il sort sa langue et lèche dans le vide )

LOUIS

Et pis sur le long et pis sur le large, en dedans, pis en dehors.... Ca ne trompe pas, c'est comme le sorouais. Je me suis dit: Graisse tes bottes, mon vieux, il va nous tomber desus un personnage extraordinaire, si ce n'est pas le roi lui-même..... J'en mettrais ma main dans le feu...

MANETTE

Le roi..... Ah! Seigneur, je me trouve mal.....

LOUIS

Sale cohillon, c'est pas le temps de tourner l'oeil comme une poule qui va rendre l'âme.

MANETTE

Notre jeune maître est dans un bel état pour recevoir le roi.... Il fera comme d'habitude, il se cachera.

LOUIS

Qui sait ? Ca peut l'émoustiller un peu et le tirer de son ermitoire Saug le respect que je dois à son baptême, il est comme le Noir. Il dort tout debout. Un petit coup d'éperon dans les côtes, c'est ce qu'il faut aux chevaux de race pour les faire partir de l'avant.

MANETTE

M'est avis qu'il monté par une écuyère qui le force un peu trop. Il est blanc comme un linge, on dirait d'un déterré. Il y a quelque chose qui boit son sang à cette jeunesse, c'est pas naturel d'être comme ça à son âge.

LOUIS

Notre maître est sage comme une image. Les filles, y regarde ça comme des crottes de mouton.... Toi-même t'a beau faire la fine, lui tourner des yeux tout barbottés comme une écuelle de lait caillé, il ne s'en aperçoit pas.

MANETTE

Quand on dort sur le rôti, c'est pas bon signe....

LOUIS

Comment ?

MANETTE

C'est qu'on n'est pas affamé, la belle affaire....

LOUIS

Tu n'es qu'une dinde, tu ne vois pas plus loin que ton nez.... Monsieur a attrappé un sort...

MANETTE

Un sort.....

LOUIS

Comme il est arrivé à M. de Marigny, tu sais.....

MANETTE

Mais non, je ne sais pas, raconte-moi ça...

LOUIS

T'es trop bavarde...

MANETTE

Mon p'tit Loulou...

LOUIS

Recule, j'aime pas que les femmes me soufflent dans le cou, ça me fait un vilain effet....

MANETTE

C'est drôle, Pierrot ne trouve jamais que je suis assez près.

LOUIS

C'est comme si j'avais une couleuvre qui se frôlerait le long du reinké.... ça me chatouille, ça me fait frét.

MANETTE

Toujours, conte-moi l'histoire de M. de Marigny et je te dirai un gros secret que la Philomène m'a coulé ~~xxx~~ dans le tuyau de l'oreille hier après-midi, ce sera donnant, donnant...

LOUIS

C'est bon, commence toi....

MANETTE

Non toe, les hommes sont trop blagueurs. Quand tu m'auras chipé mon secret, tu



ne voudras plus parler.

- 4 -

LOUIS

Tu ne diras pas un mot de ça à âme qui vive ?

MANETTE

Tiens, je me fais une croix sur le bec....

LOUIS

Tu connais Marigny, grand trosseur de cotellotes devant le Seigneur. Mardi dernier, en reveant de la chasse, il fut attaqué par un loup énorme. En se défendant il coupa la patte droite à la bête. Le loup blessé s'enfuit sur trois pattes.... ( Il imite l'ours )

MANETTE

Que tu fais bien la bête...

LOUIS

Le jeune gentilhomme se rend au chateau voisin demander l'hospitalité. Comme son hôte s'enquiert s'il a fait bonne chasse, Marigny, histoire de faire une farce, voulut tirer de sa gibecière la patte qu'il venait de couper, mais au lieu d'une patte de loup, il trouve.....

MANETTE

Une main....

LOUIS

Tu le savais.... A l'un des doigts il y avait.....

MANETTE

Un anneau...

LOUIS

Mais tu parles au diable.... L'anneau appartenait à une dame....

MANETTE

Que je connais.....

LOUIS

Marigny se rendit auprès de sa belle. Elle lui avoua en pleurant que c'était bien elle qui, sous la forme d'un loup, l'avait attaqué dans le bois. Il s'en fut tout raconter à l'évêque. La princesse est arrêtée et conduite en prison. Son procès s'instruit et la sorcière, j'en suis sûr, se fera griller la couenne. C'est moi, entends-tu, qui irai mettre le feu au fagot.

MANETTE

Je connaissais l'histoire que tu racontes, mais j'ai voulu te laisser filer jusqu'au bout pour rire de ta stupidité. J'ai été en service chez la princesse... Ah! Louis, cette femme était aussi sainte que belle et si elle n'aimait pas Marigny, c'est que sa débauche lui faisait horreur et qu'elle avait donné son coeur à un autre. Je n'étais pas là, mais je puis te raconter la

scène qui s'est passée comme si j'y avais été présente. Marigny a rencontré la princesse dans le bois. Il voulut lui faire violence et dans un accès de brutalité et de jalousie, il lui a coupé la main parce qu'à son doigt elle portait un humble anneau de fiançailles. Ensuite, de peur d'être pris et pour se venger de la princesse, il l'a dénoncée à l'évêque. Si une femme est belle, honnête et savante, celui qui ne peut l'avoir ou la confondre la dénonce comme sorcière.

LOUIS

Prends garde, si on t'entendait, il pourrait t'en couter chaud... Je le connais le sort qu'on a jeté à M. Paul, c'est le même que Pierre m'a jeté... Il est amoureux, c'est bien simple. Il devient agité quand il fait beau clair de lune, que les bois sont en fleurs.... Les soirs où il rêve éveillé, je l'entends qui rêve tout haut....

MANETTE

Ah!

LOUIS

M. Paul est dévot, il récite ses litanies, je l'entends qui dit: "Mon étoile du matin.... Mon incomparable.... Ma dame de consolation.... La tour d'ivoire.... Mon lis blanc entre tous les lis.... L'Océan de bonheur où je m'abîme.... C'est un saint..."

MANETTE

Ah !..... Ah !..... Les côtes m'en font mal...

LOUIS

Et ton secret, hein, lâche-le.

MANETTE

Ca me coute.... Tiens, va serrer ton balai avant et mets-toi derrière ce gros fauteuil.... Bon, il paraît qu'il t'a poussé des cornes, c'est-y que tu as des sabots comme un vieux cheval ?

LOUIS

Attends, va.....

MANETTE

Ne te fâche pas... on prend ce qui nous pousse sans se mettre en colère. C'est p'tet bien un sort qu'on t'a jeté à toi aussi...

LOUIS

C'est vrai, il s'est trouvé une femme qu'on devrait brûler sur la place du marché parce qu'elle m'a ensorcelé menti et m'a trompé, moi qui l'aimais comme un fou. He l'ai trouvée avec le maréchal ferrant en train de se faire l'amour comme des tourtereaux. J'ai manqué de la tirer et puis je l'ai jetée dehors. J'ai été un mois comme un fou, à hurler comme un possédé. Puis je me suis fait une raison. Ces accidents là arrivent dans les meilleures familles. Le roi n'en est pas exempt, car la reine n'est pas du bois de calvaire hein ? Sa couronne d'or lui sert à cacher son panache. C'est si bien porté que j'en suis presque fier aujourd'hui...

MANETTE

Les cornes, c'est comme les dents, ça fait mal en perçant. Et puis ensuite, on mange dessus.

LOUIS

La gueuse, elle ne m'aimait pas parce que j'étais trop bon. Les femmes, c'est comme la crème, plus elles sont fouettées, plus elles sont douces. Vite, à l'ouvrage, j'entends quelqu'un.....

MANETTE

Je m'en vais à mes chaudrons.

LOUIS

Va préparer la chambre bleue, te dis-je, mûle entêtée...

SCENE II

LOUIS ( Seul )

Cette fine mouche a tout découvert, c'est vrai que M. Paul a une amour malheureux et elle sait le nom de la femme voilée, c'est celle qui vient le voir toutes les semaines. Qui aurait dit cela ?.... Moi qui comptais que le dernier fils de M. de Maisonneuve deviendrait évêque. J'avais appris le latin exprès pour servir sa messe, ma messe, car M. Paul si délicat qui trempe à peine ses lèvres dans une coupe de vin, m'aurait laissé enfilet tout le contenu des burettes. Il a plutôt l'air d'un prêtre. La voix, le geste, la démarche, rien ne lui manque. Quand il baise les doigts de sa dame, c'est comme s'il vénorait la relique d'une sainte. Il lui parle les yeux au Ciel. Il a ce qu'il appelle un amour platonique ou "pomonique" je ne sais trop.... Mais c't'amour là ne l'engraisse pas, il est comme une chandelle. Aussi, quand on veut prendre de trop gros poissons, on casse sa ligne..... S'il ne veut pas rentrer dans les ordres, au moins qu'il ait femme et enfants. Ce que je me reproche, c'est de tromper un bon maitre, en me faisant le complice de son fils. Mais si je refusais de porter ses lettres, il serait capable de se tuer.... Quand j'apporte un billet parfumé en retour de sa lettre, il m'embrasse à m'étouffer.... Mourir pour mourir, j'aime mieux que ce soit elle que moi qui le tue. J'entends les pas de mon vieux maitre, on dirait qu'il a cent ans.

SCENE III

M. DE MAISONNEUVE - LOUIS

M. DE MAISONNEUVE

Louis, pourquoi ne répons-tu pas ? C'est la troisième fois que je sonne. Le feu est bien languissant dans ma chambre. Quand on est vieux, on a besoin pour s'égayer un peu de voir de la flamme dans l'âtre. Paul est-il venu prendre de mes nouvelles.

LOUIS

Oui, Monseigneur.

M. DE MAISONNEUVE

Tu mens bien mal, mon bon Louis... Songe à ce mot de l'Evangile, on ne peut servir deux maitres à la fois. Prends garde, ta main tremble, tu peux briser cette

VIII

coupe qui fut donnée à un de mes ancêtres par Jeanne de Valois. Il faut aussi avoir le courage de me regarder dans les yeux, même si tu me trompes, c'est moins vilain...

LOUIS

Mon bon maître, vous savez comme je vous suis dévoué...

M. DE MAISONNEUVE

Oui, oui, je sais.... mais écoute, c'est le son du cor...

LOUIS

Je n'entends rien...

M. DE MAISONNEUVE

Peut-être, car tu n'as pas d'aïeux, toi; ces sons ne sauraient avoir de résonance en ton âme, mais je suis sûr que Robin, mon vieux cheval qui achève sa vie comme moi a dû tressaillir au son du cor. Sonnez les gens, faites lever le peuple levé, des gens de distinction sont sur mes terres.

(Louis sort)

SCENE IV

M. DE MAISONNEUVE (Seul)

Une bouffée de sang jeune m'est montée à la figure, je ne frissonne plus. J'oublie que mon fils Paul, le dernier de ma race, mon espérance et mon orgueil, isolé dans un amour sans espoir comme dans un tombeau, se fait de plus en plus lointain comme extériorisé de ce monde. Cette voix de reine éveille ma jeunesse, mes ambitions, mon désir de gloire...

SCENE V

M. DE MAISONNEUVE ET LOUIS

M. DE MAISONNEUVE

Eh, bien, je ne m'étais pas trompé ?

LOUIS

Non, Monsieur, ce sont des gentilshommes de la cour de France, de passage en Champagne, qui chassent sur vos terres... Ils sont en joyeuse compagnie... des dames les accompagnent. J'ai cru deviner le roi parmi eux à son grand air, à la tristesse répandue sur ses traits - Mais il désire garder l'incognito.

M. DE MAISONNEUVE

Les désirs des rois sont des ordres. Musele ton adoration, bride ton respect...

LOUIS

Quel honneur de recevoir ici le roi.....

M. DE MAISONNEUVE

Ce n'est pas la première fois que cet honneur est fait à notre maison. Consultez

- 8

nos annales et vous verrez que François Ier, Henri IV et plusieurs dauphins vinrent rendre visite aux Seigneurs de Maisonneuve.

LOUIS

Mais ils vous devaient bien cette faveur, puisque le régiment qui porte votre nom a donné tant de héros à la France.

M. DE MAISONNEUVE

Le spectre glorieux du passé sort de la poussière. Joyeux retour de chasse, rire des femmes qui fusent en cascades de pierreries, fumées de notre vin qui font monter à notre cerveau des visions radieuses, tirez ce vieux château de sa léthargie séculaire.... Bardes et preux chevaliers, sortez de vos tombeaux et faites revivre les fêtes d'autrefois. Louis, ouvrez les portes à deux battants pour nos visiteurs royaux.

SCENE VI

M. DE MAISONNEUVE, LOUIS, LOUIS XIII ( En costume de chasse, grand chapeau rabattu sur les yeux ) MM. DE GUITAUD, LA CHENAYE, DU SABLE, MARIE DE HAUTERIVE, Mlle ESTEPANA.

M. DE MAISONNEUVE

Soyez les bienvenus, Seigneurs, dans ce château et daignez vous y considérer comme chez vous.

LE ROI

Merci de votre hospitalité, mais nous ne faisons que passer. La chasse nous réclame, il faut profiter du beau temps, des cerfs audacieux sont venus tout près de nous brouter les bourgeons. Mais nous n'avons pu résister au plaisir de saluer la maîtresse de céans.

M. DE GUITAUD

Bien de la grâce, Seigneur.... Bonne chance aussi.... Les forêts de Champagne ne manquent pas de gibier, Dieu merci....

LE ROI

Tant mieux.... Là-bas, ça ne va plus... Je ne sais si ce sont les chiens qui manquent de flair ou le gibier qui nous boude, mais nous lançons un cerf dix cors, nous le courons six heures. Et quand il est prêt à tenir, quand le cor sur les lèvres, nous allons sonner l'halali, toute la meute prend le change et s'emporte comme un dogue. Vous verrez que je devrai renoncer au seul plaisir qui me reste, la chasse.

M. DE GUITAUD

Les bêtes ont du flair. Les chevreuils auront deviné que vous leur préférez les faucons et les éperviers.

LE ROI

Etrange passion, j'aime les oiseaux de proie. Je leur sais gré d'être cruels et de faire couler le sang, moi le trembleur, le vieux pupille des gens de robes qui mourrai sous les chaînes. ( Louis qui n'y tient plus, fait une révérence devant le roi )

M. DE LA CHESNEYE

Triple sot, veux-tu déguerpir ?

Louis..... Louis..... ( au roi ) Excusez mon domestique qui a des lubies religieuses. Jamais il n'a vu si beau monde sous notre toit. Vous avez l'air si noble, votre personne dégage tant de lumière qu'il vous a pris pour le saint du vitrail de notre cathédrale échappé de son cadre...  
( Louis disparaît de la scène )

LES SEIGNEURS (Tous ensemble)

Bravo..... c'est trouvééé.....

LE ROI

L'esprit en Champagne est aussi pétillant que le vin (Prenant à part Mlle Hauterive) J'ai mal fait de céder à votre désir, Marie, car vous êtes triste. J'ai vu vos regards errer dans ce chateau et essayer d'en scruter les solitudes. Prenez garde, je vais être jaloux.....

MARIE

De quel astre, le soleil pourrait-il être jaloux ?

LE ROI

Un madrigal n'est pas une réponse...

MARIE

Les souvenirs même joyeux ne sont pas sans mélancolie. J'ai semé ici la fleur de ma jeunesse et je vois que le vent en a dispersé les pétales aux quatre coins de la terre. J'ai pleuré, j'ai chanté ici.

LE ROI

Et vous avez aimé ?

MARIE

Oui, les grands bois, les champs fleuris, j'ai aimé la vie, j'ai aimé l'amour. Mon coeur s'est épanoui ici. Les premières gouttes de la rosée du ciel sont tombées en son calice.

LE ROI

Et je suis arrivé pour cueillir cette belle fleur pourpre, la félicité de ma vie, la lumière de ma triste existence de roi.... Quand je vous ai vue passer vêtue de blanc, si légère que votre pied ne froissait pas l'herbe, portée on eût dit sur d'invisibles ailes d'ange, j'ai senti que vous étiez celle qui devait venir.....

Mlle ESTEPANA

Que vous êtes jolie quand vous rougissez ainsi.....

DE GUIAUD

Vous semblez l'aurore aux doigts de rose dont parle le poète. L'incarnat de vos joues teinte jusqu'à la nacre de vos ongles.

LA CHESNAYE

Heureux celui dont la flamme peut empourprer une si jolie figure.....

Mais vous ne semblez pas entendre le concert d'admiration qui monte vers vous. Vous êtes lointaine et impassible comme une déesse. Souriez donc aux jolies choses que l'on vous dit.

MARIE

Vos louanges sont excessives et me rendent timides....

LE ROI

Moi qu'on nomme le roi triste, je suis depuis de matin d'une gaieté folle. En chevauchant près de vous, je ne sentais plus le poids de ma couronne. L'inconnu qui fait mentir les autres, me permet à moi d'être vrai. Faisons l'école buissonnière...

DE GUITAUD

Au diable les affaires sérieuses.....

LA CHESNAYE

Laissons l'Espagne à ses sombres destinées...

DU SABLE

Et les Huguenots à leur Bible...

Mlle ESTEPANA

Et surtout, moquons-nous du Cardinal...

LE ROI

Chut... ma belle... n'évoquez pas cette ombre, tout notre plaisir en sera gâté. Il enfourche mes terreurs et galope avec moi toute la nuit.... Si le sabot de mon cheval s'enfonce dans les feuilles mortes, je crois entendre son sourire parcheminé bruire à son oreille... Ayons l'illusion de nous croire hors de sa griffe.... Soyons fou.... soyons gai.....

M. DE MAISONNEUVE

Pour cela, Seigneur, il faut sabler une coupe de vin de Champagne. Pour que votre jeunesse dorée vous monte à la tête, pour que le délire des dieux fleurisse vos lèvres de mots d'amour, buvez à plein bord le vin qui mousse....

LE ROI

Puisse ce vin exquis, ce vin léger, ce vin, gemme exalter votre ardeur.... Qu'il pétille, mesdames, dans vos yeux comme sur vos lèvres. Pour qu'il nous enivre plus vite, Marie, chantez sur ce vieux cetti la romance que j'ai composée pour vous.

(Chanson Louis XIII)

TOUS (Ensemble)

Bravo.....

DU SABLE

Votre voix coule en nos coeurs comme un vin capiteux...

LE ROI

Ma belle, vous faites la fortune d'un auteur... Vous seriez capable de réveiller

me réconcilier avec moi-même... (Louis verse du vin dans les coupes)

LE ROI

A Marie de Hauterive.... A l'Amour.....

M. DE MAISONNEUVE

A la France.....

SCENE VII

LES MEMES ET M. PAUL DE MAISONNEUVE

PAUL

( Salue profondément le roi et saisissant une coupe ) A la santé du roi.....

DU SABLE

Vous arrivez comme un héros de comédie, après vous être fait attendre, sans doute pour causer plus d'effet.

PAUL

A temps pour vous souhaiter la bienvenue et boire à la santé de celui qui tient entre ses mains les destinées de la France...

LE ROI

On dit pourtant que le roi de France est un comparse à la cour, celui qui règne c'est le cardinal....

PAUL

Le cardinal est le satellite. Il n'a aucun rayon qui lui soit propre. Il emprunte sa lumière du soleil...

LE ROI

Pour la deuxième fois depuis que nous sommes en Champagne, et sous ce toit, on se compare au soleil. Marie de Hauterive, comment appelez-vous ce phénomène qui fait qu'à des lieues de distance, deux pensées se devinent, se comprennent et s'étireignent ? Comment expliquer cette affinité des esprits, cette illumination des âmes par l'étincelle jaillie d'une idée. ?

MARIE (Troublée)

Je ne sais, je ne suis pas une savante, moi....

PAUL

(S'inclinant pour cacher son émotion) Vous savez vous contenter d'être belle...

LE ROI

M. Paul de Maisonneuve, vous avez hérité d'un beau nom et d'une réputation de gloire difficile à soutenir. Votre régiment est-il rentré sous terre qu'on n'en entend plus parler ?

DE GUITAUD

M. Paul de Maisonneuve a mieux à faire que de s'occuper des affaires du siècle. ||



Touché de la grâce.....

LA CHESNAYE

A moins que ça ne soit de la maigre.....

DE GUITAUD

Tu as trop d'esprit... Touché de la grâce, M. Paul, dit-on, prépare ses adieux au monde...

M<sup>lle</sup> ESTEPANA

Dame.... quand la grâce a le sourire d'un ange, on peut se laisser toucher (Esquissant le geste du joueur au fleuret) par l'éclat des prunelles d'un bleu d'acier et vivre plutôt que mourir de cette délicieuse blessure, dans une solitude fleurie qui ne soit pas une Thébaidé...

PAUL

Il arrive aux femmes de dire la vérité, mais en riant... Oui, d'un coeur touché par la grâce, comme vous dites, en croyant faire une malice, une source peut jaillir... Mince filet d'eau étroit comme le ruban d'argent de votre ceinture, s'il promène un peu de ciel dans la campagne fleurie. Puis grossi de tous les ruisseaux qui vagabondent ici et là, comme vous messeigneurs, il devient une nappe immense et ronde, comme cette coupe, madame, où vous avez posé les lèvres et les rives avides viennent y boire la richesse et la fécondité.

DE GUITAUD

Vous parlez en paraboles.

PAUL

Comme on doit parler à ceux que la vérité effarouche. C'est vrai, que je ne suis plus le même. On dirait que je fus ravi, moi aussi, sur la montagne sainte, d'où l'on peut apercevoir en même temps que tous les royaumes, la vanité de la gloire la durée éphémère du bonheur, la fragilité de l'amour.... La grande douleur qui avait failli me terrasser devint ma rédemptrice. Elle fut ma transfiguration et je porte aujourd'hui dans mon âme le reflet d'un invisible Thabor. Par quel prodige en suis-je venu à mépriser tout ce qui m'avait semblé désirable, à trouver mesquines mes ambitions d'autrefois et puéril mon désir des honneurs ? Pour le savoir, il faudrait connaître les voies de la Providence et sa manière d'opérer sur les âmes.... Ce métier des armes dont j'étais si fier me fit honte soudain. La conception du devoir est tout autre. Dans mon ardeur de servir la France, j'hésitais car un doute cruel déchirait mon coeur. Le roi, d'un côté, avec le respect héréditaire de vingt générations pour celui qui possédait le droit divin, et de l'autre, le cardinal qui incarne lui aussi un principe sacré et tout en étant revêtu de l'habit religieux, proclame les droits de la conscience nationale. Je ne savais quelle cause épouser et mon âme se débattait dans un douloureux dilemme. De crainte de prendre la mauvaise voie, je n'en prenais aucune, quand un peu en feuilletant distraitemment de vieux bouquins, un billet jauni s'échappa d'un livre en lambeaux. C'était une lettre d'un missionnaire du Nouveau-Monde à un vieux prêtre de Champagne, décédé récemment. Je la parcourus distraitemment d'abord, puis une étrange émotion s'empara de moi. A travers la prose incolore et naïve, la vision lumineuse d'un monde nouveau, sorte de terre promise où coulait un fleuve merveilleux, d'un azur si pur qu'il semblait la ceinture de la Vierge. Chaque mot de cette lettre créait un enchantement en mon âme. Je voyais les vert géants des forêts vierges dont les régiments régulièrement alignés barraient la marche de la civilisation. C'est contre eux qu'il faut entreprendre une croisade m'écriai-je. Le soldat s'est mué en apôtre. Je ne voulais plus mettre ma gloire

à faire couler le sang de mes semblables.... Je rêvais d'un monde nouveau où la haine serait inconnue, un monde de liberté et de paix où la vieille Europe viendrait régénérer son sang vicié par vingt siècles de persécutions, de guerres religieuses et civiles... J'avais ~~xxx~~ la tête en feu et pour apaiser ma fièvre je sortis du château, sans penser à mettre mon chapeau et j'allais à grands pas je ne sais pas où, absorbé par l'idée qui s'était emparée de moi, quand je m'arrêtai tout à coup sous l'impulsion de deux prunelles qui s'étaient fixées sur moi et dont je sens encore la brûlure intérieure. - Que me voulez-vous ? fis-je troublé comme la Vierge devant l'ange, messager des volontés célestes et répondis à l'ordre de cette prunelle volontaire. Je suis celui que vous cherchez, car j'avais lu soudain dans cette pensée comme en un livre ouvert. N'est-il pas vrai qu'il vous faut un chef pour conduire une expédition dans la Nouvelle-France et que depuis de longs mois, vous le demandez en vain au ciel et la France - Mais oui..... Alors demain soir, le soir je partirai avec vous.

#### M. DE MAISONNEUVE

Ciel, qu'entends-je ?... Mon fils veut m'abandonner.... Nobles seigneurs, je vous en prie, dissuadez-le de ce projet insensé.... Que vais-je devenir sans le soutien de ma vieillisse, la seule joie des tristes jours qu'il me reste à passer ici-bas.... Qu'il attende au moins que je sois descendu dans le tombeau pour vivre cette aventure. ...

#### LE ROI

Mieux vaut semer dans les sillons creusés que d'aller enfoncer la charrue en de terres de glace qui ne sont verdoyantes et fertiles que dans votre imagination. Restez plutôt dans la tradition de vos pères, remettez-vous à la tête de votre fameux régiment et accomplissez des exploits qui ajoutent un nouveau lustre à votre blason...

#### PAUL

Désormais je vaincrai par la foi et la charité....

#### DE GUITAUD

Laissez quelques semaines passer sur votre enthousiasme, et l'on verra si vous êtes si pressé d'aller présenter votre crâne à quelque chef Iroquois qui s'en servira pour faire des libations en l'honneur du grand Manitou.

#### LA CHESNAYE

Mais vous êtes donc dégouté de nos exquises Françaises, puisque vous les laissez pour ces cruelles Peaux-Rouges qui mangent le cœur de leurs amoureux après en avoir bu l'amour.

#### PAUL

Je connais beaucoup de chrétiennes qui en font autant...

#### DU SABLE

Il ne faut pas médire des Iroquoises, elles sont délicieuses. Elles ressemblent à ces Egyptiennes qu'on voit sur les potiches antiques.

#### Mlle ESTEPANA

Marie, que voyez-vous dans ce vague où plonge votre oeil mélancolique ? Suivez-vous sur le vaste océan le sillage du vaisseau qui emporte notre jeune héros vers de lointains rivages ?

Je pense que M. de Maisonneuve aurait dû naître au temps des cathédrales; son projet monumental eût été compris des vastes cerveaux, créateurs de merveilles. Notre âme rapetissée ne peut plus embrasser l'envergure de ces pensées d'une grandeur qui nous dépasse...

PAUL

Je ferai plus encore, j'intéresserai le roi à cette noble cause.

LE ROI

Oh !.... le roi de France est si pauvre, à peine s'il peut trouver quarante pistoles pour ses menus plaisirs. Et vous voulez lui mettre un autre monde sur les bras. Celui-ci pèse déjà tant !

PAUL

Je dirai au roi: "Sire, aucun des diamants de votre couronne ne vaut ce monde que je pressens par derrière cette ligne bleue qui borne notre horizon. Il faut lancer une escadre qui aille ravitailler à Québec cette poignée de Français exilés pour votre gloire et celle de la France. Leurs appels sont restés sans réponse et si vous ne venez à leur aide, vous perdrez le fruit de leur dévouement et de leurs labeurs"

LE ROI

Oui..... oui..... nous en parlerons au roi.

PAUL

L'heure presse.... Souvenez-vous de ce roi qui festoyait quand l'ennemi était aux portes de la ville: "A demain, les affaires sérieuses" dit-il à ceux qui le pressaient d'agir.

LE ROI

( Se lève et ironiquement ) Au fait, comme le gibier se fait rare sur nos terres, le roi ira courir le chevreuil et le buffle dans le Nouveau-Monde .... Si le cardinal l'ennuie trop, Marie, ma toute belle, pour échapper à sa fêrule il fuira en Amérique.....

PAUL

Votre rire est une insulte à la France...

LE ROI

Nous sommes bien bon de rire plutôt que de nous fâcher. Vous faites bien de vous exiler de plein gré, pour ne pas subir la disgrâce que vous attireraient vos propos peu respectueux pour la dignité d'un souverain. Il n'a jamais permis qu'un de ses sujets lui fit la morale.... Mais il ne faut pas avoir le vin triste... Nos meutes s'impatientent.... En route! Qui m'aime me suive... Adieu, et mille grâces.... ( Tous sortent )

M. DE MAISONNEUVE

Bonne chance..... messeigneurs...

PAUL

Que Dieu vous garde de tout accident et de tout remords..

MARIE.

(A Paul) Je veux vous parler..... attendez-moi...

M. DE MAISONNEUVE

Mon fils, ai-je bien entendu, tu veux donc me quitter.... Qu'ai-je fait pour mériter cette douleur ? Cette femme a donc empoisonné l'air que tu respirez, que tu veux fuir ces lieux où ton enfance s'est écoulée, cette maison qui t'a vu naître et grandir, où ta mère qui t'aimait tant a rendu le dernier soupir... Reviens à toi, Paul, songe que je n'ai plus que quelques années à vivre, que ton départ va me tuer...

PAUL

O Père, n'affaiblis pas mon courage, car il m'en faut pour accomplir l'ordre d'en haut. On doit obéir à sa destinée.

M DE MAISONNEUVE

Ta destinée, c'est de marcher dans les traces de tes glorieux prédécesseurs, d'ajouter un anneau à cette chaîne de braves qui remonte aux croisades. Tu dois écrire une page d'or à l'histoire de notre famille.

PAUL

C'est vrai, mais l'esprit crée lui aussi des œuvres vivantes et tirer un monde de la barbarie, c'est illustrer notre nom d'une gloire plus durable que d'exterminer des milliers d'hommes pour leur arracher un morceau de territoire. Vois-tu, père, l'Europe se croit chrétienne mais ne l'est que de nom. Je rêve d'un pays où son évangile serait compris et mis en pratique et d'où le scepticisme élégant des cours et l'égoïsme brutal des masses seraient inconnus, où les gens du vieux monde viendraient purifier leur sang vicié par des siècles de sensualisme effréné.

M. DE MAISONNEUVE

Mais, malheureux enfant, le premier devoir d'un chrétien n'est-il pas de respecter et de servir le roi ? En vain, t'ai-je averti de l'incognito du roi, tu n'as pu retenir des paroles violentes, presque attentatoires à la majesté d'un souverain, toi élevé dans la vénération de cette autorité qui émane de Dieu même, car l'huile de la sainte Ampoule qui a servi pour oindre ce front auguste fut apporté par un ange du ciel lors du sacre de Clovis...

PAUL

Pardonnez-moi, mon père, devant cette lèvre cynique aux coins tombants qui accusent la débauche, devant ce rire sardonique qui dénote un incurable pessimisme, la colère m'a monté à la tête. Et quand j'ai vu la flamme érotique de ces yeux couvrir cette femme si belle, Marie de Hauterive, dont la pureté reste souillée de la bave immonde de ce vieux satyre, je ne sais ce qui m'a retenu de l'écraser comme la chenille ignoble qui s'insinue dans le calice d'une rose.

M. DE MAISONNEUVE

Paul.... tais-toi.... ne parle pas ainsi....

PAUL

Avez-vous vu son air ennuyé quand je lui parlais de la Nouvelle-France, de cette colonie qui agonise sous un climat meurtrier, faute d'argent, faute d'hommes généreux pour la défendre contre ses ennemis. Il lui tardait de partir pour la chasse. Il éprouve un plaisir sadique à voir couler le sang, à déchirer des en-

trailles, à plétiner des innocences, à violenter des vierges...

M. DE MAISONNEUVE

Quelle fureur s'empare de toi.... Ne crains-tu pas d'attirer les malédictions du ciel sur cette maison ?

PAUL

Ecoutez-moi, le voile vient de se déchirer. Je vois l'avenir.... La foudre s'amoncelle au loin et va fondre sur les têtes couronnées. La coupe des turpitudes est pleine et malheur à celui qui la fera déborder, fût-ce même en y laissant tomber une feuille de rose, car il assumera la responsabilité de tous ses ascendants. Elle vient cette heure où les peuples las de se dévouer inutilement et de sacrifier leur vie à un fantoche comme des chevaux emballés précipiteront leur monture ensanglantée sur le sol.

M. DE MAISONNEUVE

Mon fils, tu me fais peur.... ne dis pas de ces paroles qui sont des maléfices. Pars puisque telle est ta volonté, je puis me mettre en travers de ta mission. Un abîme sépare nos âmes, plus profond que celui de l'océan. Les hommes de ta génération penseront peut-être comme toi, mais si le respect de mon roi me manquait le désarroi règnerait dans ma conscience. Je croirais sentir le terrain trembler sous mes pas...

PAUL

Père, mon âme est malade, elle guérira là-bas. Quand je serai loin du roi, je l'aimerai peut-être. L'apaisement descendra en mon cœur tumultueux et je crierai peut-être: Vive le roi ! Mais je planterai le drapeau, oh ! profondément dans le roc, que si l'étoffe est lacérée par le vent ou mordue par les fauves, sa hampe refleurisse telle la tige d'un lis blanc. Heureux peuple qui pourra adorer le symbole sans soupçonner l'indignité de celui qu'il représente et dont j'ai vu les stigmates de dégénérescence étampés sur le front. Père, bénissez-moi, bénissez mon oeuvre.... Que par ton holocauste consenti, j'obtienne que le grain de sénévé déposé en cette terre vierge devienne l'arbre majestueux où viendront s'abriter les oiseaux du ciel...

M. DE MAISONNEUVE.

Mon fils, que mes larmes te bénissent et retombent comme une rosée sur cette terre où tu vas porter la foi et la civilisation afin qu'elles portent d'abondantes et riches moissons...

PAUL

(S'agenouillant, la tête dans ses mains) Mon père !

SCENE IX

LES MÈRES et LOUIS

LOUIS

Quelqu'un demande à vous parler, M. Paul.

PAUL

C'est bien, faites entrer.

Louis, viens me reconduire à mes appartements, je ne me sens pas la force de monter l'escalier.

PAUL

(Se précipitant vers son père) Père, appuyez-vous sur mon épaule.

M. DE MAISONNEUVE

Sois à ton hôte. A mon âge, on ne sait plus se faire une façade. Viens, Louis..

PAUL

Pauvre père..... A son âge.... lui causer ce chagrin... la vie est bien cruelle.

SCENE X

MARIE et PAUL

PAUL

Marie !.....

MARIE

J'ai pris le prétexte d'aller me reposer au pavillon de chasse pour venir te dire quelques mots, Paul, pourquoi veux-tu me quitter ?

PAUL

Ne sommes-nous pas séparés depuis que tu as suivi ton royal amant ?

MARIE

Suivi. Mais tu sais bien pourtant qu'il m'a fait enlever.....

PAUL

C'est une subtilité, puisque tu restes....

MARIE

Je suis victime d'une mystérieuse fatalité sous laquelle je me débats comme entre les serres d'un oiseau de proie. Je veux partir et je ne puis.....

PAUL

C'est que tu ne m'aimes pas, car tu aurais quitté cette cour d'où la calomnie et la haine le chasseront. Sous les mots caressants de ces lèvres menteuses de courtisans, j'ai senti percer l'aiguillon de la jalousie..... Comme ils vont te faire souffrir ma pauvre petite et je ne serai plus là pour te recueillir douloureuse et désillusionnée quand ils auront effeuillé la couronne d'innocence qui orne ton front si pur. Viens, fuyons ensemble.....

MARIE

Un devoir de pitié me retient auprès du roi si triste, si malheureux parfois. Ah! que sa couronne lui pèse à certaines heures.... Il a besoin de ma chaleureuse amitié dans ses heures d'agonie, je soutiens le calice dont ses lèvres essaient

de se détourner. Les chagrins sont proportionnés à la grandeur des hommes qui les éprouvent. Elle est bien lourde la croix qui pèse sur les épaules de cette victime couronnée... Je dois m'interposer entre lui et les visions qui peuplent ses cauchemars. Un spectre s'est glissé dans son ombre et le suit côte à côte. Une lame invisible le menace dans le dos. Ses nuits sont affreuses. Sous le rideau mobile des ombres, des faces horribles lui apparaissent, des yeux le fixent à travers les trous des serrures, des souffles chauds lui courent sur la nuque et si je n'étais pas là pour le rassurer, pour essuyer son front moite, pour tenir sa main tremblante dans la mienne, il se tuerait...

PAUL

Et moi, crois-tu que je ne souffre pas ?

MARIE

Mais toi, tu es fort tu as foi en ton idéal. Tu domines tes nerfs. Tu as mis quelque chose de grand dans ta vie...

PAUL

Parce que je n'y ai pu mettre quelque chose de tendre, d'infiniment doux.

MARIE

Qui aurait absorbé toutes les forces vives de ton âme...

PAUL

Qui les eût centuplées?... .

MARIE

En t'écoutant parler au roi, si fièrement, et si virilement, j'avais l'impression que c'était toi le roi. Tu les dominais tous du haut de ton rêve, de ta pensée. Je voyais une immatérielle couronne à ton front...

PAUL

Cui, oui, donne-moi la menue monnaie des consolations comme tu jettes ta bourse pleine d'or à un mendiant...

MARIE

L'admiration que m'inspire ton grand caractère a failli me trahir. Un sang plus vif empourprait mes joues et je n'ai pu éteindre le feu qui faisait étinceler mes yeux, avant que le roi ne vit mon trouble....

PAUL

Comment pourrait-il être jaloux d'un regard, lui qui vit, qui se meut dans ton rayon et qui peut en plongeant ses yeux dans l'azur de ta prunelle rafraichir la fièvre qui le brûle ? Ce mauvais riche ne peut-il permettre au moins que je mange les miettes de sa table ? Celui qui te possède toute.....

MARIE

Que dis-tu ? Tu sais pourtant quel amour fraternel, j'ai voué au roi, il n'entre pas de chair dans notre tendresse et c'est ce qui fait mon orgueil et ma force. Tu sais bien, Paul, toi qui connais le secret de mon cœur, que je suis trop fière pour donner ce qui ne m'appartient pas....

Si tu m'aimais, me laisserais-tu partir ?

MARIE

Oui, c'est parce que je t'aime que tu dois partir pour accomplir ton destin....

PAUL

Mais, te laisser près de lui, dans cette cour corrompue.... L'eau pure mêlée au limon fait de la boue....

MARIE

Lui.... La soeur de charité aime-t-elle le moribond qu'elle dorlote et dont elle berce le sommeil de ses pieuses mélodies ? J'éprouve une indicible pitié pour ce vieil enfant faible et douloureux.

PAUL

Le monde ne croit guère à cet amour platonique et il t'insulte en te croyant sa favorite...

MARIE

Qu'importe le monde, je lui ai dit adieu, depuis que j'en connais la vanité. Jamais je n'ai été détachée de ses pompes comme depuis que j'en suis accablée. Oh, plutôt au Ciel que je n'eusse jamais trempé mes lèvres à la coupe des dangereuses ivresses, je ne serais pas aujourd'hui l'esclave d'un sourire ou d'une bouderie d'un maître capricieux, je porterais pas traversé dans ma chair l'anneau de la servitude.... ( Son du cor ) Avez-vous entendu ?... On s'est aperçu de mon absence..... On me cherche.... Adieu ! Paul.....

PAUL

Viens avec moi là-bas.....

MARIE

Les voilà qui approchent, nous sommes perdus....

PAUL

Maire de Hauterive, je t'aime et j'emporte ton image. Tu resteras dans ta hautaine beauté, la vierge immaculée, l'étoile de mes sombres nuits. Je deviendrai grand pour être digne de toi.

SCENE XI-6

PAUL ( Seul )

Ne plus la revoir..... Est-ce possible ? Je sens qu'avec elle s'en va ma jeunesse et que son souvenir s'enroulera comme les bandes d'une momie autour de mon coeur, de mon pauvre coeur mort. Mon enfance, c'est elle... Le premier en fleurs dont la neige rose parfumait l'air, c'est elle, comme je la rêvais en toilette d'épousée un bouquet d'oranger à sa ceinture. Le ciel bleu qui riait ou se chagrînait tout sombre avec ses myriades d'étoiles où tout étincelant de lumière, blond comme ses cheveux, ce sont ses yeux.... Le gazon frais et lisse c'est le satin de sa peau où je souhaitai si souvent poser mon front mélancolique. Mais aussi pourquoi partir, la laisser à ce roi valétudinaire de quarante ans, qui a volé à ses faucons leur regard de proie ? Il surprendra sa naïveté quelque un de ces jours et ne fera qu'une bouchée de cette frêle innocence. Quand il l'aura souillée de sa bave, tel le hideux serpent qui s'enlève sa peau pour en revêtir



une nerve, il se dépouillera de cet amour devenu soufain une chose laide, visqueuse, gluante comme lui.... Je dois rester ici pour la défendre contre elle-même, la noble enfant qui escompte trop sa force de résistance et qui, dans sa candeur, ignore tous les pièges qu'on dresse dans l'ombre pour surprendre un moment de défaillance comme on peut en avoir à vingt ans, loin des siens., d'un amour protecteur. Je dois rester ici pour la protéger contre ces loups ravisseurs ou pour recueillir dans mes bras la brebis blessée, dépouillée de sa blanche toison et panser ses plaies, ainsi que fit le Bon Pasteur. Comme je suis lâche, je boirai la divine ambrosie dans cette coupe souillée, par cette lèvre odieuse qui porte la dégénérescence d'une race. Ah! Mon Dieu, comme la souffrance nous avilit..... ( Il sanglote la tête dans ses mains )

SCENE XII

LE PERE VIMONT ET PAUL

LE PERE VIMONT.

Devais-je reteouer comme un arbre tordu par la foudre le héros que j'ai laissé plein d'enthousiasme à l'idée de faire une oeuvre divine: créer un monde. Oh, je le sens à certaines émanations qui ne trompent guère un vieux prêtre, une femme a passé par ici. Il n'y a qu'elles pour causer de pareils ravages dans les âmes. Debout, M. Chomedy de Laisonneuve, votre oeuvre et le Christ vous réclament.....

PAUL

Déjà.....

LE PERE VIMONT

C'est presque trop tard.... Ce soir, le bateau de M. de la Dauversière mettra à la voile en route pour Québec. Votre engagement est accepté par le Cardinal. Monsieur le Gouverneur de Montréal, je vous salue....

PAUL

Montréal n'existe pas encore....

LE PERE VIMONT

Vous le portez dans votre tête....

PAUL

Si vous saviez comme je me sens écrasé par ma gloire future, plus lourde que le bois du Calvaire.

LE PERE VIMONT

Il est écrit: " Pour me suivre, tu quitteras ton père, ta mère, tes frères, tes amis, ton pays. Mais en retour tu auras la vie éternelle." .....

PAUL

Permettez que je fasse mes derniers adieux à mon père...

LE PERE VIMONT

C'est déjà fait. Vous venez d'avoir avec lui une explication sur laquelle il serait cruel de revenir. Vous lui laisserez ce journal où jour par jour vous

relatiez tous les événements de votre vie. Il est là dans ce tiroir, déposez la clef sur cette table. Il saura les voies mystérieuses de la Providence et comme elle est venue vous chercher en Champagne pour accomplir son dessein.

PAUL

Mon pauvre père, il faut que je le revoie.....

LE PERE VIMONT

Vous sentez-vous le vourage de Jeanne de Chantal qui passa sur le corps de ses fils étendus en travers de la porte pour l'empêcher de passer. Faites appeler votre domestique.

PAUL

Louis.....

SCENE XIII

LES MEMES - LOUIS

LE PERE VIMONT

Le chapeau et le manteau de votre maître....

LOUIS

Hein.... tout de suite comme ça... Heureusement qu'on ne me prend pas sans vert. Je savais qu'il se brassait quelque chose et j'ai fait mes petits. Nos malles sont prêtes et nous suivrons.

PAUL

Que dis-tu ?

LOUIS

Je dis que je pars avec vous. Vous êtes tout ce que j'ai dans le monde, ma femme et mes enfants, et je resterais seul ici pour mourir de chagrin. Je vous suivrai, quand ce serait à l'autre bout du monde.

PAUL

C'est précisément où nous allons.

LOUIS

J'y vais.

PAUL

Qui restera auprès de mon père ?

LOUIS

J'ai vu à ça, mon frère Ephrem me remplacera. C'est pas parce que c'est mon frère, mais c'est bon, c'est fiable.... c'est honnête... Ah !.... il ne perdra pas au change, allez.....

Non, Louis, je ne puis accepter ce dévouement.

LOUIS

D'abord, qu'est ce que vous feriez sans moi ? Que je suis toujours par derrière vous: Monsieur Paul, vous oubliez votre chapeau... Que si je ne mets pas vos chaussures près de votre lit, vous partez avec un soulier et une botte... Vous vous perdriez dans ce Nouveau-Monde...

PAUL

Non.... Non.....

LE PERE VIMONT

Laissez s'exprimer cette vocation. Le grillon tout aussi bien que le rossignol a droit de chanter dans le concert de la nature.

LOUIS

C'est moi qu'il nomme le grillon, ce n'est pas gentil d'appeler comme cela un apôtre qui va convertir les saugages...

LE PERE VIMONT

Qui sait, mon brave Louis, si après avoir reçu là-bas le baptême de la gloire, tu ne seras pas gratifié du baptême du martyre ?

LOUIS

Est-ce que ça effacera ce que ma gueuse de femme m'a fait pousser sur le front, la vilaine garce ?

LE PERE VIMONT

Une nouvelle vie s'ouvre pour nous tous. Allons, inutile de retourner à la fer dans la plaie. Partons, mon enfant, appuyez-vous sur mon bras, quand l'humanité faiblit: Dieu lui vient en aide. .. ( La chienne de Maisonneuve, Pilote, accourt vers son maître )

LOUIS

Elle non plus, la brave bête, ne voulait pas être oubliée. Viens.....

PAUL

Pour la France.... ( a part ) Pour toi, Marie de Hauterive....

LE PERE VIMONT

Pour le Christ..... Que ton règne arrive !.....

RIDEAU

" MAISONNEUVE "

ACTE DEUXIEME.

La scène représente un camp sauvage. Douze Iroquois en costumes d'apparat dansent en rond autour d'un feu de branches. Les guerriers ont leur arc accroché à l'épau le. Ils portent en trophée des têtes de bisons, des scalpes humains et des crânes. Les Iroquois qui n'ont pas eu l'occasion de se distinguer brandissent des bâtons surmontés d'une queue d'aigle. Sur leur poitrine découverte, l'image du soleil est estampée au fer rouge. Un jeune Iroquois se fait gloire d'une large blessure au se dans un accès de frénésie religieuse, il vient de se faire une large entaille de chair qu'il offre au soleil pour obtenir le triomphe sur ses ennemis.

SCENE I

ATONHIEIARHO

(Il lève la main. Les sauvages interrompent leur danse) Assez..... La Jongleuse vous a entendus.... Les bouleaux ont frissonné au cri des hiboux, elle vient.... Les frères, soyez fiers d'être les fils chéris du soleil, puisque son baiser a rougi notre peau. Les visages pâles sont engendrés par les glaçons, leur chair couleur de neige fondra comme elle au regard de feu des yeux de l'Iroquois. Leur face grimace au soleil, on dirait l'oiseau des nuits quand le jour paraît. D'où viennent ces hommes?... Quel nuage noir les a vomis sur nos terres?... Ce mystère me bouleverse et des rêves de mort hantent mon cerveau. Cette nuit, j'ai tremblé car l'esprit des sombres présages m'a visité... Atonhieiarho ne connaît pas la peur, et pourtant des gouttes froides comme une rosée d'automne perlaient à mon front; mes cheveux se dressaient sur ma tête, telle la paille des prairies quand les blés sont tombés. Ce songe m'inquiète pour vous, mes frères. La Jongleuse que nous avons évoquée nous dira ce que veut l'esprit.

LES SAUVAGES

Ho.... Ho... (Exclamation gutturale, familière aux Iroquois) Les visages pâles approchent...

ATONHIEIARHO

(Appuyant son oreille sur la terre) Chut... C'est elle. Ne la sentez-vous pas venir?.... Elle s'avance sur les montagnes.... sa longue robe glisse sur les nuages comme les ailes grandes ouvertes d'un oiseau blanc.... Ecoutez la plainte des feuilles, les soupirs du vent et dans ma poitrine cette oppression comme à l'approche d'un orage. Le fleuve coule plus lentement, les bêtes se couchent par terre, son pas léger effleure à peine l'herbe nouvelle et soulève un vol de mouches à feu. Oh!.... je la vois, celle qu'on ne peut nommer sans mourir.... Ses yeux brillent comme des écailles de poisson, ses dents blanches sur ses lèvres rouges semblent une branche de bouleau entre deux tisons.... Grâce... Je t'ai appelée, mais je ne veux plus te voir..... va-t-en....

LES SAUVAGES

Ho.... Ho.... (Ils se jettent à plat ventre, la tête dans leurs mains)

SCENE II

LES MÈRES - LA JONGLEUSE

Coeur de tourterelle, tu m'appelles et tu veux me fuir, tu es donc bien lâche pour me craindre ainsi..... Il est trop tard pour gémir comme le vent de novembre dans les arbres morts, maintenant que tu as laissé l'étranger maître de tes terres.

Ils ont planté le signe de leur magie près de ta tente et tu fumes le calumet... et tu caresse ton chien... et tu chasses le chevreuil... Chef sans coeur, danse maintenant, le soleil se voile la face et ne t'entend plus...

ATONHIEIRARHO.

Grâce.... Est-ce que je savais qu'ils viendraient nous arracher le bien de nos ancêtres ?... L'esprit ne m'avait pas dit qu'ils existaient.... Je croyais que ma race était la seule à régner sur les forêts et les fleuves.... Quand je les aperçus, je m'enfuis les prenant pour des ombres, ces visages pâles comme la lune des soirs d'hiver. Puis, je crus que c'était d'autres frères que le Manitou nous envoyait... J'allais la main tendue leur offrir le calumet de la paix, quand un tonnerre ébrala le bois. En même temps, un éclair jaillit, et je vis tomber, le coeur traversé d'un trou noir, le chevreuil favori de Fleur-des-Bois.... Je compris.... C'était des ennemis de notre race qui nous arrivaient de je ne sais où, des ennemis de nos grands bois, des ennemis de nos bêtes.... Mes frères, dansons, chantons, crions, il faut conjurer les maléfices des visages pâles....

LES SAUVAGES.

Arendrouame... (Ils tournent en rond autour du feu, chantent, crient, frappent la terre avec les talons)

LA JONGLEUSE

Tentes, dansez.... Entrez dans la tabagie... (Les tentes tournent comme des toupies. Fantasmagorie, hurlements de bêtes, bruissement de feuilles, imitation de la Nuit de Walpurgis, de Faust ) Forêt illumine-toi.... Souffles toujours vivants des morts, faites trembler les grands arbres... Dis la prière au Manitou, Atonhieiarho... l'esprit de la montagne va parler par tes lèvres.

ATONHIEIARHO

(Il entonne en chant plaintif et lugubre)

Maitre des dieux, ô Manitou,  
Grand chef des brillantes étoiles,  
L'Iroquois t'adore debout,

Tu lis au coeur de L'Iroquois  
Quand notre exil, ici, s'achève,  
Et que le calumet du rêve  
Éteint se brise entre nos doigts.  
La cendre morte se rallume  
Au tison qui flambe là-haut,  
A jamais, le sauvage fuma  
L'herbe qui sâoule son cerveau.  
Ombres chères de mes aïeux  
Entendez votre sang qui crie  
Apparaissez devant nos yeux  
Comme aux heures de votre vie.

Venez guider nos pas encore  
Qu'adviendra-t-il de L'Iroquois ?  
Du noir destin, dis-nous les lois  
Est-ce le couchant ou l'aurore ? ...  
Qui luit à cet instant sur nous?...  
Devra-t-il donc fuir cette terre  
Où dorment sa squaw et son père  
Chassé par l'injuste courroux  
Des visages pâles maudits.  
Comme la neige printanière  
Qui sème au vent l'esprit des nuits,

Coule, souillée, à la rivière,  
 Nous tomberons, vaincus sanglants...  
 Qu'ont donc fait les visages pâles  
 Pour que leurs armes soient fatales?  
 Ils sont voleurs, ils sont méchants  
 Et tout est soumis à leurs lois....  
 Leur flèche au trait de feu, cruelle,  
 Tue un ourson à la mamelle,  
 Il poursuit la mère aux abois...  
 Le sang des castors rougit l'eau ~~traxa~~  
 Le duvet neige dans la nue,  
 On dirait que la forêt mue,  
 Ils scalpent le tendre bouf'leau...  
 Ah! prends pitié de nos grands bois.  
 Si tu ne brises leur colère,  
 J'enterre la hache de guerre  
 Et c'en est fait de l'Iroquois....

Non, tu n'es pas sourd à ma voix,  
 Ton canot fend l'écume et vole...  
 Dans l'air comme une brise folle...  
 Ombre des aïeux, je te vois.  
 Tu t'avancas sur le chemin  
 Qui pâlit la voûte étoilée  
 Une piste de fiancée  
 Blanche ainsi que le lait du sein  
 Qui coule aux lèvres des papous...  
 Viens... et je ne crains plus leur rage  
 L'étranger fuit comme un mirage  
 Tel un ruisseau sur les cailloux.  
 Viens, mets une aile à mon talon  
 Pas plus qu'un lièvre, sur la glace,  
 Mon mocassin ne laisse trace.  
 Dis-moi les herbes d'un poison  
 Qui brûle en ses veines la sève,  
 Mon arc l'ira porter sans trêve  
 Au cœur des bourreaux du bison.  
 Toi, voleur sous la robe noire,  
 Je prendrai ton scalpe tondu  
 A ma ceinture, et je veux boire  
 Ta graisse dans ton crâne nu...  
 Dussé-je vomir comme un chien,  
 Je m'enivrerais de ta haine  
 Et j'aspirerais ton haleine  
 Longuement penché sur ton sein.  
 Comme on prend un baiser de femme,  
 Chef insulteur de notre Dieu  
 Maudit, qui verse l'eau de feu,  
 Puisse la langue de la flamme  
 Léchér lentement ta chair rose,  
 Qu'elle se pâme de plaisir  
 Comme un tendre bouton de rose...  
 Qu'un rayon fait épanouir.  
 Ombres chères de mes aïeux  
 Entendez votre sang qui crie,  
 Apparaissent devant nos yeux  
 Comme aux jours de votre vie.

LA JONGLEUSE (Se lève)

L'esprit s'est ému de vos cris, il est là, mais il ne peut parler par ta bouche,  
 Atonhisiarho, tes lèvres ne sont pas assez pures. Il lui faut une onde claire pour  
 à y mirer comme ces lacs des montagnes où le ciel se regarde.. Il veut des lèvres

si fraîches que l'abeille, s'y trompant, les puisse prendre pour des églantines. Atonhieiarho, ta fille seule, la douce Fleur-des-Bois, est digne d'être l'interprète de l'esprit.....

ATONHIEIARHO

Ma fille.... Non, si l'esprit lui parle, elle mourra... Comment se pencher sur cette innocence sans vouloir la cueillir... Faites de moi ce qu'il vous plaira, mais grâce pour ma fille... Veux-tu un morceau de ma chair ? Arrache-le.. Veux-tu que jeme perce l'os de l'épaule et dans le trou béant je passerai la corde où seront enfilés les crânes des vaincus ?... A chaque nouvelle conquête, la plaie s'agrandira et mon cœur ne tremblera pas, je chanterai....

LA JONGLEUSE

Tais-toi... L'esprit scuffle où il veut et tu n'as qu'à t'incliner devant l'honneur qui rejaillit sur ta race. Le chêne qui voudrait résister à la tempête sera fendu du haut en bas. Ne sois pas rebelle, especte la force..... Fleur-des-Bois a obéi à l'esprit,.... Elle se lève de sa couche et glisse à travers la forêt. Elle marche ainsi qu'en songe, son esprit erre ailleurs comme un oiseau qu'un fil tient attaché. Son corps ne pèse pas plus qu'une colombe et son pas ne froisse pas les herbes. Ses yeux sont grands ouverts et pourtant elle ne voit rien de ce que nous voyons. Les fleurs s'ouvrent sur son passage et les tourterelles baisent son front, les érables s'inclinent devant elle...

SCENE III

LES MÈRES - FLEUR-DES-BOIS

ATONHIEIARHO

Ma fille.....

LA JONGLEUSE

Non.... l'enfant du destin.

LES SAUVAGES

(En apercevant Fleur-des-Bois, ils tendent les bras vers elle) Ho.... Ho....

LA JONGLEUSE

Jeune fille, parle selon que l'esprit le veut... D'où viens-tu ?

FLEUR-des-BOIS

Je ne sais.... L'esprit m'a emportée sur ses ailes, si haut, si haut, que ne je pouvais plus ~~distinguer~~ respirer.... Je voyais des terres nouvelles, des bois tout en fleurs, j'entendais des chansons plus douces que celles des mères et d'invisibles mains caressaient mon front, Des ombres passaient près de moi, enlacées comme des amoureux et je voyais leur pensée à travers la chair transparente...

LA JONGLEUSE

As-tu lu dans le passé, dans l'avenir ?..

FLEUR-des-BOIS

Oui, j'ai plongé dans le passé de notre race, profond comme la mer. J'ai vu sa splendeur disparue, sa terre merveilleuse enfouie dans l'abîme. Nous commandions alors à tous.... Les visages pâles n'existaient encore que comme l'enfant dans le

sein de la Vierge. Ils étaient la bave écumante que l'océan rejette sur nos rives. Nous avions des guerriers, les femmes étaient belles et couvertes de bijoux, nos rochers étaient puissants. Nous savions, mieux qu'aujourd'hui le secret des astres et des étoiles. Mais un jour, un suaire d'eau glacée roula sur nous et l'espérance de notre race disparut dans le néant... Rien ne nous reste de notre patrie, pas même le nom. Vous seuls portez sur votre front la noblesse, la fierté d'un peuple disparu.

ATONHIEIARHO

Quel sera donc notre sort ?

FLEUR-DES-BOIS

Le destin veut que la fleur meure quand elle a donné son fruit. Iroquois, vous touchez à votre fin puisque vous avez vécu, puisque vous avez régné... Cédez votre place à d'autres. Derniers anneaux d'une chaîne interrompue de héros, rien ne vous relie au passé, vous disparaîtrez....

LES SAUVAGES

(Grondant) Ho.... Ho.....

LA JONGLEUSE

Silence..... ( A Fleur-des-Bois) Dis le présent et l'avenir...

FLEUR-DES-BOIS

Je vois une grande étendue d'eau, le rivage se perd dans la brume. Le flot monte, descend, écume, rugit comme le cheval du Nuage Noir, mon fiancé, battant les flancs d'un immense canot, lourd comme un rocher. Sur le devant du canot, un homme debout regarde notre pays qui n'est pas encore que de la grosseur d'un oiseau devant son oeil agrandi. C'est le chef nouveau des visages pâles qui vient. Il est grand, et de même que l'érable domine les bouleaux, sa taille surpasse celle de ses frères. De l'aigle il a le regard, et son front se courbe sous le poids d'une lourde pensée. La tempête fait rage et menace d'engloutir la maison qui flotte, mais on dirait qu'une puissance mystérieuse la protège. Dès que le chef paraît, les vagues en furie font dos rond et le grand canot glisse sur elles.

LA JONGLEUSE

Ce chef étranger vient-il pour la gloire ou la honte de la nation Iroquoise ?

FLEUR-DES-BOIS

Pour sa ruine.

ATONHIEIARHO

Faut-il offrir de nouveaux sacrifices aux ancêtres, faire des jongleries, faire des tabagies pour apaiser les manitous ?

FLEUR-DES-BOIS

Nos mystères incompris céderont la place à de nouveaux rites. Les bois, nos temples verdoyants, seront brûlés jusqu'en leur racine, mais l'esprit trouvera un dernier asile en nos coeurs, d'où vous ne le chasserez jamais. Vous resterez libres. Si la force vous broie comme le grain entre la pierre, rien ne saurait humilier votre fierté. Vous fuirez le maître, mais ne lècherez jamais ses pieds. Reculant toujours les limites de votre domaine, vous arriverez à vous heurter aux montagnes de glace, mais vous descendrez au tombeau avec votre haine au coeur et sur les lèvres, le mépris ironique, la pitié méprisante que vous gardez aux voleurs de notre bien.



ATONHIEIARHO

- 6 -

Et de moi ?... Que sais-tu de moi ?

FLEUR-DES-BOIS

Non, je ne puis dire les paroles qui tuent... Je souffre, c'est comme si une flèche me déchirait le coeur.

ATONHIEIARHO

Parle.....

FLEUR-DES-BOIS

Atonhieiarho, tu seras le dernier chef de ta race. Tu échapperas au fer de l'étranger mais tu recevras la mort d'une main qui t'es chère... Il vient, le chef des visages pâles, fuyez devant lui.... Et toi, la Jongleuse, tu cesses d'être la sorcière redoutée pour n'être plus qu'un fantôme évanoui... Demain, les papous riront de toi. La dernière fête au soleil vient d'avoir lieu.... Fuyez...  
(Fleur-des-Bois tombe évanouie entre les bras de Atonhieiarho. Les Sauvages s'enfuient. Cris, cliquetis des armes dans le lointain)

SCENE IV

FLEUR-DES-BOIS

Où suis-je ?... Qui donc m'a conduite ici ?... Je dormais sur ma peau d'ours blanc avec mon chien.... Ma tête pèse tant et je ne sais quelle ivresse coule en mes membres.... C'est comme si j'avais fumé à ton grand calumet... Père, je vais mourir....

ATONHIEIARHO

Tu me cherchais, puisque tu es venue à moi....

FLEUR-DES-BOIS

Oui, je me souviens.... C'est en rêvant... Je suis toujours si triste quand tu n'es pas là.... Mais tu sembles songeur, père, tu as près de la bouche le pli des mauvais jours... As-tu vu de noirs présages ?... Il ne faut rien cacher à Fleur-des-Bois. Moi, je suis fatiguée, mais mon âme se porte bien, j'ai comme des oiseaux bleus dans le coeur et ils chantent ainsi qu'au matin d'un beau jour...

ATONHIEIARHO

Tu dis vrai, ma fille.... Un pressentiment comme une griffe de corbeau me déchire l'âme. Je sens l'étranger non loin d'ici. Son souffle de mort court sur mon front. Que je le hais....

FLEUR-DES-BOIS

Quel mal t'ont-ils fait ?...

ATONHIEIARHO

Tu le demandes, toi qui étais la seule maîtresse de nos bois que ces voleurs ont dépouillés.... Tu ne peux faire un pas sans entendre siffler leur lèvres menteuses, sans que leur regard de feu ose se poser sur toi. Quand les branches remuent, je crois à chaque instant les voir surgir. Toi aussi, tu les hais, ces sorciers, tu les trouves laids, dis, si tu pouvais, tes doigts fins se resserreraient autour de leur cou, et tu les étranglerais, n'est-ce pas, ma fille chérie ? ...

Comme tes yeux sont noirs en disant cela... Les hair ?... Je ne sais pas hair, moi, j'aime, voilà.... Le bon soleil, l'ombre des grands arbres, le printemps fleurit, les chutes qui endorment mes rêves, les papous que les mamans bercent en leurs bras, Je désire tout le temps baiser leurs bras frais comme des sources... Hair... C'est à moi plutôt que je ferais du mal. Il me semble que je cacherais une vipère qui me rongerait le sein.

## ATONHIEIARHO

Ce sont eux qui nous ont appris à hair... J'aimais la chasse, j'aimais la guerre, pour tuer, mais je ne haïssais pas l'ennemi. Quand le sang coulait, cette chaleur parfumée de la chair blessée m'attendrissait le coeur... Je humais cette vivante odeur mais je n'aurais pas craché sur le vaincu. J'étais fier surtout d'être le plus fort, le plus brave. Mais eux, ces étrangers au front blanc dur me mettent en fureur. Fleur-des-Bois, ma dernière née, la seule que la mort m'a voulu laissée, je t'aime bien, mais pour soutenir l'honneur de ma race, il me fallait un bras fort, un âme qui ne tremble pas et qui sache hair, un fils qui....

## FLEUR-DES-BOIS

T'aurait-il chéri autant que moi ?... Aurait-il passé des heures à la porte de la tente pour guetter ton retour ? Aurait-il su comme moi le secret des herbes qui guérissent les blessures quand tu reviens de combattre les Hurons ?... Ses chants auraient-il la douceur des mines pour calmer ta tête en feu ?...

## ATONHIEIARHO

Chère enfant, je ne vis que pour toi, la seule espérance de ma vieillesse, image vivante de celle qui m'a quitté et que j'avais choisie entre toutes pour ma bien-aimée... Mais tu es si frêle que je crains sans cesse lorsque je te laisse... Quand les manitous firent des plantes caressantes et douces comme toi, ils les plaçaient près des arbres puissants, afin qu'elles s'enroulassent autour de leur tronc et que leur faiblesse fut protégée par la force.... Cet arbre bienfaisant, ne serait-ce pas le Nuage Noir ?.... Son corps est solide comme un tronc, ses bras noueux tel des branches, ses cheveux sont touffus, sa tête fière se porte au Ciel et le regard de ses yeux clairs serpente ainsi que la foudre... Il ne sait pas mentir et il est brave.... C'est lui qui tue les plus beaux castors... Asa ceinture pendait cinq crânes de chefs... Pourtant, quand tu lui parles, son regard s'attendrit, il s'incline vers toi....

## FLEUR-DES-BOIS

Le Nuage Noir me fait peur... Je tremble quand il approche, ainsi que la colombe pressent l'oiseau de proie.

## ATONHIEIARHO

( A part ) Innocente enfant... L'amour ne l'a pas visitée encore mais elle le sent venir. Les oiseaux se poursuivent et se querellent en Avril.... En Juin, les nids soupirent et chantent.... Son coeur n'est pas mûr..... Attendons.

## FLEUR-DES-BOIS

Oui, père, attendons.... toujours.... Laisse-moi à mes rêves... Si tu savais comme je suis heureuse quand ils m'emportent sur leurs ailes. Je respire mieux, je vis.. Depuis quelques jours, la même figure m'apparaît et fixe ma pensée... Je suis assise au bord d'un ruisseau où je me regarde.... Un homme debout en arrière de moi, se mire dans l'eau bleue.... Il est grand, sa figure pâle sourit tendrement, des yeux profonds éclairent l'onde jusqu'au fond. Nos mirages se confondent, parfois je disparaissais et je n'aperçois que lui .... c'est comme si j'étais fondue dans son reflet... Je sens palpiter son image en moi comme dans l'eau frissonnante...

ATONHIEIARHO

( A part ) Ho... Ho... Malédiction... C'est le visage pâle qui lui apparait en songe, et qui tisse dans son cerveau la toile où son âme de vierge va se prendre comme un papillon.... (Haut) Fleur-des-Bois, tu rêves encore... Toi, ma chair, mon sang, la dernière Iroquoise, aimer l'étranger ?..... Ah! je t'arracherais plutôt le coeur....

FLEUR-DES-BOIS

Père, pourquoi te fâcher ?.... C'est un rêve.....

ATONHIEIARHO

Le rêve d'aujourd'hui, c'est la réalité de demain....

FLEUR-DES-BOIS

Père.... laisse-moi.... tu me fais mal....

ATONHIEIARHO

Même en rêve, entends-tu, tu dois les hair... Ah! tu ne sais pas ce que c'est, hair... Il faut donc que je te montre à hair.... Quand tu verras l'étranger, dis-toi que c'est un serpent qui cherche à lancer son venin sur toi. S'il veut te parler, enfuis-toi, car les paroles des blancs sont perfides et menteuses; s'il t'aimait, souviens-toi que tu en mourras... C'est le devoir d'une fille de servir la vengeance de son père et je veux les poursuivre nuit et jour... La paupière ne se fermera que si je les vaincs tous... Je veux me venger de cette race jusque dans ses fils.... Leurs enfants au berceau seront trouvés étranglés. Je guetterai ma proie un an s'il le faut. La neige, la grêle, le tonnerre tomberont, mais je ne remuerai pas plus que le roc. Tant que le chef, la tête du serpent, n'aura pas été abattue je ne connaîtrai ni joie, ni repos. Oh! je ne le tuerai pas d'un seul coup, ne crains rien.... Je veux prolonger son agonie durant des jours et me repaître de ses sanglots, de ses cris de douleur et marquer son désespoir... Délicatement, je promènerai la flamme sur ses plaies... Puis je les arroserai d'huile de marsouin, afin d'avoir le plaisir de les brûler de nouveau.. Toi, Fleur-des-Bois, tu prendras la hachette et tu briseras les petits os des poignets et des pieds et tu lui feras un collier de limaçons que tu lui enfonceras délicatement dans le cou...

FLEUR-DES-BOIS

Ah..... ( Elle s'évanouit )

ATONHIEIARHO

Coeur de tourterelle.... Tu les hairas, je te soufflerai ma haine, pendant que tu dors... Dans le sommeil, tu redeviens Iroquoise et tu retombes sous la volonté des ancêtres..... Malédiction.... ce sont eux.... Que signifient ces ~~chants~~ chants religieux ?..... ( Il prend sa fille dans ses bras et s'enfuit )

SCENE V

(Une procession aux flambeaux, bannière en tête, chant du Parce Domine )

UN PERE RECOLLET

Dieu d'Israel, qui avez nourri miraculeusement votre peuple dans le désert, venez à notre aide. Nous sommes à bout de force et de courage... Nous ne pouvons lutter plus longtemps contre le climat meurtrier et l'iroquois.....

UNE FEMME

Nous sommes en haillons et nos enfants meurent parce que nous n'avons plus de lait

à leur donner.....

LE PERE RECOLLET

Toi qui ressuscitas la fille de Jair, ne laisses pas mourir nos pauvres petits...  
Fais un miracle pour nous aussi, comme autrefois pour ton peuple; je t'adjure  
d'envoyer vers nous un législateur fort et sage comme Moïse.....

UN JEUNE HOMME

Père..... Père.... tandis que tu parlais, j'ai vu comme un éclair serpenter dans  
l'eau...

UNE FILLETTE

C'est vrai.... père.... J'ai vu des étincelles là-bas, près de l'île, comme lors-  
que l'on passe sa main d'un chat dans l'obscurité.... (Tous approchent au bord du  
fleuve, la main sur les yeux)

UNE FEMME

Miracle..... Miracle.... Un vaisseau se dirige vers nous....

UN HOMME

C'est un vaisseau français...

UN HOMME

C'Est un vaisseau du roi... (Cris de joie, hurrahs frénétiques, tandis que le  
vaisseau s'avance et tourne le rivage. Maisonneuve et sa suite s'avancent au mi-  
lieu des colons )

SCENE VI

PAUL, LE PERE VILONT, JEANNE MANCE, LOUIS ET QUELQUES COLONS

LE PERE RECOLLET

Soyez bénis, vous que le Seigneur envoie au milieu de nous quand la situation  
nous semblait désespérée...

PAUL

Braves gens.... Comme la France vous devra de la reconnaissance d'avoir lutté  
avec tant de courage sur ce sol désolé, loin des vôtres, séparés de votre patrie  
par cet océan terrible qui a failli nous engloutir plusieurs fois s'il n'avait été  
dans les desseins de l'Être Suprême de nous faire arriver près de vous. Je vous  
apporte la vie corporelle et spirituelle. Il y aura distribution de blé et de co-  
mestibles demain. Le roi m'a chargé de vous informer de sa bonne volonté à votre  
égard. Il suit avec beaucoup d'intérêt tout ce que vous accomplissez ici dans  
l'intérêt de la France....

LA FOULE

Vive le Roi..... Vive la France ! .....

PAUL

Comme il fait bon d'entendre les échos de ce lointain pays répéter les mots de  
chez nous... Durant deux mois, seuls les mugissements de l'océan ont frappé notre  
oreille, et voilà que sur cette plage déserte, au lieu des loups qui mugissent,  
des hommes parlent le doux langage de France. Oh! la délicieuse émotion qui

repose notre âme de toutes ses fatigues, de ses anxiétés si foudroyantes. Depuis Québec, j'ai vu partout l'empreinte de ma patrie sur les deux rives. Des chaumières qui ressemblaient à celles de la Champagne, des chapelles comme celles de nos villages se cachaient dans les grands arbres et je me suis trouvé chez nous dans cette solitude quel beau travail vous avez fait, que l'on sent plus qu'on ne voit... Vous n'avez pas ensemencé la terre seulement, mais l'air qui reste tout vibrant des mots nouveaux qui se sont imprimés dans sa lumière sonore.... C'est l'esprit français qui pétille dans le rayon du soleil.... C'est l'âme française qui s'est prolongée jusqu'ici.... Je suis ému jusqu'aux larmes de cette manifestation subite de sa présence sur ces bords. ( Il se penche et prend une poignée de terre ) Terre brune, terre granuleuse comme la peau de nos paysans, le sang de nos martyrs t'a consacrée.... Tu nous appartiens et nous t'appartenons.... Nous dormirons dans ta bure notre dernier sommeil Ville-Marie, nom deux fois cher à mon coeur et qui recèle le passé, l'avenir. Ville-Marie, tu es ma fiancée, je te voue mon existence... Je m'agenouille devant le ruban bleu de ton beau fleuve, ta ceinture de grâce et de fécondité. Sois bénie entre toutes et que le fruit de tes entrailles soit béni aussi....

JEANNE MANCE

Les femmes de France m'ont choisie pour être ta marraine.... Que n'ai-je la baguette des fées pour enrichir ton berceau de dons précieux.... Mais j'apporte l'or, l'encens et la myrrhe, les présents des mages. De partout, on t'apportera des ~~présents~~ des richesses, des trésors qui seront pour ta glorification, si tu les emploies à de nobles usages. L'encens symbolise les rites d'une religion qui est celle de la fille aînée de l'Eglise et la myrrhe est le parfum de la sainteté. Riche, croyante et vertueuse, voilà ce que tu dois être, Ville-Marie... (Ramassant deux branches de bois qu'elle croise ) Plantez ici l'arbre de vie, Monsieur de Laisonneuve...

PAUL

Que le règne du Christ arrive par la charité... Puissent les hommes de ce monde nouveau donner une nouvelle interprétation de ton évangile d'amour. J'ai dit à M. de Montmagny, avant de partir de Québec: "Tous les arbres de l'île de Montréal seraient ils changés en Iroquois, il est de mon devoir d'aller y fonder une colonie, et j'irai .... Mais ces majestueux érables se changeront plutôt en colonnes pour supporter le dôme d'un temple élevé à la gloire de Dieu et de la civilisation.

TOUS

Vive la France !..... Vive Ville-Marie !.....

BIDEAU

" MAISONNEUVE "

ACTE TROISIEME

La scène représente une forêt au pied du Mont-Royal. Les Français sont cernés par une bande d'Iroquois et défendent chèrement leur vie - Combat.

SCENE I

MAISONNEUVE, LA CHIENNE PILOTE, DE MOUSSEUX, BELESTRE ET SOLDATS.

MAISONNEUVE

Les Iroquois sont en plus grand nombre, soyons braves, mes amis... Montrons à ces barbares comment les Français savent mourir....

DE MOUSSEUX

Victoire..... Deux Iroquois viennent de tomber...

BELESTRE

Deux.... Mais regardez ces autres qui sortent du buisson, là.... C'est folie de vouloir persister à risquer sa vie...

DE MOUSSEUX

C'est mon imprudence qui m'a conduit ici, abandonnez-moi à mon sort... Monsieur de Maisonneuve, votre sagesse avait raison contre ma valeur imprévoyante.... Je vous accusais de lâcheté..... Pardonnez-moi..... Fuyez....

MAISONNEUVE

Je ne veux pas la guerre, mais quand elle est engagée, je lutte jusqu'à la fin....

DE MOUSSEUX

Partez... Je vous en conjure, la colonie naissante a besoin de vous (Coup de fusil) Encore une autre.... Oh! mais regardez-les faire volte-face, ils s'enfuient.... C'est la déroute..... Merci mon D.... (Une balle égarée le frappe en pleine poitrine) Ah !.....

MAISONNEUVE

Manceuvre sournoise de l'ennemi.... Ils ont feint de fuir.... Pauvre enfant ...

DE MOUSSEUX

( Se soulevant ) Pardon.....

MAISONNEUVE

Pars en paix, la gloire est une absolution.....

SCENE II

MAISONNEUVE -- LE NUAGE NOIR

(L'Iroquois surgit d'un buisson et fond sur le chef qui l'évite en se rejetant en arrière )

LE NUAGE NOIR

A nous deux, étranger maudit, sorcier, voleur.... Ce n'était pas assez de nous prendre nos bois et nos bêtes, tu me voles le coeur de ma fiancée. Tu lui envoies des songes pour te faire aimer d'elle, mais je veux qu'elle boive avec moi dans ton crâne, la liqueur qui donne l'amour....

(Lutte corps à corps. Maisonneuve faiblit, quand une flèche atteint le Nuage Noir qui tombe ) Malédiction, une flèche de l'arc de Fleur-des-Bois !.... C'est elle... et pour sauver le chef.... le fiancé de ses rêves... Sois maudite, Itoquoise traite à ta race... ( Un flot de sang monte à ses lèvres )

SCENE III

MAISONNEUVE - FLEUR-DES-BOIS

MAISONNEUVE

(Tombait à genoux) O toi, l'immaculée Vierge qui me protège,

FLEUR-DES-BOIS

Pourquoi remercies-tu le Ciel quand c'est moi qui t'ai sauvé ?

MAISONNEUVE

Toi ? Mais d'où viens-tu ?.....

FLEUR-DES-BOIS

Tu ne me connais pas..... et moi, je t'ai vu bien souvent...

MAISONNEUVE

Qui donc es-tu ? Nommes-toi, si tu ne veux pas que je te prenne pour un de ces anges protecteurs que Dieu envoie à ses serviteurs en détresse pour les sauver....

FLEUR-DES-BOIS

On me nomme Fleur-des-Bois, je suis la fille du chef... Ferme tes yeux et souviens-toi.....

MAISONNEUVE

( A part ) Comme elle lui ressemble.... Je deviens fou... Elle est brune comme la nuit et l'autre avait des cheveux blonds, mais les yeux ont le même éclat, la bouche, le même sourire.....

FLEUR-DES-BOIS

Nous nous sommes connus autrefois dans un autre pays, oh, pas si froid que celui-ci.... Je savais que tu m'attendais....

MAISONNEUVE

Etrange créature.... Oui, je crois qu'elle dit vrai... Je connais ce front lumineux, ce petit corps souple comme un roseau... J'ai entendu déjà la musique de cette voix. Je nommais cette vision l'idéal, quand j'étais adolescent... puis elle eut un nom plus doux....

FLEUR-DES-BOIS

Tu veux savoir comment je suis ici ? Ecoute.. J'étais dans le bois avec mon père quand la lueur d'une arme à feu a brûlé mes yeux. En même temps, j'ai senti un grand coup, là, et je suis tombée. Mon père m'a prise dans ses bras et m'a portée 3

dans notre tente errante. Comme ferait une mère, il m'a bercée pour m'endormir. Doucement, il m'a déposée sur ma couche de peau et s'est étendu à mes pieds. Longtemps le bruit de sa respiration oppressée, de ses sanglots étouffés, me tinrent éveillée. Puis, tout à coup, un lourd sommeil fondit sur moi comme un vol d'aigle et j'eus un rêve.... J'étais dans un grand jardin, de beaux arbres jetaient de l'ombre sur mon front brûlant. Soudain, j'entendis des cris plaintifs au-dessus de moi. Je levai les yeux et j'aperçus dans un nid abandonné, un petit oiseau qui battait des ailes. En même temps, je vis la cause de la frayeur du papou ailé. Une araignée laide et noire escaladait le nid de ses pattes crochues, un nid gros comme une noisette, humide de rosée et qui brillait comme l'anneau que tu as à ton doigt. A mesure que la bête mortelle avançait, les plumes de l'oiseau se hérissaient. Elle touchait déjà le fin duvet quand, vive comme un trait, je saisis l'insecte et je l'écrasai entre mes doigts. Je m'éveillai en sursaut, mon père dormait pesamment à mes pieds, épuisé de fatigue et de douleur. La fusillade éclatait avec des bruits de bois mort, je me souvins du rêve que je venais de faire et je compris le présage. L'araignée noire est un signe de mort et mon bien-aimé était menacé. Je décrochai mon arc et j'acçourus près de toi. Tu allais mourir. Le regard sombre du Nuage Noir te couvrait de son charme mortel, quand je décochai mon arc sur lui et je le vis tomber. Le Nuage Noir, c'est mon fiancé, et ma main n'a pas tremblé en lui donnant la mort....

MAISONNEUVE

Chère petite... radieux instrument de la Providence, laisse-moi te remercier. ( Il baise la main de Fleur-des-Bois )

FLEUR-DES-BOIS

Tu ne me dois rien... N'es-tu pas l'homme de mes rêves ? celui à qui appartient ma vie ?

MAISONNEUVE

Prends cette bague que tu regardais tout à l'heure.

FLEUR-DES-BOIS

Non.... je vois des pleurs de femme dessus.... Garde-la ou plutôt jette-la dans le fleuve....

MAISONNEUVE

Jalouse.... Vous êtes donc plusieurs qui me protégez, chères créatures ?... ou est-ce la même sous différentes formes qui veille sur ma vie ?... Hier, c'était Marie de l'auterive, aujourd'hui, c'est l'iroquoise qui incarne mon ange gardien. Et sur toutes deux, plane le manteau d'azur de la Vierge, celle à qui j'ai donné mes jours solitaires.... Ville-Marie...

FLEUR-DES-BOIS

Je ne comprends pas bien les jolies choses que tu me dis, il y a si longtemps que ta voix ne s'est fait entendre à mon oreille... Mais parle toujours.... En t'écoutant on dirait qu'une petite source vient de s'ouvrir en mon âme. Elle coule en chantant, elle entraîne comme des cailloux les chagrins de ma vie.

MAISONNEUVE

Comment cette terre de glace a-t-elle pu faire épanouir cette fleur de chair ardente qui s'exprime en son ingénuité avec une poésie que ne connaissent pas les dames de la cour de France ?... J'en suis tout ému, tout émerveillé... Qui donc a révélé à cette enfant de la nature les images exquises qui colorent sa passion naissante ? ...



Celui qui montre au rossignol sa chanson, quand la nuit il rêve à sa bien-aimée...  
Celui qui fait rougir les roses quand le papillon se blottit en leur cœur... Mes  
lèvres étaient closes devant le Nuage Noir, et j'ai peine à contenir tout ce qui  
y monte en cet instant.... Mais je dois te laisser... Mon père va s'éveiller et  
pourrait se mettre à ta poursuite.... Ne crains rien, le malheur ne peut t'attein-  
dre.... Entre lui et toi, je suis là..... toujours.... toujours....

MAISONNEUVE

Fleur-des-Bois, reste avec moi.....

FLEUR-DES-BOIS

Mon père m'attend..... Je reviendrai..... (Elle sort)

MAISONNEUVE

Fleur-des-Bois... Déjà partie... Je retombe dans la nuit... Comme tout est froid...  
Comme tout est loin... Fleur-des-Bois que tu es belle... Tes traits ont la noblesse  
de figures étrusques, ton opulente chevelure te couvre comme un manteau royal  
de quels muscles d'acier sous cette frêle ossature et quelle puissance amoureuse  
dans cette prunelle noire. Ah! que ne puis-je greffer cette jeune tige sur mon  
vieux tronc rabougri... Le passé est aboli.... Tout mon être vole vers l'avenir,  
vers Fleur-des-Bois... Ah! posséder cette existence toute blanche où je pourrais  
graver mon nom à toutes les pages sans crainte de le voir confondre avec d'autres  
noms infimes... Modeler cette argile humaine de mes doigts d'artiste pour en faire  
la statue que mon souffle animerait... Eveiller cette jeune conscience, faire de  
cette enfant la femme nouvelle, libre et forte qui n'engendrera pas des esclaves.  
Ce rêve est-il réalisable? ... Pourrais-je le vivre sans amener toute la colonie  
contre moi, sans perdre le respect nécessaire au progrès de mon œuvre?... Et  
pourtant l'Iroquoise n'est-elle pas notre vraie compagne dans ce pays qu'elle  
seule connaît?... Se rapprocher d'elle, n'est-ce pas se trouver plus près de la  
nature, plus près de Dieu?... N'est-elle pas l'oxygène qui doit revivifier notre  
sang vicié par quinze siècles de débauche?... Au lieu de cette guerre féroce  
que nous livrons aux naturels, que n'épousons-nous leurs filles?... Cette ma-  
nière de conquérir n'est-elle pas la meilleure, la moins déshonorante pour nous  
puisque elle ne teint pas notre conscience du sang humain? Mais quand je parle de  
conciliation, on me traite de lâche... Ah! le préjugé qui règne en Europe, le  
laisserons-nous s'implanter ici? Si la femme d'Europe craint la rigueur de no-  
tre climat, si la solitude lui fait peur, si les guerres incessantes, la vengean-  
ce des Iroquois mettent ici en danger la santé de nos femmes et compromettent la  
belle venue des générations futures, si le nombre des femmes n'est pas suffisant  
pour que nos colons puissent y fonder de nouvelles familles, pourquoi ne pas les  
encourager à épouser des naturelles du pays? Ne donnerais-je pas un salutaire  
exemple en unissant ma vie à celle de la fille du chef, à cette petite qui m'of-  
fre son amour avec une si touchante ingénuité? Ah! Ah! mais je deviens fou...  
Monsieur de Maisonneuve, Gouverneur de Montréal, que je surprends en flagrant  
délit de rêverie amoureuse?... Le colonisateur vierge, comme on m'appelle,  
l'apôtre laïque dont la tête rasée comme un séminariste semble porter le deuil d'  
d'un printemps qui n'a pas fleuri. La poudre m'a grisé d'une étrange façon....  
J'ai tout oublié, le massacre d'il y a un instant, les fuyards, et ce brave de  
Mousseaux qui a payé de sa vie ce qu'on nous a donné, mot vide de sens quand  
il ne magnifie pas notre âme.... J'entends la voix de Pilote.....

MAISONNEUVE - LOUIS FRIN - LA CHIERNE PILOTE

MAISONNEUVE

Brave bête, viens que je t'embrasse, tu t'es conduite en soldat... Toi, Louis tu as l'oreille basse.... On voit que le courage de Pilote te fait honte... C'est ainsi que tu te bats ?

LOUIS

D'abord, au premier coup de feu, y m'a pris ce que mon père appelle la culotte de singe... Tou ce que j'ai pu faire, ça éto de me glisser par terre, par rapport aux balles qu'on court le risque d'attrapper quand on se bat; puis, je me suis couché sur le ventre et j'ai fait le mort... Ça prenait joliment de courage pour rester là, monsieur Paul, et j'en sais des plus braves qui n'auraient pas ainsi affronté l'ennemi. Je dis affronter, c'est une manière polie de parler, car ce n'était pas le front que le leur présentais, vous pensez bien. Les Iroquois, comme les ours, fuient la chair morte et en m'apercevant, étendu raide, les quatre fers en l'air, dans un brale-bas de loups-garous, ils ont filé.... J'en ai fait revirer un grand nombre qui vous eussent fait un mauvais parti... C'est pour vous dire que lorsqu'on a une bonne tête avec des idées dedans, ça vaut bien des fusils et des munitions....

MAISONNEUVE

Bravo.... je te ferai décorer.....

LOUIS

Riez si vous voulez, c'est la pure vérité que je vous dis. J'ai le respect de ma peau, c'est une peau de chrétien qu'a fait ses Pâques, ça serait bête de la troquer pour une peau rouge de païen.

MAISONNEUVE

Louis, sois plus respectueux pour les naturels du pays, la vraie supériorité s'affirme autrement qu'en insultant tes frères moins favorisés du destin....

LOUIS

Mes frères, ces damnés sauvages ? C'est-y pour me faire insulter que je vous ai suivi dans ce sale pays ? Que j'ai pris soin de vous comme d'un petit enfant... Traitez-moi de tout ce que vous voudrez, de singe même, mais dire que ces barbares enragés sont mes frères, j'peux pas endurer ça, c'est trop fort. C'est bon d'avoir des idées autrement que les autres comme disait votre pauvre père, mais il y a des limites.... Le bon Dieu me pardonne, vous êtes à la veille de les faire ranger à la table avec nous autres....

MAISONNEUVE

Calme ton indignation, nous avons mieux à faire... A genoux devant le cadavre d'un brave.... (Maisonneuve fait une croix avec des branches et la place entre les doigts de Mousseaux ) Dors en paix, ton dernier sommeil, nous viendrons processionnellement chercher ta dépouille mortelle... Pauvre victime d'une erreur séculaire, tu as payé de ton sang cette fausse conception de la gloire... Tu as cru que pour bien mériter de l'humanité, tu devais tremper tes mains dans le sang de tes frères. L'histoire honore Alexandre, César, ces monstres altérés d'ambition. Des TeDeum enthousiastes célèbrent les victoires sur nos ennemis. Pourtant, ces saignées annuelles affaiblissent les plus fortes nations de la terre. Et toi-même, mon pauvre enfant, tu m'accusais de lacheté parce qu'au lieu de tuer des hommes, je leur enseignais le respect de la vie, la grandeur du sacrifice. Je ne veux pas que les sillons soient

soient des fosses. Il faut y jeter du grain et non pas des cadavres. En Europe, les villes dévorent les campagnes, c'est ici dans nos greniers comme autrefois en Egypte que nos frères de France viendront chercher du blé qui leur manquera sous peu. Mais lorsque tes yeux allaient se fermer pour toujours, cher compagnon, la vérité les a soudain illuminés, tu as compris la vanité de la gloire telle qu'on l'entend et tu m'as rendu justice. Sois béni, et que ta loyale intention te soit comptée par celui qui ne laisse pas un verre d'eau sans récompense. Soyez remerciés, sainte protectrice, du secours inespéré que vous m'avez accordé. Vous avez épargné à notre colonie un désastre qu'à l'eut tuée dans son berceau. Quelle que soit la forme sous laquelle vous m'apparaissez, Vierge Sainte, blonde comme les blés ou brune comme la nuit, vous êtes mon salut, ma force et mon amour....

LOUIS

Amen..... ( A part ) Drôle de prière, tout de même.... (Haut) Amen.....

RIDEAU

ACTE TROISIEME

DEUXIEME TABLEAU

LE WIGTAM D'ANTONHIEIARHO

SCENE I

(Le chef fume son calumet à la porte de sa tente)

ANTONHIEIARHO

Le Nuage Noir n'a pas reparu depuis trois lunes, c'est un fait, le fiancé de ma fille a brisé son arc. Avec lui, l'avenir de sa race s'incorpore à la nuit. Ma fille, qu'un mal mystérieux mine comme ces arbrisseaux qu'une chenille ronge au coeur, penche tristement sa tête. Et je ne verrai pas de bourgeons sur cette plante dont la racine vivace plonge dans les âges lointains. Maisonneuve, le chef des visages pâles, c'est toi, avec tes signes magiques, la musique de ton luth, les paroles murmurées tout bas qui as volé le coeur de mon enfant. Et tu me demandes une entrevue, tu oses paraître devant moi. J'aurais pu refuser de te recevoir, mais ils auraient pensé que je craignais d'entendre la parole de leur chef... Ils auraient cru que je pouvais, comme un oiseau, me laisser prendre à leurs paroles mielleuses. Ah ! parce que vous avez de l'or, des étoffes brillantes et des ras-sades colorées comme l'arc-en-ciel, vous croyez acheter notre amitié pour nous vendre ensuite à votre dieu. Viens donc m'offrir tes trésors, qui ont tenté la cupidité des Hurons, je te les jetterai à la face. Les Iqoquois meurent mais ne se vendent pas, à moins, chef maudit, que tu les paies de ta peau et de ton crâne...

SCENE II

MAISONNEUVE - ANTONHIEIARHO

MAISONNEUVE

Le chef des Iqoquois a daigné me recevoir, je l'en remercie.

ANTONHIEIARHO

Assieds-toi là et ne crains rien. L'étranger est en sûreté sous le toit d'un chef. Je te hais, mais je sais attendre.

MAISONNEUVE

Tu es franc... J'aime mieux un loyal ennemi qu'un ami perfide...

ANTONHIEIARHO

Dis vite ce que tu veux. Je crains les longs discours qui entortillent l'esprit pour lui cacher la vérité.

MAISONNEUVE

Je suis venu t'offrir mon amitié, car je hais la guerre et je veux vivre en paix avec toi.

ANTONHIEIARHO

Ah ! Traître!... Tu m'aimes comme le renard aime lesperdrix, et le serpent la colombe, pour me dévorer et me déplumer.

MAISONNEUVE

- 2 -

Je t'aime parce que tu fais partie de l'humanité et que des frères ne doivent pas s'entr'égorgés. Nous sommes venus ici pour agrandir notre patrie, mais chaque jour nos braves colons tombent dans quelques embuscade où la ruse les attire, je veux faire cesser ces massacres.

ATONHIEIARHO

Qui a commencé ?

MAISONNEUVE

Je ..... non.....

ATONHIEIARHO

Tu te troubles, c'est que tu veux mentir, une eau qui tremble cache quelque bête venimeuse. Nous étions les maîtres, Ces terres étaient à nous. Dis à qui appartient la proie ?... A celui qui l'abat... Et la terre ? Comme la femme, au premier qui couche sur elle....

MAISONNEUVE.

Nous t'apportons en retour la civilisation.

ATONHIEIARHO

Je ne comprends pas ce mot.... Explique-toi.

MAISONNEUVE

Nous avons la science... Nous savons exploiter des richesses que tu ignores et qui restent inutiles pour tous. Nous t'enseignerons à construire des maisons qui défendront du froid et des bêtes féroces....

ATONHIEIARHO

Y serons-nous plus heureux que sous nos tentes ?...

MAISONNEUVE

Oui. La civilisation apporte le bonheur.

ATONHIEIARHO

L'eau-de-vie qui rend fou, l'arme qui abat nos grands arbres, la machine qui meurtrit le sein de la terre pour lui arracher du grain, c'est la civilisation ? Et voler, et mentir, c'est la civilisation ?... Comme c'est laid, votre civilisation

MAISONNEUVE

Mais nous avons mieux que ça à te donner en échange de tes terres.... La vérité...

ATONHIEIARHO

D'où la tiens-tu ?...

MAISONNEUVE

De Dieu lui-même

ATONHIEIARHO

Il ne peut me parler comme à toi... Mon oreille saisit la moindre bruit de la forêt

je sais la différence entre un souffle de là-haut et le bruissement des feuilles..  
Quand t'a-t-il parlé ?.....

MAISONNEUVE

Il y a bien des siècles.... Aux premiers âges du monde....

atonhieiarho

Et c'est de bouche en bouche que la parole de Dieu t'est venue ? Je me méfierais, à ta place... Quand un secret se promène de tente en tente, il est toujours grossi. C'est la boule de neige partie de la tête de la montagne; rendue au basn elle écrase le camp des sauvages.

MAISONNEUVE

La parole de Dieu a été recueillie sur les parchemins par des hommes qui en avaient eu la révélation.

ATONHEIEARHO

Je ne crois que ce que j'entends....

MAISONNEUVE

Laisse-moi te parler pour t'exposer mes croyances, tu jugeras alors si elles viennent de Dieu. Quand je te présente une noix tu sais bien de quel arbre elle vient.

ATONHEIEARHO

Soit..... Parle !

MAISONNEUVE

Autrefois, les premiers hommes étaient comme ceux de ta tribu; ils ne voulaient pas pardonner: oeil pour oeil, dent pour dent. Dieu a paru et voici ce qu'il a dit: "Pardonne à tes ennemis, aime ton prochain comme toi-même..."

ATONHIEIARHO

(Il se lève) Pardonner ?... Lacheté! Faiblesse ou bêtise ! Les manitous ne pardonnent pas, comme la vie ne pardonne pas; la mort ne pardonne pas; la blessure de la flèche empoisonnée ne pardonne pas; la mort ne pardonne pas puisque malgré mes supplications elle m'a enlevé ma femme bien-aimée. Est-ce que la vieillesse pardonne, tu vois sa griffe imprimée sur mon front. Le pardon est insensé, quand même je te pardonnerais d'avoir volé notre pays, tu n'en serais pas moins un voleur. Quand même je te pardonnerais d'avoir enlevé le cœur de ma fille, elle en mourra.... Quand même ton Dieu te pardonnerait de t'enivrer d'eau-dé-vie, crois-tu que cette miséricorde empêchera tes frères et leurs descendants de marcher comme des bêtes ?.

MAISONNEUVE

(Il se lève) Si tu ne pardonnes pas, mon Dieu te refusera l'entrée de son ciel. A jamais exilé de lui, tu seras jeté dans une prison de feu où les tortures que tu réserves à tes ennemis ne seront rien comparées aux chatiments que Dieu inflige à l'homme coupable....

ATONHIEIARHO

Ton Dieu veut qu'on pardonne et il ne pardonne pas, lui.....

MAISONNEUVE

Dieu est juste !.....

(S'assoit) Moi, je veux être juste aussi. Tous les Iroquois sortis des manitous sont bons. Un arbre bon ne produit que des fruits sains. Une femme malade n'enfante pas des fils au crâne solide. Il y a des endroits où les framboises sont grosses comme des noisettes; en d'autres endroits les fruits sont aplatis comme des punaises, parce que la terre n'est pas la même partout et que le soleil a des privilèges. Ma Felru-des-Bois, ce frêle oiseau que tu as pris dans les filets de ton désir, est une douce enfant. Seulement, sa mère mourante n'a pu faire germer dans son sein épuisé la semence puissante de notre race. Crois-tu que le manitou la haïra pour un crime qui n'est pas sa faute ? Moi, je puis la maudire dans mon orgueil de père et de chef, mais l'esprit veille sur elle et tu n'auras pas son âme.

MAISONNEUVE

Laisse ces superstitions qui troublent ton âme. Ce qu'on ne peut comprendre est un mystère, asile bienfaisant où notre raison se repose. Là-haut, nous trouverons la solution de tout ce qui nous préoccupe. Attendons, chef. Tu as un cœur noble et un esprit droit, fait partie des nôtres, marche sous l'étendard du Christ, laisse couler sur ton front l'eau régénératrice et ton âme deviendra lumineuse comme un astre.

ATONHIEIARHO

Je pourrai voir ton Ciel ?.....

MAISONNEUVE

Oui.

ATONHIEIARHO

Et mes pères, ils ne le verront pas ?.....

MAISONNEUVE

Je ne sais, L'opinion générale est qu'ils habiteront la terre ou qu'ils vivront en quelque planète lointaine, mais.....

ATONHIEIARHO

Trêve de paroles inutiles.... Je ne veux pas d'un Dieu qui n'aime pas mes pères. Le ciel sans eux est un enfer...

MAISONNEUVE

Je t'en prie, renonce à tes tabagies, aux jongleries, aux horribles tueries qui déshonorent ta race.

ATONHIEIARHO

Ne dis pas de mal de ce que tu ignores. Tu ne sais pas les secrets de la nature, tu ne connais pas le nom des herbes qui tuent la douleur, qui donnent à nos muscles la vigueur, la souplesse du chevreuil. L'esprit ne t'a jamais parlé, à toi ?

MAISONNEUVE

Orgueilleux !

ATONHIEIARHO

C'est vrai que je vous méprise, que je me détourne de vous avec horreur comme d'une pourriture. Votre civilisation est triste et méchante. Elle marche à reculons comme la tortue. C'est de nous qu'il te faudrait apprendre la vérité. Ces temples ces maisons que tu construis, un tremblement de terre vient de les secouer comme les arbres en automne. Un vent de poussière a caché la face du soleil, mais nos

tentes sont restées debout. Il y a dans votre pays des gens qui tuent le gibier pour le plaisir de tuer, c'est mal. Quand l'Iroquois tue un caribou, c'est pour manger, il invite tous les gens de la tribu à dîner avec lui. As-tu vu des mendiants chez nous ?.... Non, et tu n'en verras pas car tous ont droit, comme moi, à ce que la terre et les bois rapportent. Nous aurions honte d'accumuler comme vous des trésors quand les frères ont faim.

MAISONNEUVE

Tous n'ont pas comme toi l'intelligence murée dans l'obstination. L'Aiglon Noir s'est fait baptiser, la Barique de même.

ATONHIEIARHO

Ah! comme tu as peu d'esprit. Tu sais déchiffrer des signes sur un parchemin, mais tu ne sais pas lire dans l'âme. Moi, je sais ce que tu penses avant que tu parles. Je veux suivre dans ton oeil la piste de tes mauvaises pensées. J'ai du flair comme un chien; je devine un ami ou un ennemi par le pli des lèvres, par le frémissement des narines, par le clignement des paupières. Tu n'as pas vu que les Iroquois disent convertis pour boire ta graisse et manger ta sagamité, mais ils se moquent de toi. Tu peux les garder l'hiver, mais quand la senteur des bourgeons leur montera à la tête, ils se sauveront dans les bois. L'Iroquois s'assoit à ta table, il peut même faire semblant de t'écouter mais son esprit t'échappe. Jamais tu ne l'asserviras; il fuit entre tes doigts comme l'eau de la source.

MAISONNEUVE

Ainsi tu ne veux pas fumer le calumet de paix avec moi ?.....

ATONHIEIARHO

Je ne mêlerai pas mes crachats avec les tiens.

MAISONNEUVE

Je suis venu le premier, j'ai humilié mon orgueil.

ATONHIEIARHO

Mon dernier mot: Empêcher les ruisseaux de couler et les hommes d'être libres, c'est un crime. Va-t-en! J'en ai trop dit... L'Iroquois, d'ordinaire ne laisse tomber la vérité que goutte à goutte. Je viens, je ne sais pourquoi, de m'épancher en toi.

MAISONNEUVE

C'est que tu sens que je suis venu loyalement et que je veux épargner la vie des tiens.

ATONHIEIARHO

Sans terre, sans bois, le sauvage aime autant mourir. Il ne craint pas la mort, la vie lui pèse comme une montagne. Il rêve d'un printemps perpétuel dans une terre de lumière, il lui tarde de revoir ceux qui sont partis.

MAISONNEUVE.

(Avance un peu à droite) Adieu, Mon guide ne vient pas....

ATONHIEIARHO

Pars sans crainte, tu es mon hôte... Je veille sur tes jours, Mais demain, tiens-toi à l'abri de ma flèche, car elle ne te pardonnera pas.... ( Il rentre sous sa tente )



Quelle dignité chez cet homme de la nature. Il est roi sans sceptre ni couronne, tandis que notre souverain sous son diadème et son manteau d'herminé est l'esclave de ses passions. C'est un pantin dont un intrigant tire les ficelles. L'Océan m'isoie de cette cour d'intrigants et de favorites qui mangent le pain du peuple en d'effroyables orgies. Combien Atonhëiarho me semble plus noble dans ce cadre austère de la forêt. Combien cette droiture, cette rectitude de raisonnement nous force au respect, à l'admiration. J'étais venu pour moraliser, catéchiser ce païen et je m'en retourne avec des leçons d'humanité tombées de ces lèvres hautaines et ironiques. Le raisonnement de cet homme des bois me confond. Cela serait-il vrai mon Dieu, que vous leur avez parlé ? puisqu'ils ont des notions de tant de choses que nous ignorons, devons-nous aller chez ces barbares, nous, les civilisés, pour rechercher les pépites de la vérité que charrie le flot des siècles dans sa marche incessante vers l'éternité ? (Revenant) Dans ces âmes primitives, se serait accumulé un dépôt que nul ne songe à recueillir ? Si nous apprenions à lire en elles plutôt qu'à les moraliser ? Si nous cherchions dans leurs rites, dans leurs cérémonies les traces de l'évolution de la pensée humaine, ne serait-ce pas plus noble et plus digne de la patrie française que de verser le sang de ces guerriers après les avoir dépouillés de leurs terres ?... ( Il s'en va le front dans les mains )

### SCENE III

( Atonhëiarho sort de sa tente )

Ce chef regarde dans les yeux en vous parlant. Il n'a pas plié devant moi, il n'a pas supplié, il n'a pas offert de présents, c'est un brave ! Il entonnerait le chant de la mort sans trembler. C'est un Iroquois égaré chez les visages pâles... (Fleur-des-Bois passe dans le fond de la scène, les yeux vagues comme une somnambule) Ma Fleur-Des-Bois, comme elle est pâle ! On dirait un lis sorti de terre et qui se fane, touché par un souffle du nord. A quoi rêve-t-elle toujours ? Couchée sur la grève, elle suit la marche des nuages car elle sait le sens des formes indécises qui défilent dans ses yeux. Fleur-des-Bois !.... Elle ne m'entend pas ! Son esprit n'est plus ici. Ses lèvres s'agitent.... elle parle. A qui ? Toujours à ce souvenir qui l'obsède... ( On entend des gémissements étouffés. Le Nuage Noir, rampant sur le sol, paraît sur la scène )

### SCENE IV

ATONHËIARHO ET LE NUAGE NOIR

ATONHËIARHO

Toi ici, mon fils ?... Pourquoi as-tu quitté ta tente ? Ta blessure va se recouvrir. Viens, repose-toi sur ce tronc, je vais soutenir ta tête....

LE NUAGE NOIR

Non, laisse-moi..... je ne peux plus guérir....

ATONHËIARHO

C'est que tu refuses de suivre les conseils de la vieille des cavernes. Tu ne lui laisses pas mâcher les herbes qui guérissent quand elle les applique chaudes de sa salive sur la plaie qui saigne... Mais, espère, mon fils, le temps est le meilleur sorcier. Quand les beaux jours viendront, ton mal s'en ira en même temps que l'amour fleurira en toi. Au printemps, ma Fleur-des-Bois sera ta compagne. Les oiseaux ne meurent pas à la saison des nids....

LE NUAGE NOIR

Chef, c'est sur mes os que les pommiers neigeront.

Tu n'es pas à l'âge où l'on parle de mourir.....

LE NUAGE NOIR

Reconnais-tu ce trait ?

ATONHIEIARHO

Oui, c'est moi qui l'ai travaillé avec ma pierre.

LE NUAGE NOIR

C'est celui que j'ai retiré de ma blessure...

ATONHIEIARHO

Je ne comprends pas.....

LE NUAGE NOIR

Chef, il vaut mieux que tu saches tout. Ce secret m'étouffe et plus que la blessure déchire mon âme... Ce trait empoisonné m'a été lancé par la main de ta fille. ...

ATONHIEIARHO

Fleur-des-Bois ?..... Ah!.....

LE NUAGE NOIR

Oui, Fleur-des-Bois, ma bien-aimée, pour qui j'ai risqué ma vie cent fois; elle a voulu me tuer pour sauver le visage pâle de ses rêves, celui qu'elle aime. Vois, la flèche empoisonnée... je verrai deux lunes à peine... Ah! Fleur-des-Bois, j'ai dit ton nom bien des fois à l'écho de la forêt, j'ai baisé en rêve ces petits doigts qui me tuent, j'ai pressé sur ma poitrine en feu ce coeur qui me trahit... Ce n'est pas la vie que je pleure..... mais son amour.

ATONHIEIARHO

Méprise cette femme indigne de toi. Décide de son sort, je te l'abandonne. Elle n'est plus ma fille, mais ta prisonnière. Ses jours sont entre tes mains. Assemble le conseil de la nation, demande que ton affront soit lavé dans le sang, exige que ta vie soit vengée et tous les guerriers seront pour toi....

LE NUAGE NOIR

Le sang de Fleur-des-Bois ne guérira pas mon mal. Je veux sa vie, à lui, ce veleur de vierge... Mais, n'as-tu pas entendu ? Les feuilles ont remué ....

ATONHIEIARHO

Non ! C'est un écureuil qui a sauté sur une branche.

LE NUAGE NOIR

Chef, écoute-moi ! Il faut qu'avant le lever du soleil nos guerriers soient en embuscade dans le bois. Je sais que Maisonneuve et les siens iront chasser dans la montagne. Je connais le moyen de les attirer à nous. J'ai appris le cri des jeunes outardes, et par ce moyen, je tromperai les chasseurs. Ils viendront, attirés par ma voix, se jeter dans cette embûche et nous tomberons sur eux. Ah! que je le tienne sous mon genou, celui qui s'est fait aimer de ma fiancée. Je lui cracherai au visage. Je lui briserai les os devant Fleur-des-Bois. C'est elle-même qui lui crevera les yeux et lui portera le ~~la vengeance~~ dernier coup. C'est la ma vengeance....

ATONHIELARHO

Ta demande est juste, tu seras obéi.... Partons !

SCENE V

FLEUR-DES-BOIS (Seule)

Qu'ai-je entendu ? Sa vie est encore en danger ! Comment le sauver ?... L'oiseau ne vole pas plus rapidement qu'eux lorsqu'ils courent à leur vengeance. Je tomberai épuisée avant d'atteindre le camp des visages pâles. Esprits qui me protégez, venez à mon aide. Oui je comprends. Je puis descendre par les rapides et j'arriverai avant eux.... Je serai broyée par les roches ?.... Non, vous me protégerez, on ne meurt pas quand on aime. Vite, mon canot. Où donc est-il ?... Brisé !.... En voici les morceaux... C'est lui ! C'est le Nuage Noir. Il a tout prévu de peur que je ne vole au secours de mon bien-aimé. Mon joli canot ! Je t'aimais tant quand tu dansais sur l'eau et si léger !.... Il filait comme un poisson qui nage dans l'air. Nuage Noir, amoureux sournois, je sais le secret de ta générosité. Tu as brisé mon canot, car tu sais que je l'aime mieux que la vie. (Elle pleure) Mais tu ne connais pas l'Iroquoise quand elle aime, rien ne l'arrête. Elle passerait à travers un brasier pour sauver le bien-aimé... Je descendrai par les rapides je le jure par mes ancêtres ! (Elle rassemble des pièces de bois éparses sur le sol et les lie avec une courroie qui lui serre la taille) Allons ! Quand même les eaux bouillonnantes s'entr'ouvriraient pour m'ensevelir, je préfère mourir plutôt que de vivre sans lui. Esprits, conduisez mon radeau, c'est vous qui m'avez mis cet amour au cœur, puisqu'avant de le connaître, vous aviez gravé son image en moi. Adieu ! mon père. Une force irrésistible m'attire vers lui. Je vais où m'appelle mon destin. (Elle jette son radeau à l'eau) Pour l'homme de mes rêves !....

R I D E A U

ACTE TROISIEME

TROISIEME TABLEAU

SCENE I

(Maisonneuve, Louis et toute la colonie sur la grève contemplent avec émotion le radeau aux prises avec les chutes. Exclamations, cris d'angoisse ! )

MAISONNEUVE

Mais c'est affreux d'assister à ce drame sans pouvoir porter secours à ces malheureux. Ah! Mon Dieu! On ne voit plus rien... Je ne sais pourquoi, mais j'ai le coeur pris comme dans un étai. (Regardant dans la lunette) Le canot remonte à la surface. Sauvé !...

LOUIS.

Mais c'est donc le diable qui monte cette embarcation?... Tenir tête aux rapides Un chrétien serait déjà au fond du gouffre.

MAISONNEUVE

C'est un radeau... Je distingue mieux.... On dirait qu'une femme s'y cramponne... Voyez plutôt, Bélestre, vous avez meilleure vue que moi..... Regardez !

BÉLESTRE

Effectivement, Monsieur le Gouverneur, Ah! la pauvre créature. Une prisonnière des Iroquois, sans doute, qui fuit les bourreaux. Affronter ainsi les chutes sur quelques fagots de bois. Il faut, pour risquer sa vie avec cette audace, vouloir échapper à un bien triste sort. Miséricorde! Son radeau s'avance tout droit vers la Trou du Diable. C'en est fait d'elle. Pitié !....

LE PERE VIMONT

À genoux! Prions pour l'agonisante....

MAISONNEUVE

Mademoiselle Mance, vous que le Seigneur exauce toujours quoi que vous lui demandiez, dites une prière pour cette malheureuse...

JEANNE MANCE

Vous qui avez marché sur les eaux, commandez, et les remous qui grondent autour du radeau de la pauvre femme vouée à une mort imminente, s'apaiseront, subitement domptés. Comme jadis, vous avez séparé les eaux de la Mer Rouge pour y laisser passer les Hébreux, nous réclavons un miracle pour consolider ici l'établissement de votre règne. Cette terre qui a bu le sang des martyrs est appelée à de brillantes destinées, Seigneur... Si c'est pour votre gloire, rendez-vous à notre demande.

TOUS

(Agenouillés) Amen !

LE PERE VIMONT

Absolva te.... (L'Éreeste murmuré) Que le pardon de Dieu coule sur toi, afin que ton âme purifiée trouve grâce devant le souverain Juge....

LOUIS

Perdue ! Je ne vois plus rien !

Non..... L'embarcation vient de sourdre de l'abîme. Elle traverse le courant....

MAISONNEUVE

Sauvée ! Le radeau prend le large et glisse emporté à la dérive. Enfin, je respire... Il me semble que le Ciel vient de me rendre une créature qui m'est chère. Ce sont vos prières qui nous ont valu ce prodige, Mademoiselle Mance; n'avais-je pas raison de dire que le bon Dieu avait des privilèges pour vous ? Il a pris la douce habitude de vous obéir toujours... Lui, comme nous, subit la douce influence de votre vertu... Le radeau approche rapidement maintenant. Le femme qui le tient embrassé semble de bronze. Quels muscles d'acier pour n'avoir pas lâché l'épave dans cette orageuse traversée ! Et l'on parle de la faiblesse des femmes ! Ah ! depuis que nous avons vu ce qu'elles ont fait ici, ces laborieuses collaboratrices de notre oeuvre de civilisation, nous ne pouvons plus leur faire honte de leur prétendue faiblesse. Quand les Mance, les Bourgeois, et tant d'autres ont lutté mieux que nous contre le froid, les privations et l'excès de travail... Le radeau va toucher la terre. Louis, cours au-devant de la naufragée et ramène-la ici Mesdames, je vous confie celle que le Ciel nous envoie. Faites un grand feu pour la réchauffer, prenez mon manteau pour l'envelopper. Recevez-la dans vos bras, qu'elle sente, en reprenant la vie, rayonner sur elle la chaleur de votre tendresse. Ne me disiez-vous pas qu'il y avait un lit à l'hôpital ? Nous nous demandrions qui l'occuperait ? Ciel ! C'est elle ! L'Iroquoise !.... Fleur.... des.... Bois..

LOUIS

Raide comme une barre et quasi morte !.....

JEANNE MANCE

Rassurez-vous.... le coeur bat encore.....

MAISONNEUVE

Ah ! je le savais... Mes pressentiments ne me trompent pas. Pauvre petite, réveille-toi.... (Maisonneuve emporte Fleur-des-Bois dans ses bras sur le bord de la scène) La mort ne doit pas emporter le secret de tes lèvres scellées. Je comprends tout maintenant. Cette enfant a bravé la mort pour venir vers moi. Parle ! Ah ! elle ouvre les yeux.... C'est moi Fleur-des-Bois, le chef que tu as sauvé de la flèche du Puage Noir... Donne ta petite main glacée, que je la réchauffe.... dans la mienne....

FLEUR-DES-BOIS

(Poussant un cri en se redressant) L'homme de mes rêves. Je ne suis donc pas morte quand ma tête a frappé la roche. Ecoute, le temps presse.... Ne va pas à la chasse avec tes guerriers, mon père et mon fiancé vous ont tendu un piège. Vous ne sortirez pas vivants de leurs mains. Ah ! reste, je t'en supplie !

MAISONNEUVE

Sois tranquille, chère enfant, je ne te laisse pas... Mes amis, que vous en semble de ce trait d'héroïsme ?.....

LE PÈRE VIMONT

Il est digne de figurer avec les plus beaux traits de l'antiquité.

JEANNE MANCE

La colonie lui doit son salut !

Mais voyez donc, elle pâlit de nouveau et semble sur le point de rendre l'âme. Vite, un cordial ! Priez, priez encore, Mademoiselle Mance. Il ne faut pas qu'elle meure, entendez-vous ?

LE PERE VIMONT

Laissez, je vais la baptiser, et si elle meurt, ce sera un ange là-haut... Je les connais ces Indiens fuyants. Demain elle regagnera son bois et retournera à son idolatrie, comme le chien à sa vomissure.....

MAISONNEUVE

Cette femme, deux fois, m'a sauvé la vie, l'héroïsme est chez elle coutumier, Un français est avant tout un galant homme. Le don d'une vie se paie par une autre vie. Qu'importe la couleur de sa peau... elle est belle, et je l'aime. Fleur-des-Bois, ton amour te lie à moi et je dois me consacrer à te rendre heureuse....

LE PERE VIMONT

Chut !... Vous vous emballez, monseigneur. On ne met pas à la voile quand la mer est grosse... On ne prend pas de décision sous le coup de l'émotion....

MAISONNEUVE

Je te donnerai la vie de l'âme... Tu seras baptisée solennement, et je veux être ton parrain.

FLEUR-DES-BOIS

( Ouvrant les yeux ) La vie de l'âme, oui c'est cette vie que je veux... et par toi.... Je ne te quitterai plus.

LOUIS

Nous voilà bien embâclés avec cette sauvagesse sur les Eras. Monsieur Paul n'en fait jamais d'autres....

MAISONNEUVE

(Montrant Jeanne Mance) Cette dame sera ta mère, nous veillerons tous sur toi et nous t'aimerons tant que Ferme les yeux, maintenant, repose-toi !....

R I D E A U

L1

MAISONNEUVE

ACTE QUATRIÈME

Salle de conseil au Manoir de Maisonneuve.

(Fleur-des-Bois étudie des leçons à un bord de la grande table du centre. Livres, cahiers empilés )

SCÈNE I

FLEUR-DES-BOIS

(Distraite - Regardant voler une mouche ) La mouche frappe le carreau, elle veut s'envoler de sa prison, elle aussi... Il fait si chaud, si lourd, on étouffe comme à l'approche d'un orage... Les bois sont rougis... Que ça doit être bon dans la forêt, dormir dans les feuilles sèches en entendant chanter les sources, cueillir les noisettes que le vent nous jette à la tête. Oh! la petite mouche a trouvé un trou pour sortir. Elle s'enfuit dans l'air libre. Oh! que ne puis-je te suivre où tu vas ? Vers le wigwam de mon père, où je retrouverais tout ce que j'aimais: mon chien, plus fidèle que moi qui n'a pas voulu quitter la tente... mon hamac tissé des mains de ma mère en herbes odorantes et devant moi l'espace sans bornes, le grand fleuve qui berçait mes interminables rêveries. Car les Français ne sont pas comme nous, elle parlent mieux, mais leur pensée ne vole pas ainsi que la nôtre au-dessus de ce qui les entoure...

LOUIS

La v'la partie encore... Que regardes-tu depuis cinq minutes, que tu n'étudies pas?

FLEUR-DES-BOIS

Sans doute, je suis heureuse, mon coeur a ce qu'il voulait... mais comme il saigne parfois... Le chef n'est pas toujours ici et quand il est loin, je le sais entouré de mauvaises influences qui le détournent de moi. L'Iroquoise reste incomprise, étrangère au milieu de toutes ces gens qui, je le sens, ne m'aiment pas... J'ai peur de ne pas savoir lui plaire quand comme les femmes de son pays. Je ne sais rien répondre aux jolies choses qu'il me dit, je n'ai pas de mots caressants pour exprimer ma joie de le voir, de vivre près de lui... Je ne suis pas belle, ni savante. Ce qu'on cherche à m'apprendre ne peut me rentrer dans la tête...

LOUIS

Mais veux-tu bien m'écouter ? Les oreilles me chauffent à la fin... et tu ne sais pas ton catéchisme; tu ne seras pas baptisée et Monsieur de Maisonneuve ne t'aimera plus..

FLEUR-DES-BOIS

Je t'écoute....

LOUIS

Hein ? Je savais bien qu'en lui parlant du chef elle dresserait l'oreille. Je sais prendre ça, les femmes. Ce n'est pas avec des beaux raisonnements. Quand je les entends: "Ma petite chérie" par ici, "Mon beau trognon" par là... Aussi bien chanter... Si j'avais su, ce que je sais, ma gueuse de femme... Mais me voilà rendu dans les patates. Fleur-des-Bois, combien y a-t-il de Dieu ?...

FLEUR-DES-BOIS

Trois...

Trois ? Encore ? Elle ferait damber un saint... Un Dieu, je te dis !

FLEUR-DES-BOIS

Tiens, je le sais qu'il n'y a qu'un Manitou.....

LOUIS

Un Manitou... et elle montre le soleil. Veux-tu te taire, païenne ! Je t'ai dit qu'il n'y avait qu'un Dieu, mais en trois personnes.....

FLEUR-DES-BOIS

Je ne comprends pas...

LOUIS

Beau dommage, que tu comprends pas.... C'est un mystère.... Si tu comprenais ça, tu serais aussi fine que le bon Dieu.

FLEUR-DES-BOIS

Pourquoi ne ressemblerions-nous pas au bon Dieu puisqu'il est notre père... Un père n'a rien de caché pour son enfant. Pourquoi ton Dieu a-t-il des mystères avec nous.

LOUIS

Tu m'ennuies avec tes questions sans rime ni bon sens. Prends ce que je te dis, et ne cherche pas à en savoir plus long... T'auras assez de misère à connaître le nécessaire. Un enfant fait bien ce que son père fait, seulement, le bon Dieu a créé le tonnerre, la grêle et le tremblement de terre. Es-tu capable d'en faire autant ? (A part) Hein... je te la mouche... (Haut) As-tu vu l'éclipse hier ? Si nous n'étions pas tombés à genoux, c'en était fait de nous....

FLEUR-DES-BOIS

Dis-moi ce qu'est une éclipse ?...

LOUIS

C'est un astre qui vient se fourrer entre la terre et le soleil. S'ils allaient se heurter, ce serait terrible, nous recevrons sur nous des quartiers de planète ou lune; bien sûr, que la fin du monde arriverait.

FLEUR-DES-BOIS

Ecoute ce que mon père me racontait un jour que le soleil s'était obscurci, nous laissant dans l'ombre à l'heure du dîner. Mon père tenait cette histoire de son ancêtre qui la disait plus vieille que nos chênes. "C'était aux premiers jours du monde, le soleil et la lune brillaient tout le temps ensemble, car ils étaient au premier quartier de leur amour. Ils eurent un papou brun comme la mère, car la lune qui nous semble blanche, a la peau d'une Iroquoise; seulement, le soleil son époux l'enveloppe de lumière. Mais le soleil étant jaloux, des nugges survinrent dans le Ciel des amoureux. Ils se séparèrent mais le papou resta avec sa mère. Seulement comme la lune n'a pas mauvais coeur, parfois elle prend son petit et le montre au soleil. C'est alors qu'il se fait une grande ombre sur la terre. Le soleil le couvre pendant quelques heures, mais il ne veut pas pardonner à la lune. Il attend toujours qu'elle soit levée pour se coucher....

LOUIS

Essayez donc d'inoculer du savoir à c'te tête croche d'Iroquoise... C'est gaspiller



sa salive et ses arguments, jamais on ne lui montrera son catéchisme.... Ah! si M. de Maisonneuve voulait, ce serait bientôt fait, sa conversion.... Je prendrais un rondin et je lui dirais: "Crois, ou je fesse" Elle serait vite en état d'être baptisée, allez.... Moi j'ai appris à lire comme ça. Chaque lettre de l'alphabet représente un volée de coups de botte. C'est drôle qu'on entre par là ce qui doit orner l'intelligence. Mais M. de Maisonneuve veut qu'on y aille par la douceur. "Il faut que tu parles à sa raison" qu'y m'dit. C'est comme si ç'a avait de ça ces petits animaux-là. Mais il faut dire que mon Maître avec les femmes, c'est comme un curé pour élever des enfants, ça r'vire à rien. C'est un drôle d'homme, allez.... On l'appelle l'apôtre vierge. Quand une femme lui parle, il rougit jusqu'aux oreilles. On dit que le mariage lui répugne; moi, je ne crois pas un mot de tout ça. Quand on n'aime pas les femmes on ne change pas de couleur en les aprecevant. Je pense qu'il les aime trop. Ah! je veux pas dire que..... vous comprenez?... Tiens v'la mon Iroquoise encore partie. Le diable m'en pue, ça se mêle d'être amoureuse et le pis, c'est que mon maître a un béguin pour elle..... C'est noir, c'est maigre c'est laid comme une sauterelle, et ça tourne la tête aux hommes, maudit sesque, va Felru-des-Bois !..... aie..... et tes prières ?..... Si tu ne veux pas étudier ton catéchisme, apprends au moins tes prières. Tu dois savoir ton Confitero, on n'est pas baptisé sans ça, répète après moi: Confiteor à la potence .....

FLEUR-DES-BOIS

Non, je peux pas dire ça.... ces vilains mots me broient la langue comme des pierres.

LOUIS

On connaît tes ruses de fille du diable... Quand ça ne veut pas faire quelque chose, ça fait sa malade... pour que Monsieur de Maisonneuve lui fasse des chatteringes. Si tu attends après moi pour te minoucher, t'attendras longtemps. Tu vas apprendre tes prières, entends-tu, ou bien le diable viendra te chercher, et t'emportera en enfer et tu bruleras toute l'éternité. Quand tu seras rotie sur un côté, le diable te tournera sur l'autre côté puis il te piquera avec sa grande fourche..... Dans l'enfer, il y a une grosse horloge qui fait "tic-tac" et qui dit: "Toujours, jamais "

FLEUR-des-BOIS

A moi !..... Ah !..... ( Elle s'évanouit )

LOUIS

Pâme-toe, braillarde, parce que je veux te faire du bien... Si on dirait que je l'égorge.

SENE II

LES MEMES - M. DE MAISONNEUVE

MAISONNEUVE

Qu'y a-t-il ?....

LOUIS

Il y a que cette païenne refuse de m'écouter. Tenez, je suis tout en nage... Ca va être propre, ce baptême-là.....

FLEUR-DES-BOIS

Chef, il me fait peur.... Vois, le cœur me bat comme un oiseau qu'on tient dans sa main. Je vais mourir si on ne me laisse pas tranquille.

MAISONNEUVE

Pauvre petit cœur, va.... Calme-toi, Fleur-des-Bois.. Louis, je t'ai bien des fois

dit de ne pas faire tant de zèle. De la patience, de la douceur voilà ce qui agit le mieux sur les âmes.... Jésus fut patient et doux...

LOUIS

Il n'avait pas affaire à des Iroquois... Des Juifs, c'est de la crème auprès de ces barbares. ( Il sort )

SCENE III

FLEUR-DES-BOIS - MAISONNEUVE

MAISONNEUVE

Courage, ma pauvre petite, le jour approche où tu seras récompensée de tes efforts. Va, le bon Dieu est meilleur qu'on ne pense, fais ce que tu peux et il sera content.

FLEUR-DES-BOIS

Je ne puis rien comprendre de ce que Louis me dit. Les mots frappent mon oreille, pourtant, et mon âme reste sourde... Je n'entends que toi, j'aime ton Dieu parce que tu l'aimes, j'essaie de prier pour que ma pensée rencontre ta pensée, mais je ne puis faire passer ma prière par les mots que répètent toutes ces gens qui ne m'aiment pas. Ton Dieu se fâcherait-il si ma prière portait de mon cœur, si je lui parlais de toi, si je lui disais mes souffrances, mes ennuis ?....

MAISONNEUVE

Mais non, parle-lui ainsi que tu me parles, ta prière ingénue le touchera. Dis tout ce qui monte de ton cœur, notre amour en sera béni et purifié... Mais puisque tu veux lui conter tes ennuis, tes douleurs, tu souffres donc avec moi ?...

FLEUR-DES-BOIS

Je ne sais si je suis heureuse ou si je souffre. Les larmes qui coulent de mes yeux sont douces parce que c'est pour toi que je les verse pourtant, elles me brisent.... Quand tu es avec moi, je ne désire plus rien; l'enfant des bois ne regrette pas sa liberté, mais quand tu t'en vas, mon soleil se couche, tout est noir au-dedans comme au dehors..... j'ai froid....

MAISONNEUVE

Bientôt tu seras guérie de tes souffrances. Quand tu seras enfant de Dieu, tu te sentiras enfin dans ton élément, rien ne brisera l'équilibre de ton petit être harmonieux créé pour vivre en état de grâce. Elle t'a-t-elle essayé la robe blanche que je t'ai fait faire pour ton baptême. Va la mettre, que je te voie ainsi vêtue.

FLEUR-DES-BOIS

Oh ! Une robe comme celle de la Jongleuse. Tu es bon... Je t'ai vu hier tandis que tu priais devant la statue de Marie. Tes lèvres tremblaient, tu étais pâle, tes yeux agrandis jetaient de la lumière... Que lui disais-tu donc ?... Tu l'aimais plus que moi, hein ?.....

MAISONNEUVE

Jalouse... Je lui parlais de toi.... Va, mais reviens vite.....

SCENE IV

MAISONNEUVE (SEUL)

Comme elle est devenue belle, d'un charme presque immatériel... De l'Iroquoise, i

ne reste plus qu'une ombre dont la traîne s'élève chaque jour. Elle ne se ressemblé pas plus que le diamant ciselé, étindelant, ne ressemble à la pierre brute enfermée dans sa gangue. Sa fierté s'attendrit. L'orgueil de sa race a fait place à la pudeur. Son visage, malgré sa ~~paux~~ couleur ambrée garde une pâleur mate aux reflets dorés. Dans ses yeux noirs, luit la flamme d'une pensée supérieure. Comme tout lui est facile. L'âme des mots s'incorpore en son cerveau. Ce que les autres apprennent petit à petit, par infiltrations successives, elle le sait d'intuition. Sans doute, elle ne récitera jamais le catéchisme, ou ses prières, en perroquet; ses lèvres sont réfractaires à ce verbiage, elle s'assimilera facilement la douce morale du Christ. De tout ce que j'aurai fait dans la Nouvelle France, voici mon oeuvre la plus vivante, créer une femme.....

SCENE V

MAISONNEUVE - LE PERE VIMONT

LE PERE VIMONT

Je suis en avant de mon temps, l'assemblée est pour trois heures....

MAISONNEUVE

Nous en profiterons pour causer. L'Occasion m'est favorable, je veux soulager mon coeur d'un secret qui l'opprime. J'hésite pourtant à vous faire cet aveu, mon front se couvre de rougeur....

LE PERE VIMONT

Parlez sans crainte, Mon oreille est faite au récit des humaines misères....

MAISONNEUVE

C'est presque un péché que j'ai à confesser. Mon père, je suis amoureux. A vingt ans, on crie cela aux étoiles, à mon âge on l'avoue en baissant la tête...

LE PERE VIMONT

Le coeur n'a pas d'âge... Je suppose que vos intentions sont pures, vous aspirez au mariage ?...

MAISONNEUVE

Cui, père.....

LE PERE VIMONT

Celle que vous aimez, je n'en puis douter, est digne de vous.

MAISONNEUVE

Jamais âme plus pure, plus belle, plus héroïque n'a habité corps de femme. Un sang royal coule dans ses veines.

LE PERE VIMONT

Hum! Hum !... Quelque fleur d'Europe que vous voulez transplanter ici. Prenez garde, le froid est rigoureux et la nature sévère pour ces frêles dames de la noblesse; Elle trouvera peu de son gout les palais de la Nouvelle France. Elle arrivera probablement par le prochain vaisseau ? Il ne tarde de faire sa connaissance. Sans doute, une femme qui laisse une brillante civilisation, un nom, des espérances pour venir associer sa vie à celle du fondateur de Ville-Marie, n'est pas une femme banale. Je me plais à penser qu'elle favorisera nos oeuvres de sa

générosité, une aide s'ajoutera à notre hôpital, des statues de saints atténueront la nudité de nos chapelles....

MAISONNEUVE

Mon père, je regrette de faire tomber vos illusions, mais celle qui sera la compagne de ma vie est née dans ce pays...

LE PERE VIMONT

Je ne vous comprends pas.....

MAISONNEUVE

Je brûle mes vaisseaux... Je veux épouser la fille du chef Atohhiedarho,..

LE PERE VIMONT

L'Iroquoise ? Ciel ! Qu'ai-je entendu ?... Non, ça ne peut pas être... Vous, le descendant des peux, épouser la fille d'un cannibale ?....

MAISONNEUVE

(Baissant la tête) Je l'aime.....

LE PERE VIMONT

Vous l'aimez ?... Est-ce une excuse à cet acte insensé ? Apôtre du Christ, vous avez déjà épousé la plus sainte des causes, vous n'avez pas le droit de vous lier à d'autres que notre sainte mère l'Eglise. Jésus dit qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois... Ecoutez-le toujours, quand il ajoute: "Si votre cœur ~~xxxx~~ est un obstacle à votre salut, arrachez-le de votre poitrine ".....

MAISONNEUVE

Jésus prêche aussi l'amour... Il veut la paix et l'harmonie... Il dit à Pierre de rentrer son épée dans le fourreau... Me suis-je pas animé de son esprit quand je refuse de combattre les Iroquois ?... Je préfère m'allier à eux par des liens d'amitié qui assurent la confiance réciproque et mettent notre colonie à l'abri des brigandages et des cruautés de nos irascibles voisins... Epouser la fille du chef, c'est conclure la paix à perpétuité avec les Iroquois, sans qu'il en coûte la vie d'un seul homme....

LE PERE VIMONT

Ruses du démon, que vous êtes subtiles... Vous habillez la faiblesse, la lâcheté des noms héroïques pour tromper l'homme de bien. Allons, M. de Maisonneuve, rentrez en vous-même.... A la lumière crue de votre conscience, rendez-vous compte du véritable mobile de vos actes. Vous, l'homme providentiel, préparé de toute éternité à la noble mission que vous remplissez ici avec tant de dignité, vous, l'homme pun-déré, juste et bon, faut-il, comme le héros Achille que vous ayez un point vulnérable, votre sensibilité malade ?... Souvenez-vous du passé... Vous avez risqué de vous briser à ce misérable écueil de la chair.....

MAISONNEUVE

La vaillance et l'amour chevaleresque ne sont pas incompatibles. Las de mes labeurs je puis bien goûter quelques heures de repos avant que la saison d'aimer ait refroidi mon cœur... Abreuvé d'ingratitude et de trahison, si, au fond de la coupe d'amertume, je trouve quelque douceur, qui pourrait s'en fâcher ? Est-il défendu à l'homme qui a gravi le calvaire de l'existence, à genoux, souvent, de déchirant aux romes du chemin, de cueillir quelques fleurs au bord de la route, de presser

sur sa lèvre en feu quelque fruit rafraichissant... ?

LE PERE VIKONT

Le Seigneur n'en fit rien car il lui aurait fallu se baisser sur la route pour les ramasser.

MAISONNEUVE

Mon père, vous êtes impitoyable. Vous me brisez le coeur.

LE PERE VIKONT

Il le faut, mon enfant... Mais levez les yeux au Ciel. Songez que Dieu éprouve ceux qu'il aime.....

MAISONNEUVE

Songez-vous que cette enfant m'a sauvé la vie deux fois, que je suis tout pour elle que je lui dois de faire son bonheur ? C'est facile, en somme, il y a si peu de complication dans cette âme de primitive... Le son de ma voix seulement lui est une caresse et la jette dans le ravissement. Quelques douces paroles lui donnent plus de joie que tous les trésors de la Golconde que je verserais à ses pieds et dont elle ignore le prix. D'ailleurs, j'ai tant souffert que les grands ressorts de l'amour sont brisés. Ce qu'il me faut, c'est cette fraîcheur, cette ingénuité silencieuse qui respecte ma solitude.... Je ne pourrais plus causer aux gemmes du monde d'autrefois, les vastes horizons du Canada ont tellement élargi mon intelligence, agrandi mon coeur, que je ne saurais plus m'amuser en puérités, à ces mièvreries amoureuses de nos coquettes. Sans m'en rendre compte, je suis devenu sauvage, je me suis rapproché de cette enfant de la nature en m'éloignant des civilisés.

LE PERE VIKONT

Mon pauvre ami, la passion vous aveugle, mais je plains le réveil après le beau rêve. Non, croyez-moi, je vous parle en père et en pasteur, l'Iroquoise n'est pas la compagne qu'il faut au gouverneur de Montréal. Il en perdrait le prestige et le respect qui doivent cimbrer son front, s'il veut avoir sur la colonie l'autorité nécessaire. Vous n'êtes pas de ceux qui jouent avec le coeur d'une femme comme avec un hochet. Vous traîneriez jusqu'à votre dernier jour le poids de cette vie accrochée à la vôtre. Votre essor vers les hauteurs serait entravé par ce fil à la patte. Allons, mon ami, faites un sacrifice nécessaire....

MAISONNEUVE

Nécessaire... oui, c'est vrai. J'étais fou, puisque dans quelques jours j'aurai quitté le pays. Puis-je sans cruauté arracher cette enfant à ses bois, à tout ce qui est sa raison de vivre ? Serais-je assez stupide pour croire que je pourrais remplacer ce qu'elle laisse ?.... Je serais un misérable d'arracher cette gracieuse image à son cadre....

LE PERE VIKONT

Vous partez ?..... Que voulez-vous dire ?....

MAISONNEUVE

Vous aurez dans un instant l'explication du mystère... L'heure de l'assemblée a sonné, voici nos gens.....

## SCENE VI

LES MEMES, M. D'AILLEBOUST, LE MAJOR DUPUIS, LE SIEUR DE BREGEAC, ST-PERE, ROUVRE, PICOTEE DE BELESTRE, de la PLÈBE, DE LAVIGNE, ROBERTEL, ST-ANDRE

( Ils entrent tous la tête basse )

MAISONNEUVE

Messieurs, la tristesse se peint sur votre figure.... Quel nouveau malheur vient de fondre sur nous ?....

D'AILLEBOUST

Armez-vous de courage... M. de Maisonneuve. la main de Dieu s'est appesantie sur nous ?...

MAISONNEUVE

Ciel ! Un nouveau massacre des Iroquois ? Parles vite car j'ai le nom de tous nos braves sur les lèvres... Un douloureux pressentiment m'opprime.... Dollard ?...

ST-PERE

Votre cœur a deviné juste... Dollard et tous ceux qui l'accompagnaient dans son audacieuse expédition ont été victimes de leur dévouement...

MAISONNEUVE

(S'affaiblissant) Pauvre cher héros... Mon fils d'adoption et mon meilleur ami... Ah! je t'avais bien dit que ta fougue et ton patriotisme exaltés te coûteraient la vie. Quel holocauste, Grand Dieu! .... Mais de qui tenez-vous la nouvelle de ce désastre ?

JEANNE MANCE

D'un pauvre blessé laissé pour mort et que j'ai recueilli. Il s'appelle Etienne Robin. Je tiens de lui la liste funèbre dont les noms resteront à jamais gravés dans notre souvenir; Jacques Brassier, Jean Tavernier, Noël Tillemeont, Laurent Hébert, de Lestre, Nicolas Josselin, Robert Jérés, Jacques Brosseau, Louis Martin, Christophe Augier, Jean Valets, René Doussin, Jean Lecompte, Simon Grenet, François Cusson et deux enfants de la forêt, deux Hurons, tous morts au champ d'honneur.

MAISONNEUVE

Ce blessé vous a donné des détails du sinistre du Long Sault? M. de Bregeac, veuillez prendre note du récit de Mlle. Mance. La génération future nous saura gré d'avoir conservé la souvenance des hauts faits des pionniers de Montréal.

JEANNE MANCE

Ils étaient plus de sept cents Iroquois qui assaillirent le fort du Long Sault où Dollard et ses compagnons s'étaient réfugiés, pourquivre par Atonhieiarho, le Muage Noir et 35 autres, tantôt en masse, tantôt par détachements, les sauvages trois durant, se jetaient comme des brutes sur la muraille de pierre, faisant trembler jusque dans ses bases, le misérable abri où les nôtres étaient résolus de mourir plutôt que de se rendre. Dollard, serré de près par l'ennemi, n'eut pas le temps d'abattre les arbres qui entouraient le fort; ce fut sa perte. Les Iroquois y firent des brèches par où ils tirèrent, affaiblissant d'heure en heure les malheureux assiégés. Le huitième jour du siège, les assaillants, enflammés par les paroles de haines des deux chefs, résolurent de tenter un effort suprême. Se serrant les uns sur les autres, ils tombèrent tous ensemble sur le fort. Les murailles s'écroulèrent sous le choc de ces forcés. Dollard et ses compagnons apparurent

dans un nuage de poudre, ruisselants de sang, aux yeux de leurs ennemis qui trépi-  
naient de rage... Qu'ils étaient beaux, ces jeunes héros resplendissants de gloire  
offrant à leur patrie le sacrifice de leur jeune vie, à l'âge où, parée d'illusions,  
elle nous semble si belle ! Et, sans pose théâtrale, perdus, dans une forêt, sans  
l'expectative des honneurs, des décorations, obéissant tout simplement à ce qu'ils  
croyaient être leur devoir ! Ah ! l'affreuse mêlée qui s'ensuivit : Nos vaillants  
soldats, l'épée dans la main droite, le pistolet dans la gauche, creusaient à leurs  
côtés des sillons où le sang ruisselait. Dollard reste un des derniers, étouffant  
de son bras, le sang qui jaillissait de mille blessures, luttant jusqu'à la dernière  
minute pour sauver l'honneur du drapeau.

## MAISONNEUVE

Quelle belle page à léguer à l'histoire ! Combien de sublimes dévouements, d'hérois-  
me, d'héroïques martyrs elles enfanteront dans l'avenir.....

## LE PERE VIMONT

Que le Dieu des armées reçoive nos guerriers dans la céleste patrie et qu'il ceigne  
leur front des palmes de l'éternelle gloire.... (Tous se lèvent)

## TOUS

Amen ! (Tous se rassient)

## MAISONNEUVE

Messieurs, à ce tableau glorieux, je regrette d'apporter une ombre. Mais puisque le  
motif de cette assemblée est de vous faire connaître les derniers événements qui au-  
ront sur ma destinée en ce pays une influence décisive, sachez que la trahison s'est  
faufilée dans notre camp. Ah ! Ils sont heureux, Dollard et ses compagnons, d'être  
tombés sur le champ d'honneur plutôt que de mourir misérablement traqués par la mé-  
chanceté humaine. Monsieur de Brégeac, veuillez prendre connaissance de ce docu-  
ment, afin d'en donner lecture à l'assemblée.

## DE BRÉGEAC

(Lisant) Ayant permis à M. de Maisonneuve de faire un voyage en France pour ses  
affaires personnelles, nous avons jugé que nous ne pouvions faire un choix plus di-  
gne pour commander en son absence, que dans la personne du Sieur Dupuis et ce au-  
tant que nous l'avons jugé à propos. Signé : M. de Tracy.

## LAVIGNE

Comment, vous partez ?...

## ROBERTEL

Et nous n'en savions rien ?....

## BELESTRE

QUE SIGNIFIE CETTE brusque décision ? Est-ce que nous aurions démerité à vos yeux ?

## Mlle MANCE

Qu'allons-nous devenir si nous perdons notre père ?

## MAISONNEUVE

Mes amis, calmez vos alarmes, je n'ai pas voulu vous quitter. Merci de l'expres-  
sion spontanée de vos regrets, elle me prouve que vous êtes toujours dignes de l'a-  
mitié que je vous porte. La main qui a signé ma disgrâce se dérobe dans l'ombre

ici, je le sais, je ne compte que des amis.....

TOUS

Honte ! Lachoté ! Il faut en appeler au Roi....

MAISONNEUVE

Je n'obtiendrai pas justice, je n'ai pas l'échine assez souple pour être courtisan. J'ai servi le peuple sans flatter les puissants, je deviens un être dangereux. Je suis le grain de sable qui embarrasse les rouages ou plutôt les roueries de l'administration. J'ai fait la guerre à l'alcool plutôt qu'aux Iroquois. J'ai blessé à mort ceux qui se servirent de l'eau-de-vie comme d'un agent de destruction et de honte, soit pour dépouiller, soit pour asservir les Indiens. Je n'ai pas su garder mes exploits, je n'ai pas fait jouer l'influence pour capter des faveurs et amasser des richesses... Je suis un grand coupable, j'ai mérité ma disgrâce. Que vous en semble ?

MILLE MANCE

Le peuple que vous avez servi reste avec vous...

BELESTRE

Nous protestons contre cette injustice qui nous atteint dans nos affections comme dans nos intérêts. Nous savons trop ce que nous vous devons pour que nous laissons un autre s'emparer de la moisson que vous avez vous-même fait lever de terre au prix, nous le savons, de tant de fatigues, de tant de sueurs.

DE LAVIGNE

C'est un opprobre et la honte en rejallirait sur nous.

DE ROUVRE

Déclarons notre indépendance et protestons contre la tyrannie du gouvernement....

D'AILLEBOUST

S'il le faut, nous prendrons les armes pour nous venger....

MAISONNEUVE

Le Ciel me garde de vouloir susciter la guerre civile, armer les frères contre les frères. Je préfère encore l'exil.

MILLE MANCE

Vous vous oublierez donc toujours pour les autres ?

MAISONNEUVE

N'en ai-je pas été payé au centuple, puisque j'ai rencontré de braves coeurs comme les vôtres ? A la pensée de vous quitter, mes amis, je sens toute la force du sentiment qui m'attache à vous. On n'a pas impunément souffert des mêmes privations, partagé les mêmes joies, vécu la même vie sans qu'il se soit formé une parenté morale qui subsiste, en dépit de l'absence, de la mort même... Ne vous laissez pas abattre par ce misérable incident. Moi parti, le ciel suscitera un autre plus digne que moi pour continuer son oeuvre dans ce pays. J'avais donné la pleine mesure de mes forces pour faire de cette ville une nouvelle terre promise, ma mission est finie. Allons, il se fait tard, séparons-nous... Et surtout, je vous en prie, pas de bruit, pas de discriminations, ceux qui nous oppriment ont la force de leur côté. M. de Tracy n'est que l'instrument d'un pouvoir occulte qui depuis des années sape mon autorité pour y établir la sienne. Je pars, emportant mon secret, 50



parce que les noms de certains criminels ne peuvent pas être prononcés sans que la gloire de la religion ne soit souillée. Si vous comprenez ce que je n'ose dire, gardez le même silence, on sait que l'infamie du fils déshonore la mère.

Mlle MANCE

Ne vous inquiétez pas... Nous nous rendrons à votre désir, confiants dans la justice de la Providence. Les intrigues de la vanité humaine passent, mais l'oeuvre d'un homme de bien demeure. Tant que Ville-Marie restera assise sur sa base de pierre, le nom de son fondateur sera associé au sien.

MAISONNEUVE

Assez, assez, Mademoiselle Mance, votre modestie s'effarouche dès qu'on ose faire une lointaine allusion à votre mérite; de grâce, ménagez les autres. Encore, une fois, merci, mes amis. Votre main..... Au revoir ( Les autres sortent. Maisonneuve rappelle Mlle. Mance )

Si vous l'aviez voulu pourtant, je ne partirais pas et mon coeur ne se trouverait pas pris dans ce dilemme, mais vous avez fermé mes lèvres pour toujours quand j'ai prononcé le mot définitif. Avant de mettre l'éternité entre nous, laissez-moi parler....

Mlle MANCE

Taisez-vous, je vous en prie; qu'il n'y ait pas de paroles de prononcées afin que j'emporte votre secret lié au mien, gerbe de fleurs qui fleurira là-haut.

MAISONNEUVE

Laissez-moi au moins baiser votre main, cette main douce qui a effleuré tant de pauvres fronts souffrants, essuyé tant de yeux, sauf les miens....

Mlle MANCE

Non, je ne veux pas.....

MAISONNEUVE

Au moins, que je pose mes lèvres sur votre robe sculpturale où vous apparaissez comme la statue rigide du devoir. (Il s'agenouille et baise le bas de la robe de Mlle Mance )

Mlle MANCE

Adieu! mon ami, Partez.... si vous ne voulez pas que la statue éclate en sanglots..... ( Elle sort )

SCENE VII

MAISONNEUVE (Seul)

Le sort en est jeté. Je pars, chassé comme un valet par des maîtres ingrats, mais avant, ô Ville-Marie, que je te contemple une dernière fois dans la splendeur dorée d'un couchant de soleil. Comme toi, astre radieux, je rentre dans l'ombre sans l'espérance d'une nouvelle aurore. Adieu, montagne royale qui m'apparait aujourd'hui dans ton manteau de pourpre, élevant dans l'azur l'ostensoir d'or d'où coulent les bénédictions du ciel comme une bienfaisante rosée. Adieu, beau fleuve que j'aimais, même en hiver, enfermé dans ton tombeau de glace, d'où il ressuscitait au printemps lumineux et pur. Que les cours d'eau d'Europe vont me sembler petits auprès de cette nappe immense qui baigne le Canada tout entier, onde aussi bonne que belle, puisqu'elle répand sur ses bords la fertilité et la richesse. Ah!

que ton image se grave en mon âme, cher pays d'adoption où j'avais rêvé de finir mes jours loin des intrigues des cours et de la politique. Mais on n'est jamais assez éloigné pour que la griffe des méchants ne nous atteigne. Je m'en vais, chassé du paradis terrestre, sans savoir quel délit me vaut ce chatiment. Allons, résignons-nous, c'est sans espoir de retour, puisqu'un noir sésaphin, sa croix en guise d'opse flamboyante, en garde l'entrée. C'est difficile tout de même de penser que c'est le serviteur de la dernière heure, celui qui trouve Ville-Marie toute bâtie, avec son église, son palais de justice, son hôpital et ses maisons d'éducation qui sera payé de gloire. La gloire, .... Le vieil homme n'est pas encore mort en moi... Tel est la force du préjugé qu'il nous domine même quand nous le méprisons. Voyons, est-ce que ma conscience ne me suffit pas?... Les honnêtes gens sont isolés parmi les leurs plus que s'ils habitaient le Sahara. J'ai jeté ici la semence d'un monde idéal où la liberté et la vertu fleuriront. Faut-il que j'aspire, moi aussi, à la chimère des honneurs, des décorations et des lettres patentes? Non, ce serait indigne de mon oeuvre, si je voulais, comme les autres, être payé pour ce que j'ai fait. Ce qui gémit en moi, c'est la bête égoïste et vaniteuse, je la dompterai.... Je la forcerai même à chanter alors que le fouet du tortionnaire congèle sa misérable chair. Chère Muse, reçois-moi tout meurtri dans tes bras. Tu as jadis guéri mon coeur de ses blessures secrètes, tu as fait évanouir de mon cerveau malade ses rêves d'ambition, calme aujourd'hui la douleur profonde, inguérissable, que me cause la trahison. Fais-moi oublier que demain je devrai dire un suprême adieu à ma Fleur-des-Bois et que ce chant soit le dernier écho de la Nouvelle-France me renverra les tristes accents, c'est mon chant du cygne. ( Il chante en s'accompagnant sur son luth )

SCENE VIII

MAISONNEUVE - FLEUR-DES-BOIS

FLEUR-DES-BOIS

C'était donc toi qui chantait? Je n'ai pas reconnu ta voix. Tu as du chagrin?

MAISONNEUVE

Que tu es belle, ma Fleur-des-Bois, avec cette robe de mousseline, si bien en harmonie avec ta taille souple.

FLEUR-DES-BOIS

Pourtant, cette robe que tu dis légère, me semble lourde à moi et si je voulais courir dans les bois, grimper aux arbres, ma belle robe se déchirerait aux branches. Mais ne crains pas, je suis devenu sage. Tu n'as pas répondu à ma question. Pourquoi es-tu triste? On eut dit que tu pleurais en chantant.

MAISONNEUVE

Mais..... non! .....

FLEUR-DES-BOIS

Je le sais. Cette nuit, j'ai revu mon araignée en rêve, mon araignée noire des mauvais présages. Cette fois, c'est sur moi qu'elle se promenait, je la sentais marcher sur mon coeur puis son petit dard aigu comme une épine s'enfonça dans mon coeur. Et je m'éveillai, le front trempé de sueur. L'araignée n'était plus là, mais la douleur est restée. Tiens j'ai peine à me tenir et on dirait qu'un voile couvre ma vue. ...

MAISONNEUVE

Mais oui, tu chancelles.... tu es toute pâle.... Assieds-toi là et chasse de ton esprit ces noirs présages.....

FLEUR-DES-BOIS

- 13 -

Tu ne me regardes pas dans les yeux. Qu'as-tu?.... Parle. Tes paupières sont rouges, tes joues creusées. Ah! oui, je sais... On t'a mal parlé de moi. Mais qu'y a-t-il dans cette boîte sur la table? Le courroie qui me liait au radeau, ces fleurs sauvages que je t'ai apportées hier de la montagne. (Se prenant la tête à deux mains) Ah! je comprends. Tu t'en vas. Comme tu ne veux pas m'emmener, tu emportes ces objets qui me rappelleront à ta mémoire....

MAISONNEUVE

Mais non....

FLEUR-des-BOIS

Ma douleur.... là.... Je vais mourir (Elle s'évanouit)

MAISONNEUVE

Fleur-des-Bois ! Reviens à toi... Je reste, Viens dans mes bras, nous nous enfuirons loin d'ici... réveille-toi.....

FLEUR-DES-BOIS

Il est trop tard. Je sens que je m'en vais retrouver mon père...

MAISONNEUVE

Ne m'abandonne pas.... Je suis trahi, déshonoré, il ne me reste plus que toi...

FLEUR-des-BOIS

Non, je ne t'abandonnerai pas. Tes yeux ne me verront plus, mais je serai avec toi toujours, je te défendrai contre tes ennemis. Entre ton amour et le mien, il n'y aura plus d'ombre, les pensées des méchants glisseront sur ton âme sans y laisser de trace. Ta petite Fleur-des-Bois sera belle toujours... La maladie, la vieillesse n'auront pas de prise sur elle... Mon bien-aimé, je n'aurai plus de rivale. Je serai heureuse, je te posséderai tout entier, puisque je serai le rêve, le souvenir comme l'autre.....

MAISONNEUVE

Mais il en est ainsi. Tu es mon seul amour, ma joie, mon repos....

FLEUR-DES-BOIS

Oui aujourd'hui. Demain, tu aurais peut-être regretté ton doux ciel de France, et les femmes qui t'ont aimé, comme moi, l'enfant des bois, je regretterais le wigwan de mon père et ma vie de liberté. Le goût des premiers fruits qu'on a pressés sur nos lèvres revient toujours... car je t'en fais l'aveu, maintenant, j'étouffe dans la maison des soeurs. Cette odeur d'encens que l'on respire jusque dans leurs vêtements me tourne la tête... Ces murs blancs, ces voiles blancs, ces lits blancs, ces figures blanches, ces voix blanches me donnent des éblouissements. J'étais oppressée continuellement, comme si on m'avait roulé une grosse pierre sur la poitrine. En vain, j'essayais de la soulever, elle m'écrasait.... N'essaie pas de me retenir, je dois partir, l'heure a sonné. Vois comme mes mains sont froides... Garde-les dans les tiennes....

MAISONNEUVE

Ciel! Elle va mourir sans être baptisée.. Père ! Père'.....

Chut ! N'appelle personne, je ne veux que toi ici... Je ne serai pas baptisée. Si j'avais vécu, j'aurais souhaité être chrétienne pour rester auprès de toi, mais puisque je retourne chez pères, je suis bien ainsi.... N'insiste pas, j'aurais le chagrin de te refuser et je mourrais moins heureuse. Ecoute ma dernière volonté: Tu me feras un lit de feuilles sèches dans la forêt pour que j'y dorme mon dernier sommeil et tu me mettras ma robe en chamois, mes mocassins brodés et mon collier de perles pour que les ancêtres me reçoivent parmi eux. On peut ravir le cœur, de l'Iroquoise mais son âme retourne à ses bois à la liberté, à la vérité.

## MAISONNEUVE

Tu me rebises le cœur.

## FLEUR-DES-BOIS

C'est vrai, j'ai trop parlé... Je veux me taire pour t'écouter chanter comme tout à l'heure. Je souffrirai moins.. L'Iroquoise ne peut entonner elle-même son chant de mort, sois mon interprète... (Maisonnette chante de nouveau avec accompagnement de luth) Je me sens mieux. Une joie inconnue m'inonde. Mon âme s'échappe de sa prison, comme d'un vêtement devenu trop étroit... des écailles tombent de mes yeux et des flots de lumière coulent dans mes veines à la place du sang glacé. Je vois mon père, il vient à ma rencontre avec une longue... suites d'ombres chères. Il n'est plus fâché, il me sourit.... Adieu, l'homme de mes rêves. Depuis si longtemps que je dormais. Je m'éveille..... Ah!.....

## MAISONNEUVE

(Il se jette sur le corps de Fleur-des-Bois) Morte! Morte! Morte, l'Iroquoise morte la poésie imagée de cette nature vierge. Morte en ton sein l'antique race royale de ce pays. Morte l'indépendance et la fierté des ennemis de la civilisation. Pauvre Fleur-des-Bois, mon amour t'a tuée, j'ai brisé le chrysalide et la femme est en fuite.... Ah! pourquoi lui ai-je donné des ailes en lui faisant une âme? Puissent les larmes brûlantes que je laisse couler sur ton front être un baptême régénérateur. Recevez-la parmi vos brûlants séraphins, Seigneur, vous qui faites vos délices des cœurs purs. Rien ne me retient plus ici. Que mon destin s'accomplisse ! J'ai retrouvé ici les mêmes intrigues que j'avais fuies. Les nonnes changent mais les hommes restent les mêmes. J'ai échappé à Richelieu pour tomber entre les mains des Jésuites. Comme le Christ, je sens que tout m'abandonne, même Dieu mais je boirai le calice jusqu'à la lie. Ville-Marie, je pars mais mon cœur reste enterré ici avec cette enfant à qui je l'avais donné. Je rentrerai en exilé dans ma patrie. Ville-Marie, tu n'as pas su écraser la tête du serpent qui m'a infiltré la mort dans les veines. Mais je t'aime, et au fond, tu as été ma seule passion puisque j'aurai tout sacrifié pour toi. Marie de Hauterive, et Fleur-des-Bois, vous avez été les formes bénies de mon rêve. Mais celle qui a eu mon sang, ma pensée, celle que j'ai fécondée, c'est toi, Ville-Marie. C'est ton image que j'emporte gravée en mon souvenir. Peut-être te souviendras-tu de moi, comme la femme se rappelle son premier amant car je me suis imprimé en toi. Peu de gloire s'attache à celui qui ne fut qu'un honnête homme. Je n'ai pas fait d'armes à mon crédit. Je ne suis ni un héros ni un saint et la statue ne coulera pas mes exploits dans le bronze. Mais par-delà ma figure effacée, vois la France, ta mère. Aime-la, Au jour de tes fêtes, arbore ton drapeau, redis son nom à tes enfants, parle son doux langage. Sois fière et généreuse comme elle, vole au secours de l'opprimé que l'on puisse dire en te voyant: " Telle mère, telle fille." Le destin est cruel pour ceux qu'il a pris comme instruments. D'abord, il les choisit, il les couve avec amour, il aplanit la voie où ils doivent passer. Tout arrive à souhait pour qu'ils puissent réaliser son dessein. Puis quand l'œuvre du progrès est accomplie, les pauvres être vidés de leur enthousiasme sont rejetés comme une orange dont on a sucé la pulpe. Le Christ, Jeanne d'Arc, Christophe Colomb, et combien d'autres, n'ont eu que la mort ou l'exil pour récompense de leur dévouement à l'humanité. O ma Fleur-des-Bois, comme j'aurais été heureux

de m'étendre près de toi dans ce lit de mousse, pour dormir au moins mon dernier sommeil. Adieu, ma bien-aimée, la vie est plus méchante que les hommes encore puisqu'elle fait qu'ils survivent à la ruine de leurs espérances, à l'évanouissement de leurs chimères, à l'anéantissement de l'amour, à la mort de la foi qui leur promettait dès ici-bas le Royaume de Dieu. Demain, je serai rentré dans mon néant, alors que toi tu auras réintégré ton immortalité, ma Fleur-des-Bois.... Tu es un symbole. Notre haine comme notre amour tue ta race. J'ai voulu te sauver mais le sort t'a condamnée. Celle qui doit triompher, malgré ses maîtres indignes c'est la France éternelle, parce qu'elle est la lumière et l'amour. Dans ma douleur, dans mon désespoir, mes deux mains sur mon cœur, pour en comprimer les battements tumultueux, je crie " VIVE LA FRANCE ! "

R I D E A U

---

---

---

**ANNEXE B**

**Les critiques et communiqués  
du drame historique *Maisonneuve* de Colombine  
présenté au Théâtre His Majesty's le 3 avril 1921.**

- « « **Maisonneuve** » le 3 avril au Majesty's », *La Presse*, samedi 19 mars 1921, p. 5.

« « Maisonneuve », le drame historique de Colombine, sera créé au théâtre His Majesty's, le dimanche 3 avril prochain, avec un luxe de décors et une distribution de premier choix. Rien ne sera négligé pour faire de cette première une grande soirée, une grande fête de l'art, de la littérature dramatique canadienne qui de plus en plus s'affirme. On calcule que le tout Montréal artistique se donnera rendez-vous au His Majesty's, ce soir du 3 avril.

La pièce de Colombine se passe aux premiers temps de la colonie de sorte que l'on verra tous les personnages de ces temps héroïques évolués (sic) sur la scène. Voici l'excellente distribution : Maisonneuve, Jacques Varennes ; père Vimont (sic), Fillion ; Louis XIII, Edmond Marchand ; Louis Frin, A. Desmarteau (sic) ; Anonhieur (sic), Duquesne ; le père de Maisonneuve, Hector Charland ; le Nuage Noir, Honoré Vaillancourt et dans les personnages secondaire (sic), MM. Lefebvre, C.-A. Vallerand, Chicoine, Le Barteau, Fortin, Desjardins, Boivin. Puis, Blanche d'Hauterive (sic) et Fleur-des-Bois, Antoinette Giroux ; la Jongleuse, Jeanne Maubourg ; Jeanne Mance, M.-A. Brabant et Mmes Salvor, D'Ostie, Deguire, Triemer. M. Albert Roberval est chargé de la mise en scène. »

- « « **Maisonneuve** » au Théâtre His Majesty's, le 3 avril », *La Presse*, samedi 26 mars 1921, p. 4.

« La représentation du drame de Colombine, « Maisonneuve », coïncide avec l'anniversaire de la fondation de Montréal. La femme de lettres montréalaise devait cet hommage à celui qui implanta la civilisation sur les bords du Saint-Laurent et jeta les assises de la métropole canadienne.

Son héros n'est pas un de ces hommes de marbre inaccessibles au sentiment. Un amour dont les formes changent comme celles des nuages d'or du crépuscule est le grand ressort de cette vie, qui projette une si belle clarté ; dans l'histoire avec l'amoindrissement des caractères, les grandes passions sont devenues plus rares. Mais on peut appliquer à Maisonneuve, calme, mesuré en face du danger comme devant l'amour, ces mots du poète anglais : « Still water runs deep ». Si la carrière dramatique du Sieur de Chomedey a été mise en relief, sa psychologie sentimentale n'a pu être négligée.

Varennes est le type rêvé pour incarner Maisonneuve, de même que Mlle Giroux avec la mobilité de ses expressions et de ses attitudes est une indienne comme elle apparaît dans la vision de Châteaubriand (sic). Fillion est une fort belle figure et Jeanne Maubourg est dans la vérité de son rôle et crée une profonde impression. M. Roberval a particulièrement soigné la mise en scène et tout promet un spectacle de premier ordre.

Le patriotisme de Colombine mérite d'être applaudi. C'est faire œuvre d'éducation que de prolonger la mémoire de nos grands hommes en ce siècle (sic) de prosaïsme. Il faut faire une halte au milieu de notre existence pour nous reposer dans la contemplation des plus belles pages de notre histoire. »

- **« MAISONNEUVE par COLOMBINE au THÉÂTRE HIS MAJESTY », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 13, samedi 26 mars 1921, p. 4.**

« Le centenaire de Maisonneuve a tiré de l'oubli nombre de belle (sic) pages historiques qui auraient mérité d'être coulées dans le bronze et gravées sur le marbre. Les mots sont peut-être un vêtement plus durable malgré leur apparence de fragilité. Les héros de l'antiquité (sic) vivent encore dans la poésie d'Homère. C'est donc faire œuvre d'un patriotisme éclairé que d'animer les morts glorieux dont les exemples nous sont un perpétuel enseignement. Le fondateur de Montréal méritait par sa valeur morale, par son dévouement d'apôtre, par sa pondération d'esprit, d'être offert en modèle à la présente génération. Quand nous avons à déplorer chaque jour le fléchissement des caractères, la dépression du sentiment patriotique, nous devons dresser sur un piédestal ces hommes d'airain pour qu'à leur vue la torpeur mortelle qui glace notre sang soit conjurée. Colombine a réussi à reconstituer une époque, à créer une atmosphère, pour que son héros s'y mesure à l'aise. « On vit de l'air que l'on respire », dit le proverbe, c'est surtout vrai pour les personnages dramatiques. L'interprétation ne portera pas échec à l'inspiration de l'auteur[e]. Une troupe triée sur le volet mettra en relief la valeur du poème. La vérité historique, quoiqu'on (sic) dise, ne paralyse pas l'action de ces pièces du terroir, elle ajoute à l'idylle qui s'y déroule un caractère de grandeur qu'on ne trouve pas dans les scènes d'amour moderne, car tout est grand pour les grands cœurs. »

- **« Création de « Maisonneuve » au Majesty », *La Patrie*, 43<sup>e</sup> année, no 29, samedi 2 avril 1921, p. 19 et « La création de *Maisonneuve* au His Majesty's », *Le Canada*, vol. XVIII, no 301, jeudi 31 mars 1921, p. 7 (même texte).**

« C'est demain que la pièce de Colombine, « Maisonneuve », sera interprétée au théâtre Majesty, par une troupe composée de professionnels et d'amateurs. La rumeur qui circulait que cette œuvre dramatique de Colombine était un beau poème à la gloire du fondateur de Ville-Marie, n'était peut-être pas fausse. Elle s'est accréditée et déjà on est assuré que toute l'élite de la population montréalaise, tous les intellectuels de Montréal se retrouveront au Majesty dimanche soir.

L'interprétation, il ne faut pas en douter, sera excellente. On verra Jacques Varennes, J.-P. Fillion, Antoinette Giroux, Liane Salvor, Marie-Anne Brabant, Hector Charland, Edmond Marchand, Jeanne Maubourg, A. Desmarteaux, Dubuisson. La troupe se compose de trente personnes, plus une nombreuse figuration dont des danseuses pour les tableaux de la jonglerie et de la tabagie indiennes. La mise en scène a été faite par M. Albert Roberval, secondé par le régisseur, M. Géo. L. Fortin. »

- **« « Maisonneuve » demain soir au His Majesty's », *Le Canada*, vol. XVIII, no 303, samedi 2 avril 1921, p. 5.**

« C'est demain soir, dimanche, 3 avril, que « Maisonneuve », la pièce dramatique et historique de Colombine, sera créée par une troupe d'amateurs et de professionnels sous la direction artistique de M. Albert Roberval qui est secondé par M. Georges L. Fortin.



La distribution est la suivante : Paul Chomedey de Maisonneuve, Jacques Varenne ; le Père Vimont, missionnaire, J. P. Filion ; Antonhioiarho (sic), chef iroquois, A. Duquesne ; Louis Frin, domestique de Maisonneuve, A. Desmarteau (sic) ; Le Nuage Noir, indien, H. Vaillancourt ; M. de Maisonneuve, père, Hector Charland ; Louis XIII, Edmond Marchand ; Guitaud, suivant du roi, D. Dubuisson ; La Chenaye, L. Bariteau ; Du Sable, C. A. Vallerand ; Belestre, colon, Geo. L. Fortin ; un Père Récollet, Arm. Lefebvre ; De Mousseau, Ed. Marchand ; un jeune homme, C. H. Desjardins ; M. D'Ailleboust, L. Bariteau ; le major Dupuis, Alc. Boivin ; le sieur de Bregeac, C. H. Desjardins ; Saint-Père, C. A. Vallerand ; Rouvre, R. Despatie ; De Lavigne, Arm. Lefebvre.

Marie de Hauterive et Fleur-des-Bois, Mlle Antoinette Giroux ; la Jongleuse, sorcière, indienne, Mme Jeanne Maubourg ; Manette, servante chez de Maisonneuve, Mme Liliane Salvor ; Mlle Estefana, suivante du roi, Mlle G. D'Ostie ; Jeanne Mance, Marie-Anne Brabant ; une femme, Mlle Jeanne Deguire ; une fillette, Mlle Trickey ; des indiens et des indiennes et quelques gentilshommes.

On prévoit que toute l'élite de la population sera au Majesty's, demain soir. »

- **« MAISONNEUVE par COLOMBINE au THÉÂTRE HIS MAJESTY », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 14, samedi 2 avril 1921, p. 3.**

« On ne doit pas oublier que c'est dimanche soir, à 8h30, que sera présenté ce grand drame historique dont la mise en scène et la distribution dépasse tout ce qui a été fait dans le genre. Ceux qui ont assisté à la dernière répétition sont dans l'émerveillement. Ce drame ne le cède en rien sous le rapport de la facture aux meilleures productions françaises. En plus, il parle à notre orgueil national, à notre patriotisme. M. Varrenne (sic) fera un Maisonneuve idéal. Son art délicat a pénétré la psychologie de son personnage. Il est tour à tour mystique, idéaliste, sentimental, patriote, brave avec mesure et dignité. Mlle Giroux a toutes les ressources d'un talent gracieux, souple, d'un charme de bouton en fleur. Madame Maubourg, la comédienne impeccable, Mlle Salvor, une soubrette spirituelle, Filion, un prêtre grave d'aspect hiératique, Desmarteaux, un comique absolument dans la note.

Des danses caractéristiques du temps seront exécutées au deuxième acte qui est féérique. C'est un spectacle unique.

Les billets sont en vente chez M. Archambault. C'est un devoir pour nous d'aller applaudir Colombine qui nous parle par ces (sic) personnages historiques, le langage d'une saine philosophie. »

- **« Belle première de la pièce de Colombine », *La Patrie*, 43<sup>e</sup> année, no 30, lundi 4 avril 1921, p. 6.**

« Selon que devaient sans doute s'y attendre tous ceux qui composaient l'auditoire imposant de la première de la pièce de Colombine au Majesty, hier soir, « Maisonneuve » est une pièce magnifiquement écrite, dans un style rempli d'envolées poétiques, une pièce qui vaut mieux, cent fois, que tout ce qui a été fait, jusqu'ici, dans le genre : une pièce qui

est plus qu'un effort et qui restera probablement, parce qu'elle contient une thèse, thèse étrange parfois mais une thèse qui mérite l'attention de tout ceux qui s'inquiètent et de notre histoire et de notre littérature. De plus, la pièce, au lieu de n'être qu'une suite de tableaux esquissés trop à la hâte, a du mouvement, de l'action, encore que cette action soit quelque peu ralentie par un procédé scénique hors d'usage depuis plus d'un quart de siècle : le monologue. Mais nous sommes certains qu'il suffirait d'une légère retouche pour faire disparaître ces nombreux monologues.

Il s'agit de la grande lutte contre l'idéal chrétien des premiers colons français et l'idéal mystique des indiens iroquois, et l'auteur ne déguise pas son penchant pour le dernier idéal qu'il nous expose comme une civilisation plus chrétienne que celle apportée par M. de Maisonneuve et ses collaborateurs. C'est ce qui ressort clairement de l'entrevue de ce dernier avec le dernier des chefs iroquois, et de la leçon de catéchisme à la petite Fleur-des-Bois, la jeune fille de la forêt, s'éprenant tout à fait de M. de Maisonneuve et qui meurt de ne pas avoir compris. On suit avec un grand intérêt ces quatre actes et six tableaux et il est même désirable que cette œuvre de mérite ne soit pas sans lendemain.

Bien montée, avec des décors, costumes, effets de lumière et figuration appropriés, la pièce a été noblement défendue par tous les artistes en vedette, en tête desquels il importe de citer M. Jacques Varennes qui a su faire du héros principal, un personnage chevaleresque, au lieu de l'aventurier que plusieurs se sont imaginés (sic). Le rôle contient de belles tirades que M. Varennes sut lancer avec enthousiasme et sincérité. Mlle Antoinette Giroux a rempli le rôle de Fleur-des-Bois avec toute la fougue de son jeune mais robuste talent : le rôle contient de nombreux passages d'un beau lyrisme et l'on sait que Mlle Giroux n'en manque pas. M. Duquesne, bien en voix, et toujours naturel, a su donner toute l'importance requise au rôle du chef iroquois. Parmi les autres rôles plus saillants, qui furent bien défendus il ne faut pas oublier ceux de MM. J. P. Fillion et Desmarteaux, de Mmes Jeanne Maubourg, Salvor et Brabant. D'autres rôles furent également bien tenus, mais il serait trop long d'entrer dans tous les détails de l'interprétation. »

- « « Maisonneuve » », *Le Canada*, vol. XIX, no 1, lundi 4 avril 1921, p. 5.

« La première de « Maisonneuve », drame historique en 4 actes et 6 tableaux, a été donnée, hier soir, au théâtre Sa Majesté, devant un auditoire d'élite.

Le drame de Colombine a beaucoup de valeur littéraire. Il est écrit dans un style très poétique qui se prête infiniment à l'expression de la naïveté des Iroquois et à l'exposé des idées évangéliques des colons français. On y voit, dans les trois derniers tableaux, l'exposé de deux thèses avec un penchant vers les idéals (sic) mystiques indiens. Dans l'entrevue des deux grands chefs, le chef iroquois et le chef blanc, l'auteur accorde le premier rang à l'Iroquois qui prétend posséder une civilisation plus chrétienne que celle que veut lui inculquer M. de Maisonneuve, dans la bouche duquel l'auteur place peu d'arguments. Le même penchant vers la doctrine iroquoise se dénote clairement aussi dans le dernier acte où Fleur-des-Bois essaie d'apprendre son catéchisme. La difficulté qu'elle apporte à cette étude fâche tout rouge celui qui avait la tâche de lui expliquer les mystères et qui, dans son

emportement, abandonne tout sentiment de fraternité et de bonté que nous enseigne la religion catholique.

Colombine a trouvé des envolées très belles pour ses trois principaux rôles. M. de Maisonneuve était des mieux personnifiés par M. Jacques Varennes. Il nous a donné un beau caractère, un homme bien campé, très chevaleresque, totalement dépourvu de l'esprit d'aventure que certains lui avaient donné. A. Duquesne a fait un chef iroquois magnifique de naturel et de stature courageuse. Il a su donner à son personnage toute la vigueur des ennemis de nos premiers colons. M. Fillion a obtenu beaucoup de succès dans le rôle du Père Vimont, qui accompagnait de Maisonneuve dans sa tentative de fonder la colonie de Ville-Marie.

Mlle Antoinette Giroux s'est révélé (sic) dans le rôle des mieux construits de Fleur-des-Bois, la jeune fille de la forêt qui s'éprend tout à fait de Maisonneuve et qui meurt de ne pas avoir compris. Elle a donné à son jeu un fini très remarquable.

Les autres rôles étaient également bien tenus, mais nous n'avons pas le temps de les énumérer tous. Le rideau s'est levé très tard, ce qui a traîné la pièce jusqu'à minuit et demi. Les entr'actes étaient aussi quelque peu longs parfois. Les décors étaient parfaits ainsi que le jeu de lumières. Les paysages sauvages de la forêt, et la beauté du fleuve étaient bien représentés.

Somme toute ce fut un vrai succès artistique qui a valu à l'auteur une magnifique gerbe de roses et les applaudissements de toute la salle. »

- « Première de « Maisonneuve » », *La Presse*, 37<sup>e</sup> année, no 127, lundi 4 avril 1921, p. 3.

« Colombine (Mme Circé-Côté) a bien débuté à la scène hier soir, au His Majesty's. Sa première œuvre dramatique a obtenu un succès au point de vue littéraire et théâtral. « Maisonneuve » est en effet un drame bien construit dont toutes les scènes s'enchaînent et se complètent et dont tous les actes se succèdent logiquement.

C'est un drame construit suivant les traditions et qui diffère peu des autres œuvres du genre. Nous ne craignons pas cependant de dire que « Maisonneuve » est l'une des meilleures œuvres canadiennes de théâtre.

Paul Chomedey de Maisonneuve est le descendant d'une noble famille de Champagne, le commandant d'un régiment de son nom illustré par tous ses ancêtres. Il a aimé et aime encore une femme, Marie de Hauterive, à la folie, mais cette femme enlevée sur les ordres de Louis XIII, reste maintenant attachée à la personne du souverain. Paul de Maisonneuve s'exilera, il ira dans la Nouvelle-France. Il est poussé à son acte plus par déception d'amour, c'est du moins l'impression que nous laisse le premier acte, que par l'esprit de sacrifice, d'évangélisation, de charité.

Au Canada, il rencontre une jeune Iroquoise, fille du chef de la tribu Antonhieioarho (sic) le plus implacable ennemi des blancs. Fleur-des-Bois est fiancée à un autre chef iroquois, Le Nuage Noir, qu'elle n'aime pas, car dans son rêve elle voit toujours un beau chef blanc. Ce chef blanc est Paul de Maisonneuve et quand elle le rencontre, elle s'attache à lui et va jusqu'à tuer son fiancé pour le protéger. Paul de Maisonneuve souffre de devoir toujours verser le sang des Iroquois, il voudrait faire la paix et il croit que le meilleur moyen de soumettre l'Iroquois est d'épouser ses filles. Il épousera donc Fleur-des-Bois, mais la disgrâce vient de le frapper. Il doit retourner en France. Avant son départ, un grand chagrin l'attend une fois de plus : celle qu'il aime lui échappe. Fleur-des-Bois meurt. Il en souffre et d'autant plus qu'il retrouvait dans Fleur-de-Bois, Marie de Hauterive.

L'intrigue est très attachante, quoique assez facile à deviner. Il y a des scènes de toute beauté à côté de scènes plus faibles. Ainsi la scène des rapides mériterait d'être traitée avec plus de dramatisme. On ne sent presque pas d'angoisse étreignant les colons réunis sur la grève et regardant courir vers la mort cette femme qu'on ne peut reconnaître mais qui est Fleur-des-Bois à la merci du flot sur un mauvais radeau.

Par contre la scène de lutte entre de Maisonneuve et Le Nuage Noir est magnifique et d'un dramatique intense. De même tout le deuxième acte : le camp des Iroquois. La colère du chef sauvage est bien mise en évidence, sa haine est sensible à chacune de ses paroles, à chacun de ses actes. La scène de la prophétie dite par Fleur-des-Bois sous l'influence de l'Esprit est bien traitée.

L'entrevue entre le chef iroquois Antonhieioarho (sic) et Paul de Maisonneuve est l'une des belles scènes de ce drame. Nous y avons goûté surtout le discours du chef. Nous avons amèrement regretté, cependant, que l'auteur n'ait pas trouvé de meilleurs arguments à mettre dans la bouche de son héros pour répondre au chef iroquois. Une impression pénible demeure et on se demande si l'auteur n'a pas voulu nous faire admirer la doctrine iroquoise au détriment de la doctrine chrétienne. Cette impression demeure, se renouvelle même au dernier acte.

La pièce est écrite dans un style magnifique. Des scènes entières sont de véritables bijoux littéraires. Les enfants des bois y parlent un langage de splendeur, de poésie qui fait rêver au temps magnifique de 1642.

Il y a dans la pièce de *Colombine* quelques erreurs historiques. L'auteur a quelque peu trop mêlé les dates, vraiment. Ou bien elle n'a pas assez tenu compte des années qui passaient. Ainsi Maisonneuve ne paraît pas moins âgé au premier acte, qui doit se passer vers 1641, qu'au dernier acte qui devait se passer en 1664. Fleur-des-Bois est également la même jeune fille aux deux dates et pourtant il y a entre l'arrivée de Maisonneuve à Montréal, en 1642, et sa disgrâce en 1664, un intervalle de vingt-deux ans. Encore au dernier acte, Jeanne Mance raconte l'exploit de Dollard comme venant de se passer alors qu'en réalité, il y a quatre ans que Ville-Marie est au courant et sait ce qu'elle doit aux vingt héros de 1660.

L'interprétation de « Maisonneuve » a été digne de l'oeuvre en maints endroits. Jacques Varennes (Maisonneuve), A. Duquesne (Antonhieioarho (sic)), Antoinette Giroux (Fleur-des-Bois), A. Desmarteaux (Louis Frin), J.-P. Fillion (Le Père Vimont), Hector Charland (M. de Maisonneuve, père), Edmond Marchand (Louis XIII) ont été parfaits. Parmi les rôles épisodiques quelques-uns étaient bien tenus, d'autres furent moins heureusement interprétés. »

- « His Majesty's », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 15, 9 avril 1921, p. 4.

« On donnait « Maisonneuve » de Colombine. Il n'y avait pas autant de monde qu'on eût dû l'espérer d'une pièce canadienne. C'est vraiment regrettable qu'il n'y ait jamais plus d'encouragement du public pour ces sortes de spectacles d'histoire canadienne. Ils sont salutaires et enrichissent notre littérature dramatique canadienne fort modeste jusqu'ici. »

Il y a, dans cette suite, de très belles récitations dramatiques, des envolées fort poétiques, des hardiesses, des finauderies fort savoureuses pour qui aime et connaît le talent de l'auteur. Cependant une facilité qui tient du prodige a conduit l'intrigue jusqu'à une heure trop avancée de la nuit. Interprétation fort au-dessus de la moyenne. Varennes avait un rôle écrasant qu'il a défendu fort consciencieusement. Duquesne dut superbe : tête, gestes, voix, diction, expression. C'est notre grand acteur canadien dont les qualités sont sûres, acquises par le travail et qu'il améliorera encore sans doute. Fillion fut bien. Parmi les amateurs Vaillancourt fait le trait d'union puisqu'il est presque professionnel : bonne voix et conviction. Comme impresario, je ne sais ce qu'il vaut. »

- AUBRY, Luc, « Les Échos », *La Revue Moderne*, 2<sup>e</sup> année, no 6, 15 avril 1921, p. 26.

« Nous aurons eu cette année à deux *premières*, deux grandes pièces à actes et tableaux écrits par deux femmes. L'une, Madame Laure Conan, nous présenta « l'Oublié », un épisode ou plutôt plusieurs épisodes des premiers temps de la colonie de Ville-Marie. Cette pièce fut donnée au Monument National, sous les auspices de l'Association Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Elle est tirée du roman du même auteur dont M. l'Abbé Camille Roy a dit ou à peu près, « que c'était plutôt une succession de tableaux qu'un roman ». Ce qui d'ailleurs n'enlève rien au charme historique et littéraire de l'oeuvre. Madame Laure Conan a un talent que personne ne songe à contester. Seulement elle n'est pas dramaturge. Sa pièce manque d'action et d'ensemble elle trahit les traditions du théâtre, elle est pour la lecture et non pour la scène. Madame Laure Conan qui a toujours vécu loin du théâtre, ne pouvait d'ailleurs en connaître tous les secrets, disons mieux, toutes les « ficelles ». Il n'y a rien là qui puisse diminuer sa gloire ni atteindre à son mérite. Ceux qui l'ont poussée à mettre à la scène les tableaux si pathétiques de « l'Oublié » ont fait oeuvre de courtisans. Il ne faut pas les en féliciter. »

L'autre pièce, écrite par Colombine, sous le titre « Maisonneuve » est jouée, au moment ou (sic) la Revue Moderne est sous presse. Nous lui consacrerons une note dans notre numéro de mai. »

- **Charles-André, « Claire » et « Maisonneuve »**, *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 19, 7 mai 1921, p. 1.

« La saison théâtrale a vu la naissance de plusieurs œuvres canadiennes. Aucune, on peut le dire sans flagornerie, n'a manqué d'intérêt.

Mais les deux dernières œuvres « Maisonneuve », de Colombine, et « Claire », de Choquette, témoignent d'une volonté si ferme, si originale de s'évader des sentiers battus qu'elles méritent de retenir notre attention.

« Claire » se cantonne sainement dans l'étude de notre société canadienne pour en ridiculiser, d'une façon artiste et profitable, les travers de vanité et de superficialité. Plusieurs œuvres de ce genre nous aideront à acquérir cet esprit de nuance, cette aptitude à l'observation indulgente de nos semblables qui caractérise la culture de nos cousins français.

« Maisonneuve » est plus hardie encore. Cette pièce met en scène une de nos plus pures gloires nationales : le chevalier de Maisonneuve et l'humanise avec une perspicacité attendrie.

Colombine a semé sa pièce de traits d'observation qui font honneur à sa perspicacité. Les mobiles qui font agir le clergé contre Maisonneuve sont vraisemblables. Ceux que Colombine nous indique nous paraissent même les seuls qui expliquent les faits avec une humaine raison. Tout historien, après une judicieuse critique historique, sera même affirmatif sur ce point.

Et la pièce, loin de donner l'impression d'un particularisme quelconque, laisse au contraire au spectateur une certitude faite de tolérance et d'indulgente philosophie. Il y a dans cette pièce historique une pieuse façon de comprendre et d'aimer nos grands ancêtres qui n'avait jamais été [illisible] pays. Elle pourrait hier [illisible] d'une liberté [illisible] chez nos historiens dont saurait profiter notre patriotisme.

L'œuvre entière d'ailleurs respire une sévérité qui fait grand honneur à l'écrivain qui la conçut. Il y a de la générosité militante qui fait des concessions pour qu'on soit convaincus de sa bonne volonté et de sa bonne foi.

Elle est pleine aussi de poésie. Ô pas une poésie simplement verbale, mais d'une poésie sentimentale qui la fait s'émouvoir aux souffrances morales des Indiens à qui l'on volait leur terre, qui la fait entrevoir les motifs sacrés de leur résistance héroïque et qui la fait désirer, enfin, un Dieu ni Indien, ni Français, mais une pensée d'amour suprahumaine, absolue, grande, immuable de bonté des peuples encore aux sources de la nature.

« Maisonneuve » est une pièce qu'on éditera et beaucoup de lecteurs, dans les années qui viendront, comprendront alors quelle fondation de tolérance et d'amour vrai de la patrie cette œuvre féminine représente pour le pays. »

## **BIBLIOGRAPHIE**

## Bibliographie

### Corpus primaire

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), *Maisonneuve*, Montréal, s. é., s. d. (pièce dactylographiée conservée à la Bibliothèque Cameron de l'Université de l'Alberta).

### Corpus secondaire

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), *Bleu, blanc, rouge : poésies, paysages, causeries*, Montréal, Déom, 1903.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva, *Papineau, son influence sur la pensée canadienne : essai de psychologie historique*, Montréal, Lux, 2002.

Article tiré de *L'Annuaire théâtral*

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), «Une Mère Dénaturée», *L'Annuaire théâtral*, Montréal, Géo.-H. Robert, 1908-1909, pp.132-134.

Articles du journal *Le Monde ouvrier* reproduits dans *La pensée féministe/anthologie 1900-1985*

DUMONT, Micheline et Louise Toupin, *La pensée féministe/anthologie 1900-1985*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2003.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Incapacité intellectuelle et civile de la femme », *Le Monde ouvrier*, 15 avril 1916, p. 1.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « L'éducation de nos filles : elles doivent être protégées pour les luttes de la vie », *Le Monde ouvrier*, 22 avril 1916, p. 1.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Les pensions maternelles », *Le Monde ouvrier*, 29 avril 1916, p. 1.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Travail égal-salaire égal », *Le Monde ouvrier*, 25 août 1917, p. 1.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Le rôle de la femme en politique », *Le Monde ouvrier*, 11 mai 1918, p. 1.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « La grève des femmes », *Le Monde ouvrier*, 10 juillet 1919, p. 1.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Protégeons nos mères de famille », *Le Monde ouvrier*, 28 février 1920, p. 1.



- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Ostracisme du sexe féminin », *Le Monde ouvrier*, 8 octobre 1921, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Question de mirage », *Le Monde ouvrier*, 4 septembre 1926, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « La femme instruite est une valeur », *Le Monde ouvrier*, 17 septembre 1927, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Exclusion des femmes du sénat », *Le Monde ouvrier*, 28 avril 1928, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Des bains à l'eau claire », *Le Monde ouvrier*, 10 mai 1930, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « N'ostracisons pas les femmes », *Le Monde ouvrier*, 5 décembre 1931, p. 1.
- Autres articles provenant du journal *Le Monde ouvrier***
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Du roman d'amour aux thèses socialistes. La conversion de M. Paul Bourget, de l'Académie Française. – Ses idées sur le syndicalisme exposées au théâtre et les impressions qu'elles laissent au public. – La réalité. », *Le Monde ouvrier*, 3 mars 1917, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « À propos de races. La lignée héroïque dont nous descendons nous permet de nous enorgueillir du sang qui coule dans nos veines », *Le Monde ouvrier*, 15 décembre 1917, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Le cinéma et les enfants. Pourquoi la ville de Montréal n'en construirait-elle pas un pour les enfants au Parc Lafontaine? », *Le Monde ouvrier*, 25 mai 1918, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Le socialisme est-il anti-chrétien? », *Le Monde ouvrier*, 6 décembre 1919, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Soyons dignes de notre race », *Le Monde ouvrier*, 26 juin 1926, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « La conscience d'un peuple », *Le Monde ouvrier*, 10 juillet 1926, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Notre fête nationale », *Le Monde ouvrier*, 25 juin 1927, p. 1.

- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « À propos du bal historique », *Le Monde ouvrier*, 7 janvier 1928, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Cinémas et journaux dénoncés », *Le Monde ouvrier*, 19 mai 1928, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Notre société se transforme », *Le Monde ouvrier*, 13 janvier 1929, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Faisons notre examen de conscience », *Le Monde ouvrier*, 2 mars 1929, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « À la mémoire de Papineau », *Le Monde ouvrier*, 19 avril 1930, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Le culte du souvenir », *Le Monde ouvrier*, 14 juin 1930, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Réminiscences de la St-Jean-Baptiste », *Le Monde ouvrier*, 4 juillet 1931, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Le progrès émancipateur », *Le Monde ouvrier*, 1<sup>er</sup> août 1931, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Le vote de la femme à l'avenir », *Le Monde ouvrier*, 5 novembre 1932, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Une école nationale vraiment française », *Le Monde ouvrier*, 3 novembre 1934, p. 3.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « La langue française », *Le Monde ouvrier*, 17 juillet 1937, p. 5.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Rendons hommage à nos patriotes », *Le Monde ouvrier*, 28 août 1937, p. 5.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Julien Saint-Michel), « Le rôle des unions internationales », *Le Monde ouvrier*, 8 janvier 1938, p. 5.
- Articles tirés de *La Revue Moderne***
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « La scène et l'écran. L'actualité. Mlle Antoinette Giroux », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 2, décembre 1934, p. 8.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « La scène et l'écran. Le théâtre se meurt », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 3, janvier 1935, p. 8.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « La scène et l'écran. Quelques propos sur Maria Chapdelaine », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 4, février 1935, p. 9.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « La scène et l'écran. L'actualité. Le plus grand four », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 5, mars 1935, p. 10.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « La scène et l'écran. Réflexions sur la revue », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 6, avril 1935, p. 10.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « La scène et l'écran. Faisons le point », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 7, mai 1935, p. 10.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « La scène et l'écran. Une fausse impression », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 8, juin 1935, p. 9.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « La scène et l'écran. Le film parlant français », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 9, juillet 1935, p. 6.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « La scène et l'écran. À bâtons rompus », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 10, août 1935, p. 7.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « La scène et l'écran. L'ultime expérience », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 11, septembre 1935, p. 8.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « La scène et l'écran. La nouvelle saison », *La Revue Moderne*, 16<sup>e</sup> année, no 12, octobre 1935, p. 8.

#### Articles parus dans *L'Avenir du Nord*

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Pour vous, Mesdames. Un rêve », *L'Avenir du Nord*, 7<sup>e</sup> année, no 21, 21 mai 1903.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Le petit St-Jean-Baptiste », *L'Avenir du Nord*, 7<sup>e</sup> année, no 29, 16 juillet 1903.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Respect aux femmes », *L'Avenir du Nord*, 7<sup>e</sup> année, no 30, 23 juillet 1903.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Réponse. Au personnage anonyme qui écrit dans *L'Étoile du Nord* », *L'Avenir du Nord*, 7<sup>e</sup> année, no 36, 10 septembre 1903.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Respect à la vie! », *L'Avenir du Nord*, 8<sup>e</sup> année, no 5, 4 février 1904.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Réformons le Code », *L'Avenir du Nord*, 8<sup>e</sup> année, no 18, 5 mai 1904.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Légende iroquoise. Les deux rives », *L'Avenir du Nord*, 9<sup>e</sup> année, no 26, 29 juin 1905.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Mort du Saint-Jean-Baptiste. Réminiscence d'une fête ensoleillée », *L'Avenir du Nord*, 10<sup>e</sup> année, no 26, 29 juin 1906.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Causerie d'une Montréalaise. La pensionmanie », *L'Avenir du Nord*, 10<sup>e</sup> année, no 31, 2 août 1906.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Honore tes enfants! », *L'Avenir du Nord*, 11<sup>e</sup> année, no 1, 4 janvier 1907.

**Articles tirés du journal *Les Débats* devenu plus tard *Le Combat***

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Napierville », *Les Débats*, 2<sup>e</sup> année, no 93, 8 septembre 1901, p. 1.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « L'Ouvrière », *Les Débats*, 4<sup>e</sup> année, no 176, 5 avril 1903, p. 1.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Le Monde en Marche », *Les Débats*, 4<sup>e</sup> année, no 180, 3 mai 1903, p. 1.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Le violoneux », *Les Débats*, 4<sup>e</sup> année, no 186, 14 juin 1903, pp. 1-2.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « L'air de chez nous », *Les Débats*, 4<sup>e</sup> année, no 188, 28 juin 1903, p. 1.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Bas les armes! », *Les Débats*, 4<sup>e</sup> année, no 190, 12 juillet 1903, p. 2.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Sus la barbarie! », *Les Débats*, 4<sup>e</sup> année, no 197, 30 août 1903, p. 2.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « La femme et la médecine », *Le Combat*, 4<sup>e</sup> année, no 206, 1<sup>er</sup> novembre 1903, p. 6.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « À la tombe de Papineau », *Le Combat*, 4<sup>e</sup> année, no 208, 15 novembre 1903, p. 1.

**Articles du journal *L'Étincelle***

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Un soufflet, S. V. P. », *L'Étincelle*, no 1, 6 décembre 1902, pp. 6-7.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « La neige », *L'Étincelle*, no 2, 13 décembre 1902, p. 22.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Jean Ney), « La Force des Choses », *L'Étincelle*, no 3, 20 décembre 1902, p. 34.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Noël! Noël! », *L'Étincelle*, no 3, 20 décembre 1902, p. 38.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Le Jour de l'An », *L'Étincelle*, no 4, 27 décembre 1902, pp. 55-56.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Jean Ney), « En faisant des beignes », *L'Étincelle*, no 4, 27 décembre 1902, p. 61.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Jean Ney), « La Bourse », *L'Étincelle*, no 5, 10 janvier 1903, p. 66.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Réminiscence », *L'Étincelle*, no 5, 10 janvier 1903, p. 69.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Un type connu », *L'Étincelle*, no 5, 10 janvier 1903, p. 71.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Musette), « La revue des livres », *L'Étincelle*, no 5, 10 janvier 1903, p. 76.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Jean Ney), « "La patrie" », *L'Étincelle*, no 7, 24 janvier 1903.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Comment se fait un journal », *L'Étincelle*, no 7, 24 janvier 1903.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « La réception de Madame Béïque », *L'Étincelle*, no 8, 31 janvier 1903.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Étude sur les causes de l'infériorité de la femme » (Extrait de la conférence donnée à la Philanthropic Society), *L'Étincelle*, no 8, 31 janvier 1903.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Lumière et ombre », *L'Étincelle*, no 9, 14 février 1903.

**Articles parus dans *Le Journal de Françoise***

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « L'Érable », *Le Journal de Françoise*, 3<sup>e</sup> année, no 6, samedi 18 juin 1904, p.396.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Le snobisme féminin », *Le Journal de Françoise*, no 6, samedi 17 juin 1905, pp. 88-89.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Noël au couvent », *Le Journal de Françoise*, 4<sup>e</sup> année, no 18, samedi 16 décembre 1905, pp. 280-283.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Sainte-Luce », *Le Journal de Françoise*, 6<sup>e</sup> année, no 11, samedi 7 septembre 1907, pp. 172-175.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Les coiffes de Sainte-Catherine », *Le Journal de Françoise*, 7<sup>e</sup> année, no 16, samedi 21 novembre 1908, pp. 247-249.

**Article du journal *Le Nationaliste***

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « L'Avenir des Canadiens-français. Les femmes de lettres », *Le Nationaliste*, 2<sup>e</sup> année, no 38, 19 novembre 1905, p.1.

**Article du journal *Le Passe-Temps***

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Jean Nay), « Restons chez-nous. L'exode de Canadiens aux États-Unis », *Le Passe-Temps*, vol. XXIX, no 724, 20 janvier 1923, p. 20.

**Articles tirés du journal *Le Pays***

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Jean Nay), « L'alcoolisme », *Le Pays*, 1<sup>ère</sup> année, no 16, 30 avril 1910.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Jean Nay), « Le patriotisme explosif », *Le Pays*, 1<sup>ère</sup> année, no 25, 2 juillet 1910.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Jean Nay), « La mortalité infantile. L'assurance sur la vie des enfants. Le pessimisme maternel », *Le Pays*, 1<sup>ère</sup> année, no 29, 30 juillet 1910.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Paul S. Bédard), « Bibliothèque publique. L'exemple des États-Unis ne manque pas d'éloquence. Donnons des livres à notre population », *Le Pays*, 1<sup>ère</sup> année, no 43, 5 novembre 1910.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Paul S. Bédard), « Simplement des libéraux », *Le Pays*, 1<sup>ère</sup> année, no 49, 17 décembre 1910.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Sarah Bernhardt. La tragédienne. La femme », *Le Pays*, 2<sup>e</sup> année, no 4, 4 février 1911.

CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « La véritable indépendance », *Le Pays*, 2<sup>e</sup> année, no 20, 27 mai 1911.

- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Justes revendications. La crise religieuse aux États-Unis », *Le Pays*, 2<sup>e</sup> année, no 23, 17 juin 1911.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Tableau vivant : Dollard mort!... », *Le Pays*, 2<sup>e</sup> année, no 26, 8 juillet 1911.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « L'inutile création », », *Le Pays*, 2<sup>e</sup> année, no 27, 15 juillet 1911.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Le bilan d'un pays. L'agonie d'une race », *Le Pays*, 2<sup>e</sup> année, no 32, 19 août 1911.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Patriotisme de rapport », *Le Pays*, 3<sup>e</sup> année, no 52, 6 janvier 1912.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « L'ignorance Systématique. Ou s'instruire, ou mourir! », *Le Pays*, 3<sup>e</sup> année, no 10, 16 mars 1912.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Société de masques. Nous vivons dans un pays où l'hypocrisie tient lieu de vertu. Une leçon à tirer des récents événements », *Le Pays*, 3<sup>e</sup> année, no 11, 23 mars 1912.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Le piano. Étude de mœurs », *Le Pays*, 3<sup>e</sup> année, no 13, 6 avril 1912.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Arthur Maheu), « Les idées de M. Maheu. Sur l'art au pays latin », *Le Pays*, 3<sup>e</sup> année, no 34, 31 août 1912.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Mutisme étrange. Les arts au Canada », *Le Pays*, 3<sup>e</sup> année, no 35, 7 septembre 1912.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Un si beau sort », *Le Pays*, 4<sup>e</sup> année, no 4, 1<sup>er</sup> février 1913.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Résurrection. L'idéal vit toujours », *Le Pays*, 4<sup>e</sup> année, no 8, 1<sup>er</sup> mars 1913.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Sous les masques de la mi-carême. C'est la vie qui ment et non pas le masque », *Le Pays*, 4<sup>e</sup> année, no 9, 8 mars 1913.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Connais-toi toi-même. Prenons conscience de notre valeur et marchons à la conquête du premier rang. Mais rendons-nous compte de ce qui se passe ailleurs et travaillons », *Le Pays*, 4<sup>e</sup> année, no 10, 15 mars 1913.

- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Arthur Maheu), « Les idées de M. Maheu. Si la liberté de parole existait », *Le Pays*, 4<sup>e</sup> année, no 11, 22 mars 1913.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Marchons plutôt vers le Levant. Au lieu de n'acheter que des vieilleries que ne songe-t-on pas à moderniser l'embryon de bibliothèque que nous avons », *Le Pays*, 4<sup>e</sup> année, no 14, 12 avril 1913.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Le droit du plus fort. Nous avons été dévorés par des parasites. On ne nous a pas habitués à avoir de la poigne », *Le Pays*, 4<sup>e</sup> année, no 20, 24 mai 1913.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Les deux croix », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 13, 26 mars 1921, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Le divorce assure la stabilité du mariage », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 14, 2 avril 1921, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Les desseins de Harding sont impénétrables », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 15, 9 avril 1921, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Les bourreaux à l'école », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 16, 16 avril 1921, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Du choc des idées naissent les... ténèbres », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 17, 23 avril 1921, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Cinquième Centenaire de Luther », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 18, 30 avril 1921, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Jonas est à l'eau : vogue la galère! », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 19, 7 mai 1921, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Coups de langue dans le pacte de la Confédération », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 20, 14 mai 1921, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Pour la régénération des lettres », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 21, 21 mai 1921, p. 1.
- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Fantasio), « Moralité et religion », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 22, 28 mai 1921, p. 1.

**Article du journal *Le Pionnier***

- CIRCÉ-CÔTÉ, Éva (pseudo. Colombine), « Propos de patriotisme », *Le Pionnier*, 4<sup>e</sup> série, no 34, 29 décembre 1901, p. 6.



Articles et œuvres critiques concernant directement le corpus

- AUBRY, Luc, « Les Échos », *La Revue Moderne*, 2<sup>e</sup> année, no 6, 15 avril 1921, p. 26.
- AUBRY, Luc, « Notes et Échos. La Société des Auteurs », *La Revue Moderne*, 7<sup>e</sup> année, no 7, mai 1926, p. 15.
- BARRY, Robertine (pseudo. Françoise), « Un Lycée de Jeunes Filles », *Le Journal de Françoise*, 7<sup>e</sup> année, no 6, samedi 20 juin 1908, p. 92.
- BELLERIVE, Georges, « Colombine », *Brèves apologies de nos auteurs féminins*, Québec, Garneau, 1920, pp. 77-79.
- BELLERIVE, Georges, « Colombine », *Nos auteurs dramatiques anciens et contemporains. Répertoire Analytique*, Montréal, 1933, p. 136.
- CHARLES-ANDRÉ (pseudo.), « "Claire" et "Maisonneuve" », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 19, 7 mai 1921, p. 1.
- CORNELLIER, Louis, « Une messagère pour le prince des Patriotes », *Le Devoir*, samedi 18 et dimanche 19 janvier 2003, F6.
- COMTE, Gustave et Frédéric Pelletier, « La semaine artistique », *Le Canada*, vol. I, No 37, lundi 18 mai 1903, p. 2.
- DE MATOS-ANDRADE, Maria-Eugenia, *Biographie et bibliographie descriptive de Madeleine (1875-1943)*, Montréal, Thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal, 1970.
- DE MONTIGNY, Louvigny, « Silhouette. Mlle Éva Circé », *Le Monde illustré*, 18<sup>e</sup> année, no 905, 7 septembre 1901.
- DE MONTIGNY, G. et L., « Silhouette Artistique. Mlle Éva Circé », *Le Passe-temps musical, littéraire et fantaisiste*, vol. VII, no 160, 11 mai 1901.
- DUFEBVRE, Bernard, « Un chef-d'œuvre de M<sup>me</sup> Circé-Côté », *La Revue de l'Université Laval*, vol. X, no 9, mai 1956, pp. 791-799.
- DUGAS, Marcel, *Littérature canadienne. Aperçus*, Paris, Firmin-Didot et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 1929, p. 72.
- FANTAISIE, « Croniquette (sic) », *Le Canada*, vol. I, no 41, samedi 23 mai 1903, p. 2.
- GAUTHIER, Louis-Guy, « *Que sont mes amis devenus...* » *Correspondance adressée à Marcel Dugas de 1912 à 1947 : chronologie*, Joliette, Édition privée, 1987, pp. 146-147.

- GIROUARD, Lisette, « Éva, Colombine et Julien », *Arcade*, no 23, hiver 1992, pp. 60-65.
- GLEASON-HUGUENIN, Anne-Marie (pseudo. Madeleine), « Chronique », *La Patrie*, 23<sup>e</sup> année, no 224, 18 novembre 1901, p. 4.
- GLEASON-HUGUENIN, Anne-Marie (pseudo. Madeleine), « Madame Éva Circé-Côté. En littérature Colombine », *Portraits de femmes*, Canada, Éditions La Patrie, 1938, p. 75.
- GOSSELIN, Line, *Les journalistes québécoises, 1880-1930*, Montréal, Collection RCHTQ Études et documents, no 7, 1995.
- GUÉNARD, Maurice, « La Colonie Canadienne à Paris. Hommage à une femme de lettres canadienne », *Paris-Canada*, vol. II, no 19, 1<sup>er</sup> novembre 1925, p. 4.
- HAMEL, Réginald (éd.), *Gaëtane de Montreuil. Œuvres complètes*, Volume III : Correspondance générale (envoyée et reçue) (1890-1946), Montréal, Université de Montréal, 1961-1969.
- HAMEL, Réginald, *Gaëtane de Montreuil, journaliste québécoise (1867-1951)*, Montréal, L'Aurore, 1976.
- HÉBERT, Raymonde. « Notes bio-bibliographiques sur Éva Circé-Côté, bibliothécaire et chroniqueuse », Montréal, École de Bibliothéconomie, Université de Montréal, 1952, 12 f.
- JULIETTE, « Deux événements artistiques », *Le Journal de Française*, 2<sup>e</sup> année, no 5, samedi 6 juin 1903, p. 68.
- LABRÈCHE, Jos., « *Hindelang et De Lorimier* », *Les Débats*, 4<sup>e</sup> année, no 182, 17 mai 1903, p. 2.
- L'ACTION FRANÇAISE, « Concours d'art dramatique », *L'Action française*, 4<sup>e</sup> année, no 4, avril 1920, pp. 178-179.
- LA DIRECTION, « Notre concours dramatique », vol. VI, no 5, novembre 1921, p. 686.
- LEMIEUX, A.-J., *La loge l'Émancipation*, Montréal, La « Croix », 1910.
- LEMIRE, Maurice (dir.), « *Bleu, blanc, rouge*, chroniques et poèmes de Colombine (pseudonyme d'Éva Circé) », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec. Tome II (1900-1939)*, Montréal, FIDES, 1980, pp. 149-150.

- LÉVESQUE, Andrée, « La citoyenne selon Éva Circé-Côté », *Résistance et transgression*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1995, pp. 47-65.
- LÉVESQUE, Andrée, « Idées : Éva Circé-Côté, l'oubliée de la lutte pour l'égalité », *Le Devoir*, lundi 11 juillet 2005.
- MACLEAN, Jenne, *Parrots, Picnics and Psychic Phenomena : The Feminism, Nationalism and Social Reform of Éva Circé-Côté in Le Monde ouvrier's Montreal, 1900-1940*, M.A., Kingston, Queen's University, 2000.
- MARCELLE, « Bleu-Blanc-Rouge », *Le Soleil*, vol. 7, no 106, 2 mai 1903, p. 7.
- MILHAU, M. L., « Chronique théâtrale », *La Revue canadienne*, Tome XLIV, vol. 2, 39<sup>e</sup> année, 1903, pp. 388-395.
- MIZARE, Adam, « Les Disparus. Pierre-Salomon Côté », *Le Bulletin des recherches historiques*, vol. 31, no 4, avril 1925, p. 124.
- OLIVIER, Réjean (éd.), *Que sont mes amis devenus... Correspondance adressée à Marcel Dugas de 1912 à 1947*, Joliette et Québec, [s. n.], 1987.
- OUIMET, Raphaël. « Ève Circé-Côté. Femme de lettres », *Biographies canadiennes-françaises* (3<sup>ème</sup> année), Montréal, Beauchemin, 1923, p. 67.
- PELLETIER-BAILLARGEON, Hélène, *Olivar Asselin et son temps. Le militant*, Montréal, Fides, 1996.
- RINFRET, Édouard G., « Circé-Côté, Éva (Colombine) », *le théâtre canadien d'expression française. répertoire analytique des origines à nos jours*, tome 1, Ottawa, Leméac, 1975, pp. 163-164.
- SAVOIE, Chantal, « Persister et signer : les signatures féminines et l'évolution de la reconnaissance sociale de l'écrivaine (1893-1929) », *Voix et images*, vol. 30, no 88, automne 2004, pp. 67-79.
- TYTGAT, Louis, « Esquisses Littéraires Canadiennes. II- Colombine (Mlle Éva Circé) », *Le Soleil*, vol. 7, no 301, 21 décembre 1903, p. 5.
- « À l'Institut Canadien. Ce soir », *Le Soleil*, vol. 5, no 245, 21 octobre 1901, p. 8.
- « Les journalistes montréalaises à l'Institut Canadien », *Le Soleil*, vol. 5, no 246, 22 octobre 1901, p. 8.
- « Deux intéressante conférences par Colombine et Madeleine prononcées devant l'Institut Canadien de Québec, lundi soir », *Le Soleil*, vol. 5, no 248, 24 octobre 1901, p. 1 et p. 3.

- « Livres nouveaux. « Bleu, Blanc, Rouge », par Colombine », *Le Rappel*, 1<sup>ère</sup> année, no 32, dimanche 26 avril 1903, p. 4.
- « Théâtre National Français », *La Patrie*, 25<sup>e</sup> année, no 70, samedi 16 mai 1903, p. 16.
- « Le Royaume des femmes. Nos Canadiennes françaises. Mademoiselle Éva Circé (Colombine) », *La Patrie*, 25<sup>e</sup> année, no 70, samedi 16 mai 1903, p. 22.
- « Musique. Comédie. Drame », *La Presse*, 19<sup>e</sup> année, no 163, samedi 16 mai 1903, p. 2.
- « Théâtre National Français », *Le Canada*, vol. I, no 36, samedi 16 mai 1903, p. 6.
- « Nos théâtres. Théâtre National Français », *Le Rappel*, 1<sup>ère</sup> année, no 35, dimanche 17 mai 1903, p. 3.
- « *Hindenglang (sic) et Delorimier*. – Une première au Théâtre National Français », *La Patrie*, 25<sup>e</sup> année, no 73, mardi 19 mai 1903, p. 9.
- « Théâtre National Français. « Hindenglang et De Lorimier », *Le Canada*, vol. I, no 38, mardi 19 mai 1903, p. 5.
- « Théâtre National Français », *Le Canada*, vol. I, no 39, mercredi 20 mai 1903, p. 5.
- « Revue mondaine. Au théâtre », *Le Canada*, vol. II, no 37, mardi 17 mai 1904, p. 5.
- « Dans nos théâtres. Théâtre National Français », *Le Canada*, vol. II, no 39, jeudi 19 mai 1904, p. 3.
- « Au Théâtre Nationale. Lever de rideau de Colombine », *La Patrie*, 26<sup>e</sup> année, no 73, vendredi 20 mai 1904, p. 5.
- « Feu le Dr P. S. Côté », *La Presse*, 26<sup>e</sup> année, no 44, 23 décembre 1909, p. 16.
- « *Maisonnette* le 3 avril au Majesty's », *La Presse*, samedi 19 mars 1921, p. 5.
- « *Maisonnette* au Théâtre His Majesty's, le 3 avril », *La Presse*, samedi 26 mars 1921, p. 4.
- « *Maisonnette* par Colombine au Théâtre His Majesty », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 13, 26 mars 1921, p. 4.
- « La création de *Maisonnette* au His Majesty's », *Le Canada*, vol. XVIII, no 301, jeudi 31 mars 1921, p. 7.
- « *Maisonnette* demain soir au His Majesty's », *Le Canada*, vol. XVIII, no 303, samedi 2 avril 1921, p. 5.

- « Création d'une œuvre canadienne », *La Presse*, samedi 2 avril 1921, p. 5.
- « Création de *Maisonneuve* au Majesty », *La Patrie*, 43<sup>e</sup> année, no 29, samedi 2 avril 1921, p. 19.
- « *Maisonneuve* par Colombine au Théâtre His Majesty », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 14, 2 avril 1921, p. 3.
- « Belle première de la pièce de Colombine », *La Patrie*, 43<sup>e</sup> année, no 30, lundi 4 avril 1921, p. 6.
- « Première de "Maisonneuve" », *La Presse*, 37<sup>e</sup> année, no 127, lundi 4 avril 1921, p. 3.
- « *Maisonneuve* », *Le Canada*, vol. XIX, no 1, lundi 4 avril 1921, p. 5.
- « Dans la boîte du souffleur. His Majesty's », *Le Pays*, 12<sup>e</sup> année, no 15, 9 avril 1921, p. 4.
- « L'auteur et quelques interprètes de « Anglomanie » », *La Patrie*, 44<sup>e</sup> année, no 17, samedi, 18 mars 1922, p. 20.
- « « Anglomanie » ce soir au Monument », *La Patrie*, 44<sup>e</sup> année, no 19, mardi 21 mars 1922, p. 9.
- « Pourquoi sommes-nous si apathique (sic) pour les œuvres des nôtres? Réflexions d'actualité au lendemain de la première d' « Anglomanie, » la pièce de Colombine. – Ouvrons les yeux, copions la vie. – Des actes et moins de discours. Conseils aux amateurs », *La Patrie*, 44<sup>e</sup> année, no 23, samedi 25 mars 1922, p. 22.
- « La soirée des dramaturges canadiens, à St-Sulpice », *La Patrie*, 44<sup>e</sup> année, no 52, samedi 29 avril 1922, p. 22.
- « Soirée des dramaturges », *La Patrie*, 44<sup>e</sup> année, no 60, mardi 9 mai 1922, p. 8.
- « La soirée de nos auteurs à S.-Sulpice. M. Louis Francoeur y lut une causerie intitulée "Auteur, Critique, Public". Une soirée réussie », *La Patrie*, 49<sup>e</sup> année, no 202, vendredi 21 octobre 1927, p. 14.
- « À la soirée des auteurs de chez nous. Plusieurs écrivains se font applaudir, et M. Louis Francoeur signale l'importance de la critique », *La Presse*, 44<sup>e</sup> année, no 6, vendredi 21 octobre 1927, p. 15.
- « L'Association des Auteurs Canadiens, Section Française. L'Année littéraire 1927-1928 », *La Revue Moderne*, 9<sup>e</sup> année, no 8, juin 1928, p. 16.

Textes théoriques

- ANGENOT, Marc, « Pour une théorie du discours social : problématique d'une recherche en cours », *Littérature*, no 70, mai 1988, pp. 82-98.
- ANGENOT, Marc, « Retour sur la méthode », 1889. *Un état du discours social*, Longueuil, Éditions du Préambule, 1989, pp. 1079-1085.
- ANGENOT, Marc, « Fonction du discours social », 1889. *Un état du discours social*, Longueuil, Éditions du Préambule, 1989, pp. 1087-1107.
- ANGENOT, Marc, « Que peut la littérature? Sociocritique littéraire et critique du discours social », *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992, pp. 9-27.
- BARBERIS, Pierre, « La sociocritique », *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris, Bordas, 1990, pp. 121-153.
- BEAUCAGE, Christian, « Vers une sociocritique du théâtre », *L'envers du décor*, Montréal Éditions Maxime, 1999, pp. 107-118.
- BÉNICHOU, Paul, « Hugo », *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988, pp. 271-360.
- BOULET, Michelle, « La dramatisation de l'histoire : une question de points de vue », *L'envers du décor*, Montréal Éditions Maxime, 1999, pp. 375-382.
- BOURDIEU, Pierre, *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1986.
- BURNS, Elizabeth (éd.), *Sociology of Literature & Drama*, Middlesex, Penguins Books Ltd, 1973.
- DUBOIS, Jacques, « L'institution du texte », *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992, pp. 125-144.
- DUCHET, Claude, « Pour une sociocritique ou variations sur un incipit », *Littérature*, no 1, 1971, pp. 5-14.
- DUVIGNAUD, Jean et Jean-Pierre Faye, « Débat sur la sociologie du théâtre », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. XL, 1966, pp. 103-112.
- DUVIGNAUD, Jean, *Sociologie du théâtre : sociologie des ombres collectives*, Paris, PUF, 1965.
- GURVITCH, Georges, « Sociologie du théâtre », *Lettres nouvelles*, 4<sup>e</sup> année, no 35, 1956, pp. 196-210.

LINDENBERGER, Herbert, *Historical Drama. The Relation of Literature and Reality*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1975.

MACÉ-BARBIER, Nathalie, *Lire le drame*, Paris, Dunod, 1999.

NEEFS, Jacques et Marie-Claire Ropars (éd.), *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992.

PAVIS, Patrice, *Voix et images de la scène. Vers une sémiologie de la réception*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1985.

PROST, Antoine, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.

ROBIN, Régine, « Pour une socio-poétique de l'imaginaire social », *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992, pp. 95-121.

SULEIMAN, Susan Rubin, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, PUF, 1983.

UBERSFELD, Anne, *Le drame romantique*, Paris, Belin, 1993.

**Histoire et littérature du Québec aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles**

CAMBRON, Micheline et François Hébert (éd.), *Les Soirées du Château de Ramezay de l'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, 1999.

CAMBRON, Micheline, « Sur les traces de la vie culturelle. Des périodiques comme source première », *La Vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005, pp. 319-333.

CELLARD, Karine, *Discours critique, discours polémique. Littérature et nationalisme dans le journal Les Débats (1900)*, Montréal, Mémoire de maîtrise présenté à la Faculté des études supérieures en vue de l'obtention du grade de maîtrise en études françaises, août 2001.

CHABOT, Juliette, *Montréal et le rayonnement des bibliothèques publiques*, Montréal et Paris, Fides, 1963.

DAGENAIS, Michèle, « Vie culturelle et pouvoirs publics locaux. La fondation de la Bibliothèque municipale de Montréal », *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, vol. XXIV, no 2, mars 1996, pp. 40-56.

DAGENAIS, Michèle, « Autour de la Bibliothèque municipale de Montréal. Lecture des Enjeux culturels et politiques », *La Vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005, pp. 103-120.

- DE GRANDPRÉ, Pierre (éd.), *Histoire de la littérature française du Québec*, Tome II (1900-1945), Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1968.
- DROLET, Antonio, *Les bibliothèques canadiennes, 1604-1960*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1965.
- DUMONT, Fernand et Jean Hamelin et al., *Idéologies au Canada français, 1900-1929*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974.
- ÉMOND, Vivianne, « Labelle, Charles (baptisé Charles William) », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. XIII (de 1901 à 1910), Québec, Les Presses de l'Université Laval, pp. 607-608.
- FALARDEAU, Jean-Charles, « Vie intellectuelle et société au début du siècle : continuité et contrastes », *Histoire de la littérature française du Québec*, Tome II (1900-1945), Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1968, pp. 19-33.
- FERLAND, Albert, « La fierté canadienne », *Le Terroir. Revue de l'École littéraire*, janvier-septembre 1909, pp. 162-163.
- GAGNON, Serge, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978.
- GARNEAU, François-Xavier, *l'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours. Discours préliminaire. Livre I et II*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1996.
- GENEST, Jean-Guy, « *Le Canada, 1920-1921* », *Idéologies au Canada français, 1900-1929*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, pp. 29-43.
- GLEASON-HUGUENIN, Anne-Marie (pseudo. Madeleine), « Héros du passé... Héros du présent... », *La Revue Moderne*, 1<sup>ère</sup> année, no 8, 15 juin 1920, pp. 7-8.
- HAYWARD, Annette, « La littérature de la modernité et le libéralisme nationaliste au Québec entre 1899 et 1916 », *Combats libéraux au tournant du XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1995, pp. 159-184.
- HEAP, Ruby, « La Ligue de l'Enseignement (1902-1904) : héritage du passé et nouveaux défis », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 3, décembre 1982, pp. 339-373.
- JONES, Richard A., « *L'Action catholique, 1920-1921* », *Idéologies au Canada français, 1900-1929*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, pp. 313-344.
- LACROIX, Laurier, « L'art au service de « l'utile et du patriotique » », *La Vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005, pp. 55-70.



- LAJEUNESSE, Marcel, *Associations littéraires et bibliothèques à Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle : l'apport sulpicien*, Ottawa, thèse présentée à l'École des Études supérieures de l'Université d'Ottawa en vue de l'obtention du Ph. D. (Histoire), 1977.
- LAMONDE, Yvan, « Un almanach idéologique des années 1900-1929 : l'œuvre de Monseigneur L.-A. Paquet, théologien nationaliste », *Idéologies au Canada français, 1900-1929*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, pp. 251-265.
- LAMONDE, Yvan, « Le libéralisme et le passage dans le XX<sup>e</sup> siècle », *Combats libéraux au tournant du XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1995, pp. 9-38.
- LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec (1896-1929)*, Montréal, Fides, 2004.
- LAMONDE, Yvan, « L'École littéraire de Montréal : fin ou commencement de quelque chose? », *La Vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005, pp. 307-315.
- LÉGER, Jules, *Le Canada français et son expression littéraire*, Paris, Librairie Nizet et Bastard, 1938.
- LE MOINE, Roger, « Le Grand Orient de France dans le contexte québécois (1896-1923) », *Combats libéraux au tournant du XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1995, pp. 145-157.
- LAPERRIÈRE, Guy, « Religion et laïcité, un regard sur l'histoire », *Le Devoir*, vendredi 13 mai 2005.
- LEROUX, Éric, « Le franc-maçon Francq », *Gustave Francq. Figure marquante du Syndicalisme et précurseur de la FTQ*, Montréal, vlb éditeur, 2001.
- PAQUET, Louis-Adolphe, « Le culte du passé », *Le Rosaire. Revue dominicaine*, XXIII<sup>e</sup> année, juin 1917, pp. 167-171.
- RAJOTTE, Pierre, « Cercle et autonomie littéraire au tournant du XX<sup>e</sup> siècle », *La Vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005, pp. 39-54.
- ROY, Fernande, *Histoire des idéologies au Québec aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Montréal, Boréal, 1993.
- SEERS, Eugène (pseudo. Louis Dantin), « Chronique littéraire : « Chez nos ancêtres » », *La Revue Moderne*, 2<sup>e</sup> année, no 10, 15 août 1921, pp. 10-13.

SMITH, Donald, « *L'Action française, 1917-1921* », *Idéologies au Canada français, 1900-1929*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, pp. 345-367.

VINCENT, Josée, « Un premier regroupement « professionnel » d'écrivains au Québec : la Section française de la Canadian Authors Association (1921-1936) », *Lieux et réseaux de sociabilité littéraire au Québec*, Québec, Éditions Nota Bene, 2001, pp. 275-333.

VINET, Bernard, *Pseudonymes québécois. Édition basée sur l'œuvre de Audet et Malchelosse intitulée : PSEUDONYMES CANADIENS*, Québec, Éditions Garneau, 1974.

« La Société des Auteurs Canadiens », *La Revue Moderne*, 2<sup>e</sup> année, no 7, 15 mai 1921, p. 53.

### *Histoire du théâtre canadien-français*

AUBRY, Luc, « Les Échos », *La Revue Moderne*, 2<sup>e</sup> année, no 8, 15 juin 1921, p. 20.

AUBRY, Luc, « Les Échos », *La Revue Moderne*, 2<sup>e</sup> année, no 11, 15 septembre 1921, p. 24.

AUBRY, Suzanne, *Le Théâtre au Québec. 1. L'émergence d'une dramaturgie nationale*, Montréal, Centre québécois de l'Institut international du théâtre, 1983.

BEAUCHAMP, Hélène et Gilbert David (dir.), *Théâtres québécois et canadiens-Français au XX<sup>e</sup> siècle. Trajectoires et territoires*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2003.

BEAUDE, Henri (pseudo. Henri D'Arles), « Un essai d'art dramatique », *L'Action française*, vol. V, no 4, avril 1921, pp. 212-218.

BÉRAUD, Jean, *Initiation à l'art dramatique*, Montréal, Les Éditions Variétés, 1936.

BÉRAUD, Jean, *350 ans de Théâtre au Canada Français*, vol. 1, Ottawa, le Cercle du Livre de France, 1958.

BÉRAUD, Jean, « Le théâtre », *Visages de la civilisation au Canada français*, Québec et Toronto, Les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, 1970, pp. 27-45.

BILODEAU, Françoise, *Bibliographie du théâtre canadien-français de 1900 à 1955*, Québec, Thèse en bibliothéconomie présentée à l'Université Laval, 1956, 94 p.

BISSON, Margaret Mary, *Le Théâtre français à Montréal 1878-1931*, Montréal, M. A., Université McGill, 1932.

BRUNET, Ludovic (pseudo. Crispin), « Le Théâtre National », *L'Annuaire théâtral*, 1908-1909, pp. 10-11.

CHARBONNEAU, Jean, « Causerie théâtrale », *Le Terroir. Revue de l'École littéraire*, janvier-septembre 1909, pp. 24-26.

CHARBONNEAU, Jean, « Causerie théâtrale. Le Conservatoire d'art dramatique », *Le Terroir. Revue de l'École littéraire*, janvier-septembre 1909, pp. 60-64.

CHEBIN, Nicolas-Hugo et Julie Fontaine et al., « Georges Gauvreau (1863-1949) », *Montréal Clic. Bulletin du Centre d'histoire de Montréal*, no 39, 2<sup>e</sup> trimestre 2000.

COTNAM, Jacques, « Du sentiment national dans le théâtre québécois », *Le théâtre canadien-français : évolution, témoignages, bibliographie*, Montréal, Fides, 1976, pp. 341-368.

COTNAM, Jacques, *Le théâtre québécois instrument de contestation sociale et politique*, Montréal, Fides, 1976.

DE MONTIGNY, Louvigny, « Préface », *Les Boules de neige, comédie en trois actes précédée d'un lever de rideau : « Je vous aime »*, Montréal, Librairie Déom Frère, 1935.

DUVAL, Étienne-F., *Le jeu de l'histoire et de la société dans le théâtre québécois, 1900-1950*, Ottawa, Collection Théâtre d'hier et théâtre d'aujourd'hui, 1983.

GAGNEPETIT, Jean-Baptiste (pseudo. Jules Helbronner), « Le théâtre français à Montréal », *La Revue Moderne*, 1<sup>ère</sup> année, no 1, 15 novembre 1919, p. 20.

GREFFARD, Madeleine et Jean-Guy Sabourin, *Le Théâtre québécois*, Montréal, Boréal, 1997.

HARE, John E., « Panorama des spectacles au Québec : de la Conquête au XX<sup>e</sup> siècle », *Le théâtre canadien-français : évolution, témoignages, bibliographie*, Montréal, Fides, 1976, pp. 59-107.

HARE, John E., « Le théâtre professionnel à Montréal de 1898 à 1937 », *Le théâtre canadien-français : évolution, témoignages, bibliographie*, Montréal, Fides, 1976, pp. 239-247.

HOULÉ, Léopold, *L'Histoire du Théâtre au Canada. Pour un retour aux classiques*, Montréal, Fides, 1945.

JÉHIN PRUME, Jules, « Nos théâtres. Causerie artistique », *Le Monde illustré*, 17<sup>e</sup> année, No 884, 13 avril 1901, p. 829.

- JOURNET, Raoul, « "Claire" et le théâtre canadien. Succès de la pièce de M. Auguste Choquette. Une place de parent pauvre aux œuvres de chez nous », *Le Nationaliste*, vol. XVIII, no 11, dimanche 24 avril 1921, pp. 1-2.
- LARRUE, Jean-Marc, *Le théâtre à Montréal à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1981.
- LARRUE, Jean-Marc et Jean-Pierre Sirois, « Cinémas, théâtres et restes urbains. Le théâtre et le cinéma à Montréal entre 1895 et 1915 », *Montréal Clic. Bulletin du Centre d'histoire de Montréal*, no 39, 2<sup>e</sup> trimestre 2000.
- LASSALLE, Eugène, *Comédiens et amateurs. Le théâtre et ses dessous*, Montréal, Imprimerie du *Devoir*, 1919.
- LAVOIE, Pierre, *Pour suivre le théâtre au Québec. Les ressources documentaires*, Québec, IQRC, 1985.
- MARION, Séraphin, *Les lettres canadiennes d'autrefois : Littérateurs et Moralistes du Canada français d'autrefois*, Tome VIII, Hull et Ottawa, Les Éditions « l'Éclair » et les Éditions de l'Université d'Ottawa, 1954.
- MARTINEAU, « M. Paul Cazeneuve directeur du Théâtre National », *L'Annuaire Théâtral*, 1908-1909, p. 8.
- ROBERT, Géo.-H. (éd.), *L'Annuaire théâtral*, 1908-1909.
- ROBERT, Lucie, « La vie théâtrale », *La Vie littéraire au Québec*, Québec, PUL, vol. V, 1895-1918 : « Sois fidèle à ta Laurentie », 2005, pp. 127-149.
- ROBERT, Lucie, « Chronique de la vie théâtrale », *La Vie culturelle à Montréal vers 1900*, Montréal, Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005, pp. 71-86.
- TREMBLAY, Ernest, « Notre théâtre. Histoire de sa fondation », *Le Terroir. Revue de l'École littéraire*, janvier-septembre 1909, pp. 205-214.
- WAGNER, Anton, *A Bibliography of Canadian Theatre History, 1583-1975*, Toronto, The Playwrights Co-op, 1976.
- « Migrations d'artistes. Le théâtre à Montréal. – Le progrès de l'art dramatique. – L'émancipation du public. – La kyrie (sic) des auteurs entendus. – Les remaniements du personnel aux « Nouveautés » et au « National ». », *Le Canada*, vol. II, no 36, lundi 16 mai 1903, p. 8.

« Le Théâtre. M. de Féraudy. – M. Taschereau et la subvention du gouvernement pour un théâtre français. – Nouvelles de Paris. – La prochaine saison à la Comédie-Française. – Mlle Cécile Sorel et M. Albert Lambert, fils, au Canada », *La Lyre. Revue Musicale et Théâtrale*, no 2, novembre 1922, pp. 27-28.

**Textes liés au personnage de Maisonneuve**

CHOUINARD, Jean-Baptiste, *Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, fondateur de Montréal*, Québec, Côté, 1882.

CONAN, Laure, *Si les Canadiennes le voulaient! Aux jours de Maisonneuve*, Montréal, Leméac, 1974.

CORBEIL, Sylvio S., *Chomedey de Maisonneuve : drame chrétien en trois actes*, Montréal, Cadieux et Derome, 1899.

DION, Jean-Noël, *Laure Conan. J'ai tant de sujets de désespoir. Correspondance, 1878-1924*, Montréal, Les Éditions Varia, 2002, p. 356.

DOLLIER DE CASSON, François, *Histoire du Montréal, porteur de lettre, 1640-1672, Avant-propos de Paul Zumthor*, Candiac, Les Éditions Balzac, 1992, p. 27.

DUMONT, G.-A., « Les miettes de l'histoire. La milice de la Sainte-Famille », *Le Terroir. Revue de l'École littéraire*, janvier-septembre 1909, pp. 49-52.

HÉBERT, Bruno, « Célébration Maisonneuve », *Philippe Hébert sculpteur*, Montréal, Fides, 1973, pp. 81-94.

LAFLÈCHE, Guy, « Le véritable auteur de l'*Histoire du Montréal* de Dollier de Casson », *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, Montréal, Fides, 1995, pp. 301-318.

LEBLOND DE BRUMATH, Adrien, *Histoire populaire de Montréal : depuis ses origines jusqu'à nos jours*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1926 (3<sup>e</sup> édition).

MARTIN, Denis, *Portraits des héros de la Nouvelle-France. Images d'un culte historique*, LaSalle, HMH, 1988.

MICHAUD, Ginette, « De la « Primitive Ville » à la Place Ville-Marie : lecture de quelques récits de fondation de Montréal », *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, pp. 13-94.

MORIN, Marie, *Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal*, Montréal, Imprimerie des éditeurs limités, 1921.

ROUSSEAU, Pierre, *Histoire de la vie de M. Paul Chomedey : sieur de Maisonneuve, fondateur et premier gouverneur de Ville-Marie, 1640-1676*, Montréal, Librairie Saint-Joseph, Cadieux & Derome, [1886].

SAUVALLE, P. M., « Maisonneuve », *Souvenir patriotique*, juin 1893, pp. 6-9.

« Les Précurseurs. Maisonneuve, fondateur de Montréal », *Le Passe-Temps*, vol. XXVI, no 657, 29 mai 1920, p. 260.

« *L'Oublié*. Lundi prochain au Monument National, première représentation de *L'Oublié*, drame en trois actes de Laure Conan. », *Le Nationaliste*, vol. XVIII, no 5, 13 mars 1921, p. 7.

#### Autres sources

Baptistaire d'Éva Circé : Registre 333 de la paroisse Notre-Dame de Montréal.

Lettres d'Éva Circé-Côté reçues par Marcel Dugas : Archives du Collège de l'Assomption.